ORRESPONDANCE

SECRETE,

OLITIQUE & LITTÉRAIRE.

TOME SECOND.

CORRESPONDANCE

SECRETE,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE.

TOME SECOND.

Gd 4 BBa

CORRESPONDANCE

SECRETE,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

OU

MÉMOIRES

Pour servir à l'Hiſtoire des Cours, des Sociétés & de la Littérature en France, depuis la mort de Louis XV.

TOME SECOND.

* * *
* *
*

A LONDRES,

Chez *JOHN ADAMSON.*

1787.

CORRESPONDANCE

SECRETE,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

OU

MÉMOIRES

Pour servir à l'Histoire des Cours, des Sociétés & de la Littérature en France, depuis la mort de Louis XV.

TOME SECOND.

* * *
* *
*

A LONDRES,

Chez JOHN ADAMSON.

1787.

CORRESPONDANCE
SECRETE,
POLITIQUE & LITTÉRAIRE,
OU

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Cours, des Sociétés & de la Littérature en France, depuis la mort de Louis XV.

De Paris, le 24 Juin 1775.

On imprime un petit ouvrage ſervant de ſuite *aux Epreuves du Sentiment*, collection ſi intéreſſante, entrepriſe par M. d'Arnaud; ſon titre eſt *Liebman* : ce nom vous annonce, Monſieur, qu'il s'agit d'un Allemand; il eſt le héros de l'hiſtoire dont le ſujet eſt aſſez ſingulier. « Liebman difficile en amour, comme en amitié, quoique très-jeune, ſent le peu de ſolidité de ce que nous appellons attachement, inclination; il a un beſoin extrême d'aimer, & d'être aimé; il conçoit d'abord l'idée de ſe retirer dans une très-belle terre dont il eſt poſſeſſeur, & là livré à ſes chimeres & à ſes regrêts, il deſireroit comme un autre Pygmalion qu'une ſtatue s'animât exprès pour lui. La femme d'un de ſes jardiniers vient à ac-

coucher d'une fille qui annonçoit toutes les graces réunies. Liebman forme le projet de choisir cette fille pour l'objet de tous ses vœux, & dans ce dessein, il imagine de faire accroire à l'enfant, sitôt qu'elle ouvrira les yeux, qu'il n'y a qu'elle, sa mere, & lui Liebman, qui existent sur la terre. Ce plan en effet est mis en exécution : Amélie est élevée dans l'idée qu'il n'y a d'autres créatures semblables à elle que sa mere & son amant, ce qui forme des situations neuves & singulieres. M. d'Arnaud, en écrivain qui connoît parfaitement le cœur humain, nous montre Liebman ennuyé de son bonheur, & voulant réveiller son goût en découvrant à un de ses amis cette aventure qu'il tenoit cachée ; cet ami, comme cela devoit nécessairement arriver, enleve Amélie. Liebman court par-tout, cherchant sa maîtresse ; il la trouve enfin, mais expirante ; elle lui raconte les divers événemens qui les ont séparés ; Liebman, tourmenté par la jalousie, est charmé d'avoir retrouvé Amélie, mais il a le cœur déchiré par des soupçons, & ne veut plus l'épouser. Sa maîtresse meurt ; Liebman reconnoît son innocence, & la douleur, peu de temps après, le plonge au tombeau. » Cette anecdote est pleine de ce sentiment, & de cette mélancolie si touchante qui caractérise les ouvrages de M. d'Arnaud ; cet auteur y fait l'éloge de la nation Allemande, & lui témoigne hautement sa reconnoissance, ce qui fait honneur à son cœur ainsi qu'à ses talens. Cet écrivain est d'autant plus estimable qu'en ce moment où dans la

littérature même il y a de la fermentation & de l'animosité, il n'est d'aucun parti, d'aucune secte, & ne répond à aucune critique, ou plutôt à nul libelle ; car c'est le ton à la mode ; nos gens de lettres, & nos avocats sont en général deux troupes de dogues furieux qui aboient & déchirent.

L'histoire des causes célebres & la collection des mémoires curieux & singuliers qui ont amusé le public depuis trois ou quatre ans, formeront un ouvrage aussi considérable que ce qu'on avoit jusqu'alors rassemblé en ce genre. Il se prépare un nouveau procès qui servira encore d'aliment au goût qui s'accrédite de la lecture de ces sortes de productions. M. D*** mécontent des mœurs d'une épouse tendre, mais dont la tendresse avoit pour objet d'autres hommes que lui, sollicitoit une lettre de cachet pour la faire enfermer dans un couvent. Un beau jour cette femme disparoît ; M. D*** persuadé que la crainte du châtiment qu'il lui destinoit l'a engagée à fuir n'est pas étonné de son absence : il fait des recherches inutiles pour découvrir le lieu de sa retraite. Au bout de quelque temps il est assigné en séparation ; malheureusement pour lui, il fourniſſoit assez de motifs pour décider les juges contre lui : d'ailleurs sa femme étoit sans fortune ; aucune raison d'intérêt ne balançoit à ses yeux la satisfaction d'être délivré d'une compagne pour laquelle il avoit de l'aversion ; il n'oppose qu'une foible résistance, la séparation est prononcée. Sur ces entrefaites il apprend la mort d'un oncle qu'il ne con-

noiſſoit pas, & qui étoit venu jouir à Cadix de gros biens, qu'il avoit amaſſés dans l'Amérique Eſpagnole. M. D*** en étoit le ſeul héritier; retenu à Paris par des occupations importantes deſquelles ſon état dépendoit, il ne peut aller lui-même recueillir cette ſucceſſion; il remet ſa procuration à un négociant de Cadix que lui indique un de nos premiers banquiers. Sa ſurpriſe fut extrême lorſqu'il en reçut cette lettre. « Votre procédé, Monſieur, » me paroît étrange, vous me chargez de re» couvremens que vous avez faits vous-même; » il ne vous reſte plus rien à prétendre de la » ſucceſſion de Monſieur votre oncle; mes » ſervices vous étant inutiles, vous ne de» vez pas les réclamer. » M. D*** confondu, écrit de nouveau, proteſte qu'il n'a pas quitté Paris, & ſupplie l'Eſpagnol de l'aider à pénétrer un myſtere inconcevable pour lui. Il demande les plus grands détails de ce qui s'eſt paſſé à la mort de ſon oncle, & les éclairciſſemens les plus circonſtanciés ſur ce prétendu *lui* qui a uſurpé la ſucceſſion. Tel eſt le réſultat des informations & des renſeignemens qu'a donnés un vieux valet de chambre du défunt. Le bon Américain ſentant ſa fin approcher avoit écrit à M. D*** pour lui témoigner ſon deſir de voir & d'embraſſer ſon unique héritier avant de deſcendre au tombeau. Peu de temps après étoit arrivé à Cadix un homme ſe diſant M. D*** qui ſous quelques prétextes d'affaires avoit engagé le mourant, à mettre toute ſa fortune ſous le nom de Madame D*** à qui en effet il avoit tout

légué. La ſucceſſion conſiſtoit principalement en effets mobiliaires, le ſoi-diſant M. D*** s'étoit emparé de tout, & étoit reparti ſur le champ. Ces nouvelles furent un coup de foudre pour M. D*** qui découvrit bientôt à Paris que ſa femme avoit intercepté la lettre du vieux oncle, qu'habillée en homme & munie des papiers qu'elle avoit ſu ſe procurer chez ſon mari, elle avoit été jouer à Cadix le rôle de M. D*** & s'étoit comme on vient de le dire approprié ainſi la ſucceſſion. M. D*** veut plaider pour faire caſſer le teſtament. Ses moyens ſont que l'oncle ne s'eſt porté à le déshériter que par une indigne ſupercherie, que le bonhomme croyoit remplir les vues de ſon héritier en léguant tout à ſa femme, & que la volonté du teſtateur a été conſtamment de lui laiſſer tous ſes biens.

On voit bien que les lettres de cachet, & les entraves de la cenſure intimident les littérateurs. Plus de productions, ſoit ingénieuſes ſoit intéreſſantes. Nos théâtres ne préſentent que des nouveautés qui ſont vieilles dès le premier jour; il n'y a que les treteaux de l'Ambigu-comique (ſpectacle forain établi par le Sr. Audinot) où l'on offre avec une critique amere, la tableau de nos filles entretenues. La méchante plaiſanterie que je vous ai fait connoître, & qui a couru ſous le titre de *Liſte des curioſités de la foire* a été miſe en action, & eſt préſentée avec très-peu de retranchemens ſur ce théâtre. La Demoiſelle Duthé a ſonné le tocſin contre le téméraire Audinot : arrivée à ſon ſpectacle,

lorſqu'elle ſut qu'on jouoit cette piece, elle ſe retira bruſquement, & ſes compagnes ſuivirent ſon exemple.

ÉNIGME.

Mon pere vit dans le carnage,
Ma mere a fait jaſer ſouvent;
Ma ſœur honnête, douce & ſage
Vaut mille fois mieux que nous trois,
Et n'a perſonne ſous ſes loix.
Je fuis la grandeur, l'opulence
Je viſite peu les palais;
C'eſt dans les champs que je me plais;
Je ſuis colere, un rien m'offenſe:
Je ſuis bon, facile, indulgent;
Je ſuis léger comme le vent,
Et je me pique de conſtance.
Je ſuis timide, circonſpect:
Hardi, violent, plein d'audace;
Je peſte, je gronde, & menace,
En parlant toujours de reſpect.
Je ſuis gai juſqu'à la folie,
Et ſouvent des plus grands plaiſirs
Je paſſe à la mélancolie.
Impétueux dans mes deſirs,
Quelquefois, ſuivant l'occurrence,
Je ſais m'armer de patience;
Je ſuis aveugle, clair-voyant;
Je ne vois rien; rien ne m'échappe;
J'éclate & parle ſans raiſon:
Je cherche l'ombre, le myſtere;
Je ſuis un baume ſalutaire:
Je ſuis un dangereux poiſon;

Je ſuis le pere de la vie :
J'enfante de mortels combats ;
J'aime la paix & l'harmonie,
Et je trouble tout ici-bas ;
Je ſuis trompeur, plein d'artifice,
Et cependant ſimple, ingénu.
J'inſpire l'honneur, la vertu,
Je ſouffle le crime & le vice ;
De tous les biens, de tous les maux
Je ſuis le bizarre aſſemblage ;
Je ſuis pour finir en deux mots
Sans vous amuſer davantage
Le ſujet de tous vos diſcours
Et le vrai Phénix de nos jours.

Il vous ſera facile de deviner que le mot de cette Enigme eſt.... l'*Amour*.

De Verſailles, le 27 Juin 1775.

On vient de me communiquer une lettre écrite de Spa, par une perſonne de la plus grande diſtinction. Comme elle m'a paru jetter beaucoup de jour ſur la ſituation politique du midi, j'en ai fait un extrait que je vous envoie.

» Vous avez raiſon, Monſieur, de croire » qu'on apprend quelquefois de bonnes choſes » dans ce pays-ci. Les Anglois qui y four- » millent & dont les correſpondances me pa- » roiſſent aſſez exactes, viennent d'apprendre » que le grand armement de l'Eſpagne a pour » objet la deſtruction des Barbareſques, pro- » jettée autrefois par Charles-Quint. On n'a » pas pu connoître la deſtination de cette » flotte dont l'Angleterre & le Portugal pre-

» noient beaucoup d'ombrage, qu'en forçant
» de nuit la porte du bureau des affaires étran-
» geres de Madrid. M. de Pombal eſt l'auteur
» de cette violence, c'eſt par un moyen pa-
» reil que cet homme audacieux découvrit le
» ſecret du pacte de famille entre les branches
» de la Maiſon de France. L'Angleterre dont
» le commerce eſt reſpecté par les Barbareſ-
» ques, & dont les vaiſſeaux ſont par con-
» ſéquent aſſurés à un prix bien moindre que
» ceux de toute autre nation, ne verra pas
» tranquillement écraſer une puiſſance qui ne
» gêne que ſes concurrens. Mais elle a dans
» ce moment-ci de ſérieuſes affaires pour ſon
» compte, car le Miniſtere de Londres vient
» de recevoir la nouvelle d'un combat qui
» s'eſt donné entre les troupes de Boſton &
» celles de la Métropole. Ces dernieres qui
» marchoient pour s'emparer d'un magaſin,
» ont été repouſſées avec perte d'environ
» 200 hommes, & dans le moment où le
» vaiſſeau qui a apporté cette nouvelle à Lon-
» dres mettoit à la voile, Milord Percy mar-
» choit avec un gros détachement pour ſou-
» tenir les troupes battues : ainſi la guerre
» civile eſt déclarée par ce premier acte d'hoſ-
» tilité. Le grand point ſeroit d'avoir à pré-
» ſent, dans notre Miniſtere, un homme ca-
» pable de profiter de la circonſtance. Les
» Anglois le ſentent bien, & confeſſent que
» le retour de M. de Choiſeul les feroit trem-
» bler. »

Juſqu'à préſent il n'a pas été poſſible de pénétrer les raiſons que la Reine a eues d'exi-

ger, pour ainſi dire, l'éloignement de M. le Duc d'Aiguillon; il faut qu'elles ſoient bien fortes puiſquelle y a mis une opiniâtreté qui a décidé le Roi à ſe rendre à ſes deſirs.

Depuis cet événement, on a beaucoup parlé de la rentrée de M. le Duc de Choiſeul dans le Miniſtere. Cet Ex-Miniſtre arriva à Paris dix à douze jours avant le ſacre, & déjà tous ſes amis le replaçoient dans les emplois qu'il a occupés, ou lui donnoient au moins une place dans le Conſeil; ils le ſuivoient en foule à la Cour, à la Ville & par-tout. Ces démonſtrations d'attachement trop marquées ſans doute, lui ont fait un tort peut-être irréparable; du moins eſt-il certain que, lorſque dans la cérémonie du ſacre, les grands firent leur révérence au Roi, le Monarque dit quelque choſe à chacun d'eux, & que Mrs. le Maréchal de Richelieu, le Duc de Choiſeul, & le Comte de Maillebois furent les ſeuls auxquels il n'adreſſa pas la parole. Il y a plus, à Rheims même, la Reine a entretenu M. de Choiſeul pendant plus d'une heure, & l'on croit qu'elle a été chargée par le Roi de lui dire que l'eſpece de parti qu'il paroiſſoit ſe faire, lui déplaiſoit.

De Paris, le premier Juillet 1775.

Il paroît deux réfutations de l'ouvrage de M. Necker ſur la légiſlation des grains. L'une eſt de M. l'Abbé Morellet; l'autre plus étendue, plus détaillée où M. Baudeau oppoſe principe à principe, & entre dans une diſcuſ

ſion approfondie, a été inſérée dans les éphémérides, ainſi je me bornerai à vous entretenir de la premiere.

L'Abbé Morellet promet un ouvrage plus conſidérable ſur cette matiere : celui que je vous annonce a pour titre : *Analyſe de l'ouvrage intitulé*, &c. &c. L'auteur y préſente d'une maniere auſſi ingénieuſe qu'adroite, mais cependant très-fidelle, les propoſitions qui ſe trouvent répandues dans le livre eſtimable de M. Necker, & qui y ſont à la vérité enveloppées dans un fatras de déclamations quelquefois éloquentes auquel un mérite étranger à ſon but principal ne peut ſauver le reproche de la diffuſion. L'objet de M. Morellet eſt de prouver que le travail de M. Necker a les deux plus grands défauts dont un ouvrage de cette nature eſt ſuſceptible ; *l'incohérence entre les parties, & la contradiction entre les principes.* A l'appui de cette derniere imputation, & pour preuve des inconſéquences auxquelles le génie bouillant de M. Necker l'a entraîné, M. Morellet entreprend de démontrer que les regles que cet anti-économiſte dicte à l'adminiſtration & les raiſonnemens ſur leſquels il les fonde, conduiſent au ſyſtême de cette même liberté qu'il combat. Le critique ajoute que *ſi les adminiſtrateurs actuels avoient mis ſur leur bureau* la légiſlation & le commerce des grains *pour en ſuivre toutes les maximes pratiques & ce que l'Auteur lui-même appelle* ſes réſultats, *leur conduite auroit été préciſément celle qu'ils ont tenue.* En effet, la ſeule exception que M. Necker admette à la permiſſion de vendre hors

des marchés, eſt le cas où le bled ſeroit au-deſſus de 30 liv. le ſeptier, & ſon antagoniſte obſerve *que*, 1°. *juſqu'au mois de Mars de cette année, les grains ne ſont pas montés à 30 liv., même dans les pays où ils ſont aujourd'hui à ce prix ; la cherté qui s'eſt déclarée dans le mois d'Avril, & s'étoit préparée dans les mois précédens, a donc eu lieu dans un état de choſes où la légiſlation de M. Necker a été exécutée dans le fait.* 2°. *Il eſt étrange qu'on donne comme un ſpécifique contre la cherté une loi dont l'effet immédiat & néceſſaire eſt de faire renchérir les grains :* tel eſt celui de l'apport forcé aux marchés, qui occaſionne de gros frais aux vendeurs & aux acheteurs : 3°. *Cette loi eſt à contre-ſens, elle ordonne l'apport au marché préciſément lorſque les bleds ſont chers, & que les poſſeſſeurs de grains ont un plus grand intérêt à les vendre ; c'eſt lorſque ce bled eſt à bon marché qu'il faudroit obliger d'en porter, puiſque c'eſt alors que le motif d'en porter eſt plus foible*, &c. &c. 4°. *L'obligation de porter aux marchés dans les temps de cherté ne peut que les faire renchérir encore, puiſqu'elle avertit le public de la détreſſe qu'on craint*, &c. &c. Quant au moyen que propoſe M. Necker d'obliger les boulangers à avoir une proviſion dans certains temps de l'année ; je crois ſuperflu de vous rapporter les raiſonnemens par leſquels M. Morellet en démontre l'impoſſibilité, l'inutilité & même les inconvéniens ; je ne doute pas qu'à la lecture de l'ouvrage, ils ne ſe ſoient préſentés à votre eſprit. Vous aurez reconnu en général, Monſieur, qu'après avoir parlé avec la plus grande force contre

la liberté du commerce intérieur des grains, la ſeule qui exiſte maintenant en France, M. Necker a non-ſeulement ſenti toute la force des objections faites contre les loix prohibitives, mais qu'il n'a même, par les moyens qu'il propoſe, apporté que de bien foibles digues au torrent de maux dont il accuſe la liberté d'être la ſource, & dont elle eſt peut-être le ſeul remede.....

Pour vous diſtraire un peu de la ſéchereſſe d'une matiere à laquelle je ſouhaite, Monſieur, qu'on n'ait dans vos cantons aucune raiſon de prendre un vif intérêt, j'eſſaierai de vous amuſer par le propos d'un de ces cochers de louage que nous nommons *fiacres*. Un mouſquétaire le trouve ſeul ſur la place dans le fauxbourg St. Antoine dimanche dernier, monte dans ſon carroſſe, & lui donne ordre de le conduire au Coliſée, rendez-vous de plaiſir, dont vous aurez ſans doute appris l'établiſſement. C'étoit propoſer au fiacre de parcourir au-delà du plus long diametre de Paris. — *Monſieur*, répond le cocher avec le plus beau ſens froid, *je ne vous conduirai pas.* — *Drôle, tu marcheras*, — *non, Monſieur, le vous le répete.* Après quelques altercations, le mouſquetaire s'échauffe & témoigne que ſon intention n'eſt pas de changer d'avis. *Monſieur*, répond le fiacre avec un air très-philoſophique, *je vais vous prouver qu'il n'eſt pas poſſible que je vous conduiſe ; vous allez tirer l'épée & m'en frapper, je vous répondrai par un coup de fouet, vous me paſſerez votre épée au travers du corps, donc je ne vous menerai pas.* Le

mouſquétaire vaincu par l'excellente logique du fiacre deſcendit ſans repliquer & le laiſſa là.

Les grands hommes donnent de l'éclat à tout ce qui les entoure, & la célébrité dont ils jouiſſent répand de l'intérêt ſur les moindres circonſtances qui les concernent. On en recherche les détails avec plus de curioſité, lorſqu'elles ont ſervi à électriſer leur génie, & à en faire éclorre quelque étincelle. L'Europe entiere s'eſt intéreſſée à la querelle de M. de Voltaire, avec M. de Maupertuis. La gaîté avec laquelle le premier des beaux eſprits de ce ſiecle a ſignalé ſa vengeance, vous aura engagé, Monſieur, à lire les petites pieces qu'il a faites à cette occaſion, & qui ſe trouvent dans ſes œuvres. Le haſard m'a procuré deux lettres qui n'ont point été connues, & qui ne vous amuſeront pas moins que les autres pieces relatives au docteur Akakia.

Lettre de M. de Maupertuis à M. de Voltaire du premier Avril 1753.

» Je vous déclare que ma ſanté eſt aſſez bonne pour vous venir trouver par-tout où vous ſerez, pour tirer de vous la vengeance la plus complette. Rendez graces au reſpect & à l'obéiſſance qui ont retenu juſqu'ici mon bras. Temblez. »

Signé Maupertuis.

Réponſe de M. de Voltaire.

» J'ai reçu la lettre dont vous m'honorez, vous m'apprenez que vous vous portez bien, que vos forces ſont entiérement revenues, &

vous me menacez de venir m'assassiner, si je publie la lettre de la Beaumelle. Ce procédé n'est ni d'un Président d'académie, ni d'un bon chrétien tel que vous êtes. Je vous fais mon compliment sur votre bonne santé, mais je n'ai pas tant de forces que vous. Je suis au lit depuis quinze jours, & je vous supplie de différer la petite expérience de physique que vous voulez faire. Vous voulez peut-être me disséquer : mais songez que je ne suis pas un géant des terres australes, & que mon cerveau est si petit que la découverte de ses fibres ne vous donnera aucune nouvelle notion de l'ame. De plus, si vous me tuez, ayez la bonté de vous souvenir que M. de la Beaumelle m'a promis de me poursuivre jusqu'aux enfers. Il ne manquera pas de m'y aller chercher, quoique le trou qu'on doit creuser par votre ordre jusqu'au centre de la terre & qui doit mener tout droit aux enfers, ne soit pas encore commencé : il y a d'autres moyens d'y aller; & il se trouvera que je serai mal mené dans l'autre monde, comme vous m'avez persécuté dans celui-ci. Voudriez-vous, Monsieur, pousser l'animosité si loin ? ayez encore la bonté de faire une petite attention : pour peu que vous vouliez exalter votre ame pour voir clairement l'avenir, vous verrez que si vous venez m'assassiner à Leipsick, où vous n'êtes pas plus aimé qu'ailleurs, & où votre lettre est déposée, vous courez quelque risque d'être pendu; ce qui avanceroit trop le moment de votre maturité, & seroit peu convenable à un Président d'académie. Je vous conseille de faire

d'abord déclarer la lettre de la Beaumelle forgée & attentatoire à votre gloire dans une de vos assemblées : après quoi il vous sera plus permis peut-être de me tuer, comme perturbateur de votre amour-propre. Au reste, je suis encore bien foible, vous me trouverez au lit, & je ne pourrai que vous jetter à la tête ma seringue & mon pot de chambre; mais dès que j'aurai un peu de force, je ferai charger mes pistolets *cum pulvere pyrio*, & en multipliant la masse par le quarré de la vîtesse, jusqu'à ce que l'action & vous soient réduits à *zero*, je vous mettrai du plomb dans la cervelle; elle paroît en avoir besoin. Il sera triste pour vous que les Allemands que vous avez tant vilipendés aient inventé la poudre, comme vous devez vous plaindre qu'ils aient inventé l'imprimerie. Adieu, mon cher Président. »

Signé, Voltaire.

Les spectacles sont toujours sans nouveautés. L'affaire de M. Mercier prend une tournure plus favorable pour lui qu'on n'osoit l'espérer d'abord; la lettre de cachet est révoquée. Hors celui qui l'avoit sollicitée, les gentilshommes de la chambre sont les premiers à demander que cette sorte de procès se juge, & on ne doute pas qu'ils ne préferent les intérêts des gens de lettres à ceux des Comédiens. Ce seroit à la honte de la nation s'il en arrivoit autrement, & il ne faut pas que des histrions puissent entrer en parallelle avec des citoyens dont la France s'honore à tant de titres. Les Comédiens peu assurés sur le sort

des *Arſacides*, Tragédie en 6 actes qu'ils vont donner, ont offert pour ne la point jouer, 50 louis au Poëte; il les a refuſés quoique fort pauvre, & veut abſolument qu'on repréſente ſa piece, diſant avec naïveté que depuis Corneille on n'aura pas vu une ſemblable tragédie; vous obſerverez que le Poëte eſt Provençal, ce qui eſt peut-être pis que gaſcon. A propos de gens de lettres; pluſieurs d'entr'eux ſe propoſent de ſe réunir pour préſenter une requête à la cour à l'effet qu'on rétabliſſe la librairie ſur l'ancien pied, c'eſt-à-dire, que l'on crée une eſpece de Miniſtre à part, chargé des détails de la littérature, ainſi que M. de Malesherbes l'a été pendant pluſieurs années. Alors ce miniſtere ſeroit ſéparé de la Police dont les autres ſoins ſuffiſent pour occuper entiérement un Magiſtrat.

Il circule deux petits ouvrages nouveaux, ſous le titre de *Cenſure & de Conſultation de l'Ordre des Avocats*. Ce ſont des apologies de la conduite qu'a tenue cet Ordre à l'égard de M. Linguet, & celui-ci veut, dit-on, faire retentir les tribunaux de ſes plaintes contre ces deux productions. Il a apoſtrophé à cette occaſion un M. Coqueley. Cet ancien confrere de M. Linguet eſt un de ces farceurs de ſociété, de ces plaiſans qui trouvent ou cherchent à tout le mot pour rire, enfant gâté par des femmelettes & des oiſifs; il lui répondit *que me voulez-vous*, *M.* Lin... gu... et? — *vous dire ma façon de penſer*, *M.* Coqu... e... laid. (cocu & laid). Vous remarquerez que cet Avocat mérite aſſez les deux épithetes.

Voilà le fameux Beaumarchais de nouveau ſur la ſcene : M. de Richelieu l'a choiſi pour rédiger ſes mémoires contre la Dame de St. Vincent, & il s'eſt rendu médiateur entre les Comédiens françois & le Sr. Mercier. M. le Maréchal n'eſt pas moins expoſé qu'un particulier aux effets de la licence qui s'eſt introduite dans le Barreau. Le nommé Benavent, anciennement ſon valet de chambre que ce Seigneur a accuſé de connivence avec la Dame de St. Vincent, vient de publier un Mémoire; dans lequel il ſe défend de ſon mieux, & dans un moment de gaîté il dit : *M. le Maréchal s'eſt mêlé de commerce. La preuve en eſt, le procès qu'il a eu avec M.* Thébalde de Genes..... *Il ſe peut très-fort qu'après avoir été le compagnon de Mars, il ait voulu être l'émule de Mercure.* C'eſt ainſi que l'on plaide aujourd'hui; M. l'Avocat veut faire briller ſon eſprit, quoi qu'il en coûte ; il oublie la cauſe pour faire une épigramme, & croit avoir beaucoup fait pour ſon client quand il a dit une impertinence extrajudiciaire à ſon adverſaire.

On dit que M. de Sartine inſtruit de quelques propos tenus ſur ſon compte par l'abbé Baudeau, s'en eſt plaint à M. Turgot qui lui a répondu ; « je vous abandonne l'Economiſte, » & s'il eſt coupable, qu'on le mette à la » Baſtille ; » que M. de Sartine a repliqué qu'il ne vouloit point obtenir de l'autorité mais de la juſtice, vengeance du calomniateur; en conſéquence, on s'attend à voir intenter une action criminelle contre l'abbé. Pour moi je crois M. de Sartine trop ſage & trop au-deſ-

ſus à tous égards de l'abbé & de ce qu'il peut dire & écrire, pour vouloir entrer en lice avec lui.

De Paris, le 5 Juillet 1775.

Un de nos littérateurs les plus eſtimés ſe trouva, dans un moment de gêne, en retard avec un créancier de mauvaiſe humeur; celui-ci pour l'amener à la juriſdiction conſulaire où on ne connoît que des cauſes de commerce, s'aviſa de le qualifier dans une aſſignation de *Marchand poëte*. Nous avons ici quelques auteurs qui méritent mieux ce titre. Vous ſavez que M. Linguet appelle la boutique du S. Lacombe, libraire, une fabrique de fournaux. Il eſt vrai que ce libraire pourroit mettre pour inſcription à ſa porte, *Ici on fait, & vend toutes ſortes de livres.* Il en eſt à peu près de même du S. Coſtard : des compilations, & d'autres petits ouvrages de ſa façon ne ſont pas les moindres objets de ſon négoce. Il vient de mettre en vente une nouvelle production de ſa plume, intitulée : *Le Génie du Pontife*, ou *Anecdotes, Penſées & Traits hiſtoriques de* Ganganelli, *Pape Clément XIV, né en 1705, Pape en 1769, & mort en 1774, ſuivis d'un Eſſai hiſtorique ſur le Conclave, ſur les cérémonies qui s'obſervent à l'élection des Papes, ſur l'origine des Cardinaux & leur création, & des noms des Membres qui compoſent le ſacré College actuel.* Cette brochure, Monſieur, vous fera plus de plaiſir à lire que le travail faſtidieux & cagot du Marquis de Carraccioli ſur le même ſujet. Gan-

ganelli se peint lui-même dans l'ouvrage de M. Costard qui s'est borné à rapporter fidélement les propres pensées de ce Pape, les faits & les traits historiques où il a joué le principal rôle. Comme cette production sera extraite dans les journaux, je me bornerai, Monsieur, à vous rapporter deux des pensées du feu Pape que le S. Costard a réunies par ordre alphabétique.

» *Conversation.* Personne ne cause plus volontiers que les gens d'étude quand ils sont en train; on veut dire en une heure ce qu'on étouffe pendant dix.

» *François.* Il me paroît que les François ne sont pas si riches en expressions que les Italiens, mais qu'ils le sont davantage en pensées..... Je connois une multitude d'ouvrages composés en Italie, où l'on est enchanté des fleurs, des cascades, des points de vue qui en font l'agrément, mais où l'on ne trouve pas un seul fruit à cueillir; le mal vient de ce que nous avons une langue qui nous rend paresseux à penser; comme elle est extrêmement belle & riche, nous croyons avoir assez fait lorsque nous l'employons avec art, & comme elle est séduisante, elle nous entraîne malgré nous, & au-lieu d'être précis nous devenons diffus. »

Le feu Pape a montré dans ses paroles comme dans sa conduite infiniment d'esprit, on perd beaucoup, Monsieur, à la loi qu'il s'étoit faite de ne rien écrire; il étoit tellement persuadé qu'il y a déjà trop d'écrivains, qu'il craignit toujours d'en augmenter le nombre.

L'Epître ſuivante qui vient de me tomber ſous la main a été adreſſée par M. d'Arnaud à M. M.... Echevin de la ville de Paris en 1757, & n'avoit point encore été imprimée.

Il fut un temps, ce temps hélas ! n'eſt plus :
Où n'ayant pas le ſol, mais un cœur tendre,
Une ame neuve, & dix-ſept ans en ſus,
L'art de donner du plaiſir, & d'en prendre
L'art bien heureux de faire des cocus.
Avec Manon, ſimple, & blanche fillette,
Je ſoupois ſeul ; ſeul, je me ſuis trompé,
Ce Dieu charmant, qui me ſert d'interprête,
L'amour auſſi ſe prioit du ſoupé :
Un tiers pareil aiſément ſe convie
Lorſque l'on veut ne ſe trouver que deux.
Il m'inſpire cette vive folie
Qui rend ſur-tout aimable à deux beaux yeux ;
Pour éloigner la raiſon que j'abhorre,
Avec le vin il étoit de moitié
De ces ſoupers, peut-être dûs encore ;
(Las ! le plaiſir eſt toujours mal payé)
C'eſt-là pourtant notre vrai néceſſaire ;
Je n'ai beſoin de détailler la chere :
Lorſque l'amour daigne en faire les frais,
Qu'on peut à table, au gré de ſes ſouhaits,
Preſſer du pied une mule jolie,
On ſe nourrit de la pure ambroſie
Et du nectar on s'enivre à longs traits.
Préſentement plus honoré, ſans doute,
Mais moins heureux, cet aveu-là me coute ;
J'en ſuis fâché pour l'eſpece Seigneur
Qui ſe tracaſſe & tourmente ſa vie
Pour attraper un rayon de bonheur ;

Foible lueur vainement pourſuivie !
Je ne ſais trop quel eſprit ſcélérat,
Par un effet de ſa ſorcellerie,
Tient le bien-aiſe en guerre avec l'éclat.
J'ai le flatteur, & le rare avantage,
D'avoir ma place à ces ſoupers brillans,
Où la grandeur dans ſon vain étalage,
Vient de ſon faſte accabler tous les ſens;
Où dans le ſein de la riche abondance
On mâche à vuide, & périt d'abſtinence.
J'entends Marquis, Comtes & Ducs & Pairs,
Gens bien appris, en toute choſe experts,
Tenir propos de toutes les eſpeces,
Nous emporter du théâtre à Mahon,
Puis revenir mettre Voltaire en pieces,
Et de ſon vers dénaturant le ſon
Prôner ſa Jeanne, & ſon myſtique anon:
Et cependant Meſdames les Ducheſſes
Vantent Varlop (*) & ſon courtois jargon,
Traitent à fond l'inoculation;
Puis en bâillant ordonnent que bien vîte
Un bel eſprit, complaiſant paraſite,
Faſſe ſa charge, & coute plaiſamment.
On voudroit rire, on rit en grimaçant,
De la grimace en ſecret on s'irrite,
A ſon ſecours on appelle le vin.
Dieux! quel bouquet! quel champagne divin!
Plein d'un eſprit qui s'agite & fermente,
Et couronné d'une écume brillante,
Que de plaiſirs, que de joie aujourd'hui
Il nous promet! la main impatiente
Vole au-devant, & l'œil rit à l'attente;

(*) Célebre inoculateur.

Mais l'ennui mouſſe, & s'avale avec lui.
Or je voudrois ſans bleſſer la décence,
Dont s'applaudit la grave édilité,
Que par pitié pour ma foible exiſtence,
Qui dans les ſens met ſa félicité,
Daignât ſourire à mon humanité,
Et de ce front, armé de bienſéance,
Laiſſât ſortir un rayon de gaîté.
Ainſi Caton, digne cenſeur de Rome,
Se colorant d'un air de volupté,
Se ſouvenoit par fois qu'il étoit homme.
Je voudrois donc que mon Caton François
Conforme en tout à ſon heureux modele,
Dans un ſouper long, quoique ſans apprêts
Où les cinq ſens ſeroient tous ſatisfaits,
Pût réunir & l'amitié fidelle,
Et le plaiſir; l'un pour l'autre ils ſont faits.
Votre réduit doit être leur chapelle
Je menerois, ſans eſcorte, avec moi,
Ce compagnon dont je reçois la loi,
L'amour? l'amour; chez qui? chez un Edile!
On ne voit point pareils Dieux à la ville,
Je le ſais bien : ne vous fâchez pourtant,
Digne échevin; cet eſpiégle d'enfant
Prendroit chez vous un maintien auſſi ſage,
Auſſi capable, un air auſſi pédant,
Que s'il ſoupoit avec l'aréopage.
Même au beſoin, (l'amour ſe plie à tout,
Lorſqu'il veut plaire, aux échevins ſur-tout)
Il couvriroit d'une perruque immenſe
Ce front, où rit le charme de l'enfance;
Sous ſon menton, de lys & d'incarnat,
Il déploieroit un empeſé rabat,
Et de ce Dieu, la nudité charmante

Iroit ſe perdre, avec tout ſon éclat;
Dans les replis d'une robe traînante.
Mais laiſſons-lui ſon air tendre & fripon;
Contentons-nous d'en faire un échanſon.
Vous le verrez d'une main complaiſante,
Faire jaillir, dans un cryſtal riant,
Cent diamans du nectar petillant
Qui du plaiſir peint l'image brillante.
Avec ce vin, bu chez une manon,
Ou bien chez vous, cette comparaiſon
N'a rien d'ailleurs dont l'édilité gronde;
(Cette manon fut pour moi tout le monde.)
Avec ce vin, les plus douces erreurs,
L'illuſion dont l'heureuſe magie
Vient embellir les ſonges de la vie,
Et revêt tout de ſes vives couleurs,
Cette gaîté, mere de la faillie,
L'enchantement coule & paſſe en nos cœurs,
Et nous ſoumet à l'aimable folie
Qui nous enchaîne avec des nœuds de fleurs.
De ſi doux nœuds le Seigneur Dieu nous lie!
Et puiſſiez-vous être encore, s'il lui plaît,
Plus calotin que votre ami ne l'eſt!
En attendant j'aurai de vos nouvelles,
Si ma demande eſt faite à votre gré;
Permis à vous de couper les deux ailes
Au bel enfant que je vous menerai,
De lui briſer juſqu'à la moindre flêche,
(Vous craignez tant qu'il ne vous faſſe brêche)
Entre ſes mains d'éteindre ſon flambeau
Et ſur ſes yeux d'abaiſſer ſon bandeau,
Hormis un coin que, ſauf l'échevinage,
Il levera pour voir certain minois...
J'aurois déjà crayonné ſon image

Si l'on pouvoit tracer, tout à la fois,
Mille agrémens, une touchante voix,
D'un eſprit fin le léger badinage,
Deux grands yeux bleus, de l'amour vrais carquois;
En voilà trop pour fixer mon hommage.
Un ſeul défaut gâte cet aſſemblage;
Car il faut bien que par quelques endroits,
L'humanité décele ſon ouvrage;
Je le dirai : cet objet eſt trop ſage:
Pour mon malheur, ajoutez-vous ſoudain,
Las! mon ami, que ſert-il de le dire?
A mes dépens au-lieu de vouloir rire,
En bon chrétien, en diſcret Echevin
Devez-vous pas plaindre votre prochain?
Prier le Ciel que ſa grace m'inſpire?
Je ſuis pêtri d'un malheureux levain,
Vous le ſavez; j'ai l'ame aſſez honnête,
Les ſens hélas! un tant ſoit peu catins;
D'accord; je cede à mes goûts libertins,
J'en ſuis fâché pour Meſſieurs ces humains
Qui mettent l'homme au-deſſus de la bête,
Mais à mes ſens volontiers je fais fête;
Quand le plaiſir ſe trouve ſous ma main.
Or, cet objet, gentille créature,
Qui réunit l'air noble & l'air mutin,
Dont l'art de plaire eſt exempt d'impoſture,
Qui ſait ſéduire, & me toucher enfin,
Paroît peu propre à changer ma nature.
Qui voit briller de ſemblables attraits,
De la beauté ſent bien vîte l'empire;
Il la convoite, & voudroit faire pire,
Ou mieux peut-être; à de pareils ſouhaits
On doit ſe taire, & c'eſt ce que je fais.

Quand une jeune Demoiſelle n'a pas aſſez de force pour combattre la nature & une paſſion qui quelquefois n'a dans ſon principe rien de repréhenſible, il eſt rare qu'elle ne trouve des moyens pour cacher les ſuites de ſa foibleſſe. Lorſque le mal eſt fait une fois, il ſemble que des parens ſages & prudens devroient ſe mettre de moitié avec la victime infortunée de l'amour & des conventions. Il faut attendre que l'effet du vin ſoit diſſipé, pour faire la leçon à un homme qui s'y livre trop, & comme dans les intrigues de cœur la publicité eſt ſouvent le plus grand mal, des parens bourrus & emportés ont plus de tort qu'une fille ſenſible & ſans expérience, lorſqu'ils ne l'aident pas à cacher ſa faute. Madame C***, mere reſpectable & adorée de ſes enfans, penſe ainſi, mais elle eſt unie à un homme dont les principes ſont bien différens. Un jour elle découvrit un myſtere que ſa fille s'étoit efforcée en vain de lui cacher; elle obtient l'aveu; un cœur ſimple & innocent ne peut employer long-temps la diſſimulation avec une mere tendre & chérie. Madame C*** eſſuie les larmes de ſa fille, & lui promet ſon ſecours pour dérober cette aventure à un pere redoutable. L'inimitable mere feint qu'elle eſt elle-même enceinte, & ſelon l'uſage qu'elle avoit établi dans ſon ménage, interdit à ſon mari l'entrée de ſon appartement, à toutes les heures où il auroit pu dévoiler le myſtere; les hardes artiſtement arrangées, de petites précautions de ſanté, & des ſoins de toute eſpece annoncent à tout le monde la groſſeſſe

de Madame C***. Le moment fatal approche; cette mere généreuſe paroît deſirer que ſa fille ſoit témoin de toutes les circonſtances de l'accouchement, pour lui ſervir d'utile leçon; le chirurgien étoit dans le ſecret; quand le pere entre il voit ſans ſurpriſe dans le lit avec la prétendue accouchée, ſa fille qui feignoit d'être malade de l'effet du ſpectacle touchant auquel elle avoit aſſiſté; il donne mille témoignages de tendreſſe à un petit fils, qu'il croyoit lui appartenir de plus près, l'enfant eſt nourri dans la maiſon, ſa mere véritable a du moins la conſolation de l'embraſſer comme ſon frere. Elle peut aujourd'hui le regarder ſans rougir, puiſqu'elle eſt à la veille de s'unir à celui auquel il doit le jour. Elle n'a pas ceſſé d'être vertueuſe, quoiqu'elle ait commis un attentat contre la vertu. Quelles ſuites cruelles auroit eues avec une mere moins indulgente, une foibleſſe excuſable à bien des égards!

De Paris, le 8 Juillet 1775.

Le ſuccès des premieres repréſentations de l'*Avare* de Moliere fut médiocre, parce que le public eut peine à s'accoutumer à cinq grands actes de proſe; l'intention de l'Auteur avoit été de mettre cette comédie en vers. On y trouve en effet des négligences, des longueurs qui prouvent qu'elle ne devoit pas reſter telle qu'on l'a donnée. Il y a dans cette piece comme dans pluſieurs autres ouvrages de l'homme inimitable auquel nous la devons, des traits relatifs aux circonſtances du temps,

qui ſe trouvent déplacés dans ce ſiecle. Un homme de goût peut ſans témérité eſſayer de retoucher les imperfections dont les tableaux des plus grands maîtres ne ſont pas exempts, & l'on pourroit deſirer quelques changemens au dénouement de la comédie de l'*Avare*. Ces réflexions ont déterminé M. Mailhol à revêtir cette piece du coloris de la poéſie, après y avoir fait les corrections qu'il a jugées néceſſaires, & il vient de donner au public ce travail qui mérite des éloges. Les connoiſſeurs préféreront toujours le Moliere original, mais ils ſauront gré à M. Mailhol de ſes efforts; ils avoueront qu'il a rarement défiguré ſon texte, & applaudiront ſur-tout à pluſieurs endroits où il l'a fait valoir d'une maniere très-heureuſe. Pour continuer à me ſervir de la même métaphore, l'*Avare* en vers, de M. Mailhol, ne ſera jamais qu'un beau tableau repeint & couvert de vernis; mais ſi ces reſtaurations lui ont fait perdre un peu de mérite, il faut convenir qu'elles en aſſurent la durée, en conſervent l'éclat, & le mettent en état d'être goûté par la multitude & par la poſtérité. L'*Avare* de Moliere deviendra difficile à entendre pour nos neveux; celui de M. Mailhol leur tranſmettra ce chef-d'œuvre ſous des couleurs durables.

La lettre de M. de Marmontel ſur le ſacre eſt peu propre à le faire jouir d'une grande réputation relativement à ſa place d'hiſtoriographe. Il ne faut pas que l'hiſtorien ſoit un panégyriſte continuel, il doit être pur, ſimple, ſobre de louanges ſur-tout. Voilà pour-

quoi je ne regrette nullement la perte des manuſcrits de l'hiſtoire de Louis XIV, par Racine & Boileau. C'étoient deux courtiſans qui écrivoient ſous les yeux de leur maître & qui trempoient ſans ceſſe la plume de l'hiſtoire dans le miel de la flatterie.

On reprochoit à l'Abbé Baudeau que, dans la réfutation du livre de M. Necker, il s'étoit expliqué un peu trop librement ſur le régime de la police de Paris, que nous devons à M. de Sartine, M. Baudeau repliqua devant beaucoup de monde; *je ſais bien qu'il faut que M. de Sartine ou moi ſoyons perdus.* M. Turgot a fait fermer ſa porte à cet économiſte fougueux & indiſcret.

Mrs. de S. Vincent, pere & fils, ſont Conſeillers du Parlement d'Aix. Vous vous rappellez que la grande affaire de Beaumarchais y doit être jugée; néanmoins en plaideur indiſcret & en homme dévoué aux grands, il a travaillé aux mémoires du Maréchal de Richelieu, a fait des courſes, a tenu des propos qui n'annonçoient pas de favorables diſpoſitions pour la belle priſonniere. Elle a chargé quelqu'un de lui faire ſentir qu'il ſpéculoit mal en ſe faiſant d'elle une ennemie dangereuſe. Il a été la voir & a cherché à ſe juſtifier, bien plus encore par les graces d'un petit-maître que par ſon éloquence. Ils ſe ſont quittés aſſez bons amis en apparence; cependant le Procureur d'Aix qui avoit offert à Beaumarchais ſa maiſon & ſa table, vient de lui écrire que par ordre de ſa Cour il eſt obligé de ſe rétracter à cet égard. Deux cé-

lebres Avocats viennent de ſigner une conſultation dans laquelle ils prétendent qu'il eſt impoſſible que l'acte qui ſert de fondement aux droits prétendus de Beaumarchais, contre M. de la Blache, ne ſoit pas reconnu faux. Les partiſans de M. de la Blache diſent qu'il n'avoit juſqu'ici pas formé de plainte en faux contre Beaumarchais, parce qu'il avoit vu qu'il pouvoit gagner ſans ſuivre cette forme de procédure coûteuſe & incertaine.

M. de Saintfoix, hiſtoriographe de l'ordre du St. Eſprit, travaille à une nouvelle édition de ſes Eſſais ſur Paris. L'âge & la ſanté de cet homme de lettres, également plein de feu & d'érudition, font craindre qu'il n'ait pas le temps de donner la derniere main à cet ouvrage intéreſſant qu'il a jetté en entier dans le creuſet. On retrouve encore en lui des traces de cet eſprit bouillant qui a rendu ſa jeuneſſe ſi orageuſe & ſi fertile en aventures pendant un temps, & ce temps exiſtoit encore il y a une vingtaine d'années, il étoit à la mode parmi les jeunes gens de faire ce qu'on appelloit *du tapage*. On caſſoit les lanternes des rues, on ſouffloit les chandelles des boutiques, par fois on inſultoit les paſſans, on cherchoit toutes les occaſions de ſe battre : & on croyoit qu'il y avoit à tout cela beaucoup d'eſprit & de bravoure. M. de Saintfoix n'a pas été exempt de cette eſpece d'épidémie ; je vous citerai entre nombre d'hiſtoires qui lui ſont arrivées, ces deux-ci dont il rougit maintenant. Un ſoir à neuf ou dix heures il entre dans un café & s'aſſied à

côté d'un homme qui prenoit une bavaroise. Mon jeune tapageur considere quelque temps l'inconnu, puis lui dit avec un air de sens froid ; *Monsieur, vous faites là un f.... souper* ; — comment ! quel est cet impertinent ? *Ma foi, Monsieur, vous faites là un f.... souper.* Vous devinez bien, Monsieur, qu'on ne tarda pas à s'échauffer ; on sortit & l'on alla s'escrimer dans une petite rue voisine. M. de Saintfoix reçoit un coup d'épée ; *eh bien, Monsieur*, dit-il, avec la même tranquillité, *vous m'avez blessé, mais vous n'en avez pas moins fait un f.... souper.* Un autre jour, toujours dans un café, il interrompt un homme qui l'ennuyoit par quelqu'une de ces dissertations dont on a les oreilles rebattues dans ces sortes d'assemblées : *Monsieur*, lui dit-il, *vous puez cruellement !* — L'orateur fait d'abord semblant de ne pas l'entendre ; le jeune étourdi reprend, *Monsieur, vous puez bien*, enfin mon poltron ne peut se dispenser de sortir, & M. de Saintfoix qui ne demandoit pas mieux, se met en devoir de lui prêter le collet. Cependant content de l'avoir amené là, & voyant combien il en coûtoit à l'insulté de mettre sa vie en jeu, M. de Saintfoix lui dit : *Tenez, Monsieur, n'allons pas plus loin ; car si vous me tuez, vous n'en puerez pas moins, & si je vous tue, vous ne ferez qu'en puer davantage.*

Les recherches de cet Auteur estimable sur les anciens noms des rues & places de la capitale, & sur leur étymologie, prouvent que les mœurs en se dégradant ont rendu les oreilles plus délicates qu'elles ne l'étoient au-

trefois. Tel mot qui fait rougir maintenant la femme qui rougit le moins, étoit avant le ſiecle de Louis XIV, le nom d'une rue, d'une famille, & dans les temps plus éloignés ſans doute n'avoit rien de ſale ni d'obſcene. Les noms propres offrent un champ auſſi vaſte & auſſi intéreſſant que celui dans lequel M. de Saintfoix a recueilli des palmes méritées. La maiſon de Beauharnois portoit autrefois le nom de *Beau V...*; la Reine Anne d'Autriche fut la premiere que cette dénomination choqua & qui donna lieu au changement qu'on y fit. Peu-à-peu, & depuis un ſiecle ſur-tout, ceux qui portoient des noms auxquels on pouvoit attacher quelque idée déſagréable s'en impoſerent d'autres. Les *le Cochon* ſe ſont fait appeller *le Coſſon*, les *le Chat*, *le Cat*, &c. Nous avons cependant encore d'anciennes familles de *le Cocu*, *le Vilain*, *Connollet*, &c. Madame Trial, actrice du théâtre Italien, a porté long-temps ce nom qui étoit celui de ſon premier mari.

Les traits d'eſprit & ceux qui annoncent l'ineptie & la bêtiſe donnent également à rire: & réellement on riroit peu ſi on ne s'amuſoit que des ſaillies ingénieuſes. Jean-Jacques a eu bien raiſon de dire que le nombre des gens qui agiſſent & parlent ſans penſer eſt le plus conſidérable. Je ne déciderai pas dans laquelle des deux grandes diviſions morales du genre humain établies par M. Rouſſeau, doit être placé M. l'Archevêque de Rheims; voici une réponſe de lui qui peut le caractériſer. Les longues & pénibles cérémonies du

ſacre étant finies, le Roi lui demanda s'il ne ſe trouvoit pas bien fatigué : *Point du tout, Sire*, répond le Cardinal, — *ma foi*, répond le Monarque avec bonté, *je le ſuis beaucoup, moi qui n'ai pas votre âge, & je vous plains.* — *Votre Majeſté eſt trop bonne*, dit le vieux Prélat, *je me ſens très-bien & je ſuis prêt à recommencer dès demain.* Le bon homme aura été ſans doute au déſeſpoir ſi on lui a fait appercevoir que ce diſcours n'étoit rien moins que flatteur pour celui qui l'écoutoit. Ce Prélat pendant le cours de ſa vie a employé toutes ſes facultés à faire de ſon mieux le métier de courtiſan ; Louis XV s'étoit un jour livré à une converſation gaillarde avec quelques ſeigneurs, M. de la Roche-Aymon entre lorſque le Roi diſoit ces mots : *oh, cette beſogne ſeroit au-deſſus de mes forces !* le Cardinal reprend ſur le champ avec ſon ton adulateur : *Sire, il n'eſt rien qui ſoit au-deſſous de la puiſſance de V. M. ; ſa force égale ſa prudence, & l'Etre ſuprême qui l'a comblé de ſes dons....* — *Mais, Monſeigneur*, lui dit quelqu'un, *ſavez-vous qu'il eſt queſtion de filles ?* il parut un peu confus ; je gagerois cependant qu'il n'eut pas de regret à ſon compliment.

Le peuple de nos campagnes n'eſt pas encore à beaucoup près exempt de la ſuperſtition qui a pris naiſſance dans les temps de barbarie ; la religion du bas peuple n'eſt que ſuperſtition, & celle-ci reſte long-temps encore après que la religion eſt détruite. Vous ſavez que nos vils gardeurs de troupeaux, nos bergers qui ſont bien différens de ceux

de Fontenelle, paſſent dans le peuple pour être un peu ſorciers. Les bons nageurs des environs de Paris firent une joute, ces jours derniers, ſur la Seine à une lieue de la ville; un d'entre eux ſoldat des grenadiers royaux étoit regardé comme invincible. Chemin faiſant la troupe des joûteurs rencontre un vieux berger à la tête de ſon troupeau. *La jeuneſſe hait les vieillards*, a dit encore Jean-Jacques que je ſuis en train de vous citer. Le berger eſt l'objet des railleries de la compagnie joyeuſe; le bon homme ne peut s'en venger qu'en leur diſant d'un ton goguenard; *allez, enfans, le ciel vous punira, il n'y en aura pas un de vous qui remporte le prix, & vous irez tous rendre viſite aux poiſſons.* Ce qui n'étoit qu'un ſouhait devint une prédiction. Tous les joûteurs crurent que le berger leur avoit jetté un ſort, & le grenadier ſur-tout qui comptoit ſur la victoire fut le plus piqué. A raiſon de ſon état il ſe crut obligé par honneur à la vengeance, & autoriſé à punir un infame ſorcier. Il va le trouver & le roue de coups; celui-ci fait des menaces, le grenadier l'étend mort d'un coup de ſabre. Le meurtrier eſt pris & la juſtice lui apprendra ſans doute qu'il n'eſt pas plus permis de tuer un ſorcier qu'un autre homme.

Je ne vous dirai rien de nos ſpectacles, car ils n'offrent rien d'intéreſſant. Pour le mariage de Madame Clotilde, on donnera la tragédie du *Connétable de Bourbon*, dont l'auteur eſt un militaire diſtingué. L'affaire de M. Mercier contre les comédiens paroît dormir. Il regne

beaucoup de fermentation dans le corps des Avocats, où M. Linguet trouve encore des partisans. Cette circonstance nourrit en lui l'espoir de recouvrer son état.

La forme sous laquelle le Sr. Costard présente les pensées du feu Pape, m'a rappellé une feuille volante qui, il y a quelque temps, a passé de main en main dans nos sociétés. C'est un petit Dictionnaire où vous trouverez quelques pensées heureuses.

A. B. C. Science de bien des gens qui s'en croient davantage.

Apparence. Rideau sous lequel on peut faire tout ce qu'on veut, mais qu'il est essentiel de tirer.

Bienfait. Bonheur pour les gens sensibles; supplice pour les ingrats.

Bravoure. Premiere vertu du soldat, derniere de l'officier.

Calcul. Chose la plus ennuyeuse & la plus nécessaire.

Caractere. C'est se vanter que de parler du sien, tel qu'il soit.

Comédie. Prétendue école des mœurs qui ne l'est que de l'esprit.

Créanciers. Honnêtes gens qui ont toujours tort & qui enseignent la politesse.

Espérance. Jolie marchande de vent dont le bon marché fait le débit.

Fortune. La fortune ne mérite point notre encens ni nos vœux; il en coûte beaucoup pour la fixer & il faut trop d'art pour en savoir jouir. Un homme riche est-il heureux? je n'en crois rien, je le vois dans une agita-

tion continuelle pour accroître & conſerver ſon bien, la ſatiété des plaiſirs ne lui donne que des dégoûts & de l'ennui. Souvent la ſource de ſon opulence l'accable de remords, & ſi les temps viennent à changer il tombera dans le plus honteux mépris. On peut deſirer de l'aiſance pour ſe procurer les agrémens & les commodités de la vie, mais il ne faut la tenir que des mains de la probité. L'honneur eſt le ſeul bien deſirable parce que indépendamment du droit qu'il nous donne à l'eſtime publique, c'eſt à lui ſeul qu'eſt réſervé le précieux avantage de nous rendre contens de nous-mêmes, & de nous faire goûter ces plaiſirs & cette paix intérieure auxquels rien ne peut équivaloir.

Genre-humain. Cenſeurs atrabilaires qui déclamez ſans ceſſe contre le genre-humain, ceſſez vos clameurs, ou donnez-nous des préceptes, & ſur-tout des exemples qui nous rendent meilleurs. L'hiſtoire, dites-vous, eſt l'affreux tableau des crimes continués dans tous les ſiecles : eh ! que vous fait le paſſé ou l'avenir, jouiſſez du préſent, contemplez & pratiquez la vertu. La Cour eſt infectée de tous les vices de l'eſprit & du cœur. Eh bien ! quittez le palais des princes dès que vous en aurez admiré la richeſſe & les raretés. La Juſtice eſt lente, diſpendieuſe, & partiale, pourquoi plaidez-vous ? la finance vous ſcandaliſe par ſon faſte & par ſon inſolence. Eh ! les pauvres gens, ils n'ont que de l'argent, plaignez-les bien ſincérement. Vous n'éprouvez dans les ſociétés que dégoût &

contradictions ; ſacrifiez votre amour-propre & mettez-vous au niveau des autres. Vos amis ſont ingrats & perfides, méritez d'en avoir de meilleurs. C'eſt une erreur de juger les hommes par le rapport qu'ils ont avec nous, parce que notre prévention pour nous-mêmes obſcurcira toujours nos connoiſſances. Nous naiſſons tous foibles, & le vice de notre nature s'accroît ou ſe tempere par les circonſtances : heureux celui qui par le ſecours d'une bonne éducation & par de mures réflexions a pu ſe former de bonne heure un eſprit juſte & un cœur droit ! placé dans le monde avec des diſpoſitions favorables à la ſociété, il en fait l'ornement & l'exemple ; c'eſt à lui qu'il faut s'en rapporter pour apprécier les hommes.

Importunité. Politeſſe de bien des gens.

Maître. Homme à qui il eſt difficile de ſe faire aimer.

Mérite. Il faut en avoir pour s'y connoître.

Moine. Homme qui promet plus qu'il ne peut tenir.

Nations de l'Europe. La Hollande a changé ſes mœurs avec la forme de ſon gouvernement ; devenue un peuple libre, elle s'eſt livrée au commerce ; delà cette aptitude au travail & cette émulation dont les fruits enrichiſſent les particuliers, & ſoutiennent la conſtitution de l'Etat : ces peuples ſont laborieux, mais groſſiers & avares.

L'Allemagne écraſée ſous la tyrannie d'un peuple de Souverains produit un grand nombre de ſavans ; ces ſtudieux infatigables cher-

chent à recouvrer dans le cabinet leur indépendance ; ils éclairent l'univers par leurs profondes méditations, mais ils ſont peſans & inſociables.

La France charmée d'obéir aux loix d'un Monarque adoré, s'en repoſe ſur la ſageſſe de ſon Gouvernement pour la gloire & la ſplendeur de l'Etat. Ses peuples livrés à la ſociété forment pour les autres Nations une école de politeſſe & de galanterie, mais ils ſont chez eux libertins & frivoles.

Politeſſe. Manteau de la bêtiſe & de la fauſſeté. La politeſſe n'eſt point capable de nous attirer ſeule de la conſidération dans le monde ; ce n'eſt pas à force de politeſſe que l'on ſe rend aimable, & il y a tout à parier qu'un homme à courbettes & à complaiſances eſt un fat ou un fripon. La ſociété nous oblige à des égards mutuels, il n'eſt pas permis de s'y ſouſtraire, il y a même des regles à obſerver pour le fond & dans la forme ; mais c'eſt notre cœur qui doit nous conduire dans cette carriere où tant d'eſprits faux s'égarent ; ayons de la charité dans l'ame, des ſentimens dans le cœur & de la douceur dans le caractere ; nous trouverons infailliblement dans ces qualités les moyens de ſatisfaire en plein & ſans affectation à tout ce que nous nous devons les uns aux autres.

Querelle. Faute quand on ſe l'attire, bêtiſe quand on ne la prévient pas, & malheur lorſqu'on n'a pu l'éviter.

Queſtion. Choſe qu'il eſt difficile de faire bonne, &c.

De Paris, le 13 Juillet 1775.

DEPUIS les troubles arrivés à l'occaſion du pain, la Police ne ceſſe de faire les perquiſitions les plus exactes pour tâcher de découvrir quels en ſont les auteurs. On prétend avoir trouvé ſur un homme beaucoup de lettres, par leſquelles on excitoit les payſans à s'armer, à ſe trouver dans tel & tel endroit, à ſaccager tout, &c.... Cet homme, dit-on, étoit en relation avec M. de Maupeou, & déjà on voit celui-ci porter ſa tête ſur un échafaud. Ce qu'il y a de plus vrai, c'eſt qu'un M. Langlois, Préſident au Conſeil ſupérieur de Rouen, & l'une des créatures du Chancelier, accuſé d'avoir eu part aux troubles, a été arrêté & conduit à la Baſtille, mais il vient d'en ſortir, ce qui prouve que les charges qui étoient contre lui, étoient peu fondées.

Depuis que l'on a permis d'écrire ſur l'adminiſtration, les preſſes ne ceſſent de gémir, & l'on feroit, pour ainſi dire, une bibliotheque des ouvrages qui en ſortent. Cependant les auteurs prennent des licences que la Police a cru devoir réprimer. L'*Ami des Loix* & le *Catéchiſme du Citoyen* ont été brûlés par la main du bourreau. Il paroît une autre brochure qui eſt fort courue & que l'on vend clandeſtinement & très cher; elle eſt intitulée, *le Sacre Royal*, & aura vraiſemblablement une ſuite, puiſqu'on voit au frontiſpice *tome premier*. On n'y trouve toutefois que ce que tout le monde ſait, qu'il y a un pacte entre

les Souverains & les peuples, & que les premiers ne peuvent y manquer ſans rendre aux ſeconds le droit qu'ils ont de ſe donner des maîtres. On trouvera cette queſtion bien mieux diſcutée dans le Dictionnaire Encyclopédique, au mot *autorité*, article qui fut cauſe de la premiere perſécution qu'eſſuya ce grand ouvrage. On a auſſi répandu dans le public, le *Proſpectus* d'un ouvrage intitulé, *les douze Livres du Code de l'Empereur Juſtinien, traduits en françois, avec des notes hiſtoriques & critiques, par une ſociété de Juriſconſultes. Ouvrage propoſé par ſouſcription.* C'eſt une Satyre des plus fortes contre les *Jugeurs* de la fin du dernier regne. Elle dérive du chapitre XL de Juſtinien, d'après la traduction qu'on en donne. Ce Pamphlet ſort des preſſes de Toulouſe, & ſe trouve applicable par-tout, contre les individus qui ſe ſont prêtés à la révolution qu'a ſubie l'ancienne Magiſtrature.

On a fait, ces jours-ci, une autre exécution, mais plus rigoureuſe, car c'étoit parlant à ſa perſonne qu'on a pendu à Montmartre un particulier, âgé de 60 ans, pour avoir violé deux filles de 7 & 8 ans. Le trait annonçoit une ame bien ſcélérate & un corps vigoureux. Je ne ſais ſi l'on ne feroit pas mieux d'étrangler ces ſortes de coupables à la ſourdine, car depuis quatre ans, ils ſemblent s'être multipliés à proportion des exemples qu'on en a faits.

Je joins ici la plus piquante des deux pieces qui viennent d'être brûlées.

L'AMI DES LOIX.

Omne malum naſcens facile opprimitur; inveteratum, fit plerumque robuſtius. Cicer.

Le lit de Juſtice du 7 Décembre 1770 eſt un monument de la crédulité du Monarque, de l'ambition des Miniſtres & de l'adulation des grands.

Le Roi ſéant au lit de Juſtice a dit:

» Meſſieurs, mon Chancelier va vous expliquer *mes intentions.* »

Le Chancelier a dit au nom du Roi:

MESSIEURS!

» SA MAJESTÉ devoit croire que vous » recevriez avec reſpect & avec ſoumiſſion, » une loi qui contient les véritables principes, » des principes avoués & défendus par nos » peres, & conſacrés dans les monumens de » notre hiſtoire. »

Quelle eſt cette loi? Le Roi s'en explique en ces termes:

» *Nous ne tenons notre Couronne que de Dieu.* » *Le droit de faire des loix nous appartient à* » *nous ſeul, ſans dépendance & ſans partage.* »

Edit de décembre 1770.

Le Roi eſt ſorti du lit de Juſtice, vainqueur de la liberté. Ainſi les Princes du ſang, les Pairs eccléſiaſtiques & laïques, les Maréchaux de France, les Gouverneurs, les Lieutenans-Généraux des Provinces, les Marquis, les

Comtes, les Parlementaires, les Conſeillers d'Etat; les Maîtres des Requêtes...., c'eſt-à-dire, la Cour pléniere de France a pâli, au-lieu d'oppoſer les loix.

Un Roi peut tout ſur les peuples; mais les loix peuvent tout ſur lui. Il a une puiſſance abſolue pour faire le bien, & les mains liées s'il vouloit faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il ſera le pere de ſes ſujets. Elles veulent qu'un ſeul homme ſerve par ſa ſageſſe & ſa modération à la félicité de tant d'hommes, & non pas que tant d'hommes ſervent par leur miſere & par leur ſervitude à flatter l'orgueil & la molleſſe d'un ſeul homme.... Voilà ce qu'il falloit repréſenter au Roi avec le grand Fénélon, plutôt que de l'enivrer du récit de ſon autorité. Le Roi détrompé auroit décerné contre les ſéducteurs les peines dues à leur attentat.

La France eſt en proie au plus cruel deſpotiſme. Qui voit-on s'occuper de ſon ſalut! Les Seigneurs ont proteſté. Les Parlementaires ont écrit. Mais tous n'ont remonté qu'en gauchiſſant à la cauſe du mal. On a nié les conſéquences ſans détruire le principe. Oſons nier le principe, & livrons les conſéquences à l'exécration publique.

» *Nous ne tenons notre Couronne que de Dieu.* » *Le droit de faire des loix nous appartient à* » *nous ſeul, ſans dépendance & ſans partage.* »

Tels ſont les principes dont Louis XV ordonne à la Nation de ne ſe point écarter. Ces principes repugneroient toujours, quand

des milliers de François n'en moissonneroient pas les fruits dans l'exil & dans les cachots.

Louis XV & ses prédécesseurs tiennent leur Couronne de la Nation.

Le droit de faire des loix n'appartient point à Louis XV seul, non plus qu'il n'a appartenu à ses prédécesseurs seuls, sans dépendance & sans partage.

Ces propositions, que l'on traitera insidieusement de paradoxes, sont de nature à être démontrées. Renouvellons avant le souvenir de quelques vérités élémentaires & politiques.

L'homme est né libre. Aucun homme n'a une autorité naturelle sur son semblable. La force ne produit aucun droit. Restent donc les conventions pour base de toute autorité légitime parmi les hommes. Un peuple est une association d'hommes, dont le but est d'unir & de diriger leurs forces pour la conservation de leurs personnes & de leurs biens. Les loix ne sont proprement que les conditions de l'association civile. Le peuple soumis aux loix en doit être l'auteur. Il n'appartient qu'à ceux qui s'associent, de régler les conditions de la société. Ainsi il ne faut pas demander qui fait les loix, puisqu'elles sont des actes de la volonté générale; ni si le Prince est au-dessus des loix, puisqu'il est membre de l'Etat; ni si la loi peut être injuste, puisque nul n'est injuste envers lui-même; ni comment on est libre & soumis aux loix, puisqu'elles ne sont que des regîstres de nos volontés.

Le corps politique a deux mobiles, la force & la volonté. On distingue la volonté,

ſous le nom de *puiſſance légiſlative*; & la force, ſous le nom de *puiſſance exécutive*. La puiſſance légiſlative appartient au peuple, & ne peut appartenir qu'à lui. Le gouvernement eſt un corps intermédiaire établi entre les ſujets & le corps politique, pour leur mutuelle correſpondance, chargé de l'exécution des loix & du maintien de la liberté, tant civile que politique.

L'acte par lequel un peuple ſe ſoumet à des chefs n'eſt point un contrat. Ce n'eſt abſolument qu'une commiſſion, un emploi dans lequel, ſimples officiers du corps politique, les chefs exercent en ſon nom le pouvoir dont il les a fait dépoſitaires, & qu'il peut limiter, modifier & reprendre, quand il lui plaît : l'aliénation d'un tel droit étant incompatible avec la nature du contrat ſocial, & contraire au but de l'aſſociation.

On appelle *gouvernement* ou *ſuprême adminiſtration*, l'exercice légitime de la puiſſance exécutive ; *& Prince ou Magiſtrat*, l'homme ou le corps chargé de cette adminiſtration.

Si le corps politique veut gouverner, ou ſi le Magiſtrat veut donner des loix, ou ſi les ſujets refuſent d'obéir, le déſordre ſuccede à la regle. La force & la volonté n'agiſſent plus de concert, & l'Etat diſſous tombe dans le deſpotiſme & dans l'anarchie.

Il y a cette différence eſſentielle entre l'Etat & le Gouvernement, que l'Etat exiſte par lui-même ; & que le Gouvernement n'exiſte que par le corps politique. Ainſi la volonté dominante du Prince ou Magiſtrat n'eſt ou ne

doit être que la volonté générale, ou la loi. Sa force n'eſt que la force publique concentrée en lui. Sitôt qu'il veut tirer de lui-même quelque acte abſolu & indépendant, la liaiſon du tout commence à ſe relâcher. S'il arrivoit enfin que le Prince eût une volonté particuliere plus active que celle du corps politique, & qu'il uſât, pour faire obéir à cette volonté particuliere, de la force publique qui eſt dans ſes mains, en ſorte qu'on eût pour ainſi dire, deux Souverains, l'un de droit & l'autre de fait, à l'inſtant l'union ſociale s'évanouiroit & le corps politique ſeroit diſſous.

Le Prince dépoſitaire dans l'Etat de la puiſſance exécutive, a droit d'en diſpoſer ſelon les loix. Le deſpote eſt l'uſurpateur du pouvoir ſouverain.

Le corps politique ou le ſouverain (ces termes ſont pris ſynonymement) peut en premier lieu commettre le dépôt du gouvernement à tout le peuple ou à la plus grande partie du peuple, en ſorte qu'il y ait plus de citoyens magiſtrats, que de citoyens ſimples particuliers. On donne à cette forme de gouvernement le nom de *Démocratie*.

Ou bien il peut reſſerrer le gouvernement entre les mains d'un petit nombre, en ſorte qu'il y ait plus de ſimples citoyens que de magiſtrats; & cette forme porte le nom d'*Ariſtocratie*.

Enfin, il peut concentrer le gouvernement dans les mains d'un Prince ou Magiſtrat unique, dont tous les autres tiennent leur pouvoir. Cette troiſieme forme eſt la plus com-

mune & s'appelle *Monarchie* ou *Gouvernement royal.* On appliquera facilement ces notions aux propoſitions avancées.

En France, le peuple a perdu toute idée de ſa dignité & de ſes droits Louis XV. voudroit-il ſe faire un titre des attentats dont nos chroniques ſont infectées ? Les voies de fait ne donnent point de droit. La loi qui les condamne eſt violée, mais jamais détruite. Cette loi qui n'a pas été la regle des Princes avares, ſanguinaires, hautains, doit en ſervir au Peuple François, juge compétant de ſes Rois. Parcourons les âges de la monarchie, & concilions la puiſſance des Princes avec la ſouveraineté de la Nation.

L'hiſtoire nous offre trois races, la premiere des Mérovingiens ; la ſeconde des Carlovingiens ou Carliens ; la troiſieme des Capétiens. On compte juſqu'à Louis XV ſoixante-cinq Rois ſous ces races. Malgré que la plupart fuſſent dépravés, nous leur devons au moins cette juſtice, qu'aucun n'a dit : *Nous ne tenons notre Couronne que de Dieu. Le droit de faire des loix nous appartient à nous ſeul, ſans dépendance & ſans partage.*

Le gouvernement des Germains étoit une Ariſtocratie. En effet, les monumens les plus anciens & les plus reſpectables de notre hiſtoire parlent d'une aſſemblée générale en qui réſidoit la puiſſance légiſlative (le champ de Mars ;) & d'un conſeil compoſé du Roi & des Grands, chargé du pouvoir exécutif. Ce conſeil ſtatuoit proviſionnellement ſur les objets les moins importans.

De minoribus rebus principes consultant, de majoribus omnes ; ita tamen ut ea quoque quorum penes plebem arbitrium est, apud principes pertractentur..., Mox Rex vel principes, prout ætas cuique, prout nobilitas, prout decus bellorum, prout facundia est, audiuntur, autoritate suadendi magis, quam jubendi potestate. Si displicuit sententia, fremitu aspernantur : sin placuit, frameas concutiunt. (De Mor. Ger. ch. 11. Tac.)

Les Rois & les Généraux n'entreprenoient rien sans le consentement du peuple. Arminius, Maroboduus, Catualda, Vannua, Italus & Childeric, furent privés de la Royauté ou du Généralat, pour avoir affecté une domination démesurée.

Ce trait seul caractérise le gouvernement des François du premier âge. L'armée de Clovis avoit pris un vase précieux sur le territoire de Rheims. L'Evêque de Rheims le fit demander à Clovis. Le Prince dit à l'envoyé du Prélat de le suivre jusqu'à Soissons, où l'on devoit partager le butin. Le Prince supplia son armée en ces termes : « *Rogo vos, ô* » *fortissimi prœliatores, ut saltem mihi vas istud* » *extra partem concedere non abnuatis...* Braves » soldats, trouvez bon que je retire, outre » ma part, ce vase de la masse, pour en » disposer à mon gré.

Un Gendarme, jaloux du maintien de l'égalité, repartit en déchargeant un coup de sa franciſque sur le vase : *Clovis aura le Calice, s'il tombe dans son lot.*

L'inauguration des Rois de France étoit une cérémonie purement civile. Le Prince élevé

ur un bouclier recevoit l'hommage de son armée. C'eſt ainſi que Pharamond fut proclamé Roi par les ſuffrages des ſoldats & de la nation.

Fauteurs du deſpotiſme, vous êtes forcés de convenir que juſqu'à Clovis incluſivement, (quel que fût le gouvernement, ſoit démocratie, ſoit ariſtocratie, ſoit monarchie,) la puiſſance légiſlative & la puiſſance exécutive étoient exercées, celle-là par la Nation, celle-ci par le Prince & les Grands; & que nos premiers Rois qui ne parloient à la nation que dans des termes reſpectueux : *Rogo vos*, &c.... n'auroient pas dit impunément : *Nous ne tenons notre Couronne que de Dieu. Le droit de faire des loix nous appartient à nous ſeul, ſans dépendance & ſans partage.*

Sous les ſucceſſeurs de Clovis qui avoient ſubjugué le Conſeil de la nation, les François négligerent de ſe rendre aux aſſemblées du champ de Mars. L'autorité dont le corps de la nation avoit joui, paſſa dans le Conſeil qui n'avoit poſſédé que la puiſſance exécutive. Ce deſpotiſme naiſſant portoit ſur le mépris des loix. Les grands & le peuple ne ſe ſouleverent point : le peuple, parce qu'il ne connoiſſoit plus ſes forces depuis les aſſemblées du champ de Mars; & les grands, parce qu'ils gagnoient à l'innovation. Quand l'abus des mœurs feroit la loi politique, le gouvernement François offre ſucceſſivement ſous la premiere race, ou un deſpotiſme, qui eſt l'uſurpation du pouvoir ſouverain, ou une anarchie, pendant laquelle la force fut

le ſeul droit en vigueur. Or, dans lequel de ces Etats les Rois ont-ils pu dire ? *Nous ne tenons notre Couronne que de Dieu. Le droit de faire des loix nous appartient à nous ſeul, ſans dépendance & ſans partage.*

On fait honneur au Pape Etienne III de la maxime que les Rois ne tiennent leur Couronne que de Dieu. Ce Pontife a même haſardé le brocard dans un temps où l'élection volontaire & récente de Pépin, tige de la ſeconde race, confondoit ſa charlatanerie. La ſainte Ampoule ne figuroit point dans l'inauguration des Rois de France, lorſque Pépin intéreſſa la religion à ſon couronnement, & tranſporta chez les François une coutume judaïque. Sacré d'abord par Boniface, Evêque de Mayence, il fit réitérer la cérémonie par Etienne qui imploroit ſa protection contre les Lombards. Le Pontife ſacra le pere & le fils, qu'il appella les *Oints du Seigneur ;* & il dit aux François que Pépin, qu'ils venoient d'élire librement ſans l'entremiſe du Ciel, ne tenoit ſa Couronne que de Dieu ſeul, par l'interceſſion de S. Pierre & de S. Paul.

Le Roman d'Etienne mériteroit à peine créance chez les Iroquois. Dieu abandonne le gouvernement des peuples au droit naturel. C'eſt bleſſer ce droit que de dénier à des hommes qui ſe ſont fait un chef de leur égal, le pouvoir de lui demander compte de l'adminiſtration dont ils l'ont chargé pour le bien public. La religion chrétienne n'a rien changé à l'ordre politique des ſociétés. Les Evêques ont cru que le gouvernement étoit ou devoit

être

être arbitraire, parce que le premier Magiſtrat des François s'appelle *Roi*. De-là la fable que le Roi tient ſa Couronne de Dieu; qu'il n'eſt comptable qu'à Dieu de ſes actions. Ces maximes ſont le germe de la politique barbare des Rois & de la dure ſervitude des peuples. Il importoit de les flétrir, & l'on ne conçoit la tolérance de nos peres à cet égard, que parce qu'on ſait que le peuple ſe conduit par inſtinct.

La cérémonie du ſacre, les oracles d'Etienne, & l'interceſſion de S. Pierre & de S. Paul n'empêcherent pas Pépin de convoquer les grands à S. Denis; & de leur demander leur conſentement pour le partage de ſes Etats entre ſes fils Charles & Carloman. Cette démarche prouve la conviction où Pépin étoit que les Rois ne tiennent point leur Couronne de Dieu ſeul.

Pépin convoquoit annuellement au mois de Mai les Evêques, les Abbés & les Chefs de la Nobleſſe. Le peuple, dont les droits ſont impreſcriptibles, n'étoit compté pour rien. Charlemagne reſſentit l'injuſtice du gouvernement. Pour la réparer, il fit tant auprès des grands, que le champ de Mai fut enfin ouvert au peuple. La puiſſance légiſlative réſida dans le corps de la nation, dont la violence l'avoit diſtraite. Charlemagne & Louis-le-Débonnaire rendent hommage à cette vérité, & les Capitulaires définiſſent la loi : La volonté de la nation publiée ſous le nom du Prince. Charlemagne obſerva les loix & obéit conſtamment au champ de Mai. Cette doctrine

n'eſt point idéale. Les monumens les plus reſpectables de notre hiſtoire nous la tranſmettent.

Louis-le-Débonnaire, lors de ſon aſſociation à l'Empire, prit la Couronne ſur l'autel & s'en coëffa. Infére-roit-on de cet acte que les Rois tiennent leur Couronne de Dieu? Les cérémonies ne préſentent que les idées qu'on y a attachées. Ce ſeroit inſulter à la mémoire de Charlemagne que de lui ſuppoſer le deſſein d'établir l'indépendance de la Couronne, tandis qu'il avoit ramené les François aux anciens principes de gouvernement, & qu'il ſavoit que ſa maiſon étoit redevable de la Couronne à la nation. La réquiſition du conſentement des grands exclut d'ailleurs toute idée d'indépendance. En effet, Charlemagne fit trouver ſon fils au Parlement d'Aix où étoient aſſemblés les Evêques, les Abbés, les Ducs & les Comtes. Il leur demanda à tous l'un après l'autre, s'ils conſentoient qu'il donnât à Louis le titre d'Empereur? Ce n'eſt qu'après que tous eurent répondu qu'ils y conſentoient, que Charlemagne aſſocia le Débonnaire à l'Empire; & qu'il lui commanda de prendre la Couronne ſur l'autel, & de ſe la mettre ſur la tête.

On défie les ſerfs de nier que le gouvernement François n'offre ſous la ſeconde race, ou un deſpotiſme qui eſt l'uſurpation du pouvoir ſouverain; ou une anarchie; ou une monarchie, pendant laquelle la puiſſance légiſlative & la puiſſance exécutive réſidoient, la premiere dans la nation, la ſeconde dans le

Prince. Or, ſous lequel de ces Empires les Rois ont-ils pu croire à la maxime : *Nous ne tenons notre Couronne que de Dieu. Le droit de faire des loix nous appartient à nous ſeul, ſans dépendance & ſans partage.*

Hugues Capet, tige de la race régnante, & Robert ſon fils, durent la Couronne à la nation. L'hiſtoire tranſmet ce fait avec deux réponſes qui devoient trouver place au lit de juſtice.

Charles, Duc de Lorraine, compétiteur de Hugues, conſultoit Adalberon, Archevêque de Rheims, ſur la conduite qu'il avoit à tenir pour ſe faire élire Roi de France. Le Prélat dit à Charles : Voyez les grands de l'Etat. Il ne dépend point de moi ſeul de donner un Roi à la France. C'eſt l'affaire du public & non d'un particulier.

Hugues Capet fit demander à Audebert, Comte de la Marche, qui aſſiégeoit Tours à ſon inſu, qui l'avoit fait Comte ? Ce ſont, repartit Audebert, ceux-là mêmes qui vous ont fait Roi, vous & votre fils Robert.

Louis VIII fit quelques réglemens généraux. Mais il ne s'arrogea point le titre de légiſlateur. Il eût révolté les ordres de l'Etat. Ses ordonnances offrent moins des loix, que des traités de Confédération avec les Barons & les Comtes.

Beaumanoir n'affirme point que la puiſſance légiſlative réſide dans le Prince. Il inſinue que le Roi peut faire les loix qu'il eſtime les plus favorables au bien général. Il conſeille d'y obéir, & il fonde l'obéiſſance ſur la pré-

ſomption que ces loix ſont l'ouvrage d'une ſageſſe ſupérieure. Pour favoriſer cette opinion deſtructive des droits de la nation, S. Louis eut l'art de ne proſcrire que les abus dont l'Etat ſe plaignoit. Il couronna l'œuvre politique par intéreſſer les Seigneurs à l'acceptation de ſes réglemens.

L'ignorance de notre droit public nous a fait appliquer à la royauté des Capétiens, ce que l'Ecriture dit de la royauté de David & de ſes ſucceſſeurs. Les Miniſtres de Princes qui ne ſont point comptables de leurs actions au peuple ont dû (ainſi qu'ils l'ont fait,) s'emparer de la légiſlation ; mettre l'autorité à la place des loix ; affecter le pouvoir le plus deſpotique ; s'attacher les grands ; venger les injures perſonnelles ; commander des attentats ; interrompre le cours de la juſtice ; inſtituer des commiſſions ; arracher des dépôts publics les monumens du crime ; ſouſtraire les coupables aux peines que les loix infligent ; & attentant à la fortune, à la vie & à l'honneur des citoyens, faire de la France un ſéjour de larmes.

C'étoit trop peu que d'avoir exercé dans un Etat libre un pouvoir arbitraire. Le Chancelier de Maupeou imagina de combler la meſure de nos maux, en réduiſant le deſpotiſme en principe.....

De Paris, le 16 Juillet 1775.

On imprime cinq volumes de ſupplément à l'Encyclopédie. Il faut mettre au nombre des

réfutations de l'ouvrage de M. Necker un pamphet qu'on ſuppoſe appartenir à cette collection. Il a pour titre : *Monopole, & Monopoleur, articles extraits des ſupplémens d'un Dictionnaire très-connu.* Quoique les principes que l'auteur (M. de Condorcet) y fait valoir, ſoient ceux de l'adminiſtration actuelle, on l'a imprimée & on la débite furtivement à cauſe de quelques ſorties un peu vives qu'elle renferme contre les Magiſtrats ſubalternes. Les financiers entrent d'abord en danſe; quelques-uns *des Monopoles de droit*, c'eſt-à-dire, *de ceux qui ſont établis par une Loi*, ſont leur ouvrage, & ce ſont eux qui les exercent. M. de Condorcet les définit, *une eſpece d'impôt indirect qui doit ſon origine à la foibleſſe, à la corruption & à l'ignorance de la puiſſance légiſlative.* « Pour que » cet impôt ſoit de bon rapport, il faut que » la denrée puiſſe s'exploiter en grand, qu'elle » ſe conſerve facilement, qu'elle ſoit néceſ» ſaire au peuple & qu'il en conſomme beau» coup. Par ce moyen le produit de l'impôt » eſt aſſuré, & le fardeau en tombe unique» ment ſur le peuple. Ainſi plus de crainte » de ſoulever les grands, ni d'éprouver de » refus de la part d'une aſſemblée d'Etats com» poſée de gens conſidérables trop peu éclai» rés pour ſavoir qu'on les appauvrit lorſqu'on » opprime les mains qui cultivent leurs ter» res. Le ſel réunit ces avantages, & voilà » pourquoi cette denrée eſt en ferme preſque » par-tout. Comme il n'y a pas beaucoup de » denrées néceſſaires à la vie qu'on puiſſe met» tre en ferme comme le ſel, les inventeurs

» d'impôts ont trouvé une autre reſſource. » C'eſt le monopole du tabac dont on a fait un beſoin pour le peuple à force d'adreſſe, de facilités & même de diſtributions gratuites. On avoit penſé à mettre auſſi le café en ferme, mais les traitans ont trouvé que le peuple, & ſur-tout celui des campagnes n'en avoit pas encore contracté une aſſez forte habitude pour n'y pas renoncer, & c'eſt ſur le peuple qu'en pareil cas il convient de frapper; c'eſt lui qui fait la plus grande conſommation, &c. *Le ſublime de l'art de la finance eſt de faire payer l'impôt par ceux qui n'ont rien.* Les privileges excluſifs de toute nature, les établiſſemens de maîtriſes, de corps de jurande, & de communautés d'arts & métiers forment encore des *monopoles de droit.* " Dans tout commerce, dans „ tout métier, comment veut-on qu'un gou„ vernement ſage ſe repoſe ſur les différens „ intérêts des hommes, qu'il ſuppoſe que l'a„ varice des acheteurs, & l'avidité des mar„ chands ſe contrebalanceront ſans qu'on s'en „ mêle & qu'il les laiſſe faire? eſt-ce là gou„ verner? n'eſt-il pas bien plus beau de ſe „ mêler de tout, de vouloir tout embraſſer, „ tout diriger? auſſi c'eſt le parti qu'on a pris „ preſque par-tout. Cela donne aux adminiſ„ trateurs beaucoup d'importance, & c'eſt à „ quoi tendent même ſans qu'ils s'en apper„ çoivent tous les gens en place quand ils ſont „ médiocres. „ *Le monopole de fait a lieu lorſque les préjugés ou des manœuvres ſourdes diminuent le nombre des vendeurs, nuiſent à la facilité du commerce, & que par conſéquent le prix augmente.*

Vous vous doutez bien, Monſieur, que pour exemple d'un *monopole de fait* M. de Condorcet a pris le commerce des grains; cette fameuſe queſtion eſt celle qui fait maintenant l'objet de toutes les diſcuſſions publiques & particulieres. C'eſt ici que M. Necker trouvera des objections aſſez fortes & préſentées d'une maniere piquante. Les entraves que mettent à la liberté de ce commerce les formalités auxquelles on l'a aſſujetti, les différens droits dont on l'a chargé; & *les communautés de Boulangers ſans leſquelles la livre de pain ne coûteroit qu'autant de deniers que le ſetier de Paris coûte de livres*, introduiſent dans le commerce des grains un *monopole de droit*. Ceux *de fait* ſont attribués par M. de Condorcet à ces cauſes: *Les achats faits par le Gouvernement dont tout particulier redoute avec raiſon la concurrence, l'opinion qui flétrit les marchands de bled, la crainte des émeutes, celle des vexations de la part des Magiſtrats ſubalternes.* Malgré le peu d'étendue de cette brochure, ces aſſertions y ſont bien défendues. On y combat avec force les moyens dont l'adminiſtration prohibitive ſe ſert pour arrêter le mal que cauſent ſes propres principes. Il vaudroit mieux ſans doute prendre d'abord une bonne route, que d'avoir ſans ceſſe à rectifier ſes erreurs; le tout eſt pour les Economiſtes de prouver que cette bonne route eſt l'entiere liberté; l'expérience n'a encore pu nous éclairer à ce ſujet & elle nous a pourtant montré les inconvéniens du régime prohibitif; l'opinion du peuple ſur l'article des ſubſiſtances peut produire de terribles effets;

d'après cela il faut un adminiſtrateur auſſi prudent que courageux pour établir à cet égard, des loix nouvelles. Dans cette matiere plus que dans toute autre les préjugés accrédités ſont des adverſaires redoutables. « Auſſi le régime de la liberté ne peut-il être ſuivi que » par un Miniſtre auſſi éclairé que vertueux, » ſupérieur à la crainte comme aux préjugés, qui préfere enfin le bien de l'Etat à ſa » place, & le témoignage de ſa conſcience » aux applaudiſſemens de la populace. Auſſi » dans les pays où la liberté n'exiſte pas, » elle ne peut être rétablie que par un Miniſtre, qui par une ſuite d'opérations bienfaiſantes, & utiles au peuple, ait déſarmé » ſa défiance, que la longue habitude d'être » compté pour rien a rendue ſi prompte à » s'allumer. »

M. de Condorcet jette un coup d'œil ſur quelques autres eſpeces de monopoles, je ne citerai plus de ce petit ouvrage que l'article ſuivant dont vous ferez vous-même la maligne application. « *Monopoleur*, (s. m.) homme qui » agit ou qui écrit contre la liberté du commerce. Il ne faut point pendre ces derniers, » la peine capitale pour ce genre de crime » doit être le ridicule. »

Un Vicaire de la paroiſſe de St. Roch s'eſt aviſé de refuſer la communion à un diacre qui avoit dormi à ſon Prône. Le diacre en ayant porté plainte à notre Archevêque, celui-ci a ſur le champ fait juſtice du Prôneur ſomnifere.

Nous ſommes ici dans une eſpece de taciturnité ſinguliere, tout le monde ſemble poſ-

ſédé de la manie angloiſe ; plus de ces ſailliés, de ces productions d'une imagination gaie, agréable, folle ſi vous voulez ; enfoncés dans la farine, nos beaux eſprits de ſociété s'échauffent pour ou contre les économiſtes, tandis que ceux du Parnaſſe ſe déchirent, font des mémoires méchans, des drames bien ſombres ou des extraits peu fideles pour les journaux. Notre littérature eſt des plus ſtériles & nos théâtres n'ont point de nouveautés.

Il vient de ſe paſſer une aventure ſinguliere. Un jeune homme avoit aſſigné un rendez-vous à une demoiſelle fort aimable & qui étoit ſous l'aile de ſes parens. Elle s'échappe pour quelques inſtans & vole au jardin du Luxembourg qui étoit le lieu indiqué : elle y trouve en effet ſon amant ; ils ſe diſent des choſes fort tendres & en viennent même à des aveux qui n'étoient que trop naïfs : un libertin ruſé les écoutoit avec attention. Les amans ſe ſéparent & vont chacun de leur côté. Le ſpectateur malévole ſe montre à la demoiſelle qu'il avoit ſuivie, au moment même qu'elle rentroit chez ſes parens ; la jeune perſonne eſt effrayée ; elle l'eſt bien davantage quand cet homme peu délicat lui dit : *J'ai entendu votre converſation avec M***, car j'ai appris ſon nom de vous-même ; je me rappelle juſqu'à la derniere ſyllabe de vos propos ; ils n'étoient pas tout-à-fait innocens ; en conſéquence j'entre avec vous chez votre pere & votre mere, & je les inſtruis de tout.* La demoiſelle alarmée ſe jette à ſes pieds, pleure : il eſt inexorable, enfin il lui dit, » vous me touchez, je veux bien vous gar-

» der le ſecret, mais c'eſt à une condition. »
La Demoiſelle eſt accablée de déſeſpoir quand elle eſt informée de la condition ; cependant le coquin perſiſte ; enfin la pauvre fille toujours épouvantée, & redoutant qu'il n'entrât chez ſes parens n'obtient qu'à ce ſeul prix la pitié & le ſilence de ce ſcélérat. Ce qu'il y a de plus affreux, il court ſe vanter par-tout de ſa bonne fortune : le bruit en eſt venu aux oreilles des parens qui ont fait renfermer la demoiſelle : elle ſe voit aujourd'hui déshonorée & aſſurément ſeroit rejettée de ſon amant quand même elle lui ſeroit rendue. Voilà un exemple des ſentimens de nos agréables qui ſont les délices de ſociété du bon ton & ſe glorifient de l'épithete de roués, dont ils mériteroient la réalité. Quelqu'un de nos faiſeurs de drames tirera ſans doute parti de cette aventure dont l'atrocité fournit un beau ſujet à leur verve ſombre.

LISE. Conte.

Liſe, échappée à ſon premier amant,
Et mon auteur ne m'a pas dit comment,
S'étoit logée, exprès pour être ſage,
Chez des dévots. Ceux-ci contre l'uſage
L'étoient vraiment, gens de bien s'il en fut,
Dormant au prône, & chantant au ſalut.
Tout en ſuivant ſon hôteſſe à l'Egliſe,
Deux fois par jour, un jeune homme lui plut,
Un beau jeune homme, & très-bien fait. Ah! Liſe,
Si vous voulez, cette nuit je viendrai.

Eh bien! venez, ſi je puis j'ouvrirai.
La voilà donc qui craint d'être ſurpriſe;
Elle deſcend doucement, doucement,
Pieds nuds, ſein nud, le moindre vêtement
Eût fait du bruit : les plis de ſa chemiſe
En faiſoient trop, quand l'air en s'y jouant
Les déployoient; hélas, en reſpirant,
Dans ſon effroi ſon ſouffle l'épouvante:
Audacieuſe à la fois & tremblante,
Comme l'horloge alloit ſonner minuit,
Elle ouvre, on entre, on ſe coule ſans bruit.
En remontant, on ſe perd, on s'appelle :
Eh, Dieu! l'hôteſſe, eh! l'hôteſſe, dit-elle.
L'hôteſſe dort, mais Liſe en ſon eſprit
La voyoit-là. Son cœur battoit de crainte
Et de deſir. Enfin on la ſaiſit
Par ſa chemiſe, & dans ce labyrinthe
Ils vont enſemble au travers de la nuit,
Et l'amant tient le fil qui le conduit.
Mais la terreur augmente ſur la ſcene,
Et le danger s'accroît. Liſe frémit,
C'étoit la porte, & puis c'étoit le pêne,
Puis le plancher & puis enfin le lit.
Qui va, qui vient? eh! l'hôteſſe! eh! l'hôteſſe
Rediſoit-elle encor en ce moment,
Toujours cédant à ſa double foibleſſe,
Et s'arrangeant aux bras de ſon amant.
Mais, admirez l'effet du ſentiment,
Et du plaiſir. Voici Liſe qui crie;
Ah! ſi j'oſois répéter ces cris-là....
Ces ah! mon cœur! & puis ces ſimples ah!...

Quand les amours redoublent leur furie.
L'heureux amant qui veut filer plus doux ;
Craint à ſon tour, & dans cette détreſſe,
Il lui répete : eh ! l'hôteſſe, eh ! l'hôteſſe !
Ah ! répond Liſe en criant : je m'en f....
Ce mot, Meſſieurs, contient tant de morale,
Que j'ai paſſé par-deſſus le ſcandale.

De Verſailles, le 20 Juillet 1775.

M. de St. Paul, chargé des affaires d'Angleterre, a écrit & parlé avec beaucoup de hauteur à M. de Vergennes ſur l'envoi des ſix bataillons que le Roi fait paſſer aux Colonies. Ce miniſtre a répondu ſur le même ton. Il eſt certain que la France ne veut point la guerre; mais les Anglois envoyant beaucoup de troupes en Amérique, on a cru avec raiſon qu'il étoit prudent de mettre les Colonies à l'abri de toute invaſion, ſi nos voiſins, après avoir ſoumis les Américains, vouloient faire uſage des forces qu'ils raſſemblent dans le nouveau monde.

Tous les arts ne ceſſent de nous fatiguer de leurs productions pour célébrer le ſacre de Louis XVI. Un M. de Serigni a voulu le faire connoître d'une maniere plus impoſante en le mettant ſur la ſcene, & faiſant jouer à la Comédie Françoiſe une piece de ſa façon, intitulée : *Le Couronnement de Télémaque* ; mais le Roi en a défendu la repréſentation. *Des éloges pendant ma vie ſont ſuſpects*, a-t-il dit, *on me louera après ma mort, ſi je l'ai mérité, & cela me ſuffit.*

M. de Giac, maître des requêtes, qui a fait tant de bruit pour avoir épouſé Madame la Ducheſſe de Chaulnes, a enfin été obligé de ſe défaire de ſa charge de Surintendant des finances, domaines & affaires de la Reine. Il l'a vendue à M. Berthier, maître des requêtes, & fils de M. de Sauvigny, Intendant de Paris. Peu à peu juſtice ſe fait. Le public attend avec impatience celle que rendra la Cour des Pairs dans le procès du Maréchal de Richelieu. Les perſonnes impartiales croient qu'il peut y avoir des billets faux, mais qu'ils ne le ſont pas tous, & que quand même le vieux Maréchal gagneroit ſon procès, il lui en coûtera au moins un million en dommages & intérêts envers pluſieurs perſonnes qu'il a fait arrêter, & qui remiſes aujourd'hui en liberté, vont ſe réunir pour l'attaquer.

Il y a quelques jours que M. le Maréchal de Nicolaï étant allé dîner à la campagne chez un M. de la Cheſnaye, & ſe trouvant dans le ſallon, un peu avant le moment de ſe mettre à table, un homme d'une grande taille y entra, couchant en joue l'aſſemblée, avec un fuſil qu'il tenoit à la main & menaça de tuer le premier qui remueroit & même tout le monde, ſi on ne lui donnoit douze mille francs. Le Maréchal lui repréſenta qu'il feroit mal de tirer, parce qu'il ne pouvoit tuer qu'une perſonne, & que les autres le feroient repentir de ce procédé; que d'ailleurs on n'avoit pas 12000 liv. en poche, mais qu'on alloit ſe cotiſer & lui faire la

plus forte ſomme qu'on pourroit. Pendant la négociation arriverent deux domeſtiques qui ſaiſirent l'homme par derriere & s'en rendirent maîtres après une longue défenſe : on a ſu que c'étoit un payſan du voiſinage, fort honnête homme, à qui la miſere & le déſeſpoir de ne pouvoir ſoutenir ſa famille, avoient fait tourner la tête.

De Paris, le 22 Juillet 1775.

On dit que le clergé prépare des repréſentations ſur ce qu'on veut le forcer à recevoir à ſes aſſemblées deux commiſſaires du Roi ; il regarde comme une choſe flétriſſante que l'on ſe croie obligé de prendre ces précautions avec un corps chez qui les principes d'attachement, de ſoumiſſion & de fidélité envers le Roi ſont fortifiés par ceux de la religion. Il eſt vrai que ces liſieres ne doivent pas faire plaiſir à leurs grandeurs.

La ſentence du Châtelet en faveur de M. le Comte de Guines eſt imprimée en caracteres giganteſques & ſe trouve affichée à tous les coins de rues. L. S. Tort s'y promene de ſon côté & ne manque pas de partiſans même depuis ſa défaite.

M. de Malesherbes eſt entré dès le moment de ſa nomination, au conſeil ; c'eſt depuis très-long-temps le premier exemple d'un ſecrétaire d'Etat à qui on ait accordé cette prérogative ; on les laiſſoit vieillir autrefois dans les affaires de leur département avant de les nommer Miniſtres.

Les efforts réunis de deux ennemis implacables qui ont fait le malheur de la vie de M. de Voltaire, viennent de produire un ouvrage qui mettra ſa ſenſibilité à une nouvelle épreuve. Il y a toujours des gens ſoigneux de préparer l'antidote des éloges dont les grands hommes s'énivrent quelquefois : Freron & la Baumelle ont rendu ce ſervice au patriarche de la littérature. La Beaumelle eſt mort avant que d'avoir publié *le Commentaire de la henriade* auquel il travailloit depuis long-temps ; l'autre antagoniſte de Voltaire, qui lui a ſurvécu s'eſt chargé de mettre cet ouvrage au jour. Il paroît à ce moment, orné d'un frontiſpice où le médaillon du ſeigneur de Ferney eſt accompagné de ceux de ſes détracteurs. On y trouve une grande quantité d'obſervations juſtes & de critiques fondées, mais l'acharnement des Zoïles ayant à peine fait grace à un ſeul vers, vous concevez qu'il y a une infinité de remarques futiles & qui décelent une partialité révoltante. D'ailleurs croit-on nous faire plaiſir, & a-t-on un grand mérite en nous montrant que c'eſt à tort que nous avons admiré un poëme qui a fait & fera encore, malgré les critiques, les délices des gens de goût & d'eſprit de toutes les Nations !

J'ai aſſiſté ces jours derniers à une fête d'une nature aſſez ſinguliere que donna à un de ſes membres, une ſociété dont le plaiſir fait le lien. Le héros qu'on a voulu célébrer ſe nomme *Henri ;* on a ſuppoſé qu'animé de deſirs impuiſſans, le phyſique chez lui ſe refuſoit à l'ardeur de l'imagination. Je ne ſais ſi quelqu'une

des femmes de la cotterie avoit des notions là-deſſus ou ſi cette idée avoit été inſpirée par le goût ſeul de la plaiſanterie. Le jour du patron, on s'aſſembla dans une maiſon qu'on appelle, j'ignore pourquoi, *la maiſon du diable.* On y avoit dreſſé un petit théâtre ; on y joua d'abord des parades ; après que le *beau Liandre* & *la chaſte Zirzabelle* eurent beaucoup fait rire les ſpectateurs, deux jolies femmes & quelques hommes entrerent en ſcene & témoignerent leur embarras pour le choix d'un bouquet qui fut agréable à M. Henri. Quelqu'un feint que *la maiſon du diable* a été nommée ainſi, parce que dans le 16me. ſiecle, les gens qui s'occupoient de ſorcelleries avoient choiſi ce lieu pour leurs *incantations* : on y faiſoit du bien ou du mal à ceux qu'on aimoit ou qu'on haïſſoit, en le faiſant à leur effigie avec quelques cérémonies magiques. Les femmes ſur ce récit conçoivent l'idée de rajeunir le pauvre Henri pour ſa fête, en opérant ſur ſon effigie : on apporte un grand mannequin revêtu des habits du héros de l'aventure, qu'on avoit ſu ſe procurer. Les aimables magiciennes font quelques ſortileges, chantent des couplets ; enfin les mouvemens du mannequin annoncent que le charme a réuſſi ; on s'en réjouit, on danſe & la piece finit. On dit qu'en effet le bon Henri s'eſt bien trouvé de la recette ; peut-être la reconnoiſſance due aux intentions de jolies petites ſorcieres, a-t-elle été le meilleur taliſman. La nuit s'eſt paſſée à ſauter, à folâtrer & à faire des charades. Avez-vous, Monſieur, quelque idée de cet amuſement ?

Une charade eſt une ſorte de logogryphe impromptu dont le mot diviſé doit ſans déconpoſition fournir matiere à pluſieurs petites énigmes. Pour me faire mieux comprendre, je vous citerai, Monſieur, la fameuſe charade de M. le Chevalier de Bouflers. Il l'adreſſoit à une jolie femme. *Vous avez ma premiere partie, ſi vous ne l'aviez pas, ma ſeconde partie n'auroit pas été portée au degré de violence qui me conduira au tombeau ſi vous ne m'accordez mon tout.* Le mot eſt *compaſſion.*

Je ne puis penſer à la maiſon du diable où ſans doute anciennement on a prétendu qu'il revenoit des eſprits, ſans rire du ſouvenir de l'hiſtoire arrivée à un Général de ma connoiſſance. Il étoit en voyage & voulut paſſer la nuit dans un château abandonné : on eſſaya de l'en détourner ſous le prétexte qu'une quantité d'eſprits s'en étoit emparée & que probablement ils lui feroient mal paſſer ſon temps. Trop éclairé pour avoir peur des revenans, trop brave pour être effrayé par ceux qui auroient voulu les contrefaire, preſſé d'ailleurs par un temps affreux qui ne lui permettoit pas de paſſer la nuit à la belle étoile, mon général s'étend tout armé ſur un lit de camp & y dort profondément. Peu après s'être couché il voit entrer une compagnie d'hommes & de femmes bien vêtus & qui lui paroiſſent fort joyeux. On ſert un grand ſouper & on alloit ſe mettre à table lorſqu'une des Dames jette les yeux ſur le lit ou étoit l'étranger, court à lui & l'engage par mille propos obligeans à prendre ſa place au feſtin. Après le ſouper un

orateur de la compagnie s'adreſſe au Général & lui dit, *Monſieur, nous ſommes les gardiens d'un tréſor qui vous appartient, ſuivez-nous, on vous le remettra.* La ſociété joyeuſe l'entraîne dans un champ. *Là*, lui dit-on, *à cet endroit même ſont dépoſées dans le ſein de la terre, les richeſſes que nous devons laiſſer en votre poſſeſſion.* A ces mots tout diſparoît. Le Général ſans inſtrumens, ſans ſecours au-milieu de la nuit eſt obligé de remettre au lendemain les fouilles qu'il falloit faire pour découvrir le tréſor. Il craint de ne plus reconnoître la place; l'idée lui vient de la marquer en ſatisfaiſant à la fois un beſoin preſſant qui lui étoit ſurvenu; ce projet eſt exécuté : un moment après il s'éveille; il avoit fait un beau rêve, il retrouve dans ſon lit la marque qui devoit lui ſervir de renſeignement, mais le tréſor n'y étoit pas.

Souvent de faux monnoyeurs en s'établiſſant dans de vieux manoirs, ont trouvé le ſecret d'en éloigner les curieux, en accréditant des rumeurs populaires qui rendoient leur ſéjour redoutable. On peut être aſſuré que les lieux où le peuple prétend que *des eſprits reviennent*, ſervent ou ont ſervi de retraite à des gens de cette eſpece ou à des troupes de voleurs, de contrebandiers, &c. Un de nos Seigneurs s'égara un jour à la chaſſe & alla chercher un aſyle dans une vieille maſure qu'il découvrit au milieu de la forêt. Bientôt le bruit des balanciers l'inſtruiſit du métier qu'on y faiſoit; il veut ſe retirer, des hommes armés ſe préſentent à lui. « Tu as troublé, lui dit-on d'un » air menaçant, la tranquillité dont nous jouiſ-

» ſons graces à la terreur que nous avons ſu » inſpirer au peuple, qui croit que de malins » eſprits habitent ces lieux. Tu nous as ſur- » pris, tu as été voué au trépas; un de nous » qui te connoît a ſollicité ta grace, on te » l'accorde ſous la condition que tu vas nous » donner ta parole d'honneur que tu ne dé- » voileras jamais ce qui ſe paſſe ici. Si tu » étois aſſez lâche pour trahir la confiance que » nous avons en toi, tu ne pourrois nulle » part échapper à nos coups. » M. le Duc promit, on lui donna des rafraîchiſſemens & un guide pour le reconduire. Deux ans après il avoit oublié cette aventure; deux hommes magnifiquement vêtus ſe préſentent à ſon hôtel; on les introduit, « Monſieur, lui dit l'un » d'eux, vous avez eu entre vos mains le » ſort d'une compagnie de gens qui s'étoient » trouvés forcés de faire un métier dont ils » rougiſſent maintenant. Ils y ont renoncé & » ſe rappellent avec reconnoiſſance votre con- » duite à leur égard & l'exactitude avec la- » quelle vous avez conſervé leur ſecret. Ils » vous rendent la parole que vous leur avez » donnée & nous ont chargés de vous pré- » ſenter les hommages de leur gratitude. » M. le Duc conduit vers la fenêtre de ſon cabinet vit avec ſurpriſe dans ſa cour, une voiture de la plus grande richeſſe attelée de ſix chevaux ſuperbes. C'étoit un préſent des faux monnoyeurs vétérans. Il ſe retourne vers les inconnus, ils s'étoient évadés & il n'en a pas entendu parler depuis.

Les petits morceaux ſoit de proſe ſoit de

poéſie qui échappent de temps en temps à M. Jean-Jacques Rouſſeau, font toujours regretter qu'il paroiſſe ſe refuſer à des ouvrages plus conſidérables : Voici une Romance de ſa façon, dans laquelle on trouvera beaucoup de douceur & de facilité :

Au lever de l'aurore,
Sur le lit de l'amour,
Zéphyr careſſoit flore
Plus belle qu'un beau jour;
Une jeune bergere
Auprès d'un noir cyprès,
A l'écho ſolitaire
Vint conter ſes regrets.

Doux oiſeaux de ces rives,
Pleurez, Tyrcis eſt mort;
Tourterelles plaintives
Gémiſſez de mon ſort.
Quittez, roſes nouvelles
Vos riantes couleurs,
Et vous échos fideles,
Répétez mes douleurs.

Le roſſignol ſauvage
Venoit du fond des bois,
Suſpendant ſon ramage
Ecouter ſon haubois.
Les vents alors paiſibles
Murmuroient doucement
Et les ruiſſeaux ſenſibles
Couloient plus lentement.

Tyrcis le vrai modele
Des bergers amoureux,
Diſcret, tendre & fidele
Rendoit mes jours heureux.
Avec des violettes
Il treſſoit des feſtons,
De rubans & d'aigrettes
Il ornoit mes moutons.

Errez à l'aventure,
A la merci des loups;
Déſormais la nature
Doit prendre ſoin de vous.
Voici ma derniere heure,
Adieu, pauvre troupeau;
Il faut bien que je meure,
Tyrcis eſt au tombeau.

De Verſailles, le 26 Juillet 1775.

La joie que l'élévation de M. de Malesherbes au miniſtere a cauſée eſt univerſelle; cependant elle n'eſt qu'apparente chez les courtiſans, les financiers & les gens à affaires qui n'y voient qu'un ſurcroît de crédit pour M. Turgot. On aſſure que le clergé en eſt au déſeſpoir; il s'apprête à faire tomber ſa rage ſur l'*Hiſtoire philoſophique des découvertes des Européens dans les deux Indes* : cette affaire eſt actuellement l'objet d'une intrigue effroyable à laquelle vont ſe réunir tous les mécontens du miniſtere actuel, & le nombre en eſt conſidérable. Le patriarche de Ferney qui a tou-

jours bonne opinion de tous les Miniſtres a dit en dernier lieu :

A Turgot je crois fermement,
Je ne ſais pas ce qu'il va faire,
Mais, grace à Dieu, c'eſt le contraire
De ce qu'on fit juſqu'à préſent.

La ſurintendance des poſtes eſt réunie au contrôle général des finances. M. Turgot en a refuſé le titre & les émolumens. Le dernier bail a été fait pour neuf années, & chaque année il devroit revenir au Miniſtre pourvu de cette place, 25,000 liv. de bénéfice, ce qui feroit en tout 225,000 livres, que M. le Duc de Choiſeul s'étoit fait payer d'avance.

Il paſſe pour conſtant que M. Turgot a déjà réformé le bureau du ſecret. C'eſt ôter à M. d'Oigny le plus beau fleuron de ſa couronne qui le mettoit dans le cas de travailler directement avec le Roi.

La mort de M. le Comte d'Eu a laiſſé vacant un des grands gouvernemens du royaume : il a été demandé, comme bien l'on penſe, par pluſieurs perſonnes : je vous envoie à ce ſujet la copie d'une lettre de *Monſieur*, à M. le Maréchal de Biron, qui fait connoître le caractere de ce Prince.

Lettre de MONSIEUR, *à M. le Maréchal de Biron, en date du* 24 *Juillet* 1775.

» MON Couſin, la maniere dont vous & » moi, j'oſe le dire, avons agi dans l'affaire » du gouvernement de Languedoc eſt trop

» franche, pour que je ne continue pas à me
» conduire de même ; je me crois donc obligé
» de vous prévenir qu'ayant appris que M. le
» Duc d'Orléans avoit demandé au Roi pour
» M. le Duc de Chartres le gouvernement
» de Languedoc, à condition de vous donner
» celui du Dauphiné, & que vous vous re-
» fusiez à cet arrangement ; j'ai cru pouvoir
» aussi me mettre sur les rangs, & qu'en con-
» séquence j'ai été trouver le Roi à qui j'ai
» dit que j'étois instruit de ce qui se passoit
» & du refus formel que vous faisiez du gou-
» vernement du Dauphiné, que dans ces cir-
» constances, en reconnoissant le droit légi-
» time que vous aviez sur celui de Languedoc,
» si le Roi étoit déterminé à le donner à un
» autre qu'à vous, je demandois la préfé-
» rence sur-tout autre ; mais que si au con-
» traire il étoit déterminé à vous tenir sa
» parole, je reconnoissois que rien n'étoit
» plus juste, & que j'étois bien éloigné d'en
» avoir la moindre peine : j'aurois voulu
» pouvoir vous le dire hier, mais ne vous
» ayant vu qu'un moment chez le Roi, &
» ensuite à mon dîner, où je n'ai pas pu vous
» parler, j'ai préféré de vous l'écrire, à vous
» le laisser ignorer ou apprendre par le pu-
» blic ; deux choses qui répugnoient également
» à ma franchise. Sur quoi, je prie Dieu qu'il
» vous ait, mon cousin, en sa sainte & di-
» gne garde & suis

Votre affectionné cousin
Louis-Stanislas-Xavier.

Le Maréchal de Mouchy qui commande à Bordeaux, y a été envoyé bruſquement pour biffer un arrêté du Parlement de cette ville qui nous avoit offenſé. Il a compulſé les regiſtres & n'y a rien trouvé. On prétend que cette Cour a un regiſtre ſecret ſur lequel eſt l'arrêté dont il s'agit. Ce double regiſtre ſeroit un tour gaſcon aſſez bien imaginé.

Le fameux Comte Orlow & le général Bauer ont été très-bien reçus ici. Le premier attire les regards par ſa figure & ſes diamans auſſi beaux que multipliés, car il en eſt couvert. Nos femmes meſurent ſa taille & ſes larges épaules. Vous ſavez ſans doute que ce Ruſſe, d'abord ſimple enſeigne des gardes de Pierre III, auroit été fait Roi de Macédoine, il y a deux ans, ſi les grands de l'Etat n'euſſent jetté les hauts cris au point d'effrayer la Semiramis du Nord. En attendant le Comte Orlow voyage avec un train de ſouverain, & outre ſes revenus réglés qui ſont immenſes, l'Impératrice lui paie 25,000 roubles par mois. Où prend-elle de quoi ſubvenir à des magnificences de tout genre qui effrayeroient la plus puiſſante de nos grandes Cours? C'eſt encore une énigme pour les politiques qui connoiſſent les reſſources de l'empire Ruſſe.

Le Roi s'eſt fait donner un état exact des débiteurs malheureux qui ſe trouvent détenus dans nos priſons. La bienfaiſance de ce Monarque ſe propoſe, dit-on, de les rendre à la ſociété en faiſant des arrangemens avec leurs créanciers. Le clergé en paiera une partie.

Il vient de ſe paſſer à Plombieres une aventure aſſez divertiſſante. Madame la Ducheſſe de Gr. ſœur de M. le Duc de Ch., eſt allée aux eaux pour ſa ſanté qui, vivement attaquée aux ſources de la vie & du plaiſir dont cette Dame célebre a fait un uſage indiſcret & immodéré, dépérit de jour en jour. Elle a à ſa ſuite pluſieurs femmes de chambre qui par leurs charmes font oublier l'état de langueur où ſe trouve la maîtreſſe. Une de ces Demoiſelles extrêmement jolie avoit donné un rendez-vous à un particulier aſſez obſcur, qui avoit trouvé le ſecret de lui plaire. Vous remarquerez que la chambriere de haut parage avoit répondu par une dignité qu'on pouvoit taxer d'inſolence, aux avances de quelques galans d'un rang bien ſupérieur à celui de l'amant heureux. Le couple amoureux avoit choiſi pour le théâtre de ſes exploits, une chaiſe à porteurs oubliée ſous une remiſe; les deux amans ſe croyoient à l'abri de toute recherche & en quelque ſorte iſolés ſur la terre : ils jouiſſoient ſans nulle crainte des plaiſirs qu'ils goûtoient & de ceux qu'ils alloient goûter; voilà qu'une troupe de jeunes gens déplace la chaiſe, la porte, la ſecoue pendant long-temps & lui fait faire un long voyage : cependant nos amans, les rideaux fermés, après s'être livrés à l'amour, s'abandonnoient à la frayeur, ſe recommandoient à leur bon génie, faiſoient des vœux & ſe promettoient bien de prendre une autre fois mieux leurs meſures; enfin ils ſe trouvent tranſportés ſur la grande place, environnés d'une foule de ſpectateurs; ce n'eſt

pas tout, la chaiſe eſt renverſée ſans deſſus deſſous ; les portieres s'ouvrent ; le Monſieur & la Demoiſelle ſont expoſés à une huée générale.

De Paris, le 29 Juillet 1775.

M. de Sartine ſe diſpoſe à faire un tour dans les ports de France pour prendre une connoiſſance exacte de ſon département dans lequel il eſt probable qu'il reſtera. Tous les nuages qu'on avoit cherché à répandre contre lui paroiſſent diſſipés. Au reſte j'apprends un trait qui fait également honneur au cœur, à l'eſprit & à la droiture de M. de Sartine. Un ancien Magiſtrat de l'Amérique lui avoit propoſé divers plans ; le Miniſtre l'avoit accueilli, mais l'Américain homme, d'ailleurs du premier mérite & rempli de connoiſſances, le trouvoit trop lent & ſe plaignoit de faire des courſes fréquentes à ſon audience ſans obtenir une déciſion. Il écrivit un jour à un de ſes amis à St. Domingue, déplora dans ſa lettre l'aveuglement du Miniſtre qui donnoit confiance à tels & tels du Conſeil ſupérieur de cette iſle, & le peignit comme un homme foible, à petites vues, &c. &c. Le Conſeil ſupérieur intercepta la lettre & l'envoya à M. de Sartine accompagnée d'un mémoire où l'écrivain étoit peint des plus noires couleurs. Le Miniſtre oubliant ce qui pouvoit le choquer dans cette lettre ne penſa qu'à la noirceur du procédé des conſeillers de S. Domingue : des informations exactes lui prouverent

la fauſſeté des calomnies qu'on avoit vomies contre l'Américain, il le fit venir, lui donna une bonne place, & punit ſes détracteurs.

Depuis long-temps le patriarche de la littérature réſidant à Ferney s'eſt arrogé le droit de dire ſon ſentiment ſur toutes les affaires un peu importantes qui partagent l'opinion publique ; la tournure piquante qu'il a ſu toujours donner à ces ſortes de pamphlets, les fait lire avec avidité ; les gens ſenſés ont vu cependant avec peine le grand maître des philoſophes, encenſer tour à tour les perſonnes puiſſantes, guelphes, ou gibelins, & être toujours du parti le plus fort. Il vient dans ce moment-ci de ſe déclarer Sulliſte dans une petite diatribe qu'il a lâchée contre les Colbertiſtes, (c'eſt la maniere dont on déſigne aujourd'hui ceux qui ſont du ſyſtême de M. Turgot & ceux de l'avis de M. Necker.) L'auteur feint un vieillard qui a entendu raconter des choſes admirables de notre jeune Monarque & qui ſe met en route pour avoir le bonheur de voir cette lumiere naiſſante, l'eſpoir & la conſolation de la France ; chemin faiſant le bon homme deviſe ſur tout ce qu'il voit, & parle grains, impoſitions, loix ſomptuaires, loix prohibitives. Il rappelle que Henri IV avoit ramaſſé des ſommes conſidérables qu'il avoit miſes en dépôt à la Baſtille, *il ne ſait pas s'il eſt utile qu'un Roi emmagaſine de l'argent, mais il ſait bien qu'il vaut mieux enfermer de l'argent dans la Baſtille que des hommes.* Le Sulliſte octogénaire s'eſt repoſé ſur le bénéfice de ſon âge pour parler auſſi librement

d'un endroit qui eſt comme l'arche du Seigneur, qu'on n'oſe regarder ni décrire.....

M. de Beaumarchais vient de publier ſon *Barbier de Séville*. Lorſqu'on lit cette piece, qu'on ſe rappelle le bruit qu'elle a fait, ſon ſuccès dans les cotteries, ſa chûte, & ſa repriſe au théâtre, l'on eſt bien fondé à dire que certaines repréſentations ſont comme des bulles de ſavon : c'eſt une comparaiſon que fournit tout naturellement le plat à barbe de M. le Barbier.

Les gazettes vous auront appris en 1773 l'aventure arrivée à M. de Mazieres, un de nos financiers qui, après avoir été alarmé des vues de quelques aſſaſſins ſur ſa bourſe, crut avoir mis leur chef ſous la main de la juſtice : il ſe trouve maintenant que ce prétendu coupable détenu depuis deux ans dans les priſons à la requête du financier, a été injuſtement ſoupçonné; c'eſt au moins ce qui paroît démontré dans un mémoire qu'il répand dans le public. Les gazettes ayant rendu le fait d'une maniere très-ſuccincte & comme il a plu au traitant de le raconter, je penſe que vous écouterez avec plaiſir le récit de cette hiſtoire ſinguliere.

Le 11 Octobre 1773, M. de Mazieres reçut la lettre anonyme dont voici le contenu: » Nous ſommes une compagnie qui avons » beſoin de 360 louis d'or, nous vous don- » nons avis que ſi vous ne les portez pas au » bas du poteau auquel eſt attachée la corde » du bac qui paſſe la riviere devant les In- » valides, vous ſerez aſſaſſiné à l'heure que

» vous vous y attendrez le moins. Vous trou-
» verez une marque faite ſur le mur avec
» de la craie, ce ſera là ; il ne vous ſervi-
» roit rien de faire eſpionner, parce que nous
» nous en appercevrons, nous verrons que
» vous ne voulez pas donner cette ſomme ; &
» nous vous aſſaſſinerons quand vous ſeriez
» tous les jours gardé par cent hommes. »
M. de Mazieres porta cette lettre au lieutenant de police, & préféra l'épargne des 360 louis demandés, à la tranquillité qu'il a perdue depuis la réception de cette fatale lettre. On apoſta ce que nous appellons des *Mouchards* ; le mardi 19 Octobre ils ſaiſirent un homme qui venoit de deſcendre d'un air inquiet dans le foſſé du petit cours à vingt pas du poteau, cet homme ſe nommoit *Garnier*, il étoit l'officier d'office du Comte de l'Aubepine ; ayant manqué l'heure de la diligence de Chartres où il devoit ſe rendre par les ordres de ſon maître, il hâtoit ſa marche pour la rejoindre ; ſurpris par un beſoin, il étoit deſcendu dans le foſſé pour le ſatisfaire, & le deſir d'être ſeul & tranquille comme il faut l'être pour cette opération, avoit été le motif des regards jettés de côté & d'autre, que les eſpions avides de criminels avoient interprétés comme des preuves de ſes mauvaiſes intentions. Garnier après avoir paſſé ſa vie en efforts pour mériter la réputation de galant homme, & d'un honnête domeſtique, après avoir prouvé même par des actes de vertu & de probité, que le crime & la baſſeſſe étoient loin de lui, eſt plongé dans les cachots comme un vil aſſaſ-

ſin ; il y paſſe deux ans ; enfin ſon innocence éclate. Les ſollicitations de M. de Mazieres qui eſpéroit que cet exemple effraieroit & contiendroit les vrais coupables, & le malheureux préjugé qu'avoit établi contre lui, le lieu où on l'avoit pris, s'oppoſent à ſon élargiſſement, il eſt jugé & ſoumis à *un plus amplement informé* de ſix mois. La liberté de Garnier étoit au bout de ce terme, mais il ſe ſeroit trouvé confondu avec les ſcélérats aſſez adroits pour ſouſtraire les preuves de leurs forfaits, & il auroit perdu le droit de réclamer des dommages & intérêts qu'il peut à ſi juſte droit demander à M. de Maziere. C'eſt l'objet de ſon mémoire. Mais comment l'argent peut-il réparer le mal que le Sr. Garnier a éprouvé, les alarmes d'un pere tendre auquel il fourniſſoit des ſecours & dont la carriere eſt abrégée par les chagrins, les peines d'une famille honnête & vertueuſe, la réputation intacte ſi précieuſe à un homme délicat, &c.

J'ai acheté bien cher le plaiſir de vous entretenir d'une piece qu'on a miſe mercredi au théâtre. Les Arſacides ont enfin été repréſentés malgré les comédiens, le bon goût, & la difficulté de l'exécution. Des tirades d'une longueur exceſſive & fréquentes pendant 6 mortels actes avoient dégoûté les bons acteurs. La Dlle. Raucourt a été remplacée par une débutante médiocre qui jouoit le premier rôle. L'auteur avoit mieux aimé ſe ſoumettre à ce déſagrément qu'éprouver un nouveau retard. Après 25 ans d'attente, il eſt bien puni de ſa préſomption ; il eſt tombé à plat.

Placé dans un coin de l'amphithéâtre, pouvant à peine reſpirer dans un atmoſphere infecté par une affluence prodigieuſe de ſpectateurs, étourdi par les huées & les éclats de rire dont on couvroit la voix des acteurs, qui ont été tentés vingt fois de ſe retirer, il m'a été impoſſible de ſaiſir aſſez le plan compliqué de cette piece pour vous le bien rendre. Dans tous les ſix actes, il n'y a eu que deux ſcenes écoutées tranquillement : elles renferment en effet d'aſſez beaux vers, & on ne peut comprendre qu'ils aient été produits par la même verve d'où ſont ſortis les plats bouts rimés qui compoſent le reſte. Les *Madame*, *Seigneur*, *Prince* qu'avoient ſans ceſſe à la bouche les perſonnages, ont impatienté exceſſivement le parterre qui les trouvoit beaucoup trop polis, & ces expreſſions étoient le ſignal des huées & des applaudiſſemens ironiques. On a achevé cependant tant bien que mal, & les Arſacides s'en ſont retournés en orient pour n'en plus revenir. Voici, Monſieur, ce que j'y ai compris. Volgeſie regnoit ſur les Parthes ; le jour de l'hymen de ſa fille Barcenice avec Thermodate l'un des Arſacides & Roi d'Armenie, Tigrane avec l'appui des Romains ſubjugue les arméniens, rend Barcenice captive & croit affermir ſon uſurpation par le meurtre de Thermodate. Celui-ci echappe au trépas à l'inſu même de ſon épouſe, & ſous le nom d'Orban, le plus proche héritier du trône, il eſt enfermé dans une tour affreuſe. L'uſurpateur eſt vivement preſſé par les Romains d'aſſocier à ſa couronne Glaphire prin-

ceſſe dévouée à la république victorieuſe ; tout eſt préparé pour leur hymen que Tigrane épris de Barcenice cherchoit en vain à différer, lorſque Volgeſie arrive. Elle découvre à Thermodate les projets qui l'amenent ; celui-ci toujours ſous le nom d'Orban demande, ainſi qu'ils en conviennent, une entrevue au Roi : cette conférence eſt l'une des ſcenes vraiment belles qui paroiſſent bien étrangeres à la tragédie des Arſacides. Tigrane rend la liberté au captif dont les jours euſſent été en danger, s'il eut été connu. Le faux Orban lui propoſe le trône des Parthes que Volgeſie conſent à partager avec lui, en échange de celui d'armenie ; après lui avoir reproché ſon vil attachement pour Rome qui ne fait des Rois *que pour regner ſur eux*, il l'entraîne dans une ligue contre cette puiſſance ambitieuſe. Tigrane eſt déterminé par l'eſpérance d'épouſer Barcenice qu'il croit veuve : il chaſſe les Romains. Thermodate eſt découvert & reconnu. Tigrane furieux livre bataille aux Parthes & privé du ſecours des Romains ſuccombe : il arrive dans le ſixieme acte, agité du plus ſombre déſeſpoir ; il voit Glaphire que l'armée Romaine avoit placée ſur le trône : elle lui reproche ſon infidélité, & rend la couronne à Thermodate. Celui-ci s'extaſie ſur la généroſité des Romains. Tigrane ſe poignarde & la toile tombe. C'eſt l'inſtant qui a été le plus applaudi, cette piece eſt pleine de longueurs, de tirades & de récits ſans fin qui, annoncés chaque fois par ces mots *je vais vous expliquer*, *je vais vous raconter*, ou

excité autant de huées que les *Madame* qui ont ſouvent ſervi à l'auteur pour remplir ſes vers. Des ſituations forcées & ridicules, une infinité de petits incidens, & la compilation d'un plan mal conçu s'oppoſent aux ſuccès des efforts qu'on pourroit tenter pour rendre cette piece ſupportable.

Lorſque je vous ai annoncé, Monſieur, *le Commentaire de la Henriade* par la Beaumelle & Freron, il paroiſſoit à peine, & je n'avois eu que le temps de parcourir cet ouvrage. En liſant l'abrégé de la vie de la Beaumelle que l'éditeur a rédigée, je trouve l'hiſtoire de ſon voyage à Berlin, ſource de ſes brouilles fameuſes avec Voltaire. Comme ces anecdotes ont quelque relation avec l'inimitié qui a regné entre Voltaire & Maupertuis juſqu'à la mort de ce dernier, & peuvent ſervir à l'intelligence des lettres curieuſes que je vous ai tranſmiſes, je crois que vous me ſaurez gré de vous les communiquer. Pendant le ſéjour de la Beaumelle à Berlin, M. de Voltaire lui demanda un ouvrage de lui qui avoit eu de la célébrité, & qui étoit intitulé : *Mes Penſées ou qu'en dira-t-ɔn ?* M. de Voltaire, pour qui cette production de la Beaumelle étoit nouvelle, lui fit des reproches amers de ce paſſage : « Qu'on parcoure l'hiſtoire ancienne & » moderne, on ne trouvera point d'exemple » de Prince qui ait donné ſept mille écus de » penſion à un homme de lettres, à titre » d'*homme de lettres*. Il y a eu de plus grands » poëtes que Voltaire ; il n'y en eut jamais » de ſi bien récompenſé, parce que le goût

» ne met jamais de bornes à ſes récompenſes.
» Le Roi de Pruſſe comble de bienfaits les
» hommes à talens, préciſément par les mêmes
» raiſons qui engagent un petit Prince d'Alle-
» magne à combler de bienfaits un Bouffon
» ou un Nain. » La Beaumelle ne put éteindre le courroux du Poëte, malgré ſes efforts pour lui perſuader que ce paragraphe étoit *une Satyre des petits Princes d'Allemagne qui comblent de bienfaits des Bouffons & des Nains, & un éloge du Roi de Pruſſe qui dédaignant les Bouffons & les Nains répandoit ſes largeſſes ſur les hommes à talens.* M. de Voltaire ne vouloit pas entendre raiſon, & Freron prétend que c'étoit ce paſſage qui lui tenoit à cœur, *il y a eu de plus grands poëtes que Voltaire.* Je laiſſe Freron vous dire le reſte. « M. de la Beaumelle alla
» chez M. de Maupertuis pour l'aſſurer qu'il
» n'avoit pas eu deſſein de l'offenſer. M. de
» Maupertuis lui dit qu'il étoit vrai que M. de
» Voltaire avoit donné au ſouper avec le Roi,
» une mauvaiſe interprétation à un paſſage du
» *Qu'en dira-t-on?* mais que le Comte Alga-
» roti étant deſcendu chez M. de Voltaire, &
» ayant tranſcrit le paragraphe en queſtion,
» le lui avoit apporté à minuit; qu'ils avoient
» jugé l'un & l'autre que M. de Voltaire l'a-
» voit défiguré avec beaucoup *de mauvaiſe foi*;
» qu'ils n'y avoient rien trouvé d'injurieux;
» qu'il étoit clair que l'auteur avoit voulu dire,
» qu'autant que le Roi de Pruſſe étoit au-deſſus
» des Princes qui ſont leurs délices des Bouf-
» fons & des Nains, autant les hommes de
» lettres de ſa cour ſont au-deſſus des Nains

» & des Bouffons. M. de la Beaumelle de-
» manda à M. de Maupertuis ſi le Roi étoit
» irrité contre lui ; M. de Maupertuis répondit
» qu'il ne le croyoit pas ; mais qu'il lui avoit
» paru que ceux qui étoient à table étoient
» aſſez mal à leur aiſe en voyant l'emporte-
» ment de M. de Voltaire, qui appuyoit tou-
» jours ſur ce qu'on les comparoit à des Bouf-
» fons & à des Nains : comparaiſon que le
» Roi, dans le fond, pouvoit trouver aſſez
» juſte. M. de Maupertuis dit encore à M. de
» la Beaumelle, que s'il craignoit que le Roi
» ne fût prévenu contre lui, il lui conſeilloit
» de lui envoyer ſon livre comme le ſeul
» moyen de le déſabuſer. M. de la Beau-
» melle ſuivit ce conſeil. Il envoya ſon livre
» avec une lettre au Roi. M. de Voltaire qui
» en fut informé, prit de ſi juſtes meſures,
» que ni le livre ni la lettre ne parvinrent au
» Roi. » M. de Voltaire ne ceſſa de tracaſſer la Beaumelle, & chercha à le noircir dans l'eſprit du Monarque. Le ſiécle de Louis XIV parut. La Beaumelle dit que *c'étoit un livre plein de pauvretés, de fautes & d'eſprit* ; il en fit une édition avec des notes critiques que Voltaire n'a jamais pu lui pardonner. Ces deux auteurs n'ont depuis ce temps ceſſé de faire connoître qu'ils étoient remplis l'un pour l'autre de la plus belle haine. Freron a été empreſſé de conſerver, après la mort même de la Beaumelle, le venin des traits qu'il trempoit depuis long-temps pour les lancer un jour contre ſon ennemi.

LE DIX-HUITIEME SIECLE.

Satyre à M. Freron, Par M. Gilbert.

L'ardeur de ſe montrer & non pas de médire
Arma la vérité du vers de la Satyre.

B. Art. P.

C'eſt vainement, Fréron qu'en tes ſages écrits
Dévouant nos Cotins à de juſtes mépris,
Tu prétends, du bon goût retarder la ruine;
C'en eſt fait : ſur ces bords, où le vice domine,
Plus puiſſante, renaît l'hydre des ſots rimeurs,
Et la chûte des arts ſuit la perte des mœurs.
Par l'erreur & l'orgueil nommé philoſophie,
Un monſtre, chaque jour, croît & ſe fortifie,
Qui, d'honneurs uſurpés, parmi nous revêtu,
Etouffe les talens & détruit la vertu :
C'eſt, en nous dégradant, qu'il brigue nos louanges;
Précipité par lui du Ciel dépeuplé d'Anges,
Dieu n'eſt plus; l'ame expire; & Roi des animaux,
L'homme voit ſes ſujets devenir ſes égaux :
Ce monſtre toutefois n'a point un air farouche,
Et le nom des vertus eſt toujours dans ſa bouche.
D'abord, foible pigmée & novateur diſcret,
Pour mieux braver les loix, caché dans le ſecret,
Il prêchoit, ignoré, ſes maximes fatales :
Bientôt géant nourri d'intrigues, de cabales,
Il oſa, du public affrontant les regards,
Marcher ſur l'Hélicon, Juge & Dieu de nos Arts;
Fermer à ſes rivaux le temple de mémoire
Ouvert aux ſeuls auteurs, apôtres de ſa gloire;

Humilier les Rois, & tyran des mortels,
S'asseoir sur les débris du trône & des autels.
Jeune homme, il vous sied bien d'insulter la sagesse!
Attaquer ses enfans! quelle scélératesse!
Vous croyez donc en Dieu? De quel siecle êtes-vous?
Du moins, de votre honneur si vous êtes jaloux,
Gardez-vous de le dire, & respectez vos maîtres:
Croire en Dieu fut un tort permis à nos ancêtres;
Mais dans notre âge! allons; il faut vous corriger;
Eclairez-vous, jeune homme, au-lieu de nous juger;
Pensez: (à vos progrès ce défaut seul s'oppose;)
Si vous saviez penser, vous feriez quelque chose:
Sur-tout point de satyre; oh, c'est un genre affreux!
Qui vous a dit, parlez, Zoïle ténébreux,
Que des mœurs, parmi nous, la perte étoit certaine;
Que les beaux-arts couroient vers leur chûte prochaine?
Par-tout, même en Russie, on vante nos auteurs:
Comme l'humanité regne dans tous les cœurs!
Vous ne lisez donc pas le mercure de France?
Il cite au moins, par mois, un trait de bienfaisance.
De la philosophie illustre défenseur,
Ainsi, plaignant mon sort, Damis, profond penseur,
Eclaire humainement mon aveugle ignorance;
De nos arts, de nos mœurs garantit l'excellence;
Et sans plus de raisons, si je réplique un mot,
Pour prouver que j'ai tort, il me déclare un sot.
Mais de ces sages vains confondons l'imposture;
De leur regne fameux retraçons la peinture;
Et dussé-je mourir dans mon obscurité;
Du puits, sans m'effrayer, tirons la vérité.
Eh! quel temps fut jamais en vices plus fertile;
Quel siecle d'ignorance, en vertus plus stérile,
Que cet âge nommé siecle de la raison?
L'écrit le plus impie est un fort beau sermon,

Sur l'amour du prochain l'auteur crie avec zele;
Et l'on prêche les mœurs juſques dans la Pucelle;
J'en conviens : mais, ami, nos modeſtes aïeux
Parloient moins des vertus & les cultivoient mieux:
Quels demi-Dieux enfin nos jours ont-ils vu naître?
Ces François ſi vantés, peux-tu les reconnoître?
Jadis peuple héros, peuple femme en nos jours,
La vertu qu'ils avoient n'eſt plus qu'en leur diſcours.
Suis les pas de nos grands : énervés de molleſſe,
Ils ſe traînent à peine, en leur vieille jeuneſſe,
Courbés avec le temps, conſumés de langueur,
Enfans efféminés de peres ſans vigueur;
Et cependant, nourris des leçons de nos ſages,
Vous les voyez encore, amoureux & volages,
Chercher, la bourſe en main, de beautés en beautés,
La mort qui les attend au ſein des voluptés;
De leurs biens, prodigués pour d'infames caprices,
Enrichir nos Laïs dont ils gagnent les vices,
Tandis que l'honnête homme, à leur porte oublié,
N'en peut même obtenir une avare pitié:
Deſtinés en naiſſant aux combats, aux alarmes,
Formés dans un ſerrail au dur métier des armes;
Qu'ils promettent d'exploits tous ces héros futurs!
L'un fait, armé du fouet, conduire dans nos murs
Son char prompt & léger qu'un ſeul courſier promene;
L'autre, noble hiſtrion, délirer ſur la ſcene:
Sans doute c'eſt ainſi que Turenne & Villars
S'inſtruiſoient dans la paix aux triomphes de Mars.
La plupart, indigens au milieu des richeſſes,
Dégradent leur naiſſance, à force de baſſeſſes:
Souvent, à pleines mains, d'Orval ſeme l'argent;
Par fois, faute de fonds, Monſeigneur eſt marchand;
Et l'élégant Médor, pour éteindre ſes dettes,
Met ſa jeune tendreſſe aux gages des coquettes:

D'Orimond, pour ſuffire aux frais de ſon amour,
Adjuge au plus offrant les faveurs de la cour:
Que dirai-je d'Arcas? quand ſa tête blanchie,
En tremblant, ſur ſon ſein ſe panche appeſantie;
Quand ſon corps, vainement de parfums inondé;
Trahit les maux ſecrets dont il eſt obſédé;
Sultan goutteux, Arcas a, dit-on, vingt maîtreſſes;
C'eſt l'uſage: & pour prix de leurs fauſſes careſſes,
Cent louis qu'il emprunte, à chaque Iris portés,
Chez elle, tous les mois, arrivent, bien comptés:
Mais tout ce peuple, ami, de créanciers antiques
Qui, le long du chemin répétant leurs ſuppliques,
Vont toujours voir Arcas qui n'eſt jamais chez lui,....
Arcas, pour s'acquitter, leur promet ſon appui.
Plus de foi; plus d'honneur. L'hymen n'eſt qu'une mode,
Un lien de fortune, un veuvage commode
Où, chaque époux brûlé de contraires deſirs,
Vit, ſous le même nom, libre dans ſes plaiſirs.
Vois-tu parmi ces grands leurs compagnes hardies
Imiter leurs excès, par eux-mêmes applaudies;
Dans un corps délicat porter un cœur d'airain,
Oppoſer au mépris un front toujours ſerein;
Mêlant l'orgueil au vice, au faſte l'impudence,
Des plus viles Phrinés emprunter la licence.
Aſſiſe dans ce cirque où viennent tous les rangs
Souvent bâiller en loge, à des prix différens,
Cloris n'eſt que parée, & Cloris ſe croit belle;
En vêtemens légers l'or s'eſt changé pour elle;
Son front luit, étoilé de mille diamans;
Et mille autres encor, effrontés ornemens,
Serpentent ſur ſon ſein, pendent à ſes oreilles;
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles:
Vingt familles enfin couleroient d'heureux jours,

Riches des ſeuls tréſors perdus pour ſes atours,
Malgré ce luxe affreux & ſa fierté ſévere,
Cloris, on le prétend, ſe montre populaire;
Oui : dépoſant l'orgueil de ſes douze quartiers;
Madame, en ſes amours, déroge volontiers:
Indulgente beauté, Sapho la juſtifie,
Sapho qui, par bon ton, à la philoſophie
Joint tous les goûts divers, tous les amuſemens;
Rit avec nos penſeurs, penſe avec ſes amans,
Enfant ſophiſte, au fond coquette pédagogue;
Qui gouverne la mode; à ſon gré met en vogue
Nos petits vers lâchés par gros *in-octavo*
Ou ces drames pleureurs qu'on joue *incognito*;
Protege l'univers, & rompue aux affaires,
Fournit vingt financiers d'importans ſecrétaires;
Lit tout; & même ſait par nos auteurs moraux
Qu'il n'eſt certainement un Dieu que pour les ſots.
Parlerai-je d'Iris? Chacun la prône & l'aime;
C'eſt un cœur, mais un cœur.... c'eſt l'humanité même:
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe, en courant, ſon chien qui jappe, épouvanté;
La voilà qui ſe meurt de tendreſſe & d'alarmes;
Un papillon ſouffrant lui fait verſer des larmes;
Il eſt vrai; mais auſſi qu'à la mort condamné,
Lalli ſoit, en ſpectacle, à l'échafaud traîné;
Elle ira, la premiere, à cette horrible fête
Acheter le plaiſir de voir tomber ſa tête:
Enfin dans les hauts rangs je cherche des vertus;
J'y cherche un cœur honnête & je n'en trouve plus.
J'aurois pu te montrer nos Ducheſſes fameuſes,
Tantôt d'un hiſtrion amantes ſcandaleuſes,
Fieres de ſes ſoupirs obtenus à grand prix,
Elles-même aux railleurs dénonçant leurs maris;
Tantôt, pour égayer leurs courſes ſolitaires,

Imitant noblement ces graces mercenaires
Qui, par couples nombreux, ſur le déclin du jour,
Vont aux lieux fréquentés colporter leur amour;
Contens d'un héritier, dans les jours de leur force,
Les époux, très-amis, vivant dans le divorce;
Vainqueurs des préjugés, les peres bienfaiſans,
Du ſerrail de leurs fils eunuques complaiſans;
Quelques Marquis, d'ailleurs doués de mœurs auſteres,
Polygames galans & vieux célibataires;
Pluſieurs encor, vraiment philoſophes parfaits,
En petite gomorre érigeant leur palais.
Mais la corruption, à ſon comble portée,
Dans le cercle des grands ne s'eſt point arrêtée;
Elle infecte l'Empire, & les mêmes travers
Regnent également dans tous les rangs divers.
Il faut voir ce marchand, philoſophe en boutique,
Qui déclarant trois fois ſa ruine authentique,
Trois fois s'eſt enrichi d'un heureux déshonneur,
Trancher du financier, jouer le grand Seigneur:
Monſieur, pour ſes amis, entretient une actrice;
Madame, des beaux-arts bourgeoiſe protectrice,
En couvent d'eſprits-forts transforme ſa maiſon
Et fait de ſon comptoir un bureau de raiſon.
Par-tout s'offre l'orgueil & le luxe & l'audace;
Orgon, à prix d'argent, veut annoblir ſa race:
Devenu Magiſtrat de mince roturier,
Pour être un jour Baron, il ſe fait uſurier:
Jadis, ſon clerc Mondor envioit ſon partage;
Tout-à-coup, des bureaux ſecouant l'eſclavage,
Il loge ſa moleſſe en un riche palais
Et derriere un char d'or promenant trois valets,
Sous ſix chevaux pareils ébranle au loin la rue;
Mais ſa fortune, ami, comment l'a-t-il accrue?
Il a vendu ſa femme, & ce couple abhorré,

Enveloppé d'opprobre, eſt pourtant honoré.
Hé ! quel frein contiendroit un vulgaire indocile
Qui ſait, grace aux docteurs du moderne évangile,
Qu'en vain le pauvre eſpere en un Dieu qui n'eſt pas;
Que l'homme tout entier eſt promis au trépas ?
Chacun veut de la vie embellir le paſſage;
L'homme le plus heureux eſt auſſi le plus ſage;
Et depuis le vieillard qui touche à ſon tombeau,
Juſqu'au jeune homme, à peine échappé du berceau,
A la Ville, à la Cour, au ſein de l'opulence,
Sous les affreux lambeaux de l'obſcure indigence,
La débauche au teint pâle, aux regards effrontés,
Enflamme tous les cœurs, vers le crime emportés;
C'eſt en vain que fidele à ſa vertu premiere,
Louis inſtruit aux mœurs la Monarchie entiere;
La Monarchie entiere eſt en proie aux Laïs,
Idoles d'un moment, qui perdent leur pays;
Et la religion, mere déſeſpérée,
Par ſes propres enfans ſans ceſſe déchirée,
Dans ſes temples déſerts pleurant leurs attentats,
Le pardon ſur la bouche, en vain leur tend les bras;
Son culte eſt avili; ſes loix ſont profanées:
Dans un cercle brillant de nymphes fortunées
Entends ce jeune Abbé : Sophiſte-bel-eſprit,
Monſieur fait le procès au Dieu qui le nourrit;
Monſieur trouve plaiſans les feux du purgatoire;
Et pour mieux amuſer ſon galant auditoire,
Mêle aux tendres propos ſes blaſphêmes charmans,
Lui prêche de l'amour les doux égaremens;
Traite la piété d'aveugle fanatiſme
Et donne, en ſe jouant, des leçons d'Athéiſme.
Voilà donc, cher ami, cet âge ſi vanté,
Ce ſiecle heureux des mœurs & de l'humanité:
A peine des vertus l'apparence nous reſte;

Mais détournant les yeux d'un tableau ſi funeſte,
Eclairés par le goût, enviſageons les arts:
Quel déſordre nouveau ſe montre à nos regards!
De nos peres fameux les ombres inſultées;
Comme un joug importun, les regles rejettées;
Les genres oppoſés bizarrement unis;
La nature, le vrai de nos livres bannis;
Un deſir forcené d'inventer & d'inſtruire;
D'ignorans écrivains, jamais las de produire;
Des brigues; des partis l'un à l'autre odieux;
Le Parnaſſe idolâtre adorant de faux dieux;
Tout me dit que des arts la ſplendeur eſt ternie.
Pareille à la peinture & ſœur de l'harmonie,
Jadis la Poéſie, en ſes pompeux accords,
Oſant même au néant prêter une ame, un corps,
Egayoit la raiſon de riantes images;
Cachoit de la vertu les préceptes ſauvages
Sous le voile enchanteur d'aimables fictions;
Audacieuſe & ſage en ſes expreſſions,
Pour cadencer un vers, qui dans l'ame s'imprime,
Sans appauvrir l'idée, enrichiſſoit la rime;
S'ouvroit par notre oreille un chemin vers nos cœurs,
Et nous divertiſſoit, pour nous rendre meilleurs.
Maudit ſoit à jamais le pointilleux Sophiſte
Qui le premier nous dit en proſe d'Algébriſte:
De par Voltaire & moi, vains rimeurs, montrez-vous
Non peintre, mais penſeurs utiles, comme nous:
Des lors la poéſie a vu ſa décadence;
Infidelle à la rime, au ſens, à la cadence,
En proſe compaſſée elle va clabaudant,
Apollon ſans pinceaux n'eſt plus qu'un lourd pédant.
C'étoit peu que, changée en bizarre furie,
Melpomene étalât ſur la ſcene flétrie,
Des romans fort touchans; car à peine l'Auteur

Pour emporter les morts, laiſſe vivre un acteur;
Que ſoigneux d'évoquer des revenans affables,
Prodigue de combats, de marches admirables,
Tout poëte moderne, avec pompe aſſommant,
Fit d'une tragédie un opéra charmant;
La muſe de Sophocle, en robe doctorale,
Sur des treteaux ſanglans profeſſe la morale;
Là, ſouvent un ſauvage, orateur apprêté,
Auſſi-bien qu'Arouet, parle d'humanité :
Là, des Turcs amoureux ſoupirant des maximes,
Débitent galamment Séneque mis en rimes:
Alzire au déſeſpoir, mais pleine de raiſon,
En invoquant la mort, commente le Phédon:
Pour expirer en forme, un Roi, par bienſéance,
Doit exhaler ſon ame avec une ſentence;
Et chaque perſonnage, au théâtre produit,
Héros toujours ſoufflé par l'Auteur qui le ſuit,
Fût-il Scythe ou Chinois, dans un Traité ſans titre,
Converſe éloquemment par geſte, ou par chapitre.
Thalie a de ſa ſœur partagé les revers :
Peindre les mœurs du temps eſt l'objet de ſes vers;
Mais laſſe d'un emploi que le goût lui confie,
Apôtre larmoyant de la philoſophie,
Elle fuit la gaîté qui doit ſuivre ſes pas
Et d'un maſque tragique enlaidit ſes appas.
Tantôt c'eſt un rimeur, dont la muſe étourdie,
Dans un conte anobli du nom de comédie,
Paſſe, en dépit du goût, du touchant au bouffon,
Et marie une farce avec un long ſermon:
Tantôt c'eſt un grimaud, dont le démon terrible,
Pleure éternellement dans un drame riſible!
Que dis-je? Oſer blâmer un drame, un drame enfin!
La comédie eſt belle & le drame eſt divin:
Pour moi j'y goûte fort, car j'aime la nature,

Ces héros villageois, beaux eſprits ſous la bure
Et j'approuve l'Auteur de ces drames diſerts
Qui ne s'abaiſſe point juſqu'à parler en vers:
Un vers coûte à polir & le travail nous peſe;
Mais en proſe du moins on eſt ſot à ſon aiſe.
Par-tout le même ton : chaque muſe en ſes chants,
Aux dépens du vrai goût fait la guerre aux méchans:
Le plus lourd chanſonnier de l'opéra-comique
Prête à ſon Apollon un air philoſophique,
Et ſes vers ſont charmans, ſi peu qu'ils ſoient moraux.
Mais de la poéſie uſurpant les pinceaux,
Et du nom des vertus ſanctifiant ſa proſe,
Par la pompe des mots l'éloquence en impoſe:
Que d'orateurs guindés qui ſe diſent profonds
Se tourmentent ſans fin pour enfanter des ſons!
Dans un livre où Thomas rêve, comme en extaſe,
Je cherche un peu de ſens & vois beaucoup d'emphaſe.
Un plaiſant, des dévots Zoïle envenimé,
Qui nous vend, par eſſais, le menſonge imprimé,
Des oppreſſeurs fameux développant les trames,
Met, pour mieux l'anoblir, l'hiſtoire en épigrammes;
Chaque genre varie au gré des écrivains
Et ne connoît de loix, que leurs caprices vains.
Sans doute le reſpect des antiques modeles
Eût au vrai ramené les muſes infidelles :
Eux ſeuls, de la nature imitateurs conſtans,
Toujours lus avec fruit, ſont beaux dans tous les temps;
Heureux qui, jeune encor, a ſenti leur mérite:
Même, en les ſurpaſſant, il faut qu'on les imite:
Mais les ſages du jour ou d'heureux novateurs,
De leur goût corrompu partiſans corrupteurs,
Pour s'aſſeoir ſur le Pinde au rang de nos ancêtres,
Ne pouvant les atteindre, ont dégradé leurs maîtres.
Boileau, dit Marmontel, tourne aſſez bien un vers;

Ce chantre gazetier, Pindare des déserts,
La harpe, enfant gâté de nos pensées sublimes,
Quelquefois, dans Rousseau, trouve de belles rimes.
Si l'on en croit Mercier, Racine a de l'esprit;
Mais Perraut, plus profond, Diderot nous l'apprit,
Perraut, tout plat qu'il est, pétille de génie:
Il eût pu travailler à l'Encyclopédie.
Périsse Bossuet! quoi! ton pinceau flatteur
Souilla de son éloge un papier imposteur?
Etoit-il philosophe? aveugles que nous sommes!
Combien l'erreur publique a fait de faux grands hommes!
Enfin la raison luit; leurs talens sont jugés;
Des affronts du sifflet les Cotins sont vengés:
Voltaire en soit loué! chacun sait au Parnasse
Que Malherbe est un sot & Quinaut un Horace:
Dans un long commentaire il prouve longuement
Que Corneille par fois pourroit plaire un moment,
Et tous ces demi-dieux que l'Europe en délire
A, depuis cent hivers, l'indulgence de lire,
Vont dans un juste oubli retomber désormais,
Comme de vains Auteurs qui ne pensent jamais.
Quelques vengeurs pourtant, armés d'un noble zele,
Ont de ces morts fameux épousé la querelle:
Delà, sur l'Hélicon, deux partis opposés
Regnent, & l'un par l'autre à l'envi déprisés,
Tour-à-tour s'adressant des volumes d'injures,
Pour le trône des arts, combattent par brochures:
Mais plus forts par le nombre & vantés en tous lieux,
Les corrupteurs du goût en paroissent les dieux:
Aussi dans son Journal La Harpe les protege.
Eux seuls peuvent prétendre au rare privilege
D'aller au Louvre, en corps, commenter l'alphabet;
Grammairiens jurés, immortels par brevet:

Honneurs, richeſſe, emplois, ils ont tout en partage,
Hors la ſaine raiſon que leur bonheur outrage;
Et le public eſclave obéit à leurs loix :
Mille cercles ſavans s'aſſemblent à leur voix :
C'eſt dans ces tribunaux galans & domeſtiques
Que parmi vingt beautés, bourgeoiſes empyriques,
Diſtribuant la gloire & peſant les écrits,
Ces fiers inquiſiteurs jugent les beaux eſprits.
O malheureux l'Auteur dont la plume élégante
Se montre encor du goût ſage & fidelle amante;
Qui rempli d'une noble & conſtante fierté,
Dédaigne un nom fameux, par l'intrigue acheté,
Et n'ayant, pour prôneurs, que ſes muets ouvrages,
Veut, par ſes talens ſeuls, enlever les ſuffrages!
La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré;
S'il n'eût été qu'un ſot, il auroit proſpéré :
Trop fortuné celui qui peut avec adreſſe
Flatter tous les partis que gagne ſa ſoupleſſe;
De peur d'être blâmé, ne blâme jamais rien;
Dit Voltaire un Virgile, & même un peu chrétien;
Et toujours en l'honneur des tyrans du Parnaſſe,
De madrigaux en proſe alonge une préface :
Mais trois fois plus heureux le jeune-homme prudent
Qui de ces novateurs enthouſiaſte ardent,
Abjure la raiſon, pour eux la ſacrifie;
Soldat ſous les drapeaux de la philoſophie.
D'abord, comme un prodige, on le prône par-tout:
Il nous vante! en effet c'eſt un homme de goût:
Son chef-d'œuvre eſt toujours l'écrit qui doit éclorre;
On récite déjà les vers qu'il fait encore :
Qu'il eſt beau de le voir; de dînés en dînés,
Officieux Lecteur de ces vers nouveaux nés,
Promener chez les grands ſa muſe bien nourrie!
Paroit-il; on l'embraſſe : il parle; on ſe récrie:

Fût-il un Durosoi, tout Paris l'applaudit;
C'est un Auteur divin; car nos Dames l'ont dit:
La Marquise, le Duc, pour lui tout est Libraire;
De riches pensions on l'accable; & Voltaire
Du titre de génie a soin de l'honorer
Par lettres, qu'au Mercure il fait enregistrer.
Ainsi, de nos tyrans la ligue protectrice
D'une gloire précoce enfle un rimeur novice:
L'Auteur le plus fécond, sans leur appui vanté,
Travaille dans l'oubli pour la postérité;
Mais par eux, sans rien faire, un fat nous en impose;
Turpin n'est que Turpin; Arnaud est quelque chose.
O combien d'Ecrivains, Philosophes titrés,
Sur le Pinde françois parvenus illustrés,
Ont, par cet art puissant, usurpé nos hommages!
L'encens de tout un peuple enfume leurs images:
Eux-mêmes avec candeur se disant immortels,
De leurs mains tour à tour se dressent des autels:
Sous peine d'être un sot, nul plaisant téméraire
Ne rit de nos amis & sur-tout de Voltaire.
On auroit beau montrer tous ses vers faits sans ar
D'une moitié de rime habillés au hasard,
Seuls, & jettés par ligne exactement pareille,
De leur chûte uniforme importunant l'oreille,
Ou, bouffis de grands mots qui se choquent entr'eux
L'un sur l'autre appuyés, se traînant deux à deux;
Et sa prose frivole, en pointes aiguisée,
Pour braver l'harmonie, incessamment brisée:
Parfaite on croit sa prose, & parfaits ses accords
Lui seul a de l'esprit, comme quarante en corps;
Qui pourroit le nier? Moi peut-être: j'avoue
Que d'un rare savoir à bon droit on le loue;
Que ses chef-d'œuvres faux, trompeuses nouveautés
Etonnent quelquefois par d'antiques beautés;

Que par ſes défauts même il ſait encor ſéduire:
Talent qui peut abſoudre un ſiecle qui l'admire;
Mais qu'on m'oſe prôner des Sophiſtes peſans,
Apoſtats effrontés du goût & du bon ſens:
Saint-Lambert, noble Auteur dont la Muſe pédante
Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante;
Qui, prêchant les pervers, pour ennuyer les bons,
En quatre points mortels a rimé les ſaiſons;
Et ce vain Beaumarchais qui trois fois avec gloire
Mit le Mémoire en Drame & le Drame en Mémoire;
Et ce lourd Diderot, docteur en ſtile dur,
Qui paſſe pour ſublime, à force d'être obſcur;
Et ce froid d'Alembert, Chancelier du Parnaſſe,
Qui ſe croit un grand homme & fit une Préface;
Et tant d'autres encor dont le public épris
Connoît beaucoup les noms & fort peu les écrits;
Alors, certes alors ma colere s'allume,
Et la vérité court ſe placer ſous ma plume.
Ah! du moins par pitié s'ils ceſſoient d'imprimer,
Sans le ſecret, contens de proſer, de rimer;
Mais de l'humanité maudits Miſſionnaires,
Sur leurs triſtes lecteurs, ces prêcheurs n'en ont gueres:
Harpe mille fois jura ſur Pharamon
De bien nous ennuyer, pour ſe faire un beau nom,
Thomas eſt en travail d'un gros Poëme épique;
Marmontel enjolive un Roman poétique
Même Duroſoi, fameux par des chanſons,
Met l'hiſtoire de France en Opéra-Bouffons:
Sur compoſe; & déjà de tant d'Auteurs manœuvres
Aucun n'eſt riche aſſez, pour acheter ſes œuvres.
Pour moi qui démaſquant nos Sages dangereux,
Signis de leurs erreurs les effets déſaſtreux;
Athéiſme en crédit; la Licence honorée
Le Lévite enfin briſant l'Arche Sacrée;

Qui retraçai des arts les malheurs éclatans;
Les ligues, le pouvoir des Novateurs du temps
Et leur fureur d'écrire & leur honteuſe gloire
Et de mon ſiecle entier la déplorable hiſtoire,
J'ai vu les maux, promis à ma ſincérité
Et devant craindre tout, j'ai dit la vérité.

Cette Satyre plaît infiniment & s'eſt extrêmement répandue dans nos ſociétés : ce qui n'eſt pas étonnant, puiſque la littérature françoiſe eſt aujourd'hui diviſée en deux partis qui ont autant de haine l'un contre l'autre que les Janſéniſtes contre les Moliniſtes. Les Encyclopédiſtes en ce moment tiennent le haut bout : ils ont les honneurs littéraires, les penſions, l'avantage d'approcher les perſonnes en place; il eſt rare que l'orgueil & quelquefois l'impudence ne ſuivent pas les ſuccès. Ces Meſſieurs ſe plaiſent à s'encenſer eux-mêmes, & à mortifier ceux qui ne ſont pas ſous leurs drapeaux. En conſéquence la diatribe du S. Gilbert ſe lit avec plaiſir. On y trouve des morceaux qui flattent la malignité humaine : on croit reconnoître dans Arcas le Maréchal de Richelieu, enſuite le Prince de Soubiſe qu'on accuſe d'entretenir à la fois pluſieurs Courtiſannes : ceux qui érigent leurs palais en petite Gomorrhe, reſſemblent comme deux gouttes d'eau au fils d'un publicain qu'on nomme *Monſieur le Marquis de Villette*; & ce Monſieur parce qu'il eſt riche croit qu'il eſt de bon ton d'étaler des vices que peut-être il n'a pas auſſi profondément enracinés qu'il veut nous le faire accroire : c'eſt un homme qui

enorgueillit de ſes aventures ſcandaleuſes, & ui eût été puni s'il étoit dans la médiocrité, nfin qui eſt voué à la manie de la célébrité ui paroît en effet être la contagion de ce ecle. Je trouve que M. Gilbert a trop affiché dévotion, & ce langage n'eſt pas de mode. parle d'un Abbé qui ne croit pas au purga- ire; il reproche aux Encyclopédiſtes leur réligion. On doit laiſſer ces matieres d'accu- tion au gouvernement; la littérature ſeule t du reſſort de l'homme de lettres; il falloit ourſuivre vigoureuſement dans les encyclo- édiſtes, leur injuſtice criante qui conſiſte à efuſer à leurs adverſaires, des talens qu'ils e poſſedent pas eux-mêmes; leur fureur de rotéger tout ce qui porte leur livrée; leur udace d'afficher le mépris des jugemens reçus de vouloir donner les leurs ſans appel; eurs intrigues auprès des grands quand ils nnoncent dans leurs écrits une morgue qui leſſe les conventions adoptées; leur eſprit de artialité, & en général la médiocrité de leurs alens, quoiqu'il y ait parmi eux des écrivains 'un très-grand mérite. D'ailleurs ces diviſions, es ſchiſmes n'appartiennent qu'à d'imbécilles ectaires; l'homme de lettres eſt fait pour pen- er, pour être juſte & pour ne point adopter et eſprit de parti qui eſt toujours celui de la nédiocrité & le témoignage du manque de énie.

De Paris, le 5 Août 177

J'AI envie, Monſieur, d'adreſſer M. Bouſſ auteur des *Arſacides*, à M. de *Beaumarchais*, afin que celui-ci lui donne ſa joyeuſe recette contre les chûtes dramatiques, ſa force héroïque contre les *qu'en dira-t-on*, & ſa maniere de perſiffler ceux qui l'ont ſifflé : il vient de déployer ces heureux moyens en faiſant imprimer à la tête du *Barbier de Séville* dont je vous ai annoncé l'édition, *une lettre modérée ſur la chute & la critique de cette piece* : l'auteur après s'être égayé ſur le journal de *Bouillon* qui l'a critiquée, prouve que ſa piece eſt une des meilleures données depuis long-temps ſur le théâtre, dans le genre comique, il fait une excurſion ſur les drames, les médecins, les femmes, la muſique des opéra-comiques, les cabales du parterre, les procès, & finit par un éloge de M. Weſtris qu'il compare à un beau cheval. Ce ſalmigondis eſt aſſaiſonné de quelques comparaiſons ſaillantes & vivement exprimées, telles que celles d'un ouvrage avec un enfant; de la critique ſaine & honnête avec un volant : mais au fond on voit un homme qui ſe moque du public, qui lui dit qu'il n'a ni jugement ni ſens commun : c'eſt un nouveau mémoire contre le parterre. L'auteur à qui on a dit qu'il réuſſiſſoit dans ce genre, l'a adopté & n'a point dégénéré de la morgue & de la ſuffiſance qu'il a déployées dans les autres ; on eſt d'autant plus ſurpris de lui voir prendre ce parti, qu'il devroit ſavoir par expérience que *les airs a*

séduisent personne & que le ton modeste peut seul inspirer l'indulgence, maxime que je copie mot à mot de la page 8 de sa préface en forme de lettre, & maxime qu'il respecte bien peu dans les 46 autres pages.

On vient de publier les *Maximes générales du Gouvernement agricole le plus avantageux au genre-humain*, par M. *Quesnai*, imprimées sur une feuille grande comme une carte géographique, avec tous les fleurons, ornemens, & vignette en encadrement d'agriculture possibles. C'est la quintessence de la doctrine du *produit net*. Tout bon Sulliste doit avoir au chevet de son lit, cette image encadrée, & si jamais la guerre des Colbertistes s'échauffoit au point de voir renouveller pour des systêmes économiques, les scenes fanatiques qu'on a vues pour des opinions de croyance religieuse, cette image seroit le signe de rédemption au cas que les Sullistes l'emportassent. Nous avons bien une autre guerre entre des istes au théâtre des enchantemens, au sujet de la premiere représentation du *Siege de Cythere* par M. *Gluck*. Les Ramistes, les Gretristes, les Philidoristes, les Flocquetistes sont divisés en autant de phalanges pour combattre les Gluckistes.

M. Martin un de nos avocats, échauffé par les exemples de quelques crânes de son ordre, s'est laissé aller dans un plaidoyer à quelques sorties indécentes contre les gens du Roi. Ceux-ci s'étant plaints au Parlement, la Cour a exigé que M. Martin allât faire des excuses. Il s'est présenté chez un des avocats généraux qui étoit absent : il a déposé dans la loge du portier,

bonnet quarré, rabat & robe, après avoir mis le tout en pieces. Delà mon brave avocat transporté d'admiration pour ſa propre fermeté a été chez le bâtonnier des avocats lui demander par grace de le rayer du tableau, c'eſt-à-dire de lui accorder ſon excluſion d'une compagnie aux membres de laquelle on diſputoit le droit que beaucoup d'entr'eux ont uſurpé de lancer des invectives à qui bon leur ſemble.

Le projet de faire traîner les diligences par des chevaux de poſte, a enfin paſſé au conſeil, malgré M. Bertin & les autres contradicteurs de M. Turgot.

M. *Albert*, Lieutenant de Police, paſſoit ces jours derniers ſur le boulevard avec aſſez de rapidité. Ses chevaux heurterent une pauvre femme. Elle tomba à terre & fut moulue ſous les roues de la voiture. M. *Albert* parut en être très-touché, deſcendit & voulut lui-même donner des ſoins à la pauvre femme, il n'étoit plus temps & elle avoit perdu la vie. Il a fait une penſion à la famille. Gardez-vous, Monſieur, de reprocher à ce Magiſtrat la viteſſe de ſa courſe. Un homme qui occupe une place comme la ſienne, nos Miniſtres, les premiers Préſidens, les Procureurs généraux, &c. ſe croient déshonorés ici, ſi on les voyoit aller lentement ſur le boulevard; on ne leur pardonneroit pas d'avoir l'air d'y jouir de la promenade & le mieux qu'ils puiſſent faire eſt de ſe détourner du chemin plutôt que d'y paſſer. Nous aimons à les croire ſi occupés des affaires publiques qu'ils n'ont pas le temps de s'amuſer.

Les Comme Ça, *par M. Collé.*

C'eſt approchant com' ça
En Novembre
En Décembre,
Que ſous un rideau ſa
Sœur me cacha com' ça.
En entrant dans la chambre,
Flore dit; ah pour ça
Ah, l'Abbé, ſent-on l'ambre
Com' ça.

L'ABBÉ.

La Dulac eſt com' ça
Replique
L'Abbé Alique,
Mais ſon ambre à cela
De vous rendre com' ça.

LA FEMME.

Abbé, Abbé unique
On ne vit Sonica
Qu'un eccléſiaſtique
Com' ça.

Je ne ſuis pas com' ça
Si preſte;
Malpeſte!
Mon mari jaloux m'a
Miſe en cage com' ça.
La ceinture funeſte
Que vous voyez-là
Vous interdit le geſte
Com' ça.

L'ABBÉ.

Je n'ai rien vu com' ça
  Le traitre !
  Dit le Prêtre,
Ce chien de mari là
Gêner un cœur com' ça !
Sans que j'en ſois le maître
  Cette vue a déjà
Fait que je ceſſe d'être
    Com' ça.

Une hiſtoire com' ça,
  Dit la belle,
  Eſt nouvelle.
Quel tour galant ! c'eſt le.....
L'Abbé, j'en ris com' ça ;
L'Abbé riant comme elle,
Fait ſes adieux, s'en va
Et laiſſe la pucelle
    Com' ça.

De Verſailles, le 7 Août 1775.

SUIVANT toutes les nouvelles que l'on a de Rome, c'en eſt fait à jamais de la compagnie de Jeſus. Les perſonnes qui paroiſſent être le plus au fait de cette affaire, ſur laquelle on n'a encore que des notions très-imparfaites, prétendent que le Pape actuel n'a paru, dans le commencement de ſon Pontificat, bien traiter les Jéſuites que pour augmenter leur ſécurité & celle de leurs partiſans, afin de leur porter le dernier coup, au mo-

ment qu'ils s'y attendroient le moins. Le ſort de ſon prédéceſſeur lui faiſoit peur ; mais l'évitera-t-il ? On ne ſait que trop de quoi eſt capable le fanatiſme, & en fut-il jamais de plus grand que celui qu'avoit ſoufflé dans tous les cœurs, pour ainſi dire, cette ſociété orgueilleuſe dont l'ambition ne tendoit à rien moins qu'à aſſervir toute la terre. On déclamera tant qu'on voudra contre la philoſophie & les philoſophes ; ils peuvent avoir des torts ; mais il faut convenir que nous leur devons d'avoir appris à connoître l'eſprit de ces hommes étrangers à la ſociété, qui font un Etat dans l'Etat, & à en faire le cas qu'ils méritent : c'eſt un bienfait dont nous ne pouvons trop remercier ceux qui nous ont éclairés, & dont notre poſtérité retirera ſans doute les plus grands avantages.

Les détails ſecrets de la funeſte expédition Eſpagnole font gémir la raiſon & l'humanité. Une entrepriſe faite avec tant d'éclat & de dépenſes, & ſuivie d'un tel déſaſtre eſt peu digne de notre ſiecle, je ſuis honteux de devoir vous dire qu'un moine, un cordelier confeſſeur du Roi qui a été miſſionnaire en Barbarie, a été l'auteur de cette entrepriſe, qu'il n'a ceſſé de ſolliciter depuis 2 ans ; je rougis encore plus de vous avouer la ſottiſe, la honteuſe petiteſſe d'avoir voué la flotte à St. Antoine de Padoue, qui en a été nommé Amiral général. Enfin 4000 Eſpagnols ont été tués ou bleſſés, mais ce qu'il y a de plus affreux, c'eſt qu'ayant laiſſé 2000 priſonniers, les Algériens ont dreſſé un bucher immenſe & y ont

brûlé ces malheureux Eſpagnols. Cette horreur ne peut s'entendre ni ſe croire, la revanche ne paroît pas poſſible, car les Algériens ſont dans un état de force inattaquable.

On ſait que c'eſt M. le Duc de la Vrilliere que M. de Malesherbes a remplacé; il y avoit 52 ans qu'il étoit Secrétaire d'Etat, & 25 qu'il étoit entré au Conſeil comme Miniſtre. C'eſt le ſeul des Miniſtres du feu Roi qui ait vu le naufrage de ceux qui ont couru la même carriere que lui ſans y être enveloppé; il ne l'a quittée qu'à ſon corps défendant, & il a fallu lui dire de ſe retirer de bonne grace, s'il ne vouloit y être forcé. C'eſt un bon homme, mais ſes alentours lui ont fait commettre tant d'horreurs, qu'il eſt bien heureux que ſa conduite ne ſoit pas recherchée. Il eſt de fait qu'une ſimple ouvriere pouvoit, pour cinq louis, obtenir une lettre de cachet, faire enfermer ſon mari, & vivre en paix avec ſon amant. A propos de lettres de cachet, M. de Malesherbes a ſignalé ſon début dans le Miniſtere par un acte de juſtice bien digne de lui : il s'eſt rendu à la Baſtille, & a fait ſortir ſur le champ ſept priſonniers. D'après le compte qu'il a rendu au Roi, on examine actuellement les cauſes de la détention de ceux qui y ſont encore : pareil travail eſt ordonné relativement à tous ceux qui ſont dans les autres priſons Royales, & l'on dit que ce Miniſtre a propoſé de ne plus accorder aucune lettre de cachet, que le motif pour lequel on la demanderoit ne fût examiné au Conſeil du Roi.

De Verſailles, le 10 *Août* 1775.

ENFIN Madame d'Artois eſt accouchée d'un Prince, en dépit de la prévention de pluſieurs perſonnes, & même de quelques médecins, qui ne vouloient pas que cette Princeſſe fût enceinte. Le nouveau né a reçu le nom de Duc d'Angoulême : vous ſaurez déjà cela, Monſieur ; mais ce que vous ne ſavez pas encore, c'eſt que les canons qui étoient tout prêts pour annoncer cet événement, n'ont pas été tirés, ſur la réflexion que le jeune Prince n'étoit pas à un degré aſſez proche. On ne lui a point remis le cordon bleu ſur le champ, ce qui a fort affecté M. le Comte d'Artois. Il s'en eſt plaint au Roi, qui, ayant demandé l'avis de ſon Conſeil, lui a répondu que le Duc d'Angoulême n'étant pas premier Prince du ſang, il n'étoit pas Chevalier-né des Ordres.

Ce ne ſont pas ſeulement les grands Etats qui ſont ſujets à des convulſions qui affectent leur tranquillité. Le Canton de Berne vient d'en faire l'épreuve en découvrant une conſpiration qui l'a mis à la veille de perdre le pays de Vaud, que l'on vouloit faire paſſer ſous la puiſſance du Roi de Sardaigne : un certain M. G. inſan de Colombier, & un M. de Grobely, étoient les principaux conſpirateurs ; le premier a été arrêté, & le ſecond s'étant ſauvé à Neuchâtel, s'y eſt brûlé la cervelle. On dit que cette conſpiration ſe tramoit depuis deux ans, & que nombre de perſonnes conſi-

dérables y ont trempé. Le Conſeil du Canton inſtruit cette affaire avec une grande activité, mais avec le plus grand myſtere.

Vous ſerez ſans doute étonné, Monſieur, de ce que je vais vous dire. M. le Duc de la Vrilliere, qui, par une prudence fort remarquable, durant plus de 50 années d'adminiſtration, n'a rien changé dans les abus & les déſordres, & les a même vraiſemblablement favoriſés, s'eſt aviſé, depuis ſa retraite, de ſonger à y remédier; il a fait parvenir au Roi un long mémoire bien écrit, renfermant un plan de réforme pour ce qu'on appelle *Maiſon domeſtique de Sa Majeſté;* il y a long-temps que d'honnêtes gens avoient gémi d'une foule d'abus, d'une immenſité de dépenſes & de déprédations dans cette partie, qui avoient été regardées comme néceſſaires à l'éclat du Trône. Cette abſurde profuſion eſt émanée de la malheureuſe manie qu'avoit Louis XIV pour le faſte & la repréſentation. Cela me rappelle la repartie d'un homme de lettres qui, paſſant à Dreſde, fut ſollicité à venir admirer la garderobe du fameux Comte de Brühl. Il répondit bruſquement : *Eh ! montrez-moi des vertus & non des culottes* : enfin le Roi a communiqué le mémoire à M. de Malesherbes, lequel l'a lu attentivement, puis après avoir avoué qu'il renfermoit des vues juſtes & ſages, a ajouté avec cette noble candeur & la franchiſe qui le caractériſent : « *Mais, Sire, pourquoi depuis 50 ans s'eſt-on bien gardé de mettre à exécution un projet ſi utile ? Pour moi qui ne fais qu'entrer en place, ſi j'en tente l'exé-*

» *cution, je vais armer tout le monde contre moi,* » *& j'ai déjà tant d'ennemis !* » M. Turgot entra dans ce moment, & informé de ce dont il s'agiſſoit, il s'eſt écrié avec ce courage & cette envie de bien faire qui ne le quittent pas : *Eh bien ! M. de Malesherbes, je prendrai ſur moi tout l'odieux de cette réforme néceſſaire, auſſi-bien je ne peux guere plus augmenter le nombre de gens qui me veulent du mal ; la haine des méchans & des frippons me flatte.*

Un homme d'un certain âge a paru un des derniers jours d'audience au Contrôle général. M. Turgot lui a demandé avec ſon affabilité ordinaire ce qu'il deſiroit. *Rien, Monſeigneur, je me ſuis ſatisfait. Je voulois voir comment étoit fait un Miniſtre ; il y a 60 ans paſſé que j'ai âge de raiſon, & je n'avois pas encore joui de ce ſpectacle.* M. Turgot, ſenſible à cette effuſion d'ame, a voulu interroger l'inconnu & ſavoir s'il n'avoit pas beſoin de ſes ſervices. *Nullement, Monſeigneur, je goûte un plaiſir bien flatteur, celui de rendre hommage à la vertu ; je ſuis François & bon François ; c'eſt en cette qualité que je vous remercie du bien que vous faites à mon pays, & je vous demande de continuer. Allez, ſi vous n'amaſſez pas ſix ou ſept cens mille livres de rente, vous aurez la reconnoiſſance & l'eſtime des honnêtes gens, & cela vaut bien des richeſſes.* Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le vrai *Philoſophe* s'eſt retiré ſans ſe faire connoître.

De Paris, le 12 Août 1775.

Il s'en faut bien qu'on ſoit d'accord ici ſur le ſort du nouvel opéra, *le Siege de Cythere*. Les uns l'élevent aux nues; d'autres le mettent au rang du très-médiocre. Voici ce que penſent du nouvel opéra deux claſſes de gens d'eſprit & de goût qui different dans leur maniere de voir & de ſentir.

» Cet opéra tant vanté, dont la muſique » étoit délicieuſe, le poëme ſi charmant, les » décorations ſi raviſſantes, les ballets ſi ſupé- » rieurement deſſinés, eſt tombé tout à plat, » mardi dernier, en préſence de la Reine, de » Monſieur, de M. le Comte d'Artois, & d'une » très-honorable chambrée, qui a rendu 5500 » livres à l'Académie Royale. Ne croyez pas » que cette chûte ſoit l'effet d'une cabale des » envieux que le mérite de M. Gluck lui a » ſuſcités; il eſt tombé par ſon propre poids, » par la lourdeur de ſon ſpectacle, le peu » de ſaillant de ſa muſique, le peu d'expreſ- » ſion de ſes danſes, & généralement ce qu'on » appelle l'enſemble de la repréſentation. » M. Gluck a fait un mauvais choix de pa- » roles, non que le poëme en lui-même ſoit » mauvais, M. Favart a trop d'eſprit pour » faire des choſes abſolument ſans mérite, » mais le défaut de *Cythere aſſiégée* eſt d'être » une *gravelure* ingénieuſe, finement gazée, » qui ne va pas à la majeſté de l'opéra, & » qui perd la moitié de ſes charmes, ſi on » lui ôte l'alluſion piquante des vaudevilles,

» qui ont le mérite d'être le commentaire » de la poliſſonerie que l'auteur n'a pas oſé » mettre au grand jour. M. Gluck n'a pas » fait cette réflexion, il a fait de la muſique » triſte & monotone ſur des épigrammes de » boudoirs, & tout a été perdu : ajoutez à » cela que l'opéra a été fort mal rendu, que » cette ſuperbe décoration des remparts de » Cythere eſt une bêtiſe propre à amuſer des » enfans & non des perſonnes raiſonnables : » figurez-vous des treillages d'or en ordre de » colonnes accouplées, ſoutenues ſur un vieux » mur de fortification ; les ballets ſans objet » déterminé, tous les lieux communs de la » danſe, les bras en avant, les pirouettes ſur » la pointe du pied, les gargouillades, &c. » On doit toujours s'irriter de la mal-adreſſe » des directeurs qui ne ſavent pas profiter du » degré de perfection où la danſe eſt portée » ſur ce Théâtre, pour introduire la danſe » pantomime, qu'on peut lier ſi naturellement » au ſujet, & qui eſt d'un ſi grand effet ; » mais ces Meſſieurs craignent de quitter la » vieille orniere.....

» La muſique n'a pas été reçue du public » avec le tranſport que le nom de M. Gluck » paroiſſoit devoir exciter. C'eſt un peu la » faute du Poëte, celle du muſicien, & beau- » coup celle du public. Il y a dans cet opéra » pluſieurs morceaux agréables & bien faits, » il y en a même qui méritent un éloge plus » fort. Les choſes y ſont très-bien liées à » l'action, mérite qu'on ne rencontre jamais » dans nos drames lyriques. On s'apperçoit

» de l'intérêt que ce mélange y répand, dès
» la premiere ſcene, où la principale nymphe
» a preſque toujours ſon chant ou ſes récita-
» tifs dialogués avec le chant exécuté par ſes
» compagnes. On trouve dans cet opéra beau-
» coup de divertiſſemens très-bien adaptés au
» ſujet. La muſique de danſe des premiers
» actes eſt de M. Gluck. Celle du dernier eſt
» compoſée par M. le Breton, elle a été très-
» applaudie & le devoit être. Les torts du
» muſicien conſiſtent d'abord à avoir traité
» dans le ſecond & le troiſieme actes, des ſitua-
» tions trop reſſemblantes qu'il étoit le maître
» de faire changer, ou de faire varier, puiſ-
» qu'il pouvoit diſpoſer du Poëte. Enſuite
» d'avoir placé deux ou trois airs à roulades
» qui exigeroient, d'après nos préjugés, l'art
» des chanteurs d'Italie pour être applaudis.
» D'en avoir fait un ou deux qui ne ſont que
» des morceaux de facture, d'avoir de temps
» en temps rendu ſon récitatif traînant par la
» maniere d'en compoſer l'accompagnement,
» d'avoir trop préſumé du talent des acteurs
» qui ne ſont que des *doubles*. Les rôles de
» femme ont été beaucoup mieux rendus que
» les rôles d'hommes : & quoique la muſique
» que ceux-ci avoient à chanter ne ſoit pas
» bien difficile, elle l'eſt encore trop pour
» eux. Le public a de très-grands torts.
» 1. De n'avoir pas fait cette derniere obſer-
» vation. 2. D'avoir fait un bruit conſidérable
» qui empêche toujours de ſaiſir les nuances
» de la muſique. 3. D'avoir apporté à ce ſpec-
» tacle cette ſotte prévention qui l'empêche

» toujours d'y applaudir ce qui le charmeroit » au Théâtre Italien. 4. Enfin de ne pas s'inf- » truire avant de critiquer, afin de raiſonner » au moins avec connoiſſance de cauſe. Avec » de légeres corrections, la muſique de l'opéra » du *Siege de Cythere* peut devenir très-agréa- » ble à entendre d'un bout à l'autre, il ne » faut pas pour cela croire que ce ſoit un » chef-d'œuvre de grace & d'expreſſion ; Gal- » lupi & Piccini ont fait des morceaux bien » plus ſéduiſans. Quoi qu'il en ſoit, cet opéra » dans l'état où il eſt, n'eſt comparable à rien » de ce que nous offre la ſcene lyrique Fran- » çoiſe..... »

Tout le monde court depuis quelque temps chez Nicolet pour y voir des ſauteurs Eſpagnols : ils ſont en effet très-bons & plus forts pour le ſaut périlleux que ceux qui ont paru juſqu'ici : ils ont auſſi une contredanſe très-extraordinaire : ils ſont huit, ayant chacun à la main un bâton d'un bois très-dur, de deux pieds de long, & ſur le poignet gauche une eſpece de petit bouclier d'un bois dur & ſonore. A toutes les figures de la contredanſe qui eſt fort vive, il part une grêle de coups de bâtons, donnés à tours de bras en avant, en arriere & de côté ; chaque bâton rencontrant exactement un petit bouclier ſur ſon chemin, il en réſulte un bruit cadencé fort extraordinaire : mais pour cette danſe, il faut aſſurément que chaque acteur ait une grande confiance dans ſes voiſins ; ils finiſſent par former avec beaucoup de légéreté divers tableaux d'actitude ſymétriques, dans leſquels ils ſont

montés les uns ſur les autres d'une maniere fort ſinguliere ; que l'on imagine quatre hommes debout, ayant chacun un pied ſur l'épaule droite d'un des premiers, & un pied ſur l'épaule gauche d'un autre ; deux placés de même ſur les trois, & un enfant tout en haut ſur les deux derniers. Voilà à-peu-près un de leurs tableaux ; on dit *à-peu-près*, car ils ſont exécutés ſi vîte qu'il n'eſt pas poſſible de répondre que cet apperçu ſoit exact.

Un de ces ſauteurs danſe ſur des œufs ſans les caſſer : il en range douze ſur un tapis étendu par terre, il les place en tout ſens, bien juſte, à deux de ſes ſemelles : on plie ſur le devant du théâtre deux mouchoirs comme pour jouer au colin-maillard, & l'on a ſoin de les montrer ; pour que tout le monde puiſſe s'aſſurer qu'ils ne ſont pas troués. On lui bande bien les yeux avec le premier, enſuite on lui enveloppe la tête d'un crêpe noir : puis avec le ſecond mouchoir qu'on lui met autour du cou, on aſſujettit le crêpe, pour qu'il ne flotte pas. On placé l'homme à un des coins d'où jouant des caſtagnettes, il ſe met à parcourir cette eſpece d'échiquier, d'abord à pas meſurés, mais en tout ſens en long, en large, en diagonale. Peu-à-peu l'air s'anime, les pas ſont précipités, bizarres, ſouvent les jambes croiſées, les genoux près de terre, les entrechats s'en mêlent : jamais un œuf n'eſt touché : il finit par les toucher tous exprès l'un après l'autre, ce qui les dérange entiérement & dans cet état de déſordre, il les parcourt une vingtaine de fois en cadence, ſans en

toucher aucun & ſi vîte qu'il ſeroit bien difficile d'en faire autant les yeux ouverts : il faut ſans doute un prodigieux exercice pour exécuter tous ces mouvemens, & il faut les voir pour les croire.

Dans ce ſiecle où les arts perfectionnés devroient fixer le goût, on voit aujourd'hui, à la honte de ceux qui ſont chargés de veiller à l'embelliſſement de Paris, s'élever ſur le *Pont neuf*, des tourelles dans les demi-ceintres qui ſont ſur le parapet. Quoique l'élévation n'en ſoit pas conſidérable, elle l'eſt encore aſſez pour intercepter la vue. Au-lieu de s'occuper des moyens de dégager les autres ponts des maiſons qui ôtent à cette partie de la ville la beauté & l'agrément qui en réſulteroient, nous voilà au moment de voir une partie du Pont neuf, offuſquée par ces miſérables petites tours, deſtinées, dit-on, pour l'école gratuite de deſſin qui les louera en boutiques. Il faut eſpérer que la réclamation ſera ſi générale que M. de Malesherbes qui n'a ſûrement pas connoiſſance de cet attentat contre le bon goût, commis ſous ſon prédéceſſeur, empêchera la ſuite de cette conſtruction, & rendra au public le *Pont neuf* dans l'état où il étoit ci-devant.

De Verſailles, le 19 Août 1775.

L'ancienne affaire de Bretagne qui a cauſé tant de haines, tant de diſgraces, eſt enfin terminée. M. de la Chalotais, uſé par l'âge, les travaux & les chagrins, ſe retire du Parlement avec 100 mille francs en argent, &

8000 livres de penſion, ſa terre érigée en Marquiſat, & une charge de Préſident à ſon fils M. de Caradeux. Une clauſe ſecrete de cet arrangement, c'eſt la promeſſe qu'a dû ſouſcrire M. de la Chalotais, de renoncer à toutes ſes prétentions & à ſes griefs contre le Duc d'Aiguillon. Cela ſembleroit prouver que ce Duc avoit agi en Bretagne par ordre du feu Roi, ou que ce Monarque avoit approuvé ſucceſſivement les procédés de ſon repréſentant en Bretagne. Cependant l'odieux qui a rejailli de cette affaire ſur M. d'Aiguillon & M. de Calonne, ſubſiſte toujours dans l'opinion publique. Ce dernier eſt accuſé d'avoir abuſé ainſi de la confiance de M. de la Chalotais. Ils étoient tous les deux Procureurs-Généraux, l'un du Parlement de Rennes, l'autre de celui de Douay, & ſe trouverent enſemble à Paris dans le temps des troubles de Bretagne. Le Duc d'Aiguillon qui vouloit perdre M. de la Chalotais employa M. de Calonne. Celui-ci en qualité de confrere eut bientôt fait connoiſſance avec le Magiſtrat Breton, & lui offrit de travailler de concert avec lui pour raccommoder ſa Province avec la Cour. Mais loin de le ſeconder, il envenima, dit-on, toutes les confidences que lui fit ſon collegue, & finit par lui enlever des papiers dont il s'eſt ſervi dans la ſuite pour envenimer le procès qui a été fait à M. de la Chalotais. Nommé chef de la commiſſion ou, pour mieux dire, du tribunal d'inquiſition qui devoit le juger, il s'acquitta de ſa charge avec toute la barbarie qu'on lui inſpiroit, & il n'a pas tenu

à lui que ſon malheureux confrere ne fût pendu : on ſait comment la vie lui fut ſauvée. Pour prix d'avoir ſervi les fureurs de M. d'Aiguillon, M. de Calonne obtint l'intendance des trois Evêchés où il ne s'eſt point fait aimer. C'eſt en vain qu'il a invité à dîner les officiers Bretons de la garniſon de Metz. Tous ont refuſé. Il y a deux ou trois ans qu'il invita pluſieurs fois M. de Kerleau, Capitaine & Aide-Major au Corps-Royal de l'artillerie. Celui-ci le refuſoit conſtamment ſous divers prétextes. Enfin, il reçut un billet d'invitation ſur lequel il répondit : *Je ſuis Breton*, & depuis il n'a plus entendu parler de M. de Calonne.

La faveur dont Madame la Comteſſe de Dillon jouiſſoit auprès de la Reine, paroît paſſer à Madame la Comteſſe Jules de Polignac. Elle eſt jolie, douce & honnête, & mérite les bontés dont S. M. voudra bien l'honorer.

Il court une lettre que la Reine de Danemarck Caroline Mathilde eſt ſuppoſée avoir écrite quelques momens avant ſa mort au Roi d'Angleterre ſon frere. La voici :

SIRE !

» J'emploie ce dernier moment que la mort me laiſſe encore, pour vous remercier publiquement des bontés que vous n'avez ceſſé de répandre ſur moi depuis mon exiſtence, & ſur-tout pendant mes fréquentes perſécutions. Je meurs ſans regret, rien ne m'arrête ; pas même ma jeuneſſe, ni les plaiſirs qui auroient

pu m'attendre par la ſuite. Quel charme peut avoir la vie pour une femme qui eſt ſéparée de tout ce qu'elle aime? — De ſon époux, de ſes enfans, de ſes freres! Iſſue de ſang Royal, & moi-même Reine, j'ai mené la vie la plus triſte; & je ſuis un exemple que ni le trône, ni le ſceptre ne préſervent point du malheur. Je quittai ma patrie au printemps de mon âge pour aller dans un royaume éloigné, j'avois un époux que j'aimois, j'eus des enfans dignes de tout mon attachement, & je goûtai le plaiſir céleſte d'avoir dans différentes occaſions contribué en quelque choſe au bonheur de tout un peuple. Mais tout d'un coup (ah, le ſouvenir de cet événement affreux hâte ma derniere heure) je fus précipitée du faîte des grandeurs, je perdis la tendreſſe de mon mari, je fus couverte de honte, accablée de calomnie, & obligée de me ſauver du Royaume, ſans pouvoir ſeulement preſſer contre mon cœur, & baigner des larmes de la plus vive douleur, les fruits de mon ſein maternel. Si j'étois coupable, j'aurois ſupporté le poids de mon crime, je me ſerois cachée dans quelque abyme & j'aurois attendu la malédiction & la mort de celui que j'outrageois ſi groſſiérement. »

» Mais je ſuis innocente — c'eſt d'une main tremblante, déjà couverte de la ſueur de la mort que je vous écris; je ſuis innocente. Dieu mon Créateur & mon juge, devant lequel je vais paroître, en eſt le témoin. Qu'il daigne donc après mon trépas convaincre toute la terre que je n'ai point manqué à la vertu

bleſſé l'innocence, que je ne méritois pas les imputations affreuſes par leſquelles l'artifice d'ennemis ſecrets a ſouillé mon caractere. Croyez-en, Sire, à votre Sœur, croyez-en à une Reine, & plus encore à une chrétienne qui envisageroit avec effroi ſon paſſage de ce monde-ci dans l'autre, ſi ſon dernier aveu étoit un menſonge ? Je meurs avec joie (car le malheureux bénit la mort qui met fin à ſes peines) mais ce qui m'afflige beaucoup plus que les angoiſſes de la mort, eſt de ne voir ici perſonne de ceux que j'aime, qui me ſerre dans ſes bras, qui par compaſſion me conſole dans ces derniers momens & qui me ferme les yeux. Toutefois je ne ſuis point délaiſſée ; Dieu, le ſeul témoin de mon innocence, me regarde d'en haut ſur mon lit de douleur. Mon génie vole autour de moi, & me conduira bientôt dans un lieu où je pourrai prier pour mes amis & même pour mes bourreaux. Portez-vous bien, mon frere, que le Ciel vous comble de ſes graces, ainſi que mon époux, mes enfans, l'Angleterre, le Danemarck & toute la terre. Faites placer mon corps dans le tombeau de nos ancêtres, & recevez les triſtes & derniers adieux de votre malheureuſe *Caroline Mathilde.* »

On commence à trouver quelques exemplaires du grand ouvrage que M. l'Abbé de Condillac, qui a été précepteur de S. A. R. l'Infant Duc de Parme, avoit compoſé pour l'inſtruction de ce Prince. Les connoiſſeurs qui l'ont lu en font le plus grand éloge. L'auteur en a remis un exemplaire à M. le Garde des Sceaux, & ce Chef de la Juſtice en a ordonné l'exa-

men d'après lequel il en permettra ou refusera l'entrée en France. On desire fort qu'elle ne souffre point de difficultés, parce que suivant le jugement des personnes les plus éclairées, il n'est point d'ouvrage plus complet & que d'ailleurs il est unique en son genre. M. l'Abbé de Condillac l'avoit composé, comme je viens de le dire, pour l'instruction de l'Infant Duc de Parme. Lorsque l'éducation fut finie, ce Prince le fit imprimer à Parme, dans l'intention de faire présent de l'édition à son Précepteur qui méritoit cette marque de sa reconnoissance. L'ouvrage fut donc imprimé; mais alors les Prêtres & les Moines crierent avec tant de force, qu'il n'en fut donné que trois exemplaires, l'un au feu Roi, l'autre au Roi d'Espagne & le troisieme au feu Roi de Sardaigne : en vain M. l'Abbé de Condillac réclama son manuscrit ; on le lui refusa. Piqué d'un procédé auquel il ne devoit pas s'attendre, il a revû ses anciens brouillons & a refait son ouvrage qui paroît aujourd'hui en 16 volumes in-8vo, au-lieu de 11 que contient l'édition de Parme. Il avoit présenté son nouveau manuscrit à M. le Chancelier de Maupeou : ainsi ennuyé des longueurs & des difficultés qu'il éprouvoit, on dit qu'il a pris le parti de le faire imprimer chez l'étranger. On croit pourtant que cette édition sort des presses de Lyon & de Rouen. Il est vraisemblable que le public en jouira dans peu, les personnes les plus séveres qui l'ont lue, assurent qu'il ne s'y trouve rien qui puisse attirer l'attention du Gouvernement, M. l'Abbé de Condillac,

dont

dont la réputation eſt faite, eſt trop ſage pour y avoir rien inſéré qui pût mériter ſon animadverſion.

ROMANCE.

Paroles & Muſique de M. le Duc de Nivernois.

Pour jamais à ma Thémire
J'ai donné mon cœur,
C'eſt pour moi qu'elle ſoupire;
Je ſuis ſon vainqueur.
Tous nos bergers veulent vivre
Pour ſuivre
Sa loi:
C'eſt à moi, c'eſt à moi
Qu'elle a donné ſa foi.

L'autre jour ſur la fougere
Le beau Licidas
Vint parler à ma bergere
Qui n'écouta pas.
Elle mépriſe en ſon ame
La flamme
D'un Roi.
C'eſt à moi, c'eſt à moi
Qu'elle a donné ſa foi.

S'il étoit une Déeſſe
Brillante d'appas
Qui vînt m'offrir ſa tendreſſe
Je n'en voudrois pas.
C'eſt à ton cœur où j'aſpire,
Thémire,
Crois-moi.
C'eſt à toi, c'eſt à toi
Que j'ai donné ma foi.

De Paris, le 27 Août 1775.

On a joué hier à Verſailles, la Tragédie intitulée : *Le Connétable de Bourbon*, par M. de Guibert, Colonel au ſervice du Roi, auteur de l'*Eſſai ſur la Tactique ;* ouvrage qui a fait beaucoup de bruit & qui mérite la réputation dont il jouit. On y trouve de beaux vers, de beaux détails, une ou deux Scenes très-bien faites, mais comme piece, on s'accorde à dire que cette Tragédie n'eſt pas bonne. L'Auteur a pris le moment où le Connétable quitte la France pour aller en Eſpagne. Ses partiſans diſent que la trop grande étendue du théâtre a nui à la chaleur du débit & au jeu des acteurs dont on a été peu content : mais on a ſur-tout remarqué comme une choſe très-étrange qu'on ait choiſi, pour jouer à Verſailles, à l'occaſion d'une alliance avec la maiſon de Savoie, une piece où une Ducheſſe d'Angouleme, de cette même Maiſon, trahit les intérêts de l'Etat pour ſatisfaire une animoſité perſonnelle, où l'armée françoiſe eſt vue fuyant devant les Eſpagnols, où un Prince de la Maiſon de Bourbon trahit ſon Roi & ſa Patrie : il faut convenir que cela n'eſt pas adroit. On cite encore quelques vers mal ſonnans pour une oreille royale, entr'autres celui-ci. Le Connétable dit : *j'ambitionne ſur tout*

Le plaiſir peu goûté d'humilier un Roi.

Et d'autres dont le ſens eſt — *Les hommes ſont égaux & le ſujet à la tête d'une armée victorieuſe eſt plus grand que ſon Roi.*

On a donné enfin cet opéra-comique ſi at-

tendu, *la Belle Arſene* : il y a de jolies choſes dans la muſique ; on y retrouve le gracieux de Monſini, mais les paroles ne ſervent qu'à prouver que les vieux poëtes ont le ſort des vieux amans ; ils ne ſont plus écoutés. Le Sr. Favart qui dans ce genre a compoſé tant de pieces agréables, s'eſt fait voir dans celle-ci incapable de commercer déſormais avec les muſes, il faut qu'on lui crie aux oreilles le *Solve Seneſcentem* d'Horace, il eſt temps.

On a, deux ou trois jours après *la Belle Arſene*, donné ſur le même théâtre un petit opéra-comique, qui eſt une ſorte de parodie d'un opéra bouffon Italien, intitulé : *La Colonie* ; la muſique eſt de Sacchini ; les paroles françoiſes ſont d'un de ces rimailleurs dont Paris abonde, c'eſt-à-dire, de ces faiſeurs de vers dont on ne demande pas le nom. La muſique a eu un ſuccès étonnant, ce qui fera beaucoup de tort aux repréſentations de *la Belle Arſene* que l'on continue de jouer.

La requête du Sr. Mercier au Roi, contre Meſſieurs les gentilshommes de la chambre, a excité une grande fermentation. M. de Malesherbes veut bien être le rapporteur de cette affaire au conſeil, & l'on ne doute pas qu'il ne ſoit pour les gens de lettres ; ce qui produira vraiſemblablement de nouveaux réglemens qui réprimeront l'impudence des comédiens ; on n'a jamais tant parlé d'un ſecond théâtre François & cela ſeroit bien à deſirer, mais, dans ce pays-ci comme dans les autres, il eſt très-difficile de créer le bien & très-aiſé de faire le mal : d'ailleurs la littérature de-

puis long-temps doit être accoutumée ici au découragement; c'eſt une des inconſéquences révoltantes de l'eſprit François; cette nation aime le théâtre, les productions littéraires, & elle ne fait rien pour les auteurs dramatiques ni pour les autres écrivains.

M. d'Arnaud continue de donner la ſuite des *Epreuves du Sentiment*. Le nouvel ouvrage qu'il va publier eſt intitulé *Roſalie*. Le ſujet de ce petit morceau eſt très-ſimple. Il s'agit d'une jeune perſonne qui, aimée d'un jeune homme, ſur l'eſpoir d'un mariage prochain, a eu quelque foibleſſe : la mere du jeune homme l'enleve à cette paſſion; Roſalie reſte privée de ſon amant qui en partant ignore qu'il l'a laiſſée enceinte. Elle veut ſe défaire de ſon enfant; un honnête eccléſiaſtique cherche à la retirer de cette idée criminelle; il prend ſoin de l'enfant. Roſalie vit chez une tante qui eſt une fauſſe dévote; cette femme apprend la faute que ſa niece a faite, elle la bannit de ſa préſence; Roſalie abandonnée à la honte, à la miſere, n'a pour ami que l'eccléſiaſtique qui lui donne des ſecours. Elle perd ſa tante dont la haine la ſuit au tombeau. Roſalie eſt déshéritée; enfin près d'expirer & de ſuccomber ſous ſon malheur, elle revoit ſon amant qui reconnoît ſon fils & épouſe la mere. On dit que cette anecdote eſt écrite avec cette chaleur & ce preſſant intérêt que l'auteur ſait répandre dans ſes moindres ouvrages, & qui lui ont mérité dans la littérature le nom de *Peintre du ſentiment*.

L'Académie Françoiſe a donné pour le ſujet

de proſe de l'année prochaine, l'*Eloge du Chancelier de l'Hôpital*, & elle a réſolu, dit-on, que déſormais les pieces de vers ne ſeroient plus que des traductions des meilleurs poëtes grecs & latins. La premiere ſera un morceau d'Homere. Les gens de goût applaudiſſent à ce nouveau réglement ; par-là notre jeuneſſe s'appliquera davantage à connoître les anciens qui en effet ſont les ſeuls modeles qu'on doive ſuivre. Pope a dit très-bien que la Nature & Homere étoient la même choſe.

Ce M. Gilbert, auteur de la ſatyre contre les philoſophes, en prépare une nouvelle où nos filles entretenues ſeront immolées à ſa verve médiſante : cela excite une eſpece de ſoulevement parmi ces Demoiſelles ; on menace déjà l'auteur, on le voue à toutes les furies vengereſſes ; la Dlle. du Thé promet, dit-on, quelques baiſers au poëte qui prendra leur défenſe ; on attend avec impatience le dénouement de cette aventure ; Gilbert eſt l'audacieux Diomede qui s'apprête à bleſſer Vénus : il faut pourtant avouer qu'une ſatyre *au feu d'Enfer*, c'eſt-à-dire, avec toute l'hyperbole de Juvenal, ſeroit bien néceſſaire en ce moment pour corriger cet abus honteux qui dégrade la nation. Dans quelque endroit public qu'on ſe préſente ici, on eſt frappé du ſpectacle inſolent du luxe & de l'indécence de ces filles ; les honnêtes femmes ne ſavent plus où aller ; les promenades, les théâtres, tout eſt infecté de la préſence des courtiſannes. Il ſeroit bien ſingulier qu'un poëte vînt à bout de détruire un vice que n'ont pu ré-

former les légiſlateurs ; il eſt vrai que dans ce pays ſur-tout, les armes du ridicule bien maniées ont plus de pouvoir que le Lieutenant de Police. A propos de ces filles, voici une hiſtoire où elles ont eu quelque part. Une d'elles qu'on appelle Mlle. *Quincy*, avoit donné un rendez-vous à trois différens perſonnages ; les trois galans ſe ſont rencontrés ; au moment qu'ils ſe débattoient & qu'ils ſe plaignoient de la généroſité de la Demoiſelle qui vouloit faire tant d'heureux, a paru un quatrieme amant qui tenoit la Demoiſelle par la main & qui a dit aſſez plaiſamment aux trois autres : *Meſſieurs, je ſuis le véritable amphitrion. Dans une couple d'heures, je pourrai vous ramener Mademoiſelle ; en attendant, je vous conſeille de réfléchir ſur la bizarrerie de la conſtance & ſur la fidélité des femmes* : vous obſerverez que les trois infortunés étoient un Abbé, un homme de robe & un financier, & que celui qui parloit ſi haut étoit un mouſquetaire de 22 ans, qui ne demandoit pas mieux que d'inſulter à la confuſion de ces Meſſieurs.

Je ne vous ai peut-être pas dit que pour augmenter les agrémens du Vauxhall de nos boulevards, on y avoit établi une loterie. L'entrepreneur de cette loterie avoit dernierement expoſé à la tentation publique un cabriolet & un cheval tout équipé. Un militaire, M. Dupin, a tiré un billet ſur lequel étoit écrit *Bon pour.....* & rien de plus. Il demanda à un de ſes amis ce qu'il penſoit de ce billet ; l'ami lui répondit *Bon pour le gros lot.* Le militaire ne ſe l'eſt pas fait répéter

& s'eſt mis dans le cabriolet. L'entrepreneur s'y eſt oppoſé ; grande rumeur : un Avocat ſpectateur s'eſt mêlé de l'affaire, a fait venir le guet, le Commiſſaire : il a requis au nom du militaire que le cheval & le cabriolet fuſſent mis en ſequeſtre : il a exigé qu'on ſcellât la roue de fortune pour être vérifiée devant témoins, & voir ſi les lots énoncés y étoient effectivement.

M. Dupin vient de faire paroître un mémoire qui porte cette épigraphe (*Timeo Danaos & Dona ferentes*). Il dit fort plaiſamment que l'entrepreneur de la loterie eſt un archi-grec ; qu'à l'exemple de ſes ancêtres qui ont attrapé les Troyens avec un cheval, il prétend attraper le public avec un cabriolet & un cheval, bref il demande que le gros lot lui ſoit adjugé, & M. l'Avocat conſulté a ſigné que cela ne pouvoit ſouffrir de difficulté. En attendant, la loterie eſt ſuſpendue, & cela eſt très-bien.

On a découvert ces jours-ci dans une égliſe d'Arras une épitaphe ſinguliere : un homme avoit épouſé douze femmes, & la treizieme l'enterra. Voici l'épitaphe.

Ci git par qui giſoient déjà
Douze femmes, choſe étonnante :
Il comptoit aller juſqu'à trente,
Mais la treizieme l'arrêta.

Le Maréchal de Richelieu qui conſerve ſa gaité malgré les tracaſſeries de ſon procès, a envoyé de la façon la plus ingénieuſe ce qu'on appelle en françois *promener*, un homme

dont la familiarité le fatiguoit : cet importun étoit un commerçant de Bordeaux qui, tandis que M. de Richelieu étoit Commandant de la Guyenne, vivoit avec lui dans une espece d'intimité. La province rend quelquefois les grands plus accessibles. Cet homme qui ignore les nuances de la capitale, vient à Paris, dine chez le Maréchal, l'accompagne au spectacle, & lui dit à la fin de la piece : *M. de Richelieu, qu'est-ce que nous faisons aujourd'hui.— Moi, répond le Maréchal, je vais me faire f....., je vous conseille d'en faire autant.* On ne sauroit dire plus plaisamment une grossiéreté à un importun ; il aura sans doute compris le sens de la réponse.

Un Abbé vient de composer une Ode *sur la raison*, où il y a d'assez belles choses; il s'obstine à ne la point publier : on a retenu ces trois vers à propos des horreurs de la superstition qui font courir les Portugais à l'exécution des *Auto-da-fé*.

Ce sont ces êtres raisonnables
Qui verront brûler leurs semblables,
Comme on voit fumer un tison.

Le bal de l'Ambassadeur de Sardaigne a produit plusieurs aventures divertissantes, entr'autres celle-ci. Un financier qui a une jolie femme n'en reste point à la possession des douceurs de l'hyménée ; il entretient aussi une maîtresse. L'épouse délaissée est venue au bal avec une société : on lui a montré l'objet de l'infidélité de son mari ; elle a couru prendre

chez un marchand, un Domino de même couleur que celui de la fille, elle eſt rentrée dans le bal, a ſaiſi l'occaſion où ſon mari s'étoit ſéparé de ſa maîtreſſe, & s'eſt empreſſée d'aller le trouver. Le financier dans l'erreur croyant toujours que c'étoit ſa maîtreſſe, a continué ſa converſation qui rouloit ſur ſa femme, dont il diſoit beaucoup de mal; celle-ci l'a écouté patiemment, & à la fin de l'entretien l'a invité de venir dans un jardin qui eſt au bout de la ſalle; là elle s'eſt démaſquée, a accablé de reproches ſon mari qui eſt devenu immobile d'étonnement; celui-ci a fini par demander pardon & par promettre qu'il ne reverroit plus la fille.

Les maris ne ſont pas toujours les malheureuſes victimes de l'amour, c'eſt ce que prouve une petite hiſtoire arrivée depuis peu de temps à la femme d'un perruquier. C'étoit dans les derniers momens du miniſtere de M. de la Vrilliere. Cette femme avoit ſu obtenir par le crédit de ſon amant qui occupoit une place conſidérable dans l'égliſe, une lettre de cachet contre ſon mari. On devoit venir le prendre dans ſon lit; l'officier chargé de cette honnête commiſſion, par un haſard ſingulier, connoiſſoit l'époux; il en eut pitié, le fit avertir du coup qu'on lui préparoit. Le mari feint un voyage de deux jours; l'officier de Police paroît à heure indiquée au milieu de la nuit, fait grand bruit à la porte, on lui ouvre, il demande Monſieur un tel; la Dame répond qu'il n'y eſt point — oh! il doit y être, reprend l'officier de juſtice. Obſtination de la part de

l'épouſe à dire que ſon mari n'eſt point à la maiſon, obſtination de la part de l'officier à vouloir abſolument qu'il y ſoit; il fait plus, il va à la chambre à coucher malgré Madame, ouvre les rideaux du lit. — Allons, Monſieur, levez-vous, c'eſt de par le Roi. On ne répondoit point, on apporte de la lumiere, on trouve un homme fort déconcerté qui à la vérité n'étoit pas le mari de la Dame, mais l'objet de ſes affections & pour l'amour duquel on vouloit ſe défaire du mari. On le ſaiſit; il a beau dire qu'il n'eſt pas Monſieur un tel, qu'on ſe méprend. — Il n'eſt pas poſſible, Monſieur, l'impoſture eſt trop groſſiere, Madame eſt d'une vertu qui nous répond que ce ne peut être que ſon mari qui partage ſa couche. Malgré les repréſentations & les cris des deux amans, on conduit en priſon le prétendu perruquier qu'on avoit de force revêtu de l'habit de poudre de l'homme dont il tenoit la place; vous jugez qui dut rire, ce fut le véritable amphytrion, le pauvre mari, qui par ce moyen fut vengé & de ſa femme & de ſon rival. Le détenu confeſſa ſon aventure & obtint enſuite ſa liberté.

Le temps des vacances eſt mortel à notre littérature, elle n'a pas beſoin de ce nouvel obſtacle pour être reſſerrée dans des limites qui tous les jours deviennent moins étendues. Je remarque qu'il n'y a jamais eu moins de productions littéraires; le peu d'accueil qu'on fait aux littérateurs, ou l'eſprit de cabale & d'intrigue qui a gagné ceux qui le ſont; voilà peut-être les cauſes de cette pénurie.

De Paris, le 30 Août 1775.

On récite tous les ans le jour de la St. Louis, un panégyrique de ce ſaint, en préſence de l'Académie Françoiſe; un abbé nommé *Gros de Beſplas*, ſacrifiant à la mode & à l'intérêt comme la plupart des auteurs médiocres, n'a pas manqué de remplir ſon diſcours d'éloges pour les philoſophes. Vous obſerverez que ce Monſieur eſt prêtre; il a été beaucoup applaudi par le parti, le ſuccès a paru complet. Cependant on a cherché à dégrader le piédeſtal que la philoſophie lui élevoit. On a découvert qu'il y avoit dans la chapelle où s'eſt débité ce diſcours beaucoup de canaille gagnée pour lui prodiguer des applaudiſſemens; je ne ſais donc aujourd'hui ſi ſon diſcours paroîtra imprimé, parce qu'il pourroit ne pas ſoutenir l'idée que ſes partiſans en ont voulu donner. Tout cela ne ſert qu'à confirmer les honnêtes gens dans l'opinion que toute ſecte eſt mépriſable, parce que la partialité & les manœuvres s'en mêlent; ces légiſlateurs de notre parnaſſe prouvent bien qu'ils ſont des hommes & des petits hommes bourſoufflés d'un faux fanatiſme; mais Voltaire mort, toutes ces brigues ſi honteuſes pour les arts, tous ces ſuccès ſi peu mérités, ces prix diſtribués avec une affectation qui n'a point d'exemple, aux productions des proſélites, tout cela ſuivra au tombeau le poëte chef de parti.

Les théâtres languiſſent, cependant la *Colonie* continue de réuſſir beaucoup. La muſique de Sacchini enleve tous les ſuffrages. Notre ſallon de peinture cette année eſt aſſez médiocre,

& prouve bien qu'une épidémie générale a gagné tous les arts ; beaucoup de portraits, entr'autres ceux de Voltaire, de Gluck, &c. Il n'y a pas juſqu'à la Arnoult qui, dans cette eſpece de Lycée, n'ait ſa ſtatue, c'eſt-à-dire, ſon buſte en marbre ; un nombre infini de courtiſannes s'y reproduit à nos yeux, ſoit dans la peinture à l'huile, ſoit en miniature. Cette année le crayon du célebre Cochin n'a pas ſa touche ordinaire, il eſt aiſé de ſentir qu'il baiſſe. Beaucoup de peintres qui jouiſſent d'une réputation, ont refuſé de mettre au ſallon, ce qui a excité beaucoup d'humeur dans l'académie de peinture ; elle parle même de renvoyer de l'académie ceux qui ne voudront pas expoſer leurs ouvrages au ſallon.

Linguet dans ſon journal a inſéré un morceau aſſez plaiſant ; c'eſt l'éloge du cheval de Caligula ; on ſe rappelle que ce cheval fut nommé conſul par la pleine autorité de ſon maître. Les *chercheurs d'alluſions*, ces gens qui trouvent par-tout de la politique & de la critique cachée, ont imaginé que Linguet avoit en vue quelques-uns de nos principaux perſonnages ; au reſte cela fait reſſouvenir d'une épigramme que l'on fit il y a quelques mois à propos de ſix conſuls nommés dans une de nos villes principales.

Caligula grand Empereur
Fit ſon cheval conſul de Rome ;
De Caſtres notre Gouverneur
A bien plus fait que ce grand homme,
Car il a fait tout d'une voix
Six ânes conſuls à la fois.

La création des *Meſſageries en poſte*, a excité quelques mécontentemens parmi cette eſpece d'hommes toujours prêts à médire des Miniſtres; ce qui fait voir la peine qu'on éprouve à ſatisfaire le public, lors même qu'on s'occupe de ſon bonheur; M. Turgot n'en eſt pas moins actif à pourſuivre ſes projets de réformation, & il montre qu'un grand homme doit s'occuper de faire le bien, ſans eſpérer la moindre reconnoiſſance; on peut dire des hommes : *O ingratum genus!*

Il s'eſt lu dans quelques ſociétés deux manuſcrits bien méchans, & tiſſus d'un bout à l'autre des calomnies les plus injuſtes. L'un eſt intitulé : *Seconde lettre de M. Terrai à M. Turgot.* Le ſecond pamphlet eſt contre M. de Vayſnes, premier commis des finances : il n'eſt pas moins atroce que le précédent, mais il eſt au moins écrit avec quelque eſprit.

On répand cette épigramme à propos du commentaire de la Henriade, ouvrage de la *Beaumelle*, publié par M. Fréron; vous vous rappellez qu'il a pour frontiſpice une eſtampe qui repréſente M. de Voltaire entre la Beaumelle & Fréron, & que ce livre ſe vend chez le Jay, libraire connu pour débiter les nouveautés.

Entre la Beaumelle & Fréron
Le Jay vient de placer Voltaire;
Ce ſeroit un nouveau calvaire
S'il n'y manquoit le bon larron.

Un mauvais plaiſant a demandé quel étoit dans ce *trio* Jeſus crucifié ?

On ſait quels maux affreux & de toute eſpece, les différentes guerres civiles ont produits; il eſt bien à craindre pour l'humanité que la querelle des Américains Anglois avec les Anglois d'Europe, n'ajoute encore de nouvelles atrocités à l'immenſité de celles que nous connoiſſons. Déjà on nous raconte cette anecdote de l'incendie de la ville de Charleſtown.

» Dans la confuſion générale, tandis qu'une partie de la ville étoit en feu, un ſoldat Ecoſſois des troupes du Roi enfonça la porte d'une maiſon : il pénetre dans l'intérieur, & y trouve une femme de la plus grande beauté, tenant par la main ſa fille âgée de cinq ans, & qui alloit monter à la chambre de ſon mari malade, pour l'aider à ſe ſauver. Le ſoldat, frappé de ſa beauté, commence d'abord par la preſſer de ſatisfaire à ſa paſſion, en lui déclarant qu'il n'y avoit pas de temps à perdre. L'inutilité de ſes inſtances le fait bientôt après recourir aux menaces & à la violence, ſans aucun égard pour les prieres de la mere & de l'enfant, toutes deux proſternées à ſes pieds. La petite innocente qui voyoit ſa mere ſe débattre contre ce monſtre, croyoit qu'il vouloit la tuer, & elle le prioit de ne pas ôter la vie à ſa mere. Les cris de la mere & de l'enfant parvinrent juſqu'à la chambre où le mari étoit couché. Quoiqu'il fût au lit depuis long-temps, il s'efforce de deſcendre, ſe ſaiſit d'une épée, & ſe traîne juſqu'à la chambre où il entendoit du bruit. La fureur lui donnant des forces, il paſſe ſon épée à travers le corps du ſoldat. Le malheureux, quoique bleſſé à mort, a en-

core le temps de ſe retourner pour voir d'où lui étoit porté le coup : il reconnoît ſon frere, & meurt. L'époux infortuné voit en même temps ſa femme évanouie, ſa fille attaquée de mouvemens convulſifs, & ſon frere expirant ; il s'écrie : *J'ai tué mon frere !* & tombe ſans connoiſſance. La garde qui l'avoit ſuivi, avoit à peine entendu cette exclamation de ſon maître, qu'elle vit les flammes percer de toutes parts. Elle court auſſi-tôt, dans l'eſpoir de trouver du ſecours pour ces infortunés : il n'eſt déjà plus temps : le plancher s'étoit abymé ſous eux, & ils étoient enſévelis dans les ruines. »

LA SENSIBILITÉ PHYSIQUE.

CHANSON très-philoſophique tant par la netteté des idées lumineuſes qui en caractériſent le fonds, que par le choix des expreſſions de génie & Néologiques, qui, dans les détails, reſpirent le goût exquis de la ſingularité. Traduction nouvelle de l'Anglois.

Un peu d'*Eſprit philoſophique*,
Diſoit Milédi Bellaſton,
Du vieux *amour métaphyſique*,
Proſcrit le ton,
Milord Boſton :
Berger délicat, je vous donne,
En riant d'un vain préjugé,
Votre congé, en abrégé,
Votre tendreſſe trop mignone,

Ne produit pas les réſultats
Dont mon ſexe éclairé fait cas.

MILORD.

De l'air dont tout ceci ſe mene,
Je rougis pour vous, Milédi!
Achevons du moins la ſemaine.
Quoi! pris lundi?
Quitté jeudi?

MILEDI.

Milord permet-il qu'on réponde,
Qu'en lui toujours on trouveroit
Un Amant froid,
Et mal-adroit!
Ma ſenſibilité profonde
Veut, j'en conviens,
De grands moyens;
Milord l'a réduite *à des riens.*

MILORD.

Ne parler que d'unir nos ames,
Le jour de notre arrangement!
Me montrer les plus pures flames
Et l'engoûment
Du ſentiment!
Milédi, quand vous vous rendites,
En modérant, comme un bon cœur,
Avec pudeur,
Mon trop d'ardeur,
En propres termes, vous me dites:

» Ne paſſez point
» Un certain point !
» Qu'eſt-il beſoin
» D'aller ſi loin ?

MILEDI, *d'un ton doctoral.*

Des feux, *par trop légers* des ames,
Doivent naître des feux *plus forts ;*
Je déteſte les pâles flames,
Et certains torts
De nos Milords ! —
L'amant qui trouve tout poſſible,
Eſt l'amant que je rends heureux !
Moi, je lui veux
Des ſens tout neufs,
Et lorſque je me dis ſenſible ;
Par-là, j'entens
Que j'ai des ſens
Agiſſans & réagiſſans.

MILORD.

Quel aveu noble ! Adieu, Madame ;
Quel plaiſir j'ai !
J'ai mon congé. —
Permettez-moi d'avoir une ame ;
C'eſt mon bonheur
D'avoir un cœur !
C'eſt un mal pour vous & les vôtres ;
Ou plutôt, pour vous ce n'eſt rien !
Moi, c'eſt mon bien,
Mon grand moyen !
Je vais l'offrir dans Londre à d'autres.

En ce pays
S'il eſt ſans prix,
Dans huit jours je pars pour Paris.

Couplet ajouté & riſqué par le Traducteur.

Milord eſt à préſent en France,
C'eſt-là vraiment
Son élément!
Ce qu'on y prend de préférence,
C'eſt un Amant
A ſentiment.
Pour les Philoſophes Angloiſes,
Ce Bonhomme n'étoit point fait!
Mais en effet,
Il eſt le fait
Des cœurs tendres de nos Françoiſes!
Et ſur-tout à
Paris s'il va,
Ce doit être à
Qui le prendra?

De Verſailles, le 1 Septembre 1775.

Le Roi entrant au dernier Conſeil d'Etat, dit aux Miniſtres d'un air ſatisfait, que M. Turgot venoit de lui faire part d'un projet qui lui avoit fait le plus grand plaiſir, qu'il s'agiſſoit du cadaſtre de tout ſon royaume & d'établir une impoſition égale entre tous ſes ſujets. Tous les Miniſtres garderent le plus profond ſilence; S. M. étonnée voulant ſavoir la cauſe qui fermoit toutes les bouches, un d'entr'eux

qu'on dit être M. de Muy, prit la parole & dit : « Sire, l'étonnement que Votre Majeſté » voit dans ſon Conſeil eſt fondé ; M. Turgot ne » doit point ignorer qu'il y a plus de 200 ans » qu'on a eu le projet de travailler à un ca- » daſtre général, mais qu'on a toujours re- » connu l'impoſſibilité de le mettre à exécu- » tion ; les plus habiles Miniſtres de Louis XIII, » de Louis XIV & de Louis XV y ont penſé, » mais ils ont été forcés de renoncer à leur » projet. Outre les ſommes immenſes qu'une » pareille opération coûteroit à l'Etat, elle » le bouleverſeroit en même temps, ſans ap- » porter un remede auſſi prompt que réel au » ſoulagement des peuples, tel eſt mon avis » que je ſoumets à la déciſion des Miniſtres » ici préſens. » Chacun a opiné de même, & le Roi s'eſt réſervé *in petto* ſa façon de penſer.

On chuchote une aventure du Bal que le Comte de Viry a donné à Paris pour le mariage, la voici : Après le banquet la Reine s'étoit retirée avec la ſuite, & étoit rentrée peu de temps après très-maſquée dans le bal. Sur les trois heures du matin, elle ſe promenoit avec la Ducheſſe de la Vauguyon, ces deux maſques furent acoſtés par un jeune Seigneur étranger qui étoit démaſqué & leur parla long-temps, les prenant pour deux femmes de qualité de ſa connoiſſance, & qui même lui avoient donné rendez-vous ; la mépriſe donna lieu à une converſation ſinguliere qui amuſa d'autant plus S. M. que les propos furent vifs, légers, agréables ſans qu'ils puſſent l'offenſer ; deux

hommes maſqués ſurvinrent, ſe mirent de la partie; après avoir beaucoup ri, on ſe ſépara; les deux Dames témoignerent vouloir s'en aller, le Baron Allemand les reconduiſit, un carroſſe de remiſe fort ſimple ſe préſenta. Quand il fut queſtion d'y monter, Madame de la Vauguyon ſe démaſqua, jugez de la ſurpriſe de l'Ecuyer, & comme elle augmenta. Quand en ſe retournant, il reconnut également l'autre Dame qu'il tenoit ſous les bras & qui venoit auſſi de ſe démaſquer! le reſpect & une ſorte de confuſion ſuccéderent à la familiarité; l'affabilité de la charmante Princeſſe raſſura pourtant l'étranger qui, d'ailleurs ayant eu précédemment pluſieurs fois l'avantage de faire ſa cour à S. M. & d'en être bien connu, n'avoit à ſe reprocher que les plaiſanteries que les maſques autoriſent ſur-tout en France. La Reine le quitta en lui recommandant le ſecret, il l'aura gardé ſans doute, mais bien inutilement, puiſque deux ou trois ſpectateurs qui ſe trouvoient là par haſard n'ont pas eu la même diſcrétion. Au reſte l'étranger qui autant diſtingué par les graces du corps & celles de l'eſprit que par ſa naiſſance, méritoit bien la faveur qu'il a reçue du ſort. Quelques jours après, s'étant trouvé ſur le paſſage de la Reine, elle lui demanda s'il avoit gardé ſon ſecret, avec un ton qui peut faire croire que ce ſecret lui importoit peu.

Par reſpect pour *Madame*, l'étiquette dans les fêtes pour ſon mariage a été changé. Il a été réglé que Madame de Piémont auroit le pas après la Reine juſqu'à ſon départ, ſans pour-

tant que cela tire à conſéquence contre les Princeſſes Tantes & autres. En revanche, on aura à Chamberry la même courtoiſie pour Madame qui y eſt allée avec ſon époux. Ce mariage a procuré des préſens très-magnifiques de part & d'autre, & les millions ont été encore cette fois prodigués. La fête donnée par le Comte de Viry a été ſuperbe & admirablement ordonnée. Cet ambaſſadeur n'a reçu de ſon Roi pour y ſubvenir que 75,000 livres & y a mis du ſien une fois autant.

De Paris, le 3 Septembre 1775.

DANS la diatribe adreſſée *à l'Auteur des Ephémérides* par M. de Voltaire, on trouve le paſſage ſuivant : « Quand nous approchâmes » de Pontoiſe, nous fûmes tous étonnés de » voir 12 à 15,000 payſans qui couroient » comme des fous en hurlant, & qui crioient, » *les bleds, les marchés, les marchés, les bleds.* » Nous remarquâmes qu'ils s'arrêtoient à cha- » que moulin, qu'ils démoliſſoient en un mo- » ment, & qu'ils jettoient bled, farine & ſon » dans la riviere : j'entendis un petit Prêtre » qui, avec une voix de Stentor, leur diſoit : » Saccageons tout, mes amis, Dieu le veut ; » détruiſons toutes les farines pour avoir de » quoi manger. Je m'approchai de cet homme ; » je lui dis, Monſieur, vous me paroiſſez » échauffé, voudriez-vous me faire l'honneur » de vous rafraîchir dans ma charrette, j'ai de » bon vin. Il ne ſe fit pas prier : mes amis, » dit-il, je ſuis habitué de paroiſſe. Quelques-

» uns de mes confreres & moi, nous conduisons ce cher peuple, nous avons reçu de » l'argent pour cette bonne œuvre; nous jettons tout le bled qui nous tombe ſous la » main de peur de la diſette ; nous allons » égorger dans Paris tous les boulangers pour » le maintien des loix fondamentales du Royaume; voulez-vous être de la partie ?...&c...» Cette brochure a été imprimée & vendue publiquement. M. de la Harpe, un des coopérateurs du *Mercure de France*, en a fait un extrait dans le volume du mois d'Août, & y a inſéré le paſſage que je viens de tranſcrire. De là, grande rumeur dans l'aſſemblée du Clergé, qui, ſe croyant inſulté dans ſes membres, en a porté plainte au Roi, & il eſt émané un arrêt du Conſeil d'Etat qui ſupprime & la brochure & les pages du Mercure où ſe trouve l'extrait, & ordonne que le Cenſeur du Mercure ſera rayé de la liſte des Cenſeurs Royaux. Voilà bien du bruit pour peu de choſe.

On vend ſous le manteau une diatribe des plus ameres, intitulée : *Lettres d'un Profane à M. l'Abbé Beaudeau, très-vénérable de la ſcientifique & ſublime loge de la franche économie.* C'eſt encore un libelle contre M. de Vaines, ſucceſſeur de M. le Clerc, premier commis des finances, dans lequel pluſieurs autres perſonnes attachées au Contrôle général ſont également maltraitées. Il fait beaucoup de bruit.

On eſt forcé de tolérer, dans une grande ville comme Paris, des maiſons de débauche que les bonnes mœurs proſcrivent. Mais lorſ-

que celles qui les tiennent portent l'abus jusqu'à séduire de jeunes personnes, & les soustraire à leurs familles, & de jeunes femmes à leurs maris, alors la justice sévit avec rigueur contre celles qui en sont convaincues ; c'est ce qui vient d'arriver. Une de ces appareilleuses célebres, Madame Gourdan, connue sous le nom de *la Comtesse*, vient d'être décrétée de prise de corps : elle s'est soustraite par la fuite au décret prononcé contre elle : on a été saisir & mettre le sceau sur ses meubles, mais comme elle a été avertie, elle a emporté sa vaisselle & ses effets les plus précieux, & n'a laissé que les gros meubles qu'elle n'a pas eu le temps de faire enlever. Malgré cela, on a prisé ce qui reste à 70,000 livres : on peut juger par-là de sa fortune.

Un nommé Dangé, homme de confiance de M. le Maître, ci-devant Trésorier général de l'artillerie, vient d'être condamné au fouet, au carcan & aux galeres, & à être conduit sur un âne avec deux quenouilles, pour avoir épousé deux femmes à la fois, déclaré bigame, &c..... Ce malheureux a non-seulement trahi la confiance de son bienfaiteur, abusé de ses fonds, mais trompé indignement une jeune personne qu'il n'avoit pu séduire. La sentence a été rendue par contumace, parce qu'il s'est évadé. Dans le contrat de sa seconde femme, il avoit pris des titres qu'il n'avoit pas, s'étoit dit Comte, &c.....

M. de Marmontel s'étant endormi il y a quelques jours chez Madame Necker après le dîner, on le couronna d'une branche de lau-

rier ; il fit en s'éveillant l'impromptu qu
voici :

Et je dormois ſur le trépied ;
Je me crus couronné du rameau de Virgile.
Non, Muſe, non ; gardez votre rameau fragile,
Je préfere le don que m'a fait l'amitié.

Madame Necker lui répondit ſur les mêm
rimes :

Ou trône ou tabouret, tout vous ſert de trépied ;
Caton (*) vous décerna le rameau de Virgile :
Sur d'autres ce rameau pourroit être fragile ;
Mais il eſt immortel placé par l'amitié.

Et voilà le ton & l'eſprit de nos aréopage
littéraires.

De Paris, le 9 Septembre 177

M. de Malesherbes ne s'en eſt point tenu
à l'acte de juſtice qu'il a fait éclater, en ſe
tranſportant à la Baſtille pour rompre les fer
d'une infinité de priſonniers : il s'occupe du
projet de créer un tribunal dont la ſeule fonc-
tion ſera l'examen des lettres de cachet ; de
ce tribunal le rapport paſſera à M. de Males-
herbes qui, à ſon tour, en inſtruira le Roi
dans ſon Conſeil ; on ne ſauroit exprimer com-
bien les précédens Miniſtres avoient abuſé de
ce cruel moyen du deſpotiſme ; il n'eſt pas
poſſible de ſe figurer le nombre des victimes

(*) M. Thomas.

qu'au nom du Roi ils ont immolées à des caprices, à des vengeances particulieres ; jamais homme d'Etat ne s'eſt montré ſous des traits plus chers que ceux ſous leſquels nous voyons M. de Malesherbes ; puiſſe une baſe ſi néceſſaire à notre bonheur n'être point renverſée !

Le Roi a donné une nouvelle preuve d'amour pour la vérité à propos du *Connétable de Bourbon* : on propoſoit d'en retrancher les hardieſſes qui paroiſſoient déplacées à Mrs. les valets de Cour ; *Non*, a répondu le Roi, *je veux qu'on repréſente cette piece comme l'auteur l'a compoſée*. Il ſeroit à deſirer que le Gouvernement prît cette nobleſſe d'ame de ſon maître, qu'on briſât les chaînes dont aujourd'hui on garrotte notre pauvre littérature qui eſt dans un état miſérable. On ne paſſeroit pas une ligne à un malheureux auteur, tandis que le prétendu ordre des avocats, qui n'eſt plus à préſent qu'un corps de barbouilleurs & de calomniateurs effrontés, nous inonde de plats mémoires, où la réputation des citoyens eſt déchirée impunément.

M. Guibert n'a pas remporté le prix de l'Académie Françoiſe, qui depuis pluſieurs années ne s'eſt point démentie dans ſa ferme réſolution de couronner le Sr. de la Harpe. Le public s'eſt plu à venger ce premier auteur, bien digne d'avoir entrepris l'*Eloge de Catinat*; il ſe trouve dans cet ouvrage des morceaux ſublimes ; en voici un qui frappe tout le monde, & qu'on ne ſauroit trop mettre ſous les yeux des vrais Philoſophes. « Dans la ſituation où » nous ſommes, ce ſont de grandes vertus qu'il

» nous faut plutôt que de grands talens; de
» grands talens jetteront un éclat paſſager, ils
» peuvent nous donner quelques ſuccès & pal-
» lier nos maux, mais de grandes vertus, &
» ſur-tout des vertus auſteres peuvent ſeules
» régénérer la nation; oui, ce ſont des vertus
» que j'appelle au ſecours de mon pays; ce
» ſont celles de Catinat que j'évoque de ſa
» tombe, & dont je voudrois entourer les
» berceaux de nos enfans; c'eſt ſur-tout ſon
» dévouement au bien public, ſon indiffé-
» rence pour la fortune, ſon déſintéreſſement;
» avec une ſeule génération imbue de ſes prin-
» cipes, tous nos maux ſeroient réparés. L'Etat
» eſt accablé de dettes, le peuple gémit ſous
» le poids des impôts : eh! malheureux que
» nous ſommes, ces maux ſont notre ouvrage;
» c'eſt nous qui affligeons le trône; c'eſt nous
» qui fomentons les abus; c'eſt nous qui en
» ſommes les complices; que peut le Souve-
» rain le plus heureuſemeut né, au milieu de
» cet eſprit univerſel de dépravation & d'a-
» varice? on abuſe de tous ſes mouvemens;
» on trompe ſes vertus, on égare ſa bienfai-
» ſance; à peine peut-il ſuffire à repompe
» par les oppreſſions du fiſc l'or que nos com
» plots lui arrachent; il paſſe ſa vie à fair
» des malheureux au loin, & des ingrats au
» tour de lui. Ayez le déſintéreſſement, la
» noble économie de Catinat; ô vous d'abor
» freres de notre jeune Monarque, vous qu
» le devoir fait ſes premiers ſujets, & la na
» ture ſes premiers amis; ô vous enſuite prin
» ces de ſon ſang, grands du royaume, homme

» principaux de tous les états, qui entourez
» le trône, & qui vivez de ſes faveurs, ſongez
» que vous compoſez au plus quatre ou cinq
» mille individus, & que vous dévorez la ſubſ-
» tance de pluſieurs millions d'hommes, imitez
» Catinat ; ſachez comme lui vous contenter
» de peu, & répondre *j'ai tout ce qu'il me*
» *faut*; rendez des richeſſes à l'Etat, d'abord
» en exigeant moins de lui, & enſuite en atta-
» chant plus de prix à l'opinion, à l'honneur,
» en groſſiſſant le tréſor du Souverain par ce
» ſupplément intariſſable ; ô vous particuliè-
» rement qui courez la carriere que Catinat a
» courue, c'eſt à vous qu'il a laiſſé ce bel
» exemple ; ſans doute il vous faut un ſalaire,
» ce ſalaire eſt le juſte prix de votre temps,
» de vos dangers, de vos travaux ; c'eſt ce
» dédommagement que l'Etat vous doit pour
» vos héritages quelquefois négligés ; il vous
» faut des récompenſes, eh ! qui plus que Ca-
» tinat tâcha d'en mériter ? qui ſentit avec
» une joie plus franche & plus noble les hon-
» neurs qu'il obtint ? mais que ces récompenſes
» conſiſtent plutôt en honneurs qu'en argent ;
» qu'avez-vous beſoin de vous environner de
» luxe? le luxe vous confond avec les autres
» profeſſions, & une pauvreté noble vous diſ-
» tingueroit d'elles..... Ah ! ſi le ſort vous a
» donné un aſyle champêtre, aimez cet aſyle,
» comme il aima St. Gratien ; ſachez vous y
» retirer dans les temps d'inaction ; & quand
» l'injuſtice vous opprime, n'allez pas montrer
» à la Cour un viſage mécontent, ou une
» vieilleſſe inutile ; courez à la campagne ; là

» on met à couvert ſa fierté & ſa vertu ; là » les dignités s'évanouiſſent ; les reſſentimens » ſe calment, l'ambition n'a plus d'alimens, » les événemens des Cours ne paroiſſent plus » que les ſonges de l'hiſtoire, & le nom des » Rois eſt à peine entendu. » Mentor n'eût pas donné d'autres conſeils, & ne ſe fût pas exprimé autrement ; il eſt inconcevable que l'Académie ne ſe ſoit pas défaite de cet eſprit de partialité qui la déshonore, & qu'elle n'ait point accordé le prix à ce diſcours, tandis que celui du Sr. de la Harpe n'eſt que la production d'un bel-eſprit deſſéché. Voilà des choſes, & non des paroles. L'acclamation de tous les gens de bien & des vrais connoiſſeurs doit conſoler M. Guibert du peu de ſuccès qu'a eu ſon *Connétable de Bourbon*, quoique les Princes l'aient honoré de leurs applaudiſſemens ; mais en littérature nous en appellons au public.

Il paroît un drame en trois actes, & en vers de M. Blin-de-Saintmore, Auteur d'*Orphanis*, où il ſe trouve quelques vers aſſez bien faits ; le ſujet de cette piece annonce de l'intérêt : une mere tendre eſt réduite aux plus cruelles extrémités de l'indigence ; un de ſes fils ſe donne pour un coupable que la juſtice fait chercher ; on avoit attaché une récompenſe à cette découverte. Il eſt vrai que de telles ſituations paroiſſent forcées, & bleſſent le vraiſemblable ; le plaiſir diminue dès qu'on ſoupçonne du romaneſque. L'Auteur qui fait aſſez bien des vers, d'ailleurs ayant peu de ces traits qui partent du génie, a joint à

ſa piece des poéſies fugitives qui offrent une verſification facile, coulante, mais ſans phyſionomie.

Il s'eſt fait ces jours-ci un vol aſſez ingénieux au parterre de l'opéra : un étranger venoit ſouvent y prendre place, parce que c'eſt l'endroit le plus favorable pour le ſpectacle ; un filou ſait qu'il avoit de très-belles boucles de diamans ; il en fait faire de fauſſes, & qui avoient beaucoup d'apparence ; il ſe met à côté de l'étranger ; ils entrent en converſation, le filou ſe plaint des voleurs qui ſe gliſſent par-tout, il dit : *Je vais ôter mes boucles, parce que quelques-uns de ces coquins pourroient me les dérober ;* l'étranger enchanté de l'avis, ſuit l'exemple de l'adroit intriguant, il ôte auſſi ſes boucles, & les met dans ſa poche, mais qu'eſt-il arrivé, le ſpectacle fini, l'honnête homme veut mettre ſes boucles, les cherche & ne les trouve plus.

L'Abbé Raynal qui paſſe pour être l'Auteur du fameux ouvrage de *l'Hiſtoire politique des Indes*, a reçu ordre de la Cour de s'expatrier. C'eſt une ſatisfaction qu'on a voulu donner au Clergé qui l'a ſollicitée vivement ; cela n'empêchera point que cette production, où à la vérité il y a beaucoup de choſes à reprendre, ne renferme des morceaux très-eſtimables.

Vous ne ſauriez croire combien le nouvel établiſſement des voitures publiques a d'ennemis ici. Cela ne vous ſurprendra plus quand vous aurez appris que les fermiers dont le Roi réſilie les baux, tenoient le plus grand état, recevoient beaucoup de monde, donnoient fré-

quemment des fêtes magnifiques, & conſéquemment avoient acquis un grand nombre de partiſans. Une infinité de gens craignent de perdre les bons dîners qu'ils trouvoient chez Madame Herbert, chez M. de Chanteclair, &c. & crient que cette opération ruine 20,000 perſonnes, tandis que dans le fait, en ne comptant pas les paraſites, il n'y a guere qu'une cinquantaine de fermiers & de commis qui en ſouffrent; & quels motifs ont-ils pour ſe plaindre? le Roi eſt le pere de tous ſes ſujets; l'eſprit de juſtice qui eſt celui du miniſtere actuel, n'a pas permis que le bien public fût acheté au prix de la ruine de quelqu'un. S. M. tient compte aux fermiers actuels, des bénéfices qu'ils auroient faits juſqu'à la fin de leurs baux & les indemniſe de la perte qu'ils feront ſur la vente de tout ce qui ſervoit à leur exploitation; pourquoi ces gens avides & dérangés ont-ils, comme leurs mémoires le diſent, monté leurs dépenſes, contracté des engagemens, diſpoſé des arrangemens de famille ſur un fond qui ne leur appartenoit pas? Ils regardoient ſans doute le renouvellement de leurs baux comme un droit acquis par la longue jouiſſance, & cette longue jouiſſance ne pouvoit-elle pas dicter au Roi qui rentre dans ſon domaine, cette réponſe à leurs plaintes; *vous avez aſſez gagné.* Au reſte, tous les gens ſenſés deſiroient depuis long-temps qu'un établiſſement dont l'Allemagne offroit l'exemple, fit ſuccéder ici la célérité que peuvent procurer des relais placés de deux en deux lieues, à l'inſupportable lenteur de nos co-

ches qui font mourir les voyageurs d'ennui, expoſent les marchandiſes à des avaries par la longueur du tranſport, & arrêtent l'activité du commerce, qui demande une circulation rapide.

Le nouvel établiſſement accroit les revenus du Roi en faiſant le bien des ſujets. Le prix des places ſera moindre ſur pluſieurs routes, & n'éprouvera ſur d'autres qu'une légere augmentation inférieure aux frais d'auberges que l'accélération de la courſe économiſe aux voyageurs; le ſurplus du tarif eſt, ainſi que ce qui concerne le privilege excluſif, abſolument conforme au règlement approuvé par arrêt du Parlement du 5 Septembre 1760. Il eſt vrai que les fermiers des meſſageries ſe relâchoient ſouvent des droits qu'ils étoient autoriſés de percevoir, mais nous devons également attendre des modérations & des facilités de la part d'une adminiſtration royale, ce qui eſt maintenant ſynonyme à paternelle, dans les occaſions où le bien du commerce s'y trouvera intéreſſé, comme pour le tranſport des piaſtres, celui des eſpeces lors des paiemens de Lyon, &c.... J'ai cru devoir entrer dans quelques détails ſur un établiſſement utile & qui fait autant d'honneur au Miniſtre auquel la France le doit, qu'à l'homme de mérite (M. Bernard, ci-devant Intendant-Général des Poſtes du Roi de Pruſſe) qui eſt chargé de ſon exécution, parce que quelques gazetiers mal inſtruits ſe ſont permis de le décrier indirectement; ſouvenons-nous qu'un peuple ingrat a refuſé ſouvent à Sulli, à Colbert pendant leur vie, la récompenſe due à ces grands hommes

pour les opérations qui ont fait adorer leur mémoire. La nation la plus éclairée de l'Europe a quelquefois été assez injuste, & assez stupide même pour faire un accueil égal aux impositions dont on l'accabloit, & aux bienfaits que des Ministres vertueux ont répandus sur elle. On chantoit les vexations de Mazarin, on l'accabloit d'épigrammes, & on payoit sans murmurer. Tel homme qui par l'établissement actuel pourra épargner une partie de son revenu, &, ce qui est aussi précieux, aller faire au loin des affaires utiles sans perdre en route un temps qu'il emploiera avantageusement; cet homme raille de ce que le Roi s'est fait messager & se charge lui-même de le voiturer. Au reste, Monsieur, que ces inconséquences ne diminuent en rien l'estime que vous avez pour les François, elles sont une suite nécessaire de leurs mœurs dissipées, de leur éducation d'où l'on a banni l'étude des affaires publiques; ce sont les fruits de la politique dangereuse des Ministeres passés.

De Paris, le 12 Septembre 1775.

On répete à l'Académie royale de musique un opéra-ballet en deux actes, dont la musique est de M. Gossec, artiste connu par ses succès. Il n'est plus imprudent d'entrer en lice après M. Gluck quand on remplace *Cythere assiégée*. Le plaisir qu'a fait la musique de Sacchini dans l'operette de la *Colonie*, a engagé nos entrepreneurs de spectacles à rechercher les opéras bouffons des meilleurs Auteurs Ita-

liens, auxquels on pourroit ajuſter des paroles françoiſes.

On ſe prépare, à la comédie françoiſe, à donner une piece qui eſt l'ouvrage d'une Dame déjà connue par quelques pieces fugitives; on l'appelle Madame la Comteſſe de *Beauharnois*; les incrédules, car ce troupeau-là foiſonne ſous toutes les formes, diſent à l'oreille que cette production femelle eſt une œuvre non du démon, mais du Sr. Dorat qui paſſe dans le monde pour un des Apollons qui courtiſent cette Dame; c'eſt une comédie. Il faut croire, ſi les conjectures ſont vraies, que nous aurons du bel-eſprit, de la maniere, de la gaîté grimacée; on eſt fâché de laiſſer échapper cette vérité, mais le théâtre doit adopter la maxime fondamentale de la maiſon de France, il ne faut point qu'il tombe en quenouille. On ſe rappelle à ce propos ce que dit le grand Corneille à Madame des Houlieres qui avoit voulu chauſſer le cothurne : *Madame, pour ce métier, il faut avoir des oreilles.* Il eſt aiſé d'entendre de quelles oreilles parloit ce grand homme, & il lui appartenoit de faire les honneurs de ſon ſexe.

On s'occupe en ce moment d'un projet qui trouvera bien des obſtacles à ſurmonter; il a déjà été préſenté infructueuſement : il s'agit de tranſporter nos cimetieres dans les campagnes autour de Paris, & par-là de diminuer les ſources de corruption & de maladie qui infectent ordinairement les grandes villes : l'entrepriſe, ſans contredit, eſt des plus utiles & digne d'un ſiecle philoſophe, mais le préjugé

viendra de ſon bras d'airain repouſſer tous les efforts qu'on tentera pour amener à bien cette innovation ; en effet le peuple, & on le trouve dans tous les rangs, veut avoir ſous ſes yeux la place qui renferme la cendre de ſes peres, c'eſt une eſpece de larcin qu'il croit faire à la mort ; il s'imagine avoir donné une ſorte d'exiſtence à ces reſtes qui ſont la proie de la deſtruction, il goûte de la ſatisfaction à ſe dire ; c'eſt ici que mon pere, que ma mere ſont enterrés, au-lieu que les morts portés hors de la ville ſeront confondus, il n'y aura que les riches en état de ſe bâtir des monumens qui pourront dire, ce lieu renferme ma famille. Ce préjugé, Monſieur, eſt d'ancienne date, tient à la nature, & on a de la peine à déraciner une erreur qui prend ſa ſource dans le ſentiment. Je penſe donc que ce projet aura la deſtinée de beaucoup d'autres qui méritent l'approbation de la claſſe ſi petite des gens ſenſés, & qu'il ne pourra être exécuté. Le grand argument du troupeau humain, le voici : *Cela exiſte depuis long-temps, donc cet uſage eſt bon, donc il faut le conſerver, donc tout ce qui le contredit eſt à rejetter*, & moi j'ajouterai, donc les hommes méritent bien tous ces châtimens, le fruit de leurs erreurs volontaires... A propos de tombeaux, voici une anecdote qui égaiera cette matiere rembrunie. Une Demoiſelle amoureuſe d'un jeune homme lui donne un rendez-vous chez ſes parens mêmes, c'étoit pendant la nuit ; le pere & la mere, bonnes gens que Dieu fit croyant à tout, entendent quelque bruit dans

l'appartement de leur fille, ils montent; nos amans qui avoient l'oreille au guet, s'apperçoivent qu'on cherche à les ſurprendre; à quel parti recourir? le jeune homme imagine de figurer le revenant : le pere & la mere heurtoient à coups redoublés à la porte de la chambre, ils entrent; quelle eſt leur épouvante, ils entrevoient une eſpece de fantôme entouré d'un drap, la jeune perſonne crioit, *Papa, Maman, prenez garde, c'eſt un revenant, c'eſt, je crois, l'ame de mon oncle Mathieu.* Auſſi-tôt les parens conſternés tombent à terre tandis que l'amant ſe ſauve; grandes converſations, où l'on traite à fond la matiere des revenans; il ne s'agit pas de demander ſi cette ſottiſe exiſte, c'eſt la dent d'or, rien de plus vrai, il ne faut plus que s'occuper des moyens de ſe défaire du fantôme; le bon homme de pere court à ſes voiſins, leur conte l'aventure avec tous ces détails ſi intéreſſans qu'avoit groſſi la peur; quelques-uns des auditeurs lui rient au nez. Cependant le jeune homme s'étoit accoutumé à ce perſonnage, il y avoit pris goût, & il revenoit ſouvent; on ne manque pas d'avertir M. le Curé, qui envoie des prêtres & force eau bénite; les prêtres ne voient rien & l'eau bénite devient inutile; le jeune homme n'avoit garde de revenir en ſi honnête compagnie, on reſtoit quelques jours dans l'inaction, & alors l'amant agiſſoit; il lui arriva même de traîner un jour des chaînes dans l'eſcalier; voilà bien tous les caracteres d'une apparition décidée, la mere ne ceſſoit de prier Dieu & de faire des neuvai-

nes, le pere de ſon côté alloit courant raconter ſon malheur à tout le monde; il avouoit qu'il avoit eu des torts à l'égard de feu ſon frere, & il ne doutoit pas que ce ne fut la raiſon qui le fit revenir; il ſe trouve un homme de bon ſens qui, en buvant deux ou trois verres de vin avec le vieillard, lui promit de le délivrer du ſpectre; *Laiſſez-moi*, lui dit-il, *me charger du ſoin de l'éconduire, j'irai chez vous à minuit ſans être apperçu, qu'on ne ſache point que je veux vous rendre ce ſervice.* Le bon homme engagea ſa parole qu'il ſe tairoit, n'en dit même aucun mot à ſa femme, & attendit avec bien de l'impatience l'heure où ſon ami devoit arriver; l'ame ne manqua point de viſiter la Demoiſelle qui mettoit à profit l'imbécille erreur de ſes parens; l'ami ſe gliſſe dans la maiſon, monte doucement avec le pere qui ſe ſentoit tout ſaiſi d'effroi; on heurte, la porte s'ouvre; apparition du fantôme qui cette nuit-là avoit endoſſé une robe de Capucin, une barbe, & qui portoit une lanterne ſur la tête; il eſt lui-même frappé de la vue du compagnon du bon homme, cependant il fait bonne contenance & veut jouer l'ame de ſon mieux; le paladin qui étoit venu au ſecours du puérile vieillard, & qui ne croyoit nullement aux revenans, donne une volée de coups de bâton au fantôme qui pouſſe des cris de diable; & finit par mettre bas robe, barbe, lanterne & demande grace, en avouant que l'amour lui a fait imaginer ce ſtratagême. Le pere accable de reproches ſa fille, le jeune homme s'enfuit, & de cette aventure il en

eſt réſulté un gros garçon dont la Demoiſelle eſt accouchée ; cette hiſtoire vient d'arriver dans un des fauxbourgs de Paris.

M. de Voltaire intente un procès au Libraire le Jay qui a publié le commentaire de la *Henriade*, par la Beaumelle & Fréron, il va paroître à ce ſujet des mémoires ; on prétend que le Libraire eſt en fonds de réponſes à M. de Voltaire, & qu'il n'oubliera point le commentaire de Corneille. Le Libraire qui a imprimé la *Diatribe* de ce célebre écrivain à l'Abbé Beaudeau eſt interdit, le cenſeur Louvel caſſé, & l'arrêt qui les condamne affiché.

LES TROIS PUCELAGES.

CONTE.

Agnès approchoit de quinze ans,
Son cœur à ſon eſprit n'avoit rien dit encore :
Ce n'étoit pas faute d'amans,
Mais fiez-vous à leurs empreſſemens ;
Ils lui montreront bien le plaiſir qu'elle ignore.
Pour les goûter il ne faut que des ſens :
Agnès en a, ſa profonde ignorance
Aidera même à hâter ces inſtans,
Ceux de jouir. Heureux celui dont la conſtance
Va faire naître & ſaiſir les momens
D'endoctriner ſon aimable innocence ;
Cette innocence eſt rare dans ce temps,
Où nos beautés ont tant d'expérience
Où plus d'Agnès, ſinon dans les Romans.
Une bonne Maman, ni tendre, ni ſauvage,
Bornant tout ſon ſavoir aux ſoins de ſon ménage,
Et ſon eſprit au gros bon ſens ;

Un pere ſans façon, bon fermier de village;
Moitié bourgeois, moitié manant,
De lui, de ſa femme content,
Cultivant de ſes mains un très-mince héritage,
Sans s'en embarraſſer, laiſſant couler le temps,
Enfin ni trop ſot, ni trop ſage,
Au demeurant de bonnes gens,
Compoſoient toute la famille.
Agnès étoit tout leur eſpoir;
Tous deux enchantés de leur fille,
Ne ſongeoient qu'à la bien pourvoir.
Lubin, un gros garçon, le coq de ſon village,
Riche en comptant, ſoupiroit pour Agnès.
Il la guettoit par-tout, la ſuivoit de ſi près,
Qu'on en parloit dans tout le voiſinage.
Ces propos pour Agnès font craindre l'avenir;
Les yeux de la Maman ne ceſſoient de s'ouvrir;
Craignant des paſſions le tumulte & l'orage,
Contre l'erreur des ſens cherchant à la munir,
Elle lui tint un matin ce langage:
Vous êtes belle, Agnès, il faut être encor ſage;
Car ſans cela l'on ne peut être heureux.
Vous n'avez pas de grands biens en partage;
Mais vous avez un tréſor précieux,
Que fille rarement garde juſqu'à votre âge,
Qu'on ne perd qu'une fois & toujours ſans regret,
Mais qu'on ne recouvre jamais:
Vous avez votre pucelage.
Ce n'eſt pas tout, car vous avez le mien,
Je dirai plus celui de votre pere,
Mon enfant, conſervez-les bien,
C'eſt là votre plus grande affaire.
De ce tréſor les hommes ſont jaloux;
Ils ne cherchent qu'à nous le prendre;

Prenez-y garde au moins, car ce ſont de vrais loups,
Defiez-vous de vous, ſi vous devenez tendre.
L'eſprit d'Agnès eſt enchanté
De ces trois biens que ſa mere lui vante :
Non qu'elle en ſache en vérité
La nature & la qualité :
A ſon âge aujourd'hui l'on eſt moins ignorante.
Sa mere les nommoit un tréſor : c'en eſt un ;
Rare : il ne l'eſt que trop ! précieux : ah, ſans doute !
L'objet eſt d'un grand prix lorſqu'il eſt moins commun ;
Celui-ci ne l'eſt pas, & perſonne n'en doute.
Quoi qu'il en ſoit, Agnès dans ſon eſprit,
Sous ce mot de tréſor n'entend point de fineſſe,
Et de ſon opulence elle ſe réjouit,
Sans s'embarraſſer trop d'en connoître l'eſpece.
Il faut conſerver tout, ſa mere l'a bien dit,
Les hommes ſont des loups, évitons-les ſans ceſſe :
Pendant qu'ainſi la belle réfléchit,
Elle apperçoit Lubin : ſon air, ſa gentilleſſe,
Sa douceur, en lui tout ravit.
Sans doute, il n'eſt pas loup lui-même.
De la belle rêveuſe il s'approche à propos,
Enflammé de deſir (on en a quand on aime :)
Pour la centieme fois, il lui tient ces propos,
De feux ardens, d'amour extrême ;
Lui dit ces riens, ces petits mots,
Toujours redits, toujours nouveaux,
Dont ſe moque l'indifférence,
Mais où les cœurs touchés trouvent de l'éloquence.
Elle rêvoit toujours ; qu'avez-vous donc enfin,
Lui dit l'amant ? je ſuis riche, Lubin,
Répond Agnès, tout à l'heure ma mere
M'a dit que j'avois un tréſor ;
Qu'elle y joignoit le ſien & celui de mon pere,

Et qu'il faut les garder plus chérement que l'or.
Cela s'appelle pucelage,
Et j'en ai trois en vérité.
Eh, dit Lubin, riant de sa simplicité,
Et tout bas se flattant d'en tirer avantage:
Ma chere Agnès prenez aussi le mien;
Souffrez entre vos mains que je m'en dessaisisse....
Ah, Lubin, dit Agnès, ce seroit injustice?
Moi l'accepter! je m'en garderai bien,
Votre amitié pour moi seroit trop généreuse:
Vous ôterois-je votre bien?
Après quelques débats, Agnès ambitieuse
Brûlant du desir d'acquérir,
Et d'augmenter ses biens, accepte avec plaisir.
Quatre! voilà de quoi la rendre heureuse.
Si Lubin parloit mal, il savoit mieux agir.
Agnès avec reconnoissance,
S'apprête à recevoir ce qu'il lui vient d'offrir,
En admirant sa complaisance,
Et toujours craignant fort de l'en voir repentir,
Se prête à tout avec obéissance.
Ah, mon Dieu, lui dit-elle, après un court silence!
Comme vous le donnez! que de bonté!... quels biens!
Lubin, que je vous remercie!
Mon cœur se trouble, & mon ame ravie...
Le vôtre vaut mieux que les miens,
Ciel!.... à ce mot sa voix expire.
Ses yeux chargés de feux se ferment un moment,
Elle se tait, elle soupire,
Lubin heureux, Lubin content,
Dans ses nouveaux transports la presse, la dévore,
S'égare, se retrouve... & se remet enfin.
Ah, dit Agnès! c'est fait.... quoi, déjà... cher Lubin
N'en as-tu point un autre encore?

De Paris, le 16 Septembre 1775.

Tout eſt perdu, Monſieur, les mœurs ſont empoiſonnées juſques à la ſource ; nos éducations publiques n'offrent plus que des leçons de déſordre, & d'impureté, & *cela eſt l'effet de la Bulle Unigenitus.* Heureuſement pour nous, l'auteur des *Nouvelles eccléſiaſtiques* vient de faire cette découverte, & ſans doute, graces à ſes ſages avis, le gouvernement y mettra ordre. Faites avec lui des vœux, pour qu'au-lieu de donner à la jeuneſſe le goût de la belle littérature, de lui faire connoître les ouvrages des meilleurs auteurs de l'antiquité & de ce ſiecle, on ne mette plus entre ſes mains que les ouvrages du grand Arnaud, ceux du pere Queſnel, & les écrits ſavoureux du bienheureux Paris, ſi on eſt aſſez fortuné pour les découvrir. Vous allez être ſaiſi d'indignation, ainſi que le ſaint gazetier, en apprenant les horreurs que commet dans le College d'Aix un profeſſeur qui a eu l'impudence de développer l'abomination de ſa propre conduite dans un Programme pour la diſtribution des prix de réthorique. Imaginez que cet homme déteſtable exerce ſes éleves ſur les regles des pieces de théâtre, le ſtyle qu'on y doit employer, les effets qu'elles doivent produire : il leur fait paſſer en revue les meilleurs auteurs tragiques grecs, latins, françois ; il les entretient de Plaute, de Terence, de Moliere, de Regnard, de Deſtouches, & même de Quinault, ce qui eſt bien pis encore. Ne con-

damnez-vous pas au feu ce régent corrompu, qui travaille ainſi à la dépravation des jeunes gens commis à ſes ſoins, ou plutôt, pour quitter l'ironie, ne vouez-vous pas au plus ſouverain mépris le plat cagot qui veut que des hommes prêts à entrer dans le monde ignorent juſques au nom du théâtre ? Auſſi mépriſable que la ſecte ridicule dont il eſt le journaliſte, le rédacteur des *Nouvelles eccléſiaſtiques* trouve des lecteurs qui admirent ſes ſottes déclamations. Voilà ce qui m'étonne dans un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre. Qu'un fourbe, ou s'il eſt de bonne foi, un imbécille, écrive des abſurdités, cherche encore à être l'apôtre du fanatiſme & de la ſuperſtition; je gémis de la malheureuſe conſtitution de ce individu; qu'il faſſe des proſélytes quand il ſaura s'attacher des partiſans par l'amour-propre & par l'intérêt; je verrai en lui un homme auſſi adroit que dangereux, je déplorerai les inconvéniens des ſociétés policées qui ſont les plus expoſées aux funeſtes effets des paſſions; mais que l'ignorance & la ſtupidité aient dans ce ſiecle encore des droits; que les écrits auxquels elles préſident ſoient auſſi répandus que le ſont les *Nouvelles eccléſiaſtiques*, c'eſt ce que je ne puis pardonner à mes compatriotes.

La paſſion violente de l'amour, celle qui produit de ſi terribles effets, n'eſt pas dans la nature; vous ne tarderez pas, Monſieur, à convenir avec moi de cette propoſition qui vous paroît d'abord un paradoxe. La réſiſtance de l'objet qui a paru mériter la préférence, exalte l'imagination de l'homme, dont la diſpoſitio

physique n'est que trop propre à échauffer le cerveau; l'amour-propre se joint au desir de la jouissance; voilà mon homme amoureux, passionné, & prêt à se porter à toutes sortes d'excès : si son existence est foible, il tombera dans le délire, si sa constitution est forte, ce sera un Paladin, un preux chevalier; mais cette longue résistance de l'objet aimé, n'est point dictée par la nature; elle n'existe que dans la société où il y a de l'opprobre à se conformer à la premiere loi naturelle, celle de la reproduction, telle qu'elle est imprimée dans tous les êtres, & où il y a au contraire de la gloire, de l'honneur, même de l'obligation à la combattre. L'amour sans objet déterminé est bien dans la nature une passion furieuse; celui qui unit deux êtres à l'exclusion de tous les autres y est une affection douce, l'effet de l'habitude. Les animaux nous en offrent mille exemples, on retrouve même chez eux la fidélité à un certain point; l'homme est sans doute dans la classe de ceux auxquels ces plaisirs sont réservés. Un tourtereau & sa femelle accoutumés à vivre l'un avec l'autre, connoissent ces épanchemens, ces douceurs que le long usage ne sauroit détruire, ce plaisir d'être ensemble qui s'accroît par sa durée. Les sépare-t-on, le chagrin, la mélancolie les menent au tombeau. Voilà, Monsieur, ce qui est rare parmi les hommes, animaux en qui la raison a détruit l'instinct, c'est-à-dire, la loi empreinte par la nature. Vous me pouvez répondre que cette raison est également un don de la nature, & qu'il en est consé-

quemment de même des effets qu'elle produit
je laiſſerai dans toute ſa force cette objection
peut-être conſolante pour vous; je vous fai
grace d'une diſſertation métaphyſique par la-
quelle je viendrois à bout de la renverſer.
Ces réflexions dont je viens de vous fatigue
m'ont été ſuggérées par une aventure tou-
chante dont il s'eſt peu fallu que j'aie été le
témoin. Un jeune peintre s'étoit marié il y a
4 ans ſans amour, & pendant pluſieurs mois
la paix avoit régné dans ſon ménage, uni-
quement parce qu'elle accompagne toujours
l'union de deux caracteres doux & honnê-
tes; peu à peu l'eſtime, l'amitié, la paterni
avoient attaché fortement deux cœurs que le
parens, c'eſt-à-dire, le haſard conduit par l'in
térêt, avoient rapprochés. C'étoit là l'amour
de nos tourtereaux. Le bonheur de ces époux
ou plutôt de ces amans heureux fut troublé
par cette affreuſe maladie que l'inoculation a
cruellement multipliée autour de notre Capi
tale. Un des fruits de cette tendre union en
eſt la premiere victime; la mere ſuccombe
bientôt; la douleur de l'époux qui ſurvit eſt
à ſon comble, quoiqu'elle ne s'exhale poin
au dehors; des arrangemens d'affaires qui aſ
ſurent le ſort des deux enfans qui lui reſtent
le ſoutiennent; la liberté d'eſprit avec la-
quelle il s'y livre, fait croire qu'il eſt conſolé
c'eſt ainſi que jugent la plupart des gens qui ne
connoiſſent ces ſortes de peines que par la né-
ceſſité de paroître quelquefois les reſſentir;
il s'en falloit bien que le malheureux époux
fût tranquille; au bout de deux mois toute

ſes affaires étoient arrangées; ſon pere, homme reſpectable, & une bonne grand'mere, s'étoient chargés de l'éducation de ſes deux enfans. Le jeune peintre les conduit à Vincennes où ces bonnes gens demeuroient; on a remarqué que jamais adieux ne furent plus tendres que ceux qu'il fit aux deux orphelins, quoiqu'il dût les revenir voir le lendemain; de retour à Paris la fievre s'empare de lui, il ſe met au lit, & ne le quitte que pour aller rejoindre l'objet de tous ſes regrets. Voilà, Monſieur, une hiſtoire récente, peu connue parce qu'elle n'offre qu'un tableau vertueux : je la racontois hier dans une ſociété où j'imaginois que ces deux époux obtiendroient quelques larmes, mon récit ne produiſit que cette exclamation d'un Robin qui paroiſſoit m'avoir écouté avec beaucoup d'attention : *Il y a des gens qui meurent auſſi ſottement qu'ils ont vécu.* Je vis à la vérité deux très-jeunes femmes qui s'efforçoient de cacher qu'elles étoient attendries, l'une d'elles alla dire deux mots à l'oreille d'un militaire qui étoit dans une embraſure de fenêtre, on parla de jeu & il ne fut plus queſtion de mon peintre.

Il faut que je vous rende complice d'une indiſcrétion que j'ai commiſe ces jours derniers à la promenade; une jolie Demoiſelle qui marchoit devant moi accompagnée de ſa mere, laiſſa tomber de ſa poche une lettre que je ramaſſai : je ne pus réſiſter à l'envie de la lire, & comme il n'y a que la premiere faute qui coûte, je la gardai; d'ailleurs il n'étoit peut-être pas prudent de rendre ce pa-

pier devant une maman qui paroiſſoit ſévere; je vis que la lettre étoit une réponſe au re- merciement que la belle perſonne faiſoit à u de ſes amis de l'avoir intéreſſé dans une mi à la loterie; elle étoit bigarrée de proſe & de vers; je vous en tranſcrirai ce paſſage.

Vous riſquez à la loterie,
Je crains très-fort pour votre argent:
Vous ſavez bien que dans la vie
Tout eſt ſujet au changement.
Ne mettez plus à l'aventure,
Pouvez-vous oublier ſitôt
Qu'à celle que fit la nature
Vous avez eu le premier lot!

Ce Garnier dont je vous ai déjà parlé, c homme honnête & malheureux qui eſt d puis deux ans la victime de la perſécution M. de Maziere, vient d'être déchargé par a rêt du Parlement, des accuſations portées co tre lui; à lui permis de ſe pourvoir comm il l'aviſera pour les réparations & dommag qui lui ſont dus. Croiriez-vous que le Ferm général, laquais parvenu & riche de 3 400 mille livres de rente, a eu l'impuden & la baſſeſſe de lui faire propoſer 6000 l pour qu'il ſe déſiſtât de tout. Quand on a l'argent, on doit mettre ſa fortune entiere a pieds d'un homme innocent qu'on a eu le m heur de prendre pour un aſſaſſin, & de po ſuivre comme tel; on doit y répandre to ſon ſang, ſi on n'a pas d'autres moyens réparer un tel malheur; que fait-on quand

qui étoit d'abord une mépriſe eſt devenu une injuſtice réfléchie ? On abuſe du beſoin de l'homme à qui on a affaire pour en tirer le meilleur marché qu'on peut !

On vient enfin de juger la fameuſe affaire de Madame de Chambonas : vous vous rappellez qu'il s'agiſſoit de ſa part d'une demande en ſéparation ; on dit qu'elle n'avoit guere d'autre tort que de devoir la naiſſance à Madame de Langeac ; cette jeune perſonne eſt extrêmement aimable, a beaucoup d'eſprit, & réunit tous ces agrémens qui font naître l'heureuſe prévention ; elle ſe plaignoit des emportemens jaloux de ſon mari. Ses partiſans avoient répandu le bruit que M. de Chambonas l'avoit maltraitée, & qu'il en étoit même venu à des coups ; quoi qu'il en ſoit, le Parlement qui ne juge point d'après les *oui dire* & les charmes, a prononcé contre Madame de Chambonas, elle eſt condamnée à garder un an de clôture exacte, elle ne verra que ſes parens. Au bout de l'année, elle retournera, ſi elle y conſent, avec ſon mari, ou elle paſſera ſes jours dans un couvent. Le public a beaucoup applaudi à ce jugement. On dit qu'il y a près de trois cens demandes en ſéparation de la part des femmes, & que le Parlement s'eſt promis d'être ſur ces matieres de l'intégrité la plus rigide, ne voulant point qu'un ſexe déjà trop porté au changement abuſe de la facilité de ſe ſéparer d'un époux, ce qui jetteroit un déſordre extrême dans les mariages ; effet d'ailleurs de la corruption des mœurs portée chez nous autres François au

plus haut degré. Cette diſſolution des mœu
a produit encore ſur ce même théâtre u
ſcene des plus ſingulieres ; un M. de **, genti
homme vivant dans un château, & jouiſſa
de l'eſtime de ſa province, avoit une femm
aſſez jeune & jolie qui s'étoit emparée de
confiance de ſon mari ; elle venoit tous l
ans paſſer trois ou quatre mois à Paris po
un arrangement d'affaires relatives aux épou
qui l'appelloit dans la capitale. M. de ** n
doutoit nullement de la ſageſſe de Madame
ſes parens moins aveuglés que lui, ont d
ſoupçons ; ils obtiennent un ordre du Go
vernement, & après quelques recherche
où trouve-t-on cette Dame ? Dans une ma
ſon qui aſſurément n'étoit point ſuſpecte
car rien de plus connu que l'uſage auqu
on l'a conſacrée ; c'étoit Madame Gourd
qui étoit à la tête de cette maiſon, le r
paire de la débauche ; c'eſt donc là qu'o
ſurprend, en quelque ſorte, la Dame en fl
grant délit ; les officiers de juſtice chargés
l'arrêter lui demanderent ce qui pouvoit l'a
tirer dans un ſemblable aſyle, & ce qu'el
y faiſoit ; elle répondit tranquillement qu
n'ayant point aſſez de ce que ſon mari l
donnoit, (ce qui étoit faux, puiſqu'ils po
ſédoient plus de 40 mille livres de rente
elle venoit chercher un galant-homme q
l'entretînt. La vérité eſt que cette Dame a
moit fort l'acte de Vénus, & qu'elle ne s'éto
pas contentée d'uſer des galans qui abonde
chez cette Gourdan : elle avoit encore por
ſon appétit dans pluſieurs autres maiſons.

ce genre ; on s'eſt ſaiſi de la Dame qui eſt aujourd'hui en priſon, & voilà à quelle occaſion l'on a décrété de priſe de corps, la Gourdan, la Varenne & la Montigny. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour notre beau ſexe, c'eſt qu'on a découvert que Madame de ** n'étoit pas la ſeule qui fréquentât ces lieux infames ; il y a beaucoup de femmes qui ſe ſentant les mêmes beſoins courent au même remede. Les maris ont quelque confuſion, & chacun ſe demande ſi ſa chere moitié n'a pas été chez les Dames Gourdan, Varenne & Montigny.

Rien de nouveau à nos théâtres ; le Sr. Mercier ſe flatte qu'à la rentrée du Parlement ſon affaire contre les comédiens ſera portée à ce tribunal qui, ſelon les apparences, la jugera avec une intégrité dont d'autres Tribunaux auroient pu n'être point ſuſceptibles ; c'eſt-là qu'il n'y aura point d'yeux & point d'oreilles ; les charmes des actrices n'y produiront aucun effet, & c'eſt ce qu'il y avoit à redouter, ſi nos peres conſcripts ne s'étoient mêlés de ce procès qui eſt une des cauſes les plus intéreſſantes pour les gens de lettres, victimes de nos hiſtrions. On avoit fait courir le bruit qu'on vouloit inquiéter le Sr. Linguet pour *cheval de Caligula* ; on parloit même de le mettre à la Baſtille ; il s'eſt trouvé que ce morceau étoit entiérement traduit de l'Anglois, ce qui a détruit toutes les alluſions dont on ne demandoit pas mieux que d'appuyer quelque fondement.

Il paroît un poëme d'environ deux cens vers, ouvrage d'un M. Ducis ſecrétaire de

Monſieur. Le ſujet eſt le mariage de Madam
Clotilde avec le Prince de Piémont ; il ſe trouv
quelques vers heureux, mais il n'y a poi
d'enſemble, peu de correction, & d'ailleurs u
manque d'imagination & un défaut de colori
Si on jugeoit de nos littérateurs par tout
les méchantes pieces de vers que produiſe
les événemens publics, on connoîtroit bie
mal le mérite de nos écrivains. La plupart
ces faiſeurs de vers à tout propos & hors
propos, ſont de jeunes gens ſans expérien
& ſans talens. Il eſt rare que nos bons a
teurs ſe mêlent de cette beſogne ; ils la r
gardent comme les prix de l'Académie Fra
çoiſe qui aujourd'hui ſont tombés dans u
diſcrédit total.

Nous ſommes accablés d'une même ab
dance pour les journaux. Le *ſpectateur*,
rédacteur, le *Journal de littérature*, le *Jour
des Romans*, & tout cela, c'eſt du malheure
papier qu'on barbouille pour avoir quelq
argent. Le génie qui a dicté ces productio
n'eſt pas celui des Bayle, des Baſnage,
le Clerc, c'eſt plutôt le démon de la fai
& celui-là eſt un des plus difficiles à conjur

La fête de St. Cloud qui ordinairement
célebre le dimanche qui ſuit la fête de la Not
Dame, a fait ſortir beaucoup de monde
Paris ; le temps étoit fort beau, ce qui c
tribuoit à cette affluence ; toutes nos beau
ne manquerent pas de vouloir ſe diſting
dans le bal, une entr'autres avoit un pa
che qui frappoit tous les yeux ; c'étoit
mode pouſſée à ſon dernier degré d'extra

ince; le public s'eſt attroupé autour de la
ymphe aux plumes élevées. Un jeune homme
ui donnoit la main, & il ſembloit braver
aſſemblée. C'étoit un jeune Américain poſ-
eſſeur de plus de 80 mille livres de rente;
étoit venu pour ſe perfectionner, ou plutôt
our achever de ſe corrompre à Paris, l'é-
ole à la fois de l'extrême politeſſe & des
auvaiſes mœurs. Le nombre des ſpectateurs
roſſiſſoit à vue d'œil; notre jeune homme ſe
ontroit toujours plus fier de ſa conquête;
vient un étourdi ſuivi de pluſieurs de ſes
is qui veulent s'emparer de la Demoiſelle
la ravir à ſon heureux galant; grand bruit,
rand tumulte, la garde accourt accompagnée
officiers de juſtice, on dreſſe un procès
erbal des plaintes de part & d'autre, on finit
renvoyer en liberté les agreſſeurs, ainſi
e l'Américain. Un des premiers qui s'étoit
it voir le plus échauffé dans le projet de
nlevement, & qui étoit un des gardes du
rps de *Monſieur*, va le lendemain chez l'A-
éricain lui propoſer le duel, qui eſt ac-
pté, & finit par la mort du jeune Améri-
n qu'on dit être fils unique; telle eſt la
te du déréglement des mœurs & de cette
ece d'ivreſſe impudente attachée à l'opu-
ce; les honnêtes gens gémiſſent de ces ex-
s, mais leurs repréſentations & leurs ſages
roches ne guériſſent point le François de
tte étrange manie de s'entr'égorger, ſou-
nt pour des ſujets qui ne méritent pas un
up de poing.

La même ſcene à peu près s'eſt paſſée dans

notre coliſée. Un autre François éventé s'eſt aviſé de demander de l'argent à un de ſes camarades qui étoit ſon débiteur, celui-ci n'a pas répondu à la demande, ou ſa réponſe n'a pas été ſatisfaiſante pour ſon créancier qui lui a donné un coup d'épée au travers du corps, le meurtrier eſt en priſon, il pourroit bien périr ſur l'échafaud, mais encore une fois ces punitions n'extirperont point la rage du duel, mal incurable dont ſont attaqués nos François. On n'a point beſoin de demander s'ils deſcendent des barbares & des ſauvages; des excès auſſi évidens que monſtrueux ne le prouvent que trop, & Louis XIV par ſes ſages édits & nos philoſophes par leurs beaux raiſonnemens, n'ont pas encore remédié à ce déſordre.

On cite un trait qui fait l'éloge de la bonté de Madame Clotilde, Princeſſe de Piémont étant près de Lyon, le poſtillon qui la conduiſoit, a eu le malheur de conduire mal la voiture, qui s'eſt trouvée prête à être renverſée dans le Rhône, on a apporté du ſecours, enſuite on a voulu punir le poſtillon; la Princeſſe a défendu qu'on lui fît le moindre mal, & même pour conſoler en quelque ſorte ce pauvre homme, elle a voulu que la menât à l'autre poſte. De pareils traits ne ſauroient être trop préſentés aux yeux des hommes, & ſur-tout des grands & des gens en place, dont la dureté accompagne ſouvent l'élévation.

De Paris, le 24 Septembre 1775.

On ſait qu'il y a eu de grands changemens dans la maiſon de la Reine. La penſion que Madame la Maréchale de Mouchy a obtenue eſt de 50,000 livres, & Madame la Princeſſe de Lamballe eſt entrée en poſſeſſion de la charge de ſur-Intendante ; mais Madame la Princeſſe de Chimay, comme Dame d'honneur, & Madame la Marquiſe de Mailly, comme Dame d'atours, ont refuſé de prêter ſerment, juſqu'à ce que leurs rang & leurs fonctions fuſſent fixées : elles ne veulent point dépendre de Madame la Princeſſe de Lamballe, ni être à ſes ordres.

Ce petit nuage eſt ſans doute de peu de conſéquence : mais il s'en éleve de toutes parts qui annoncent le plus violent orage. Le déchaînement, ſous le précédent miniſtere, n'a jamais été plus violent. Il ſe dirige principalement contre M. de Turgot & M. de Malesherbes, & cela parce que le bruit eſt général que ces deux Miniſtres ſont à la veille de commencer une réforme dans les dépenſes de la Cour, & qu'ils vont l'entamer par le grand commun où le gaſpillage eſt énorme. L'ordre qu'ils ſe propoſent d'y mettre, fait jetter les hauts cris à toute la ville & à toute la Cour. Déjà M. de Malesherbes n'eſt plus un patriote zélé, une victime du bien public. C'eſt un Encyclopédiſte, un homme à ſyſtême, ignorant dans les affaires, qui va tout bouleverſer : en effet, c'eſt un furieux bou-

leverſement que de mettre de l'ordre dans
chaos. Quant à M. Turgot, c'eſt un homm
entêté, capable de perdre l'Etat, plutôt q
d'abandonner ſon idée. Ces clameurs devroie
ſans doute tomber d'elles-mêmes, mais on l
dit appuyées par une faction puiſſante : quel
nation ! les gens même les moins intéreſſ
aux malheurs publics, ſe font les échos
tous les fripons, & les malheureux honnê
gens ſont en trop petit nombre pour élev
la voix & ſe faire entendre d'une nation
gere, qui mêle l'inconſéquence, l'eſprit &
déraiſon dans ſes plaiſirs, dans ſes projets
dans ſon gouvernement.

Le clergé aſſemblé a établi une commiſſi
pour examiner les livres & ouvrages cap
bles de ſcandaliſer les fideles, & cette co
miſſion a commencé ſon examen par *l'Hiſto
Philoſophique des Indes* qui fait époque dans
littérature, & ne mérite pas moins ſa cé
brité que l'attention du Clergé, mais à prop
de cette commiſſion & des plaintes que l'
ſemblée du Clergé a portées contre la Harp
le Roi a répondu d'une maniere auſſi f
que juſte & conſéquente à la députati
Voici la réponſe : « Meſſieurs, je ſoutien
» toujours la Religion dans mon Royaum
» mais vous ne devez pas laiſſer tout à fa
» à l'autorité, vos exemples ſont le vérita
» appui de la Religion, & votre conduit
» vos mœurs & vos vertus ſont les arm
» les plus efficaces pour combattre ceux
» oſent vouloir l'attaquer. »

Le Célibataire, comédie de M. Dorat

cinq actes, tant & tant annoncée, vient de paroître au théâtre. Les spectateurs en sont sortis fort dégoûtés du mariage que l'auteur avoit pourtant envie de prêcher. De plus, la piece a au moins la valeur de deux actes pendant lesquels elle ne marche point : les gens instruits y ont trouvé aussi beaucoup de vers de leur connoissance, beaucoup de sentences précieuses & archi-métaphysiques que l'auditoire a reprouvées, telle que celle-ci. — *Comment peut-on risquer d'épouser ce qu'on aime.* — Et bon nombre de cette force & de cette lucide simplicité.

On connoît les efforts patriotiques que M. le Comte d'Artois & à son exemple plusieurs Seigneurs de la Cour ont faits & font pour améliorer la race des chevaux françois, en établissant des courses, ainsi qu'il se pratique en Angleterre. Outre ce moyen on a indiqué des exercices de manege, qui se font au colisée, & on y invite quiconque veut concourir au prix établi. Cette invitation a produit à la fin du mois dernier, un événement assez plaisant pour être publié. Un inconnu s'est rendu à cheval au colisée, mais masqué. Il est entré en lice, mais à peine a-t-il fait quelques pas que son cheval s'est emporté, & c'est en vain qu'il a tenté de retenir son bucephale : voyant tous ses efforts inutiles, il n'a eu d'autre parti à prendre que celui d'abandonner l'arene. Il l'a donc quittée très-confus & très-humilié sans doute du plat rôle qu'il venoit de jouer : heureusement pour lui qu'il resta masqué : il est parti sans

qu'on ait pu ſavoir le nom de ce preux Che-
valier, auſſi mal-adroit qu'il paroiſſoit con-
fiant.

On ſait que le Roi a acheté de Madame
Nouffer de Morat, en Suiſſe, le remede qu'elle
poſſédoit pour guérir le tœnia ou ver ſoli-
taire. Avant d'être acheté, il a été ſoumis à
l'examen de la Faculté, & nos graves doc-
teurs qui ſans doute liſent peu Galien, ont
ignoré que ce remede ſe trouvoit dans les
écrits de ce médecin célebre. Du moins eſt-il
ſûr que M. Vanſwieten le cite en ces ter-
mes : *de filice, dixit Galienus, radicem habet
maximè utilem : latum enim lumbricum interficit,
ſi quis cum quatuor drachmis in meliorato ebi-
bat, &c.*

LE MUR MITOYEN

D'UN COUVENT DONT IL CONVIENT DE BOUCHER LES TROUS.

CHANSON : *ſur l'air de* Jean de Vert, *par M. Collé.*

Mon mur eſt le mur mitoyen
Des Dames recolletes ;
Par un trou j'entends l'entretien
D'une de ces poulettes.
Hier même au pere Adrien
Elle diſoit d'un ton chrétien :
Ah quel bon bien,
Pere Gardien,
Quel bon bien vous me faites !

Vous culbutez, pere Adrien
Par des preuves très-nettes,
Mes ſcrupules qui n'étoient rien
Que de vieilles ſornettes.
Très-bon Métaphyſicien,
Ah quel bon bien,
Pere Gardien,
Quel bon bien vous me faites!

J'avois avec un fol maintien
Mes mains dans mes pochettes.
A préſent je m'en ſers fort bien
Au doux jeu d'amourettes....
Mais quoi!... par vos baiſers.... ah chien....
Vous rompez ainſi l'entretien;
Ah quel bon bien,
Pere Gardien,
Quel bon bien vous me faites!

Je me meurs.... mais non, ce n'eſt rien....
Quelles douceurs parfaites!
Ah, pere, que vous êtes bien!
Reſtez comme vous êtes!
Vous n'imaginez pas combien
Je me plais à votre entretien.
Ah quel bon bien,
Pere Gardien,
Quel bon bien vous me faites!

De Paris, le 30 Septembre 177

Le *Célibataire* eſt une prétendue comédie en cinq actes & en vers, bien éloignée de ce genre où Moliere s'eſt acquis tant de gloire, cependant cette piece réuſſit aſſez & elle mérite ſon ſuccès. Beaucoup d'eſprit, des portraits agréablement encadrés, un cinquieme acte où ſe trouve une ſcene dans laquelle les inconvéniens du célibat ſont préſentés avec quelque énergie, voilà les beautés qui balancent les défauts, & quels ſont ces défauts? Un plan très-mal digéré, des ſcenes qui ne ſont nullement liées, des reſſouvenirs ſans nombre, le principal caractere privé d'action & de vie, le perſonnage d'un vieux garçon, une des victimes du célibat dont le comique n'eſt qu'une grimace, ſur-tout point de logique & un vuide étonnant d'action, c'eſt là ce qu'on peut reprocher à M. Dorat qui prouve bien qu'il y a une très-grande différence entre le génie & le talent. Cet Auteur ſe laiſſe aller à une malheureuſe facilité qu'il prend pour une vocation marquée dans l'art théâtral, & l'on ne penſe point qu'il faſſe un pas de plus dans une carriere ouverte aujourd'hui à quiconque ſe ſentira le courage de ſe préſenter. A l'impreſſion il ſera plus aiſé de juger cette piece qui d'ailleurs contient des morceaux travaillés & des vers qu'on retiendra. Entr'autres vers en voici un qui eſt de l'excellente plaiſanterie. Le laquais du Célibataire a une démangeaiſon extrême de ſe

marier. Il oſe en faire la confidence à ſon maître & lui demande la permiſſion d'épouſer une fille ſage qu'il aime depuis long-temps. Le Célibataire lui répond avec humeur :

. . . . . Non!
Monſieur le coquin, vous reſterez garçon.

C'eſt Molé qui joue ce rôle & qui s'en acquitte avec autant d'intelligence que d'agrément. La ſcene du cinquieme acte eſt excellente, elle a porté l'Auteur aux nues. Malgré tous ces avantages il faut avouer que ce drame eſt médiocre. L'écrivain tourne le dos à la véritable route & il ne connoît nullement le beau talent de compoſer de maſſe. Sans cette qualité il eſt rare qu'on faſſe un livre ou une piece de théâtre : on ne dialogue que des morceaux & non des actes, leſquels pourtant doivent correſpondre les uns aux autres, & rejetter tout épiſode déplacé & qui ne ſert qu'à détourner de l'objet principal.

Grande nouvelle, Monſieur, je pourrois dire, admirable, prodigieuſe : la Dlle. Clairon ſi connue par ſes talens pour le théâtre eſt revenue ici pour y paſſer l'hiver. Mais ce n'eſt ſans doute que pour un temps limité, que la déeſſe s'eſt montrée à la capitale, & apparemment elle retournera au printemps prochain à Anſpach. Je doute qu'elle y remporte une idée avantageuſe de ſes anciens camarades; ils n'ont jamais été plus mauvais. Tous les comédiens ſes partiſans ſe ſont empreſſés de lui rendre leurs hommages. Quel-

ques-uns de nos meilleurs écrivains n'ont pa
manqué de groſſir la foule. Mlle. Clairon le
a tous reçus avec cette dignité qui lui e
ſi familiere.

Le Siege de Cythere eſſuie toujours une foul
de critiques : on prétend que M. Gluck a écri
de Vienne que ſon ouvrage n'avoit pas été exé
cuté comme il l'avoit conçu, & qu'à ſon retou
il le donneroit tel en l'effet qu'il l'a compoſé

Le ſermon ſur S. Auguſtin débité par l'Abb
Maury, Grand-Vicaire de l'Evêque de Lom
bes, à l'occaſion de l'aſſemblée du Clergé n'
point été imprimé ſelon l'uſage. Ce diſcour
renfermoit des hardieſſes dont notre Clerg
s'eſt offenſé. L'orateur remontoit au temp
des premiers pontifes, traçoit un tableau ſé
vere des devoirs impoſés aux prélats, & pa
cette peinture vive comparée avec celle d
nos jours, faiſoit la ſatyre ſanglante de no
Evêques modernes.

Il vient de ſe paſſer une ſcene ſcandaleuſ
& qui prouve bien la corruption de no
mœurs. Un mari, homme riche avoit un
maîtreſſe qu'il accabloit de préſens & pou
laquelle il ſe ruinoit ſelon la coutume. L
véritable épouſe avoit de très-belles boucle
d'oreilles, l'époux infidele s'en empare ſan
en parler à perſonne & va les porter à l
courtiſanne. La Dame croit qu'on lui a vol
ſes diamans, elle fait des recherches vaines
on ſoupçonne un domeſtique, il eſt mis e
priſon. La Dame va un jour au ſpectacle, l
premier objet qui la frappe dans une loge vo
ſine de la ſienne, c'eſt une fille richemen

parée, & qui entr'autres diamans avoit les boucles d'oreilles qu'on accuſoit un innocent d'avoir dérobées. La Dame ne peut s'empêcher de demander à cette fille de qui elle tenoit ces boucles ; l'autre répond effrontément : *De qui? & ne ſavez-vous pas que depuis trois ans votre mari m'ennuie de ſon amour. C'eſt un bien foible dédommagement de la peine qu'il me coûte à le tromper, car je le déteſte.* L'honnête femme ne fit pas d'autres queſtions ; la juſtice lui a fait rendre les boucles ; le domeſtique a eu des dommages conſidérables, & le mari déshonoré va eſſuyer un procès en ſéparation de la part de ſa femme.

Notre littérature ſe ſent de la ſolitude où en quelque ſorte Paris eſt plongé dans le temps des vacances. Aucune nouveauté qu'une Ode de M. le Blanc, auteur de la tragédie des *Druides*. Elle eſt intitulée *le choix des Miniſtres fait la gloire des Rois.* Il y a quelques ſtrophes aſſez bien exprimées, mais le plan n'eſt pas énoncé avec clarté, les louanges y ſont trop chargées ; enfin on n'y trouve point le nombre, l'heureuſe harmonie qu'on admirera toujours dans les Odes du ſeul J. B. Rouſſeau.

Voici une chanſonnette aſſez jolie & qui nous plaît d'autant plus que notre aimable Reine la chante volontiers. Vous n'aurez pas de peine à y adapter un air.

Sous un ſaule dans la prairie
Un jour le jeune Colinet
Apperçut la jeune Sylvie
En jupon court, en blanc corſet.

Il s'approche & jette ſur elle
Un regard tendre & ſatisfait,
En s'écriant, ah! qu'elle eſt belle,
En jupon court, en blanc corſet.

Quels yeux! quelle bouche vermeille
Auprès la roſe pâliroit,
Qu'on trouve une beauté pareille
En jupon court, en blanc corſet!

Sous une parure brillante
Vénus n'auroit que l'air coquet,
Mais Sylvie, elle eſt ſéduiſante
En jupon court, en blanc corſet.

Tout en raiſonnant de la ſorte
Le téméraire entreprenoit,
Vous ſentez qu'on n'eſt pas bien forte
En jupon court, en blanc corſet.

Que faire donc, quel parti prendre?
Comment réſiſter à l'attrait
Du plaiſir qui vient nous ſurprendre
En jupon court, en blanc corſet.

Lui céder... oui... mais la ſageſſe,
Quand l'amour parle, elle ſe tait;
Et le plaiſir ſeul intéreſſe
En jupon court, en blanc corſet.

Jeunes filles, cette aventure
Vous apprend qu'il eſt indiſcret
De ſe trouver ſur la verdure
En jupon court, en blanc corſet.

De Paris, le 5 Octobre 1775.

C'est hier que le nouveau *Newmarcket* François a ouvert ſa carriere. Il n'y a paru que quatre Contendans ; mais ils étoient de bonne ſorte, c'étoit M. le Comte d'Artois, M. le Duc de Chartres, M. le Duc de Lauzun & M. le Marquis de Conflans. Le Jockey du Duc de Lauzun a gagné très-leſtement le prix, ou pour mieux dire la poule qui n'étoit que 25 louis par tête de Coureur. Le cheval vainqueur eſt bas Normand. La courſe a commencé vers une heure, elle a été vive & n'a pas duré plus de ſix minutes, quoique le terrain parcouru ſoit très-conſidérable, puiſque c'étoit trois fois le tour de la plaine *des Sablons*. On avoit élevé dans le milieu un Belvedere pour la Reine qui étoit belle comme le jour, & le jour étoit charmant. Elle a pris le plus grand plaiſir à ce ſpectacle, s'eſt fait préſenter le petit Anglois qui montoit le cheval victorieux, a félicité le Duc de Lauzun & conſolé les vaincus avec une grace infinie, en un mot elle n'a manqué à rien de ce qu'il faut faire pour être parfaitement aimable. Toute la Cour & toute la ville ſe ſont trouvés à cette courſe comme de raiſon, & il en a été arrêté une ſur le champ pour le 15 Avril prochain.

Le 30 du mois dernier, le Roi a accordé grace à un Cordelier pour un fait extraordinaire. A Amiens, deux Gardes du Corps ſe promenoient. L'un d'eux avoit une gaule dont

il s'aviſa de chatouiller les jambes d'un Cor
delier qui paſſoit : celui-ci ſe plaignit, l'autr
redoubla : après une longue conteſtation, l
Moine maltraité & furieux arracha l'épée d
ſecond Garde du Corps, attaqua ſon ennem
vigoureuſement & le tua. Le Roi en donnan
la grace, a fait renvoyer le camarade du mort
pour n'avoir pas empêché cette ſcene.

Nos filles ont plus de diamans que jamais
quand on ſe préſente pour marchander leur
bontés, elles vous demandent d'abord com
bien on leur donnera de diamans; c'eſt pré
ciſément *Rhodope* qui éleva, dit-on, une de
pyramides d'Egypte, en ſe faiſant apporte
une pierre par chacun des amans qui aſpi
roient à ſes faveurs. Il eſt vrai que les pier
res ſont ici d'une autre nature. Une de ce
Demoiſelles étoit en quelque ſorte, accablé
par le poids des pierreries que lui avoit pro
diguées la dupe qui l'avoit achetée; il croyoi
avoir fixé ſon inconſtance, il découvre qu'u
rival heureux lui a excroqué une nuit, il s'ex
hale en plaintes; entr'autres reproches, il di
à ſa maîtreſſe : « Après tous les diamans que j
» vous ai donnés, vous me trahiſſez &... —
» Monſieur, répond la fille ſans ſe déconce
» ter, c'étoit pour avoir un diamant de plus.

Dans le mois de Juillet dernier, Meſdame
la Ducheſſe de Fitz-James & la Princeſſe d
Chimay ſe trouverent dans la néceſſité fâ
cheuſe de ſortir fort ſouvent de l'appartemen
de la Reine pour ſatisfaire à un beſoin très
incommode. Pour empêcher qu'on ne s'appe
çût du veritable motif de leurs abſences, e

les étoient convenues de se dire chacune à son tour : *je m'en vais voir la Baronne.* La Reine l'ayant remarqué, voulut savoir ce que c'étoit que la Baronne, on ne fut pas peu embarrassé, & M. de Montesquieu se chargea d'expliquer le mot de l'énigme dans la chanson suivante :

LA BARONNE.

CHANSON *énigmatique sur l'air du* Vaudeville d'Epicure.

A la longue être douce & bonne,
Vaut mieux qu'esprit & que beauté :
Voilà pourquoi notre Baronne
A beaucoup de célébrité.
Sa figure est un peu quarrée,
Son visage est un peu blafard ;
Et pourtant elle est préférée
A tous les chef-d'œuvres de l'art.

Mais aussi de son caractere
Qui ne seroit pas enchanté ?
Aucun événement n'altere
Son obligeante égalité.
A-t-on quelque peine secrette,
La dépose-t-on dans son sein ;
On s'en va l'ame satisfaite
Et le visage plus serein.

Sur rien elle n'est difficile,
Soit qu'on la loge bien ou mal,
Pourvu qu'elle puisse être utile,
Tout le reste lui semble égal.

C'eſt bien la meilleure perſonne
Qui ſoit dans la ſociété,
Et c'eſt au point qu'elle pardonne
Tout juſqu'à l'infidélité.

Sans jamais être négligente,
Elle n'accable pas de ſoins,
Et ſon amitié ſe contente,
De ſe préſenter aux beſoins.
Sa bonté n'eſt pas circonſcrite
Dans tel lieu, dans telle cité;
La Baronne eſt coſmopolite,
Elle eſt toute à l'humanité.

Auſſi je ne connois perſonne
Qui ne s'occupe, en s'éveillant,
Du plaiſir de voir la Baronne
Comme un objet intéreſſant.
Des deux ſexes tous les ſuffrages
Lui ſont acquis également:
En tout temps, comme à tous âges,
Son commerce paroît charmant.

C'eſt bien encore un avantage,
De ne pas craindre les odeurs:
Autre agrément qu'elle partage
Avec les Baronnes, ſes ſœurs.
Cette famille fort nombreuſe,
Se diſperſant pour notre bien,
Garda la reſſemblance heureuſe
Du caractere & du maintien.

A mille actes de prévenance
A force de s'habituer,
Il en eſt dont la complaiſance
Va juſqu'à ſe proſtituer.

Mais loin, pour ſéduire le monde,
D'employer un art menſonger,
A plus de cent pas à la ronde
Elle vous prévient du danger.

De quel pays ſont les Baronnes?
Demanderont les curieux;
Où voit-on ces Dames ſi bonnes?
Où peut-on rencontrer leurs yeux?
Meſſieurs, la Nature féconde
En fit pourtant ſon ornement;
Mais c'eſt derriere tout le monde
Qu'elles ſe tiennent humblement.

De Paris, le 7 Octobre 1775.

Le ſuccès du *Célibataire* a de la peine à s'établir malgré la cabale. On reproche à l'auteur de n'avoir point aſſez approfondi ce caractere; d'ailleurs une des choſes qu'on lui pardonne le moins, c'eſt d'avoir expoſé tout ce qui eſt peu favorable aux *Anticélibataires*; ici le célibat eſt appuyé de ſes argumens les plus vigoureux, c'eſt donc une mal-adreſſe du poëte qui fait tort à ſon jugement; il devoit encore mettre plus d'action dans ſon drame, & ne pas s'en tenir à des déclamations, l'ouvrage du bel-eſprit. Cette comédie, ſi c'en eſt une, ne reſtera point au théâtre, elle ira ſe perdre dans cette foule immenſe de productions théâtrales qu'entraîne le torrent de l'oubli. Enfin ce n'eſt pas une comédie, mais une theſe contre le mariage, ſoutenue par M. Molé, ſous les auſpices de M. Dorat: les principaux argumentans ſont Madame

Préville, Mlles. Doligni, Préville, Brisar
la Rive, &c. &c. Un plaisant a mis cette id
en latin avec l'apparat des Colleges, & a pr
posé qu'on substituât cette facétie à l'affich
ordinaire des spectacles de la Comédie Fra
çoise.

Qu'on dise que nos filles galantes ne co
noissent pas la force du sentiment ! la peti
anecdote suivante convertira sur ce sujet l
incrédules. Une de ces Demoiselles à la mo
avoit un beau perroquet qu'elle aimoit *pl*
que sa vie. Elle eût donné tous ses amans po
l'oiseau chéri ; le voilà qui s'envole ; un be
esprit qui voudroit profiter de l'occasion, d
roit que cette fuite étoit un mauvais augur
pour la Demoiselle, & qu'elle lui annonço
que l'amour s'envoloit avec le perroquet
quoi qu'il en soit, voilà la nouvelle Lesbi
qui se lamente, qui pleure, qui s'arrache le
cheveux; dans sa douleur, elle s'écrie : « Ah
» mon pauvre perroquet, je ne sais ce qu
» je donnerois pour te ravoir; qui me le rap
» porteroit, coucheroit avec moi. » C'e
Vénus qui fait la promesse de payer d'un baise
le retour de son fils ; le lendemain de c
serment paroît un grand porteur d'eau très
robuste tenant le perroquet sur sa main. «
» Mademoiselle, j'étois hier dans votre cui
» sine, j'ai entendu ce que vous promettiez
» cela m'a mis le cœur au ventre, bref
» voilà votre oiseau que j'ai retrouvé, vou
» êtes trop honnête Demoiselle pour m'escro
» quer ma récompense. » Qui fut un peu
embarrassée, ce fut la maîtresse du perroquet

un porteur d'eau salir la couche où l'on re-
cevoit M. le Duc, M. l'Evêque, M. le Préſi-
dent ! elle offrit une ſomme d'argent aſſez
conſidérable, — « Et ſi donc, Mademoiſelle,
» ce n'eſt pas là mon paiement, je ne veux
» point d'argent, mais avoir l'honneur, comme
» vous l'avez promis, de coucher avec une
» auſſi jolie perſonne que vous ; allez, quoi-
» que je ne ſois pas un gros Seigneur, Jac-
» ques en amour en vaudra bien un autre. »
La Demoiſelle qui ſe piquoit de nobleſſe dans
ſes procédés, pouſſe un grand ſoupir, de reſte
des combats de ſon orgueil, & ſans réſerve
accorde au porteur d'eau la récompenſe pro-
miſe. Elle dit aſſez plaiſamment en ſortant de
s'acquitter : je n'en ſuis pas fâchée, Jacques
eſt un homme tout comme un autre ; & elle
courut oublier avec ſon perroquet le prix qu'il
lui avoit coûté.

L'hiſtoire de cette fille qui vient d'admettre
au culte de ſes charmes un lévite profane,
me rappelle un aſſez joli conte que vous avez
peut-être oublié, ſi vous l'avez ſu.

L'amour avoit volé ſa mere
Pour donner des bijoux à ſa chere Pſyché ;
Voilà le drôle déniché,
Et dans l'inſtant par tout Cythere
Le libertin eſt affiché.
Venus avoit mis dans l'affiche
Que quiconque découvriroit
De ce petit fuyard la niche,
Récompenſe recevroit.
En attendant la découverte

Cyprine ſe tenoit au lit,
Inconſolable de ſa perte.
Un berger arrive & lui dit:
Ce matin, j'ai vu le volage
Avec ſa belle deviſer,
Tous deux dans un ſombre bocage:
Grand merci de la peine, elle vaut un baiſer.
Une heure après en vint un autre
Annoncer que le même ſoir
Doit revenir le bon apôtre;
Approche & vois ce que tu voudras voir.
Enfin il paroît un troiſieme
Tenant Cupidon par la main;
Tu me fais un plaiſir extrême
De ramener mon Benjamin,
A te récompenſer pourrai-je bien ſuffire!
Mon fils, qui folâtrant as perdu ton bandeau,
Viens tirer un peu mon rideau,
A ton beau conducteur j'ai quelque choſe à dire.

M. Laugeon, connu par ſes jolies chanſons, a donné à Chantilly une piece de ſa compoſition, en cinq actes & en proſe, intitulée *Les quatre Soubrettes*, ou l'*Inconſéquent*. Cette piece, jouée par une illuſtre ſociété, a eu du ſuccès & ſera donnée cet hiver aux Françoiſ.

Voici copie de la lettre par laquelle M. Turgot a conſolé M. de Vaynes de quelques déſagrémens :

» Je vous apprends avec grand plaiſir
» Monſieur, que le Roi a bien voulu vous
» accorder la place de lecteur ordinaire de la
» chambre, & y attacher les mêmes entrées
» qu'à celle de lecteur du cabinet. J'ai cru

devoir propoſer à Sa Majeſté, de vous donner une marque publique de la ſatisfaction qu'elle a de vos ſervices, dans un moment où on cherche à vous déchirer par un libelle infame. Vous n'avez pas beſoin de juſtification, mais ayant vu que les auteurs & fauteurs de ce libelle s'imaginent pouvoir accréditer auprès de moi leurs menſonges, par une multitude de lettres anonymes, je me devois à moi-même de montrer authentiquement mon mépris pour leurs calomnies atroces.

» Il eſt dans l'ordre que vous y ſoyez expoſé vous, tous ceux qui ont quelque part » à ma confiance, & moi peut-être plus que » perſonne. Trop de gens ſont intéreſſés au » maintien des abus en tous genres, pour que » tous ne faſſent pas une cauſe commune, » contre quiconque s'annonce pour vouloir » les réformer. Attendez-vous donc qu'ils em- » ploieront les armes qu'ils ſavent manier, » le menſonge & la calomnie; il faut s'armer » contr'eux de courage & de mépris. Il faut » ſe dire à ſoi-même, ce que le Roi me di- » ſoit le jour de l'émeute à Verſailles, *Nous* » *avons pour nous notre bonne conſcience, avec* » *cela nous ſommes bien forts.* Si les honnêtes » gens ſe laiſſoient décourager par de telles » horreurs, il faudroit donc que les méchans » fuſſent irrévocablement maîtres d'opprimer » & de piller le genre humain. C'eſt donc un » devoir de les braver. Il faut regarder tous » leurs traits comme des bleſſures honora- » bles, & ne pas pas augmenter la force de

» ces gens-là, par une ſenſibilité qui
» encourage à redoubler leurs attaques.
» vous prêche la morale que je tâcherai
» ſuivre pour moi-même. Si la raiſon ne pe
» diſſiper entiérement l'impreſſion que vo
» a faite cet amas d'atrocités, je ſouhaite q
» l'aſſurance de mon eſtime & de mon ami
» vous ſerve de conſolation. »

Un génie mal-faiſant s'eſt emparé de n
Théâtres, & y a ſoufflé cet eſprit tout
travers qui s'oppoſe au goût, & au talen
voilà deux chûtes aſſez lourdes, l'une à l'O
péra, & l'autre à la Comédie Italienne. M.
Chabanon, auquel la médiocrité a promis d'o
vrir les portes de l'Académie, fait tous
efforts pour mériter ſa place d'immortel futu
Il a régalé, ou ſi vous l'aimez mieux, e
nuyé le public d'un ouvrage lyrique intitu
Philemon & *Baucis*. Ce ſujet conſacré p
Ovide, & brillant d'une nouvelle vie ſous l
mains du divin la Fontaine, eſt venu mour
dans celles mal-adroites & malheureuſes
M. Chabanon. Cette production étoit appuyé
de la muſique d'un de nos artiſtes nomm
Goſſec, & par une fatalité décidée, la muſ
que n'a pas mieux valu que les vers; nul ſen
timent, rien de neuf, des platitudes cent fo
redites, aucune imagination, aucune harmo
nie, voilà à peu près l'idée qu'on peut ſe for
mer de cette œuvre lyrique.

Je vous ai annoncé depuis long-temps u
opéra comique, *la Réduction de Paris*; ca
Dieu merci, parmi nos François tout aujour
d'hui ſe convertit en opéra comique. Il n

nous manque plus que d'avoir l'hiſtoire de France ſous cette forme heureuſe. Obſervons en paſſant, que c'eſt par ce goût pour *le petit*, pour la *Bambochade*, qu'on vient à bout de dégrader l'eſprit qui élevoit l'ame des Egyptiens & des Grecs. La grandeur des monumens, la nobleſſe des écrits, tout ce qu'ils voyoient leur offroit la nature dans une majeſté impoſante : tout ce qu'ils liſoient entretenoit dans leurs ames ces ſentimens d'élévation qui ſont toujours la ſource des grandes actions & des grands talens ; mais lorſqu'on veut continuellement coëffer le beguin de Filles, il arrive que la tête ſe rapetiſſe, & faut renoncer aux penſées ſublimes, ce qui peut-être à la longue influe ſur la légiſlation. Un peuple qui prendra plaiſir à voir Henri IV dans un opéra-comique, détonnant un air médiocre, & abaiſſé à dire des platitudes, ce peuple-là ne méritera point d'avoir donné des leçons de goût à l'Europe entiere ; on ſe demandera ſi c'eſt parmi ces calotins que Corneille, Racine, Rouſſeau, Voltaire même ſoient pris naiſſance. Quoi qu'il en ſoit de ces obſervations, je vais vous tranſporter à la Comédie Italienne, où tous nos badauds de Paris, & le nombre en eſt conſidérable, ſoient attroupés pour admirer cette nouvelle bouffonnerie dont Henri IV étoit le héros ; l'auteur eſt le même qui a donné, & dans ce même genre, *la bataille d'Ivry* ; ce pauvre diable de petit poëte qu'on nomme *du Roſoy*, ſoit pris pour un ſuccès bien décidé une chûte qu'il ne devoit qu'à l'audace du ſujet.

Henri IV dans un opéra comique ! mais l
curioſité humaine eſt bientôt fatiguée du ſpe
tacle des monſtres. La ſcene ici repréſento
Henri entouré de St. Luc, de Briſſac, de tou
les guerriers dont les noms ſont conſigné
dans l'hiſtoire : *Parturiunt montes, naſcitur ri
culus mus.* Le Monarque François donne ſ
ordres pour épargner les Pariſiens dont il ve
ſe rendre maître ſans tirer l'épée ; eſpece d
conſeil des bourgeois qui favoriſoient le par
de Henri ; enfin les portes lui ſont ouverte
tous les habitans accourent pour admirer
héros & lui rendre hommage. Voilà à peu pr
le plan de cette petite piece, ſi une bagatel
auſſi plate mérite le nom de piece ; la muſ
que eſt d'un élève de Sacchini ; il s'y trouv
d'aſſez heureux effets d'harmonie, entr'autr
morceaux, le ſerment de fidélité des bourgeo
eſt aſſez bien exprimé, (nous parlons de
muſique) mais les paroles ont étouffé & anéa
le ſuccès que ce morceau avoit pu aſpire
on a ri aux éclats, le pauvre du Roſoy a é
bien berné ſur la couverture du mépris ; ce
leçon lui ſera peut-être ſalutaire, car ce pe
poëte commençoit à s'exhauſſer ſur les pie
& à ſe donner des airs de littérature.

Madame d'Artois nous a procuré dernié
ment un ſpectacle bien différent de celui
petit du Roſoy, elle a fait ſon entrée à Par
Les équipages étoient ſuperbes & auſſi éléga
que riches ; elle eſt venue, ſelon l'uſage, r
dre ſes actions de graces à l'Egliſe de ſai
Genevieve, cette Princeſſe a une phyſionom
très-intéreſſante, & la peau d'une blanch

exprimable. On l'a vue avec ce plaiſir qui ait du ſentiment; de ſon côté, elle a paru tou-ée des applaudiſſemens qu'on lui a prodigués.

La Demoiſelle Arnoult, ſi connue par ſes ons mots, parce que cette femme eſt dans claſſe de ces beaux-eſprits femelles qui ſe ermettent tout, tourne, dit-on, à la dévo-on; elle ſent ſa ſanté dépérir, & ſa philo-phie libertine s'effraie de la perſpective. eux directeurs ſe ſont emparés d'elle, & à propos elle a dit : *Oh ! c'eſt encore pis que directeurs d'opéra.*

On attend tous les jours à Paris l'exécution la ſentence qui condamne les Dames Briſ-n & Montigny, fameuſes appareilleuſes, à re promenées ſur un âne dans la capitale. Dame Gourdan, graces au zele d'un Procu-ur au Parlement, a échappé par une prompte ite à ce châtiment, & ne le ſubira qu'en igie. Ces Dames s'étoient aviſées de donner s certificats comme quoi elles avoient reçu z elles en partie la Dame qu'on vouloit urer d'avec ſon mari. Le jeune M. Dagueſ-u de Freſne, parlant au nom de la partie blique dans cette affaire, a expoſé combien étoit atroce d'admettre en juſtice le témoi-ge de perſonnes auſſi infames pour perdre e citoyenne, & il a requis qu'attendu que trois malheureuſes avoient, par leur cer-at, publiquement fait l'aveu de la profeſ-n indigne qu'elles exerçoient, elles fuſſent ies ſuivant les ordonnances. On a beau-p loué ce plaidoyer du jeune Avocat du , & on a trouvé ſes motifs très-juſtes.

Nous ſommes depuis quelque temps riche en Epigrammes. On a fait celle-ci ſur la ſtatu de Voltaire par Pigale.

Quoi s'écrioit Le Franc diffamé par Voltaire:
Cet homme que les loix proſcrivent en tout lieu,
Cet infame Archiloque a l'encens de la terre,
Et d'Alembert l'éleve à la gloire d'un Dieu!
Quand je vois ces horreurs, je fuirois juſqu'au Gang
Ceſſe, lâche Pigal, d'avilir ton ciſeau;
De vices, de talens, quel monſtrueux mêlange!
Son ame eſt un rayon qui s'éteint dans la fange.
C'eſt peu d'être deſpote, il eſt encore bourreau;
Sa dent du même coup empoiſonne & déchire,
Il inonde de fiel les bords de ſon tombeau,
Et ſon dernier ſoupir vomit une ſatyre :...
Un vieillard l'écoutoit ſans paroître étonné :
Tout eſt bien, lui dit-il, ce mortel qui te bleſſe
Atteſte du Très-haut la profonde ſageſſe;
S'il n'avoit pas écrit, il eût aſſaſſiné.

Un candidat rejetté pour le prix de l'Académie Françoiſe lui a adreſſé ce galant Madrig

Coquette ſans pudeur, fiere de mille amans,
Femme à quarante époux, preſque tous impuiſſa
Mere de quelques mots, régente d'orthographe,
En ton jour ſolemnel, ſur tes autels déſerts
L'on ne placera plus de proſe ni de vers:
L'on n'eſt plus occupé que de ton épitaphe.

Voici d'autres vers en l'honneur de de nos plus grands Académiciens.

J'errois un jour dans la forêt voiſine
Du grand chemin qui conduit à Senlis,
J'entends crier, au meurtre, on m'aſſaſſine:

Je vole au lieu d'où s'élançoient ces cris ;
Que vois-je, ô Ciel, quelle ſurpriſe extrême
Le Dieu du goût aſſaſſiné lui-même :
» Ami, dit-il, je cede au coup mortel.
» A mes tyrans, je voulois me ſouſtraire,
» Mais par malheur dans ce bois ſolitaire
» J'ai rencontré la Harpe & Marmontel. »

De Verſailles, le 12 Octobre 1775.

Je vous annonce, Monſieur, un événement fort ordinaire, mais ſingulier & touchant par ſes circonſtances. M. le Comte de Muy qui avoit ſuivi le Roi juſqu'à Choiſi, vient de mourir en héros, avec une fermeté ſans exemple : il remit dimanche matin au Roi ſon portefeuille & la clef. S. M. étonnée de cette démarche lui en demande la raiſon avec attendriſſement. « Sire, Votre Majeſté m'ayant permis de m'abſenter pendant quelque temps durant ce voyage, je profiterai de ce temps de repos pour faire à ma ſanté les réparations néceſſaires ; ayant forcé un peu depuis quelque temps le travail de mes Bureaux, tout s'y trouve au courant, & mon ſucceſſeur aura peu de peine à ſuivre le fil des affaires & des opérations commencées. Tout eſt en ordre, ſi le malheur veut que je ne ſurvive pas à l'opération de la *Taille* que les douleurs dont je ſuis tourmenté m'ont enfin déterminé à ſubir demain. » Le Roi verſa des larmes, & M. Du Muy ſans s'émouvoir prit le congé, & s'acquitta des fonctions de ſa place avec le plus

grand ſang-froid ; il avoit donné rendez-vou
pour lundi 8 heures du matin, à Richar
ſon médecin, & à Frere Côme, le célebr
moine opérateur ; ils arriverent à 7 heure
& demie, lorſque le Maréchal alloit à la meſſe
il leur dit : « je ne vous attendois pas ſitôt
» Meſſieurs, mais entrez dans mon cabinet
» & je vous joindrai à l'heure dite. » Au r
tour de la meſſe, M. du Muy entra chez M
dame la Maréchale, qui n'étoit prévenue d
rien, il la trouva au lit, la badina ſur ſa p
tite pareſſe, & la quitta en la priant d'emp
cher que quelqu'un ne vînt le troubler da
ſon cabinet, où une affaire de la plus gran
importance l'obligeoit de s'enfermer. Depu
30 minutes M. du Muy gémiſſoit ſous le f
de l'opérateur & ſouffroit des douleurs cruell
ſans jetter un cri, lorſqu'une femme-de-cha
bre imprudente autant qu'attendrie court ch
la Maréchale d'un air effaré, & lui cri
» Ah ! Madame, que cette opération eſt lo
» gue & terrible ! » la Maréchale doutant d
bord de ce dont il s'agit, s'élance hors
ſon lit & court en chemiſe au cabinet de ſe
mari ; on croit que ſes cris & ſes ſanglo
troublerent l'opérateur & lui firent trembl
la main : ce qui n'eſt que trop certain, c'
que la pierre qu'il tenoit s'écraſa ſous les t
nettes ; le Maréchal ainſi mal opéré, ſa bl
ſure s'enflamma, & il mourut peu de tem
après.

De Paris, le 14 Octobre 1775.

Le voyage de Fontainebleau acheve de rendre Paris déſert, & de le priver de ſes nouveaux ſpectacles, les comédiens étant obligés d'aller à la Cour; ce qui a fait ſuſpendre les repréſentations du Célibataire, ouvrage toujours fort critiqué. Au reſte la lecture en déterminera le vrai prix.

Il en eſt de même au palais comme au parnaſſe: les cerberes de Thémis retiennent leurs aboiemens juſqu'à la St. Martin. On nous annonce pour la rentrée du Parlement, des cauſes capables d'en impoſer par leur dignité; on prétend que le Chancelier Maupeou & l'Abbé Terray pourroient bien être ſoumis à un examen de la part de Meſſieurs, & ſelon les apparences, ces derniers ne promettroient point de l'indulgence; leur reſſentiment au reſte ſeroit aſſez juſte. C'eſt un des plus grands torts de la légiſlation françoiſe que jamais les Miniſtres ne ſont punis, & qu'en général le Dieu des vengeances ne tonne parmi nous que ſur les petits coupables. On parle de reprendre au Parlement l'affaire du Comte de Guines; celle de M. de Richelieu ſera la premiere terminée. Nous avons auſſi un nouveau procès qui va encore amuſer le public: Madame de Mirabeau femme du célebre économiſte, qui a donné avec ſa main environ cent mille livres de rente à ſon mari, ſe prépare à plaider en ſéparation, & à lui redemander ſa dot. Or un Economiſte con-

noît tout le prix de 100 mille livres de rentes, & un Philoſophe moderne ne dédaigne pas les richeſſes. M. de Mirabeau en faiſoit au reſte un excellent uſage, il donnoit des dîners académiques à tous les enfans de la ſecte de Queſnay; il avoit l'avantage par ce moyen, d'échauffer leur zele, & le meilleur ſermon ne vaut pas un bon dîner; c'eſt en ſavourant des mets délicats, ou en s'humectant d'un excellent vin de Champagne, qu'il eſt doux de traiter de la morale, de l'agriculture, de l'économie; de trouver des recettes pour nourrir puiſſamment les pauvres familles avec des pommes de terre, du ſon & quelques autres malheureux ingrédiens dont, avant la naiſſance des Economiſtes, on ne s'étoit pas aviſé de conſeiller l'uſage aux François.

La Sorbonne reſſemble aſſez aux Vénitiens qui ſe croient toujours les maîtres de la mer parce que leur Doge l'épouſe annuellement; elle vient de nous amuſer du ſpectacle de ſes ridicules prétentions. Elle a anathématiſé un nombre de livres qu'on n'en lira pas moins, & les auteurs ſont les premiers à rire de cette farce dont aujourd'hui perſonne n'eſt la dupe, puiſque les gens de la police vendent eux-mêmes ces productions proſcrites; c'eſt même à ce manege que ces ſubalternes gagnent des fortunes; c'eſt là le tour du bâton des gens de cette claſſe.

Je vous ai annoncé une ſatyre contre les filles, par ce Gilbert auteur de la ſatyre intitulée *le dix-huitieme ſiecle*; ces Demoiſelles dirigées ſans doute par quelque bel eſprit, s'a-

prêtent à renouveller l'aventure de Jean de Meun ou Clopinel : il eſt bon de ſe reſſouvenir que ce dernier avoit compoſé contre les femmes ces deux vers ſi fameux :

Toutes êtes, ſerez ou fûtes
De corps ou de volonté putes.

Gilbert fait plus, il ſe prépare à donner une production en forme, dont les mœurs peu honnêtes de ces Demoiſelles ſeront l'argument; la Demoiſelle Duthé a prononcé une ſentence contre lui, il ſera fouetté par ces nouvelles bacchantes & Mlle. Duthé portera le premier coup; le poëte de ſon côté brave leur furie & jure par Apollon qu'il publiera ſans reſpect & ſans crainte ſa diatribe. Attendons & préparons-nous à rire. Voilà les Dieux partagés entre les graces & les talens. On a fait à ce propos une eſtampe où l'amour eſt repréſenté, donnant le fouet à Gilbert, tandis que le Dieu des vers fait ſigne dans un coin du tableau que les verges ſont de roſes, & on lui met ces paroles dans la bouche, *cela ne fait point de mal.*

A propos d'eſtampes, on en répand une aſſez plaiſante, c'eſt Mlle. Arnoult, au pied de ſon confeſſeur, & derriere le confeſſeur eſt Mlle. Raucourt qui ſe déſole. Au bas de l'eſtampe ſont ces vers :

Ne pleurez point, jeune Raucourt
Arnoult, Courtiſane prudente,
En quittant l'arène galante
Garde une réſerve à l'amour.

Le Duc de Durfort, un de nos jeunes Seigneurs, livré à toutes les ſuites aſſurées d'une mauvaiſe conduite, vient d'être exilé, on a fait ces vers à cette occaſion.

Vous exilez Durfort pour ſes déportemens:
Quel crime a-t-il commis? de ſon libertinage
On voit par-tout des monumens:
Il n'a fait que ſuivre l'uſage.

Le Duc, avant de partir, s'eſt montré un héros qui faiſoit tête à l'orage; il a couru ſouper chez Mlle. Arnoult, & a juré dans ſes chaſtes mains qu'il conſerveroit ſon cœur aux filles, leſquelles à leur tour lui ont promis une fidélité conſtante. C'eſt bien là le cas de redire: *ô le bon billet qu'a la Châtre!*

Toujours les plumes, & plus élevées que jamais; les femmes ſe mettent à genoux dans leurs carroſſes parce qu'ils ne ſont pas aſſez exhauſſés; on voit des viſages au milieu du corps; il faut eſpérer que cette mode paſſera comme les autres. Convenons cependant qu'une jolie femme qui a une taille droite & majeſtueuſe eſt bien parée avec ces plumes; mais pour une beauté qu'elles ſervent, combien rendent-elles de femmes ridicules?

Un de nos beaux eſprits vient de nous prouver que la philoſophie eſt un remede contre tous les maux, il étoit du nombre des cocus dont notre pays abonde. De mauvais plaiſans s'étoient égayés à ce ſujet, & avoient mortifié notre ſage, en faiſant circuler dans la ſociété toutes les aventures galantes de

femme qui revenoient jusqu'à lui ; notre cocu sans se démonter a fait cesser toute cette huaille par ces vers de très-bon sens.

Graces aux mœurs de ma patrie,
Me voilà de la confrérie
Et duement déclaré cocu :
Un imbécille s'en tourmente,
Un autre dort sur la patente,
Et moi je m'en torche le cu.

Cela s'appelle répondre *ad rem* : qu'est-il arrivé ? les rieurs se sont mis du côté du bel-esprit cocufié, & sa femme a été la premiere à lui applaudir.

Mais tout le monde n'a point ce courage, ce stoïcisme réfléchi & inébranlable. Un fermier général aimoit sa femme, & s'en croyoit adoré ; il étoit d'une gaîté cruelle & sans exemple, quand il pouvoit médire des autres femmes, il insultoit aux victimes de leurs galanteries, & après toutes ses déclamations contre les deux sexes, il finissoit par vanter son sort : « pour moi, disoit-il, j'avoue que j'ai » dans mon lot le bonheur de tous les au» tres, j'aime assez ma femme & la tête lui » tourne d'amour pour moi. » Notre Financier dormoit paisiblement sur cette heureuse idée, il reçoit un billet qui contenoit ces mots : « vous êtes un impertinent avec votre » bonheur que vous nous jettez au nez ; mon » ami, vous êtes cocu tout comme un autre, » & si demain matin vous voulez vous en » convaincre par vos propres yeux, montez

» ſur les neuf heures à votre grenier, &
» vous trouverez Madame dans une ſituation
» non équivoque. » Le Financier déchire l
billet, le met en morceaux, & reſte bie
convaincu que l'avertiſſement n'eſt qu'une i
ſulte qu'on prétend lui faire. Cependant
prend la réſolution de tenter l'aventure. L
lendemain à l'heure indiquée, il monte a
grenier, & avant que de voir, il entend c
paroles très-claires : « eh ! Guillaume laiſſe l
» tes chevaux, & panſe-moi, car j'en ai plu
» beſoin qu'eux ; mon benêt de mari.... » L'é
poux furieux ne laiſſe pas achever, il ſe pré
cipite vers l'endroit d'où partoit ce galant en
tretien : ſa femme l'apperçoit, elle ſe retir
majeſtueuſement : il veut lui donner des coups
elle, comme un nouveau Thémiſtocle : «
» Frappe, mais écoute ! j'en avois une fu
» rieuſe envie, & ton cocher m'a paru u
» homme ſans conſéquence ; je ne t'en a
» mois pas moins, crois-moi, n'allons pa
» nous brouiller pour des bagatelles de tem
» pérament ; mon ami, le cœur fait tout. » L
Financier étoit demeuré immobile, ſtupide d'é
tonnement ; il ne s'attendoit pas à cette au
dace de ſa femme. A la bonne heure qu'il n
reçût pas en plaiſantant cet aveu, mais il
eu la ſottiſe d'aller divulguer ſon hiſtoire &
vous jugez comme il eſt blâmé ; il n'a poin
agi comme ce mari de bon ſens qui, revenan
de l'Amérique, trouva ſa femme lui préſentan
ſix jolis enfans ; il demande tranquillement
qu'eſt-ce que cette troupe d'amours ? « eh ! c
» ſont nos enfans, reprend ſérieuſement l'hon

» nête Dame. — Je ne me croyois pas une ſi » aimable famille. » Un moment après « : ah! » ça ma bonne, nous n'en ferons plus d'au- » tres, nous en avons aſſez, n'eſt-ce pas? — » comme vous voudrez mon ami. » Voilà ce qu'on peut appeller le héros des maris François.

M. de Voltaire eſt toujours inimitable pour le talent de ſemer les fleurs de la poéſie légere; voici des vers qu'il a envoyés à un de nos jeunes gens de cour qui lui écrivoit qu'il alloit ſe plonger dans la philoſophie, comme on menace d'aller s'enſevelir à la Trappe.

*A M. le Comte de ***.*

Vous philoſophe! ah! quel projet!
N'eſt-ce pas aſſez d'être aimable!
Auriez-vous bien l'air en effet
D'un vieux raiſonneur vénérable:

D'inutiles réflexions
Compoſent la philoſophie,
Eh! que deviendra votre vie,
Si vous n'avez des paſſions!

C'eſt un pénible & vain ouvrage
Que de vouloir les modérer;
Les ſentir & les inſpirer
Eſt à jamais votre partage.

L'eſprit, l'imagination,
Les graces, la plaiſanterie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Voilà votre philoſophie.

Voltaire a redit vingt fois ces choſes; il eſt vrai, mais perſonne ne répete avec plus de graces que lui, & on aime encore mieux ſes redites que les vers de beaucoup d'autres qu'on entend pour la premiere fois.

Ceux-ci ſont de la même ſource.

A Madame de ******.

Oui, Philis, la coquetterie
Eſt faite pour vos agrémens;
Croyez-moi, la galanterie,
Malgré tous les grands ſentimens,
Eſt l'art de la friponnerie.
Vénus verſa ſur vous tous les dons précieux.
Ce ſeroit être injuſte & les mal reconnoître
Que de vous obſtiner à faire un ſeul heureux
Lorſqu'avec vous le monde entier veut l'être.

De Fontainebleau, le 16 *Octobre* 1775.

La Reine a éprouvé un petit accident qui a fait connoître tout l'amour dont on eſt pénétré pour elle. Elle alloit par eau dans une de ſes gondoles; une fenêtre eſt venue à tomber, le coup a effleuré la Reine & a cauſé une légere contuſion au bras de Madame la Princeſſe de Lamballe qui s'eſt évanouie: cependant, graces à une ſaignée, toutes les alarmes ſe ſont diſſipées, & cette Princeſſe a éprouvé combien elle étoit chere à notre Souveraine qui en ce moment lui a témoigné le plus tendre intérêt.

On écrit de l'Eſpagne que le Peuple tou-

jours le même dans tous les pays du monde, rejette ſur M. Oreilly le mauvais ſuccès de l'expédition contre les Algériens : voici une des mille & une méchanceté qu'on affiche journellement à Madrid.

Oreilly
Ricardos
Caſtejon
Arbarca
} Les quatre lettres initiales ſont *Orca*, qui en Eſpagnol ſignifie *potence*.

On aſſure que M. de Maillebois ira comme général à Madrid, & y commandera les opérations militaires projettées pour le printemps prochain. Le Comte Orelly n'eſt ſoutenu que par le Roi, & ce Monarque a lui-même plus d'un chagrin. Il a beaucoup de contradictions à ſouffrir à ſa Cour & dans ſon Conſeil ; dernièrement en ſa préſence le Prince des Aſturies s'eſt échappé juſqu'à donner un coup de poing à M. de Grimaldi, premier Miniſtre : le Roi furieux a fait arrêter & retenir le Prince priſonnier quatre jours ; M. de Grimaldi a demandé pour la troiſieme fois ſa démiſſion, mais le Roi l'a prié de reſter & prendre patience.

De Paris, le 21 *Octobre* 1775.

It ſe diſtribue avec beaucoup de circonſpection un ouvrage intitulé, *le Droit François* : on met cette production au niveau de l'*Eſprit des Loix* ; c'eſt en faire un éloge bien flatteur en peu de mots. Si le titre eſt rempli, ce doit être en effet un livre auſſi curieux qu'intéreſſant pour une nation qui a vécu

juſqu'à préſent dans une ignorance abſolue des premiers principes de toute ſociété : il eſt étonnant que la France ſoit auſſi peu avancée qu'elle l'eſt dans la connoiſſance de ces matieres tandis que tous les autres peuples ont une idée diſtincte des divers réglemens qui forment leur conſtitution.

Un de nos petits rimailleurs nommé *S. Ange*, qui rampe dans la fange des protégés de l'*Encyclopédie*, eut ces jours derniers une querelle avec d'honnêtes gens au ſujet du Sr. de la Harpe, que Fréron depuis long-temps a ſurnommé *le Bebé de la littérature Françoiſe*; (on ſe rappelle que Bebé étoit le nom du Nain du feu Roi de Pologne Staniſlas) le petit S. Ange tranchoit du *Don Quichotte* & parloit de ſe battre envers & contre tous ceux qui oſeroient nier le mérite de ſon patron, M. de la Harpe; la rixe s'échauffe, on rit de la fureur de l'apprentif poëte; au lieu de mettre l'épée à la main contre lui, on ſe contente de lui envoyer le lendemain matin une épée de bois avec ces vers.

Petit Roi des niais de Sologne,
Petit Encyclopedre altier,
De Bebé petit écuyer,
Petit querelleur ſans vergogne,
Petit poëte ſans laurier,
Au parnaſſe petit rentier,
Petit brave, au bois de Boulogne,
Tu veux en combat ſingulier
Expoſer ta petite trogne :
Eh bien, nous t'armons Chevalier.

Le petit poëte en conſéquence de ces petits vers, a couru chez ſon ami la Harpe & lui a demandé comment il falloit faire pour ſe battre. La Harpe lui a répondu avec majeſté; *mon ami, Blin de Sainmore vous dira la façon dont on ſoutient de telles affaires.* Cette réponſe qu'on prête à la Harpe eſt une épigramme contre lui. Elle rappelle l'hiſtoire qu'il eut, il y a deux ans, avec un de nos beaux eſprits, nommé *Blin de Sainmore.* Celui-ci trouvant la Harpe dans la rue & ayant à s'en plaindre, débuta par lui aſſener un coup de poing ſur la figure. La Harpe étourdi de cette apoſtrophe mit ſon ſalut dans la fuite, & voulut ſans doute mériter l'épithete qu'Homere donne à Achille, *aux pieds légers.* Blin ne pourſuivit point le fuyard; on dit que S. Ange a ſuivi prudemment le conſeil; il a fait mieux, il a dépoſé ſon épée en diſant que les armes étoient inconnues au parnaſſe, mais il a juré par Apollon qu'il ſe ſerviroit de ſa plume.

Il y a quelque temps que nos moines ont diverti le public à leurs dépens; la fille d'un financier, avec ſa femme de chambre, avoit amuſé la luxure de trois de ces Meſſieurs, que leurs ſupérieurs ont renvoyés au bout du Royaume dans une eſpece d'exil; peut-être ſont-ils *in pace.* Les religieuſes de **** viennent de donner un ſpectacle en ce genre. On s'appercevoit que la ſœur Scholaſtique alloit ſouvent au jardin & qu'elle évitoit ſes compagnes. On l'a épiée, on l'a trouvée qui allaitoit un petit enfant d'une très-jolie figure; auſſi-tôt traduite devant Madame la ſupérieure

qui a interrogé la coupable, elle a avoué que cet enfant étoit le fruit d'une tendreſſe charnelle que lui avoit inſpiré un garçon jardinier. La pauvre créature eſt à préſent enfermée & aſſujettie aux rigueurs d'une pénitence qui n'a pas empêché que la nouvelle ſe répandit dans le monde. Les parens auſſi-tôt ont retiré leurs filles de ce couvent, & lorſqu'on aperçoit quelques-unes de ces religieuſes, on leur demande ſi elles ont beſoin d'un garçon jardinier.

Une de nos Laïs a éprouvé la cruelle vérité du proverbe que *tout ce qui reluit n'est pas or.* Elle s'étoit aviſée de ſe donner pour neuve de toute nouveauté ; Madame ſa mere, car ces Demoiſelles ne ſont jamais orphelines, faiſoit courir dans le monde de petits avertiſſemens comme autant de bulletins où l'on faiſoit part au public que la Dlle. *une telle* étoit encore jouiſſante de toute ſa virginité & qu'elle ne demandoit pas mieux que de la perdre ; un eſcroc de filles eſt introduit chez la Demoiſelle : d'abord il a une converſation politique avec la reſpectable mere & finit l'entretien par faire étinceler cent louis d'or bien comptés ; on ne demande pas au galant quel eſt ſon rang, ſon nom ; un propriétaire de cent louis n'avoit pas beſoin de ces accoſoires pour une telle alliance. Enfin il eſt agréé, il paſſe la nuit avec la Demoiſelle qui s'applaudiſſoit de cet air de virginité qu'elle s'étoit donné avec tant d'adreſſe ; de ſon côté l'amant rioit ; il n'en goûta pas moins les plaiſirs deſirés. Les cent louis ſont lâchés, le g

lant ſe retire ; les deux honnêtes créatures étoient enchantées l'une de l'autre ; on veut payer une marchande de modes, une couturiere, un coëffeur : ces créanciers qui avoient la vue plus nette que la Demoiſelle viennent lui rapporter ſon argent en lui diſant qu'ils ne prennent point en paiement, de la fauſſe monnoie. La Demoiſelle & ſa mere ſont furieuſes, elles reconnoiſſent avec douleur qu'elles ont été les dupes d'un fripon ; la premiere le rencontre dans un bal : — Ah, ah ! vous voilà, Monſieur le faux monnoyeur ? — Ah, ah ! vous voilà, Mademoiſelle la pucelle ; quitte à quitte, vous m'avez trompé, je vous ai trompée. Croyez-moi, au-lieu de nous arracher les yeux, cherchons à en tromper d'autres ; votre fauſſe fleur ne valoit guere mieux que mes louis faux. La Demoiſelle prit le bon parti, elle rit de l'aventure. Il n'y eut que la mere qui murmura entre ſes dents : — Vraiment, c'étoit bien la peine de me faire paſſer pour une trompeuſe ; une autre fois j'examinerai les louis, & aura après, des pucelles qui voudra.

On s'eſt amuſé beaucoup ici aux dépens du Sr. de Beaumarchais ; on a inſéré dans une gazette étrangere, qu'il étoit chargé de la part du gouvernement d'une affaire ſecrete pour l'Angleterre, ce qui a donné lieu à ces vers.

Beaumarchais eſt chargé d'une affaire ſecrete ;
Chacun diſoit ; quoi ! le gouvernement
Enverra dans les Cours un ſemblable interprête !
Plaiſant Ambaſſadeur ! reſpectable vraiment !

Un quidam ſurvient bruſquement ;
Qu'a d'étonnant cette aventure ?
Quelquefois pour ſon truchement
Jupiter choiſiſſoit Mercure.

La lettre ſuivante de Fontainebleau en date du 20 octobre, qui circule dans Paris, peut donner une idée de l'agitation où ſe trouve la Cour, au ſujet du beau poſte qui eſt vacant.

„ Quand on ſe tient dans les couliſſes ſur „ le théâtre des événemens, on devroit être „ à portée de voir ce qui s'y paſſe. Point de „ tout ; on n'y découvre rien, & les machi„ nes qu'on voit remuer ne ſont point celles „ qui occaſionnent le jeu des décorations. Tout „ eſt encore enſeveli dans les ombres du myſ„ tere, & le département de la guerre reſte „ en ſouffrance. La carriere eſt donc ouverte „ aux ſpéculations profondes de nos politi„ ques : il eſt aſſez ſingulier que dans un „ pays comme celui-ci, on regarde autour „ de ſoi, ſans ſavoir à qui donner un Miniſ„ tere qui vaque, & il eſt incroyable la quan„ tité de candidats que le Public a nommés „ ſucceſſivement, Mrs. de Caſtries, le Comte „ de Broglie, Taboureau, le Baron de Breteuil ont occupé d'abord les imaginations ; „ enſuite on a parlé de M. Devaux de Cor„ ſe, du Duc de la Rochefoucault, de M. de „ Narbonne Fritzlar, de M. de la Galaiſiere, „ & ſans doute il n'y a ſi mince Officier gé„ néral, ni ſi chétif maître des requêtes qui „ ne nourriſſe dans ſon cœur des prétentions

» & ne ſoit prêt à s'écrier, *Anche io ſon Pit-*
» *tore.* Si le projet qui a été propoſé & dont
» on s'eſt occupé ſérieuſement avoit lieu, il
» eſt douteux qu'aucun homme important, ſoit
» par ſon rang, ſes talens ou ſon nom, vou-
» lût accepter un département qui, du plus
» haut degré d'éclat, ſeroit deſcendu au ni-
» veau de la conſiſtance d'un Bureau : il a
» été queſtion de diſtraire du département les
» provinces & la diſpoſition des finances. Ce
» département qui ôteroit tout le ſucre du
» miniſtere de la guerre, mettroit le pauvre
» homme qui s'en chargeroit dans la plus
» grande dépendance, & il ne pourroit plus
» que donner des commiſſions de Capitaine ;
» changer les exercices & les uniformes, &
» multiplier les croix, par l'impoſſibilité où
» il ſeroit de diſpoſer d'une penſion de cent
» écus ; l'idée ſeule de ce démembrement a
» fort alarmé, & ſur-tout la difficulté de trou-
» ver un homme de cire pour ſe prêter à cet
» arrangement. On prétend que l'on a lâché
» à M. Devaux, pour le déterminer à accep-
» ter, M. de Guibert qu'on a flatté d'avan-
» cement & de dignités, s'il réuſſiſſoit dans
» ſa négociation : quel ſera le réſultat de tous
» ces mouvemens ? on n'en ſait rien, mais il
» paroît que dans la ſuppoſition où les cho-
» ſes reſteroient ſur l'ancien pied, le Baron
» de Breteuil eſt celui de tous les conten-
» dans ſur qui les yeux du public ſe tournent
» le plus volontiers. En attendant, les Bu-
» reaux arrivent ſucceſſivement & travaillent
» avec M. de Vergennes, qui ne ſigne que

„ les expéditions courantes & très-preſſées,
„ & s'abſtient de tout ce qui porte déci-
„ ſion. „

„ Au milieu de tant d'incertitudes, les vrais
„ citoyens ſont honteux pour la nation de
„ voir joints aux noms des braves militaires,
„ qu'on vient de citer, tous ceux que le pu-
„ blic a eu la démence de mettre ſur les rangs
„ pour la place importante qui vaque. En vé-
„ rité, on ſe croit revenu aux temps mal-
„ heureux de la fin du dernier regne. Il faut
„ eſpérer qu'on éclairera la jeuneſſe du Roi,
„ & que S. M. ſentira l'importance de met-
„ tre à la tête du département de la guerre
„ un homme impoſant par ſon mérite, ſa naiſ-
„ ſance, ſes ſervices, & ſur-tout aſſez ferme
„ pour prendre un parti qui ſoit invariable-
„ ment ſuivi; car rien n'eſt plus ſcandaleux
„ & plus indécent que les ſcenes qui vien-
„ nent de ſe paſſer à Metz, entre trois ou
„ ou quatre fanatiques, par qui la conſtitu-
„ tion militaire eſt déchirée. On mande qu'il en
„ réſulte une effroyable déſertion, & cela eſt
„ très-vraiſemblable. En effet, comment veut-
„ on qu'après treize ans de paix, ſoldats &
„ officiers ne ſoient pas déſeſpérés de ſe voir
„ à l'école : il faut convenir que de tous les
„ Miniſtres que nous avons vus, M. de Mon-
„ teynard eſt le plus répréhenſible; car il a
„ détruit en ſix mois l'ouvrage que M. le Duc
„ de Choiſeul avoit eu bien de la peine à
„ faire en dix ans, & il n'a fait tant de mal
„ que dans l'intention de ſe venger de M. de
„ Choiſeul qui l'avoit toujours traité ſelon

, ſon mérite, c'eſt-à-dire, comme un homme , très-médiocre. „

De Fontainebleau, le 24 Octobre 1775.

Tous les prétendans à la place de Miniſ- re de la guerre, & même tous les Courtiſans ront bien ſurpris par le choix qui ſera dé- laré demain du fameux Comte de St. Ger- ain, pour remplacer feu M. du Muy.

Perſonne n'ignore combien M. le Maréchal u Muy étoit attaché à feu M. le Dauphin. ors de la mort de ce Prince, il obtint du eu Roi la permiſſion d'être enterré à ſes pieds : n corps y a donc été porté la nuit du 12 13 de ce mois ; mais ce qu'il y a de par- ulier, c'eſt que le 15me. jour avant ſa ort, le feu Maréchal avoit fait graver une erre pour être miſe ſur ſa tombe, où étoient crits ſon nom & ſa dignité : il n'y reſtoit us à ajouter que le jour de ſon décès : elle oit même poſée avant ſa mort, mais il n'a ais été fait de Mauſolée, ainſi qu'on l'a dit.

M. le Maréchal de Noailles ſollicite tou- rs une grande ambaſſade pour ſon fils qui nuie à la mort à la Haye, & il paroît l viſe à celle de Vienne, dans la perſua- n qu'elle pourroit devenir vacante ſi M. le on de Breteuil étoit appellé au miniſtere.

Le Comte de Bourbon Buſſet, tenant à la iſon Royale, a une terre voiſine de Chan- y. Des vaches de cette terre ſe ſont ré- dues ſur le territoire du Prince de Condé, les Gardes de S. A. les ont tuées. M. de

Bourbon furieux eſt allé trouver le Prince & n'en ayant pas reçu les excuſes qu'il attendoit, il s'eſt échappé à lui demander ſe battre avec lui & s'en eſt allé; le Roi puni M. de Buſſet par une lettre d'exil.

On parle beaucoup d'un grand comité qu y a eu à Montigny chez M. de Trudaine, e tre Mrs. Turgot, Malesherbes, Albert & l'h te, où il a été queſtion de grands objets t que des finances de la guerre, des moyens mettre en pays d'Etat le pays de Gex, de ſu primer les corvées & d'abolir la mendici Quant à ce dernier mal, il eſt plus difficile guérir que jamais, le feu ayant pris ces jo derniers aux magaſins à bled de Corbeil: ai voilà quelques repas de moins à compter par ceux qu'on deſtinoit aux mendians, & il fa dra bien des efforts de la ſcience économiq pour réparer la perte du produit net: m quoiqu'il ſe répande, il eſt plus conſolant croire que le haſard & l'imprudence ont ca ce malheur, que d'imaginer qu'il eſt le fr d'un deſſein prémédité.

On veut que dans ce grand comité il été auſſi queſtion des mariages des Proteſta & tout de ſuite on a vu paroître une b chure, portant pour titre: *Dialogue entre Curé & un Evêque.* Le bon Curé préſente Prélat prévenu les raiſons qui parlent en veur des infortunés qui ont le malheur d'ê dans l'erreur; la diſcuſſion eſt portée juſqu elle peut aller: enfin l'Evêque ſe rend, fo par la juſteſſe des argumens du Paſteur: p ſent Mrs. de l'aſſemblée du Clergé s'en pé

rer & répondre aux vues des bons citoyens ui gémiſſent de voir les maux qu'entraîne la igueur dont on uſe depuis ſi long-temps ontre de fideles ſujets. La tolérance eſt la oie la plus ſûre pour les ramener à l'égliſe.

Il y a ici ſpectacle tous les jours & il eſt ort ſuivi, ainſi qu'il eſt d'uſage, parce qu'il 'en coûte rien : il eſt auſſi moins ſilencieux u'il ne l'a jamais été, parce qu'on ſe permet y applaudir comme on fait à Paris, & c'eſt éjà un déſavantage de la liberté.

Voici le jugement que le public impartial porté des deux éloges de Catinat, par M. de Harpe & M. de Guibert. Celui du mili- ire eſt rempli de choſes de ſentiment ; l'au- e de choſes d'eſprit & de talent véritable. ous deux font le plus grand plaiſir. Cepen- nt l'ouvrage de M. de la Harpe paroît être is celui d'un maître. Quant à la comédie u *Célibataire*, c'eſt un ſujet manqué. Ce n'eſt oint un célibataire, c'eſt un jeune étourdi ui ne ſait d'abord ce qu'il veut & qui finit ar ſe marier. Le Myſantrope ne devient point ociable, ni Tartuffe honnête homme.

Les vivres, & généralement tout eſt ſi cher ujourd'hui à Paris & à la Cour, que les gens s plus riches ont peine à ſoutenir leur train, n eſt moins riche aujourd'hui avec 100 mille vres de rente qu'on l'étoit avec 30,000 il y 20 ans. Voilà le déplorable effet du luxe ui nous ronge, & de la perte des mœurs qui ous avilit.

De Paris, le 28 Octobre 177

Une jeune danseuse s'est avisée de deven amoureuse folle d'un violon de l'opéra. M dame sa mere s'en plaignoit amérement e présence de Mlle. Arnoult qui d'un ton m gistral a prononcé ces paroles mémorable » Mademoiselle, vous n'avez point l'esprit » votre état; à la bonne heure que vous c » diez à des goûts, on vous les passe pour » que cela ne fasse point de bruit, mais u » demoiselle d'opéra ne doit avoir ouvert » ment un cœur que pour la fortune. — C' » bien parler, s'est écriée la mere; voilà ce q » s'appelle avoir du jugement; oh, Mademo » selle, que ma fille n'a-t-elle votre esprit! » n'est pas surprenant que vous soyez si riche

Voici une piece de vers qui renferme u grand fonds de philosophie.

LE MOUCHERON DE L'HYPANIS

Fable allégorique.

Les bords de l'Hypanis, grand fleuve de Scythie, (a
Sont connus par un Moucheron,
L'histoire n'en dit pas le nom.
L'espece est éphémere & sa plus longue vie

(a) Fleuve de Scythie qui porte aujourd'hui le nom *Bog.* « Aristote dit qu'il y a de petites bêtes sur la » viere Hypanis qui ne vivent qu'un jour : celle » meurt à huit heures du matin, elle meurt en jeune » celle qui meurt à cinq heures du soir, elle meurt

N'eſt que d'un jour. Dans un âge avancé,
n de ces Moucherons décrépit & caſſé,
r le ſoir approchoit de ſon heure derniere ;
ſe croyoit lui-même auſſi vieux que le temps,
Il étoit né quelques inſtans
vant que le ſoleil commençât ſa carriere.
us un vieux champignon qui lui ſervoit d'abri,
ſons mieux ; étendu ſous le vaſte portique
D'un des palais de cette République,
vironné des ſiens dont il étoit chéri,
ſage moribond à cet inſtant critique
Leur tint ce diſcours pathétique :
Ceſſez de plaindre mon deſtin ;
la plus longue vie, Amis, il eſt un terme ;
on heure eſt arrivée, & je touche à ma fin ;
Je l'enviſage d'un œil ferme,
on grand âge pour moi, n'étoit plus qu'un fardeau,
ur moi, ſous le ſoleil, il n'eſt rien de nouveau.
'en vous voyant, mon ame eſt attendrie !
us êtes en effet plus à plaindre que moi :
Mes chers enfans ; ce n'eſt qu'avec effroi,
je penſe à l'état de ma triſte patrie.
révolutions & les calamités
Qui ſi ſouvent l'ont ravagée,
Le grand nombre d'infirmités
Dont mon eſpece eſt affligée ;
La perte de tous mes amis,

écrépitude. Qui de nous ne ſe moque de voir mettre n conſidération d'heur ou de malheur, ce moment de urée. Le plus & le moins eſt la nôtre. Si nous le com-rons à l'éternité, ou même encore à la durée des ontagnes, des étoiles, des arbres & même d'aucuns imaux, ce n'eſt pas moins ridicule. »

Eſſais de Montagne.

L'extinction de ma famille entiere,
De cent malheurs divers, où nous ſommes ſoum
L'expérience journaliere:
Tout ne m'a que trop démontré
Que pour nous il n'eſt point de bonheur aſſuré,
J'ai vécu dans les premiers âges,
J'ai converſé long-temps avec des ſages;
Les inſectes étoient alors
D'une plus haute taille & plus ſains & plus fort
Que ne le ſont tous ceux de nos races nouvelles.
Quels n'étoient pas autrefois les reſſorts,
Et le tiſſu merveilleux de mes ailes!
Senſiblement & par degré
La nature a depuis, en tout dégénéré;
Mes ſens ſont affoiblis, mais non pas ma mémoi
Je vous conjure de me croire:
Le ſoleil a du mouvement:
J'étois né tout nouvellement,
A peine un foible jour, éclairoit nos campagnes;
Où je vivois ſans travail & ſans ſoins,
Quand tout à coup, mes yeux furent témoins
De ſon premier lever ſur ces hautes montagnes.
Pluſieurs ſiecles ont vu cet aſtre glorieux,
S'avancer dans le ciel toujours plus radieux,
Avec une chaleur tellement dévorante
Que je puis bien vous atteſter
Qu'aucun de la race préſente
N'eût jamais pu la ſupporter.
Mais à préſent de ſa lumiere,
De ſa vigueur le ſenſible déclin
Me fait prévoir que la nature entiere,
Va bientôt toucher à ſa fin.
Dans une obſcurité profonde,
Menacé d'être enſeveli

Que peut encor durer le monde ?
Cent minutes peut-être & tout eſt accompli ;
Que cette terre périſſable
Amis, me paroît mépriſable,
A cet inſtant où je vais la quitter !
Combien de fois, hélas, l'eſpérance trompeuſe
De pouvoir toujours l'habiter
N'a-t-elle pas ſéduit mon ame ambitieuſe ?
Combien ceux d'entre vous qui n'ont pour repoſer,
De retraites que ſous ces herbes,
Ont-ils pas admiré les cellules ſuperbes,
Qu'avec tant d'art j'avois ſu me creuſer ?
Quelle n'a pas été long-temps ma confiance
Dans un tempérament ardent & vigoureux,
Dans la fermeté de mes membres nerveux ?
Du néant de notre exiſtence,
Par une triſte expérience,
Je ne ſuis que trop convaincu :
Tout ici bas eſt illuſoire ;
Heureux du moins d'avoir aſſez vécu
Pour la nature & pour la gloire.
Que je plains ceux que je laiſſe après moi !
Ils n'auront pas les mêmes avantages.
Me dis-je ! déſormais, les fous comme les ſages
Les jeunes & les vieux doivent trembler d'effroi.
De ténebres, de décadence
Un ſiecle malheureux commence :
Et qui ſait ce qu'à l'avenir
Cet univers va devenir ?

Qu'a prétendu l'auteur de cette fable ?
Vous l'apprendrez de Ciceron
Qui nous a dans ce Moucheron
Tracé de l'homme même, un portrait véritable ;

Nous nous attendons à être inondés d'ou
vrages nouveaux au retour de Fontainebleau
le voyage eſt prolongé juſques au 20 No
vembre. Les comédiens ont redonné ſur l
théâtre des Tuilleries *Sidney* par M. Greſſe
Cette piece peut être regardée comme le g
nuit de tous les drames Anglo-larmoyans qu'o
nous a donnés avec tant de profuſion depu
quelques années. Elle a au moins le méri
d'être purement écrite & de finir gaimen
Voilà comme quoi les enfans ne reſſemble
pas toujours à leurs parens.

De Fontainebleau, le 31 Octobre 177

On a fait mille contes ſur la nominati
du Comte de St. Germain au miniſtériat de
guerre. M. Turgot n'y a eu d'autre part q
d'applaudir au choix fait, tant parce qu'il ai
M. de St. Germain que parce qu'il préſu
de ſa modeſtie & de ſon déſintéreſſement qu
lui abandonnera la diſpoſition des fonds. Vo
l'hiſtoire ſecrete de cette nomination qui f
honneur au Roi & flatte le gros de la n
tion. M. de Malesherbes qui a des amis
qui en mérite, étoit dans ſon cabinet av
M. Dubois, Commandant du guet, & vena
à parler des affaires de la Cour, M. de M
lesherbes dit : « Voilà bien des compétiteur
» Mrs. du Châtelet, de Breteuil, de Caſtri
» de Vaux, pour la place de la guerre, tou
» la Cour eſt agitée ; vous, mon ami, ſi vo
» étiez Roi qui choiſiriez-vous ? — Un ho
» me, Monſeigneur, qui n'eſt pas ſur la li

» des prétendans, parce que la vertu & » le mérite ſe cachent ; c'eſt le Comte de » St. Germain. — Tu as raiſon, s'écria le » Miniſtre, il eſt plein de mérite, & ſon ame » eſt éprouvée par le malheur & l'injuſtice, » mais nous faiſons là un beau rêve, il n'a » point de protecteurs ; que ne ſuis-je le maî- » tre !.... » La converſation finit ; M. de Malesherbes cauſant le même ſoir avec M. de Maurepas, on parla du Miniſtre à nommer, M. de Malesherbes dit : « En attendant que » le Roi ait fait un choix, je veux vous dire » l'idée d'un de mes amis, c'eſt de donner » la place à M. de St. Germain, je conviens » qu'il en eſt bien digne, mais il eſt abſent » & ſans appui. — Sans appui, repliqua M. de » Maurepas, eh ! ſoyons ſes amis, outre ſes » talens militaires il en a d'autres, car il m'a » écrit des lettres pleines de bonnes choſes. » M. de Maurepas court chez le Roi & lui rend compte de ſa converſation avec M. de Malesherbes, & le Roi ſe décide pour M. de St. Germain, recommande le plus grand ſecret, écrit la lettre & charge les deux Miniſtres de la faire porter en Alſace par un homme de confiance ; on en choiſit préciſément un attaché de tout temps au nouveau Miniſtre, il arrive à l'habitation ruſtique du nouveau *Cincinnatus*, & le trouve plantant un poirier. M. de St. Germain reconnoît l'étranger qui vient à lui : — Vous voilà, eh, mon Dieu qui vous amene de ſi loin ? — Une choſe importante, mais achevez & nous entrerons chez vous. — Parlez, je trouverai un autre

moment pour planter. — Je viens de la pa
du Roi : — De la part du Roi ? quoi ! auroi
on encore indiſpoſé S. M. contre un de ſe
plus fideles ſerviteurs, & qui n'a d'autre
idées que le regret de ne plus être utile
lui ? Grand Dieu, n'ai-je pas éprouvé aſſez d
diſgraces ? — Celle-ci, M. le Comte, ſer
douce à ſupporter, voici un paquet, liſez.
M. de St. Germain baiſe avec tranſport
lettre du Roi & verſe des larmes d'attendri
ſement ; il ne peut que balbutier ces parole
» Comment le Roi a-t-il pu ſonger à moi !
Le Député lui dit : mais, M. le Comte, j
ordre que vous partiez d'abord. — Comme
faire ? je n'ai pas un habit, pas de voitu
pour paroître à la Cour. — De telle faç
que vous veniez, vous ſerez bien reçu.
Allons, partons.

Il faut convenir, Monſieur, que ce cho
& ceux qui l'ont précédé honorent infinime
le cœur & la prudence de notre jeune M
narque : la nomination de M. de St. Germa
ſur-tout fait une ſenſation des plus vives,
le militaire eſt tranſporté au point que ſi no
devions ouvrir la campagne, on en verro
de grands effets. Puiſſent la déſunion & la
verſité d'intérêts & de ſentimens ne pas ob
truer les heureux produits qu'on peut atte
dre de quatre Miniſtres, vraiment reſpect
bles & vraiment zélés pour le bonheur n
tional !

De Paris, le 4 Novembre 1775.

Le Roi avoit grande raiſon de dire : *On ſera bien ſurpris quand on apprendra quel eſt celui à qui j'ai confié le département de la guerre.* En effet tous les bras tomberent, lorſqu'on apprit ici que le choix de S. M. étoit tombé ſur M. le Comte de St. Germain. La deſtinée de ce Général eſt bien ſinguliere. D'abord Jéſuite, il débuta enſuite dans l'état militaire par être Lieutenant de milice. De-là il paſſa au ſervice de l'Electeur Palatin & puis à celui de l'Empereur Charles VII, où il obtint le grade de Général-Major. A la mort de ce Prince, il rentra au ſervice de France en qualité de Maréchal de Camp, & fut fait Lieutenant-Général en 1748. Pendant la paix qui a précédé la guerre derniere, le commandement de la Flandre lui fut confié. On ſait qu'en 1760 une brouillerie ſurvenue entre lui & M. le Maréchal de Broglie, l'obligea à paſſer en Danemarck, où le Roi le nomma Feld-Maréchal & Commandant de toutes ſes troupes. A la mort de ce Prince, il fut forcé de quitter tous ſes emplois & revint demeurer auprès de Vorms. Il étoit depuis venu s'établir près de Colmar en Alſace : c'eſt là que le courier qui eſt allé lui porter l'offre du département de la guerre, l'a trouvé.

On ſe rappellera les déſaſtreuſes ſuites de l'affaire où le Chevalier de la Barre ſubit le dernier ſupplice pour de prétendues profanations qui lui furent imputées. Le Parlement

de Paris jugea alors sur la sentence rendue à Abbeville & sur des informations dont on a depuis suspecté l'équité. Un M. de Moreval ami du Chevalier de la Barre, moins confiant dans la probité des juges d'Abbeville que son malheureux ami, lorsqu'il apprit qu'on vouloit le décréter dans cette procédure, se sauva en pays étranger; il accepta du service en Prusse. Il vient d'adresser au Roi une requête pour demander justice & être relevé de la condamnation prononcée par contumace contre lui. Elle est la même qu'a subie l'infortuné Chevalier de la Barre. Sa requête a pour titre : *Le cri du sang innocent au Roi très Chrétien en son Conseil.* Il y rend compte de tout ce qui a donné lieu à la procédure qui a provoqué le jugement fatal. Il prétend en dévoiler les iniquités & les motifs qui ont porté les juges d'Abbeville à n'écouter que leurs passions & leur vengeance particulière. Il les nomme, rapporte le précis de cette procédure inique, & se flatte que si S. M. ordonne une révision de ce procès, la vérité se dévoilera & offrira le tableau effrayant de ce que peut la passion sur des juges prévenus.

La Reine a fait faire à Lyon, pour son usage, des étoffes de la couleur de ses cheveux qui sont, comme vous le savez, Monsieur, d'un très-beau blond : sur le champ la couleur *puce* qui cet automne a fait tourner la tête à nos femmes, à nos élégans, aux marchands & aux teinturiers, s'est éclipsée & tous les gens *qui savent* se mettre, s'habillent de *blond*. On fait faire des habits *blonds*

des robes *blondes*; on ſe ſert depuis quelques années de harnois *blonds*, & je ne doute pas qu'un de nos Evêques élégans ne ſe montre dans peu avec un carroſſe *blond*.

On a fait ces vers pour le Roi :

Ton biſaïeul ſi renommé
Fut un Louis où beauconp d'alliage
Avec l'or pur étoit amalgamé.
Ton aïeul, ce fut grand dommage,
Autre Louis, ſoumis au trébuchet,
Auroit éprouvé du déchet.
Nous poſſédons Louis ſeizieme,
Graces au Ciel, ainſi qu'à ce Neſtor,
Digne ſujet d'un Roi qu'on aime,
Nous avons le vrai *Louis d'or*.

De Paris, le 7 Novembre 1775.

On parle de ſubſtituer cet hiver des panaches de poils aux plumes. Alors nos femmes auront l'air de Bachas; il faut croire qu'elles voudront l'être à plus de trois queues, & qu'elles abaiſſeront enfin un peu leurs coëffures qui, en vérité, ſont portées à un point d'extravagance intolérable. Une ſuite d'eſtampes ſur les modes qui doit tranſmettre ces folies ſous vos yeux, au printemps prochain, eſt entre les mains des graveurs : vous y verrez nos ridicules & les ajuſtemens de nos femmes ſur-tout, préſentés d'une maniere exacte. L'amateur qui préſide à ce travail vient d'adreſſer au Roi de Pologne le volume de 1774.

avec ces vers qui ont des graces & de la fineſſe.

Du Pays de la bagatelle,
Des lieux où la légéreté
Tient avec la frivolité
Un peuple entier ſous ſa tutelle,
Grand Roi, recevez par nos mains
L'hommage du ſentiment même:
L'encens du dernier des humains
Peut flatter la Grandeur ſuprême;
Sous le tribut de l'enjouement
Le cœur a caché ſon offrande;
Souvent d'une ſimple guirlande
Les Dieux ont fait leur ornement;
Prompte à divulguer nos foibleſſes
La cenſure, de tous les temps,
Nous reprocha d'être inconſtans;
Oui, j'en conviens, pour nos maitreſſes;
Mais quand on s'enflamme pour vous,
De reſpect, d'amour & de zele,
Qu'on vous aime à rendre jaloux
Votre ſujet le plus fidele;
Lorſque l'on fait vœu pour jamais,
De vous adorer en ſilence,
Sire, on peut bien, quoique François,
Vous répondre de ſa conſtance.

La ſeule nouveauté qui paroiſſe, eſt *Roſalie*, anecdote par M. d'Arnaud : c'eſt toujours la même touche; le ſentiment y eſt exprimé avec toute ſon énergie & la morale cachée

ſous les agrémens de l'imagination ; cette anec-
dote termine le troiſieme volume in-8vo &
le quatrieme in-12. des *Epreuves du ſentiment*.
On annonce *Zimame* pour l'ouverture du nou-
veau volume qu'on publiera. Cette *Zimame*
eſt un ſujet piquant par ſa ſingularité ; c'eſt
une femme qui immole ſon honneur pour ſau-
ver ſon mari du dernier ſupplice. On attend
ce petit ouvrage avec la même impatience
qu'inſpirent les productions de l'auteur. Il vient
d'eſſuyer un procès malheureux autant que ſin-
gulier & d'un exemple utile pour ceux qui
ſe mettroient dans le cas de voir leur bon
droit céder aux formes établies pour la ſûreté
du plus grand nombre. Des eſcrocs avoient
volé M. d'Arnaud, & dans des mémoires in-
ſolens ils s'étoient efforcés de noircir la répu-
tation de l'écrivain peut-être le plus honnête,
car c'eſt un éloge mérité qu'on ne ſauroit re-
ſuſer à l'auteur de *Cominges*. L'affaire a été
portée au Parlement ; les coquins ont été
condamnés au banniſſement, au carcan, &c.
M. d'Arnaud a toute eſpece de ſatisfaction
pour ce qui regarde l'honneur, mais il eſt
obligé de payer les billets qu'on lui a volés,
des porteurs qui ne valent gueres mieux que
les intriguans qui l'ont dupé, mais qui ont
eu l'adreſſe de ſe couvrir du manteau des
loix du commerce.

Paris ſera toujours l'aſyle de la galanterie
& des aventures amoureuſes. Un jeune hom-
me avoit vu une perſonne charmante à la
meſſe ; elle étoit ſous la tutelle d'une tante,
vieille, dévote, inapprivoiſable enfin, qui comp-

toit bien que toutes les ruſes de l'enfer échoue
roient contre la chaſteté de ſa niece. Elle
ne voyoient aucune ſociété ; toujours à l'é
gliſe ou occupées chez elles de méditation
profondes : je n'oublierai pas de vous dire qu
la vieille étoit entichée de janſéniſme. Le jeun
homme amoureux, fou de la Demoiſelle &
ſachant qu'elle étoit inacceſſible, imagine u
expédient. Il ſe métamorphoſe en prêtre, pren
une très-longue ſoutane, un maintien de ca
fard & s'en va chez l'antique Janſéniſte; i
s'annonce comme un ſuppôt de la ſecte, qu
a eu des malheurs & qui même en ce mo
ment, a beſoin qu'on vienne à ſon ſecour
Il enflamme la charité de la vieille dame qu
lui donne ſa table, qui l'habille plus déce
ment, en un mot, il trouve moyen de s'éta
blir & de demeurer chez elle. On obſerve
que le ſaint homme affectoit à tout propos d
faire des eſpeces de ſermons très-ennuyeux
très-aſſomans, à la jeune perſonne; il ſaiſ
une occaſion, il ſe dévoile pour l'amant l
plus tendre, & alors l'orateur profane fait c
que n'auroit pu faire le prédicateur mauſſade
Il donne à la Demoiſelle une doſe d'amou
ſuffiſante pour l'entraîner dans une démarch
dont les ſuites ne furent point équivoque
La tante admiroit continuellement l'eſprit &
la bonne conduite de l'homme de Dieu; ce
pendant elle avoit des yeux; elle trouve qu
ſa chere niece prend un embonpoint qui n'é
toit pas naturel : ſa curioſité augmente, enfi
elle ne doute plus que la jeune Demoiſell
ne ſoit groſſe : aveu arraché par les menace

s plus vives, quelle ſurpriſe, quelle déſo-
tion pour notre dévote quand elle apprend
ue l'auteur de cette graiſſe étrangere eſt ſon
er abbé janſéniſte. Elle n'en revient pas ;
faut pourtant trouver un remede à ce mal
ui va éclater. Après beaucoup de reproches,
plaintes, de larmes, on finit par accepter
condition d'un mariage fait en bonnes for-
es, & l'abbé devient le mari d'une de nos
lus jolies perſonnes.

On prépare des pieces nouvelles à Fontai-
ebleau, entr'autres le *Menzicoff* du S. la *Har-*
. Cette tragédie excite déjà des cabales, les
mis de l'auteur en diſent merveilles, le parti
ontraire ſoutient que cet ouvrage n'eſt pas
u-deſſus des autres productions du même au-
eur, & qu'il eſt à ſon cachet, c'eſt-à-dire,
la marque invariable de la médiocrité. M. de
aint-Georges, amateur diſtingué, travaille à
muſique d'un Opéra comique, où ſans doute
partie inſtrumentale donnera du tintoin à
orcheſtre. M. de S. Georges eſt Américain &
éole ; c'eſt-à-dire, qu'il eſt né avec les diſpo-
ions les plus marquées pour les talens &
xercices du corps, auſſi eſt-il à cet égard
arvenu à un degré ſurprenant de perfection.
eſt de la premiere force pour le violon. On
reproché à une de ſes maîtreſſes d'aimer le
inaigre ; ce mot peut paſſer, n'eſt-ce pas,
ans l'atmoſphere des *Calembours ?*

Je vous ai déjà marqué que nos femmes
rnoient leurs coëffures, de l'imitation de tou-
s ſortes de plantes, & qu'en étudiant un
eu les bonnets qui ſe ſont faits depuis un an,

on pourroit devenir un botaniſte paſſable. Après avoir épuiſé les ſerres, on eſt venu aux productions des potagers, des campagnes, & enfin on a cherché des modeles dans la boutique des herboriſtes. Hier à la cour on a porté des bonnets ornés de bottes de chiendent parfaitement imitées. Vous voyez, Monſieur, la tranſition adroite qu'on emploie pour amener les houpes de poils que l'on veut mettre en vogue pour cet hiver.

Je vous ai ſi ſouvent entretenu du Seigneur de Fernay, & je crois pourtant qu'il me ſera échappé de vous parler d'une ville qu'il s'eſt mis en tête d'édifier. On maſſure qu'il ſe trouve déjà plus de 1500 habitans dans cette cité à laquelle on donne le nom de ſon fondateur. Voici une méchanceté à cette occaſion.

Rome d'un brigand fut l'ouvrage;
Une Catin fonda Carthage,
Un fat, dit-on, bâtit Paris:
Un tyran éleva Memphis:
La ville que dans la Manie
D'attacher nos yeux ébahis,
Conſtruit un de nos beaux eſprits
Aura cette gloire infinie;
Tous les vices l'auront bâtie.

Voilà comme dans notre nation, on cherche à jetter du ridicule ſur les entrepriſes les plus louables. M. de Voltaire peut être repréhenſible par bien d'autres côtés, mais en quelque ſorte, c'eſt ici ſon expiation, & l'idée de

bâtir une ville vaut en vérité mieux que celle de fonder un couvent & de le peupler d'inutiles. Il n'y a point de belles actions qu'on n'empoisonne & notre nation ressemble assez aux Athéniens, elle ne pardonne la supériorité dans aucun genre. Je trouve que ces vers-ci conviendroient mieux à M. de Voltaire.

On répand que notre Virgile
Est fondateur d'une cité;
Croire ce fait est très-facile;
Nous voyons dans l'antiquité
Qu'Apollon bâtit une ville.

Ce fut celle de Troye, si je ne me trompe. M. de Voltaire devroit ne mettre dans sa ville que des poëtes qui seroient obligés de parler toujours en vers. Cette colonie auroit un caractere distinctif des autres peuples & elle seroit digne de son auteur.

On veut toujours que M. de Maupeou soit dans le dessein de se démettre de la dignité de Chancelier en faveur de M. de Malesherbes; cette place est inamovible & il faudroit qu'on fit le procès au Magistrat qui l'occupe pour en déposséder : nous en avons dans notre histoire un monument mémorable. Le Chancelier Poyet accusé de malversations, fut condamné & on le vit dans ce même palais de la justice dont, en quelque sorte, il avoit été le maître, obligé de descendre au rôle de scribe pour soutenir sa malheureuse vie.

De Paris, le 11 Novembre 177

ENFIN nous allons ſuivre à Paris, l'exem
ple de Toulouſe. Il ſemble que nous ne pu
ſions ni faire le bien, ni adopter des établi
ſemens utiles que quand nous avons des m
deles. L'archevêque de Toulouſe a publié
très-beau mandement au ſujet de l'uſage
condamnable d'enterrer les morts dans l'e
ceinte des habitations ; ce mandement a pr
duit ſon effet bien mieux que l'arrêt du Pa
lement rendu à Paris, il y a quelques année
& non exécuté parce que les bonnes vu
qui l'avoient ſuggéré, avoient été mal co
binées. Les cimetieres à Toulouſe vont êt
tranſportés hors des murs, & nous nous pr
parons à faire la même choſe ; on a cho
dans la plaine de Montrouge aux portes d
Paris, un très-grand emplacement deſtiné
recueillir nos triſtes reſtes : le lieu ſera in
menſe & entouré de murs. On bâtit pluſieu
chapelles dans le dedans ; je ne ſais pas co
ment cette innovation arrangera les prêtr
qui ne ſont pas moins avides que les finan
ciers. L'honneur de pourrir dans leurs égliſes
leur rapportoit des ſommes conſidérables ;
crois pourtant qu'ils ne ſe deſſaiſiront point d
leurs droits & qu'ils trouveront le moyen d
ne rien perdre à ce changement.

O le bon temps, pourront s'écrier certain
perſonnes, que le temps précédent : le pu
blic donne une fortune de plus de vingt mi
lions à Madame de Langeac qui va ſe fai

évote, parce que c'eſt le dernier rôle qui eſte à jouer à une femme dont la beauté a it la réputation ; celle-ci a régné un nom- re d'années ſuffiſant : ſon examen de con- ience ne ſera pas l'affaire d'un moment. On t auſſi Madame du Bary devenue philoſo- e & détachée de tout ce qui attache à ce s monde ; elle achete force livres ; là - deſ- s un plaiſant dit : *Il n'en faut pas tant pour pprendre à lire.*

Le peu de perſonnes qui aiment les bon- es mœurs & la vertu commencent à eſpérer ue l'exemple du Roi influera ſur la nation, qu'elle reprendra cette ſageſſe ſi néceſſaire l'entretien & à la conſervation d'un empire. ome n'a dû ſa chûte qu'à la dépravation de s maîtres.

Une de nos filles d'opéra arrivée à ce terme ù il faut néceſſairement faire quelques ré- exions, ſe confeſſoit avec beaucoup de com- onction : elle avoit ruiné un Evêque, ce qui tourmentoit infiniment. *Manger le bien de égliſe, s'écrioit-elle, oh ! Dieu ne me le par- onnera jamais.* Quand elle vint à un financier u'elle avoit dévoré : *oh ! pour celui-là, je ne urois m'en confeſſer, car c'eſt la meilleure action ue j'aie pu faire.*

Voici une de ces jolies bagatelles qui échap- ent encore à l'octogénaire de Ferney.

Croyez qu'un vieillard cacochyme
Chargé de quatre-vingt deux ans,
Doit mettre, s'il a quelque ſens,
Son ame & ſon corps au régime.

Dieu fit la douce illuſion
Pour les heureux jours du bel âge,
Pour les vieux fous l'ambition,
Et la retraite pour le ſage.

Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même, & St. Aulaire
Tiroient encor quelques chanſons
De leur cervelle octogénaire.

Mais ces exemples ſont trompeurs
Et quand les derniers jours d'automne
Laiſſent éclore quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le printemps donne;
Les bergeres & les paſteurs
N'en forment point une Couronne.

La Parque de ſes vilains doigts
Marquoit d'un ſept avec un trois
La tête froide & peu peſante
De Fleury qui donna des loix
A notre France languiſſante;
Il porta le ſceptre des Rois
Et le garda juſqu'à nonante.

Régner eſt un amuſement
Pour un vieillard triſte & peſant,
De toute autre choſe incapable;
Mais vieux bel-eſprit, vieux amant;
Vieux chanteur eſt inſupportable.

On ne parle plus que de M. de St. Ger
main; on ne ſe laſſe point de rendre hommag
à la ſageſſe du Roi dans un choix ſi judi

ieux. Il eſt arrivé à ce nouveau Miniſtre une
venture qui ne ſert qu'à établir ſon mérite
& ſa modeſtie. A peine arrivé ici pour ſe
endre à la Cour, il envoie chercher un per-
uquier que lui annonce comme un homme
ſtimable, l'hôte que M. de St. Germain con-
oiſſoit depuis long-temps & chez lequel il
toit deſcendu pour un jour ſeulement. Le
erruquier trouve la perruque de ſa nouvelle
ratique ſi mauvaiſe qu'il lui en fait une pour
e lendemain matin; il apporte la perruque,
a met ſur la tête du Miniſtre & jouit de ſon
rivilege de perruquier : il bavarde, débite
es nouvelles, parle du Miniſtre de la guerre,
ne ſe doutoit pas à qui il s'adreſſoit. Qu'en
t-on, demande M. de St. Germain ? — Ma
oi, le Roi ne pouvoit mieux faire, c'eſt un
rave homme, excellent officier, & ſur-tout
onnête, & nous avons grand beſoin, Mon-
eur, d'honnêtes gens! celui-là eſt aimé & eſ-
imé généralement. M. de St. Germain faiſoit
ous ſes efforts pour conſerver l'*incognito*; mon
mi, dit-il au perruquier, quitteriez-vous vo-
e boutique pour être attaché à M. de St. Ger-
ain? — Oh! de tout mon cœur, Monſieur,
y a tant de plaiſir à ſervir de braves gens,
ela vaut mieux que toutes les fortunes du
onde : — Et bien, ſi cela peut vous plaire,
réſentez-vous demain à Fontainebleau chez
e nouveau Miniſtre, j'y ſerai & je lui aurai
éjà parlé de vous. — Vous croyez, Monſieur,
u'il me prendroit pour ſon valet de chambre?
en mourrois de joie; oh! cela ne ſera pas!...
ous me promettez, Monſieur, plus que vous

ne pouvez, je n'oſe croire que vous réuſſ
rez : — Je vous donne ma parole que la cho
ſe fera ; ne manquez pas au rendez-vous..
Le perruquier en effet ſe préſente le lend
main dans l'antichambre du Miniſtre de
guerre ; on le reçoit aſſez mal. Quelle eſt
ſurpriſe quand il voit ſortir d'une chambr
l'homme qu'il a coëffé la veille & qui dit to
haut à ſes domeſtiques : — Meſſieurs, voici mo
premier valet de chambre.... Mon ami, (
tournant vers le perruquier) il faut que
vous donne le denier à Dieu ; tenez.... Il l
met dans la main 25 louis d'or & il ajoute
» M. de St. Germain cherchera toujours à m
riter vos louanges ; mais ſi l'on vous diſo
auſſi du mal de moi, ne manquez pas de m'e
inſtruire avec la même franchiſe : je cherch
rois à me corriger s'il m'arrivoit de tombe
dans des fautes qui pourroient me priver d
l'eſtime publique. »

Les comédiens ont fait une eſpece de v
à l'opéra en tranſportant ſur leur théâtre
Pygmalion de J. J. Rouſſeau, ouvrage deſtin
par ſa nature à la ſcene lyrique. Mlle. Ra
court repréſentoit la ſtatue, elle a reçu da
ce rôle beaucoup d'applaudiſſemens, ce pe
ſonnage lui donnant lieu de déployer tous le
avantages qu'elle a reçus de la nature. L
piece & l'actrice ont eu à partager un no
bre infini de battemens de mains. La répu
tion de M. Rouſſeau emportoit tous les ſuf
frages, & on lui doit bien cette acclamatio
univerſelle ; il peut être regardé comme l
premier écrivain de la nation : cependant le

ecteurs rendus au ſilence du cabinet ont
ſe en appeller à la réflexion, & delà réſulte
tte ſorte de jugement qui ſelon les apparen-
s ſera en dernier reſſort. L'ouvrage d'abord
e très-peu de choſe puiſqu'il n'y a qu'une
ne entre Pygmalion & ſa ſtatue; les beau-
s qui ſe trouvent dans ce morceau ſont d'un
herché qui viſe au métaphyſique. Toutes
s petites nuances ſe perdent au théâtre;
teur eſt dans cette bagatelle, plus philo-
phe que dramatique; il a ſuivi en homme
génie, la gradation des développemens,
is encore une fois cette ſucceſſion d'idées
taphyſiques peut plaire à la lecture & il
t au théâtre, des traits plus marqués; il
t remuer & parler fortement au cœur ou
eſprit. D'ailleurs, comment dans une ſeule
ne rendre tout l'effet qui doit émaner d'une
ion quelconque? on a applaudi avec tranſ-
rt à ce que dit la ſtatue en s'animant; elle
tâte & s'écrie, *c'eſt moi* : enſuite elle porte
mains ſur ſon amant & ajoute, *c'eſt en-*
e moi. Ce trait en effet eſt charmant. Il y
oit de la muſique jointe à la proſe de la
ne; c'eſt-à-dire, que lorſque l'acteur finiſ-
ſon couplet, la muſique achevoit en quel-
e ſorte ce que l'expreſſion avoit énoncé;
crois, Monſieur, que c'eſt ainſi que les an-
ns repréſentoient ces drames immortels ad-
és de nos jours. Cette muſique eſt bien
érieure à la proſe de M. Rouſſeau; elle eſt
vrage d'un Lyonnois; il n'y a que deux
rceaux lyriques qui appartiennent à l'au-
r de la piece. On ne croit pas que les re-

préſentations aillent loin ; on veut ſentir
théâtre & non raiſonner ; il exige de ces be
tés univerſelles bien différentes des beau
locales. Au reſte le ſuccès de Pigmalion prou
que la nation ſaiſit toutes les occaſions
proclamer la gloire de l'homme qui a mér
le plus d'en recueillir les fruits. Si Corne
renaiſſoit & qu'on repréſentât une de
plus mauvaiſes pieces, nous n'en ſerions
moins empreſſés à couronner le grand ho
me & à lui témoigner notre reconnoiſſa
pour tant de beautés prodiguées dans ſes
vrages.

Quoique M. Linguet ne puiſſe plus ent
en lice au Barreau, ſes talens n'en ſont
moins recherchés par ceux qui croient tr
ver en lui un défenſeur éclairé. Pluſieurs p
ſonnes lui ont confié leurs intérêts &
honneur à défendre, & ſous des noms ſupp
ſés, on fait paſſer aux juges & dans le
blic les fruits des veilles de ce trop célè
auteur. Sa requête au Conſeil n'a pas été
miſe & il n'y a pas d'apparence qu'elle pu
jamais l'être. On avoit cru qu'il avoit pr
ſa plume à M. Ribaud de Nointel dans
affaire contre ſa femme ; mais on eſt aſſu
qu'il n'y a eu aucune part & que M. de Noi
a fait ſeul ſon mémoire. Voici un précis
ſon affaire. Mlle. de Nointel, vieille Dem
ſelle de qualité, riche de pluſieurs biens c
ſidérables, mais tous engagés par mauv
adminiſtration, avoit à peine de quoi viv
On lui indiqua M. Ribaud comme un hom
d'eſprit qui pourroit remettre de l'ordre d

s affaires, ce qu'il a fait. Elle l'a épouſé & ujourd'hui la famille de Mlle. de Nointel veut ire caſſer ce mariage.

De Fontainebleau, le 16 Novembre 1775.

Les vrais gens de guerre & la ville paiſſent contens du choix du Miniſtre de la uerre. La Cour l'eſt un peu moins. Les grands eigneurs ne conçoivent pas comment on a u ſonger à un homme obſcur, auquel perſonne ne faiſoit plus d'attention, & oublier nt de perſonnages brillans qui ſont toujours us les yeux du Roi. Si on diſoit à ces eſſieurs que pour relever l'Etat, il faudroit en ut genre faire paſſer le ſecond rang au premier mettre celui-ci derriere, cela ſeroit vrai, ais pas tout-à-fait de la politeſſe Françoiſe.

Puiſſent les vers ſuivans, faits en l'honneur s chefs actuels de l'adminiſtration, n'avoir ais beſoin d'*errata!*

De Miniſtres quel choix heureux,
Et quel préſage pour la France!
Malesherbes tient la balance;
Turgot préſide à la finance;
St. Germain combattra pour eux,
Et Maurepas par ſa prudence
Rendra leurs travaux fructueux.

M. de *Voltaire*, qui mourra en rimant, a voyé ces vers à M. *Turgot*.

On m'accuſe d'avoir chanté
Maupeou, Terray .... à ma patrie

Odieux pour l'éternité :
Alors je pris la liberté
D'abuſer de la poéſie ;
J'employai le pinceau brillant
De l'art & de la flatterie.
Mais aujourd'hui lorſque je crie
Preſque des bords du monument
Où je vais dépoſer ma vie,
Que mon pays a ſon Titus,
Son Sully, ſon ſecond Turenne ;
Que les beaux arts & les vertus
Annoncent ſa gloire prochaine :
Mes accens n'en impoſent plus ;
Et j'ai pris ma voix naturelle ;
C'eſt pour le coup que tout eſt bien ;
Et le poëte au vrai fidele
N'eſt plus qu'un ſimple hiſtorien.

Voici des vers adreſſés à notre charman Reine.

Laſſes un jour de ſe haïr,
De former des complots, des brigues
De nouer de ſourdes intrigues,
Qui nuiſoient beaucoup au plaiſir,
Les Déeſſes ſe rapprocherent,
Et, pour bien cimenter la paix,
D'un commun accord déciderent
D'embellir de tous leurs attraits
Certain objet qu'elles créerent :
L'ouvrage fait, on applaudit
A la Divinité nouvelle ;

La pomme dans ſes mains ſe mit
Sans humeur, comme à la plus belle ;
Il ne lui manquoit plus qu'un nom ;
L'amour, le commun interprête,
Pour ſceller la réunion,
Cria : qu'on la nomme Antoinette.

M. d'Arnaud dont les ſuccès continus ne ont dus ni à l'eſprit de cabale ni à celui de ouveauté, vient d'envoyer de jolis vers à adame la Princeſſe de Lamballe, Surinten- nte de la maiſon de la Reine, en lui adreſ- nt un exemplaire des *Epreuves du Sentiment*. s voici :

J'aurai pu dans quelques portraits
Que n'a point flatté l'impoſture,
Rendre ſous de fideles traits
Le ſentiment & la nature ;
Si mon téméraire pinceau
S'éleve à peindre la plus belle ;
Oh ! ſans être un ſecond Appelle,
J'oſe répondre du tableau ;
Je ſais où prendre le monde.

De Paris, le 18 Novembre 1775.

La Harpe & Linguet ſe couvrent de boue iproquement ; c'eſt à qui s'en barbouillera vantage. Le *Mercure* & le *Journal politique* t maintenant le dépôt de ces immondices. s gens ſages gémiſſent & les honnêtes lit- ateurs ſe plaignent tout haut que la police

ne met pas une barriere à un ſemblable ſcan-
dale. On prétend que l'académie indignée de
ce qu'on a oſé ſe familiariſer avec Sa Majeſté,
en ſe moquant de la plate diſtribution de ſes
prix, eſt cachée derriere le rideau, & que
c'eſt elle qui inſpire les fureurs du petit bon-
homme de la Harpe qui ſe démene juſqu'aux
contorſions pour répondre à ſes prétendus
ennemis. Que ces indécences feroient de tort
aux arts, ſi tous les littérateurs reſſembloient
à M. de la Harpe !

Une de nos célebres danſeuſes à l'opéra,
Mlle. Guimard qui eſt d'une maigreur éton-
nante, figuroit un pas de trois avec Veſtris
& d'Auberval. La fée Arnoult, car elle com-
mence à avoir un brevet de vieilleſſe, n'a
pu ſe refuſer à ſon caractere médiſant. *Ce ſont*
a-t-elle dit, *deux chiens qui ſe diſputent un o*
C'eſt la même qui, piquée un jour contr
Mlle. Duplant, lui cria en voyant paſſer u
chien ſur le théâtre : *Tiens, voilà le coureur d*
ton amant. La Duplant étoit pour lors entre
tenue par un boucher fort riche nommé *Coli*

Cette Mlle. Guinard que Mlle. Arnou
plaiſante ſur ſa maigreur, a depuis long-temp
prouvé & prouve encore qu'à l'opéra & a
milieu de tous les vices, on peut voir germe
quelques vertus. L'autre jour un militaire di
tingué, ruiné par une partie de jeu, apr
avoir heurté inutilement à une infinité d
portes, court à Mlle. Guinard, lui préſen
le tableau de ſa malheureuſe ſituation. Auſſi-t
l'actrice va à ſon ſecrétaire, tire cent lo
qu'elle donne à l'Officier. Il les reçoit av

des tranſports de reconnoiſſance & veut écrire ſon billet : Mlle. Guinard lui dit d'un ton obligeant ; *Monſieur, votre parole me ſuffit, croyez que je ne manque pas dans toutes les parties de l'honneur, & j'imagine qu'un officier aura au moins autant de probité qu'une Demoiſelle de l'opéra.*

Pygmalion continue d'avoir du ſuccès. Je le répete, c'eſt le nom de *Jean-Jacques* qui donne de l'éclat à cette eſquiſſe très-peu théâtrale. Il nous faut ſur la ſcene des traits marqués & non des miniatures qui ſe perdent dans l'optique. Voilà ce qui aſſure à Moliere le premier rang parmi nos auteurs dramatiques ; ce grand homme ſavoit appuyer le burin au degré convenable, auſſi ſes pieces ſeront-elles de tous les âges & de tous les pays.

Mlle. Raucourt fait le rôle de la ſtatue dans Pygmalion : on lui a envoyé ces vers :

Au comble de ton art, te voilà parvenue :
Raucourt, à Pygmalion fais-en remerciment,
Car ton triomphe aſſurément
Eſt le rôle de la ſtatue.

Le goût de jouer la comédie a gagné toutes les ſociétés, & l'on n'entend parler que de petits théâtres montés dans les campagnes autour de Paris. Mais de toutes les ſociétés où l'on ſe livre à cet amuſement, aucune n'approche de celle de la *Chevrette*, chez M. de Magnanville, garde du tréſor royal. Outre que les acteurs ſont excellens, l'on n'y joue que des pieces qui ne ſont pas connues, & qui n'ont jamais été repréſentées ſur les théâtres de Paris.

M. le Duc de Chartres a fait cette cam
pagne ſur l'eſcadre d'évolutions : ce Princ
s'eſt fort occupé de ce qui concerne la navi
gation. M. le Chevalier de Langle, enſeign
de vaiſſeau, étoit ſon maître de manœuvre
bord ; M. le Duc de Chartres l'a pris en amitié
& lui a propoſé, en partant pour Paris, de l'
ſuivre. Le Chevalier a pris cette propoſitio
ſur le ton de la plaiſanterie, & lui dit qu'
marin, gros bas-Breton, qui n'avoit jamais p
apprendre la révérence, paroîtroit bien ri
cule à la Cour. Le Prince lui répondit qu'
près l'avoir entretenu un quart d'heure,
connoîtroit tout ce qu'il valoit; le Chevali
s'excuſa encore ſur la médiocrité de ſa fo
tune. Le Prince l'a fait gentilhomme de
chambre aux appointemens de deux mille
vres, & lui a offert de l'argent pour ſa rout
en l'aſſurant que rendu au Palais Royal ri
ne lui manqueroit. Alors le Chevalier p
M. le Duc de Chartres de trouver bon qu
eût l'agrément de ſon corps. Le Prince dit q
cela étoit juſte, & qu'il s'en chargeoit. Le l
demain étant chez le commandant où ét
tout le corps de la marine, il expoſa le de
qu'il avoit de s'attacher M. le Chevalier
Langle, mais que cet officier ne vouloit pr
dre aucun parti ſans l'agrément de ſes ca
rades. Tous d'une voix répondirent qu
étoient flattés que Son Alteſſe voulût s'a
cher un ſujet de la marine, & que ſi elle
avoit conſultés ſur le choix, ils lui auro
indiqué M. le Chevalier de Langle. Le Pri
a exigé de lui qu'il le ſuivroit toujours

mer. Cette anecdote ſert à prouver que M. le Duc de Chartres ſuit ſon projet de remplacer M. le Duc de Penthievre dans la charge de grand Amiral.

Priere à l'Amour.

Tendre Dieu de Cithere,
Sois propice à mes vœux.
De l'aile du myſtere
Prends ſoin de couvrir mes feux.
Que toujours ce rivage ignore
La Beauté que mon cœur adore.
Serai-je moins aimé ! ſerai-je moins heureux
Pour être à l'ombre du ſilence ?
Qu'elle m'aime & qu'avec nous deux
Amour ſoit ſeul d'intelligence !
Viens ſous le frais de ces ormeaux,
Pour nous cacher aux regards de l'envie,
Des jeux charmans de la folie
Amuſe les Nymphes des Eaux,
Et ſur la foi d'un doux ſourire,
Amour ! endors le vieux Satyre
Qui nous lorgne dans les roſeaux.

De Paris, le 25 Novembre 1775.

On a joué à la Cour la tragédie de *Menzoff*, dont le Sr. de la Harpe eſt l'auteur. Voici une idée de cet *Imbroglio* romaneſque, décoré du nom pompeux de tragédie. Menzoff eſt exilé dans les déſerts de Siberie : la

ſcene repréſente ce lieu affreux, & la déco
ration eſt très-bien exécutée. On voit de
huttes épaiſſes, des arbres gémiſſans en que
que ſorte ſous le poids de la neige; tout ce
eſt très-beau, mais voyons ſi le poëte do
partager le ſuccès du décorateur. Menzico
eſt donc au nombre de ces malheureuſes vi
times qui traînent leur vie & leurs ſouffrance
dans ce triſte ſéjour. Qu'y rencontre-t-il? u
certain Voldemar que Menzicoff, pendant
faveur, avoit fait reléguer en Siberie: on do
s'attendre que ce perſonnage eſt l'ennemi d
claré de Menzicoff, & qu'il nourrit des ſe
timens de vengeance; mais ce n'étoit pas aſſ
d'avoir un exil cruel à reprocher au miniſt
diſgracié, celui-ci avoit eu la préférence
Voldemar dans une intrigue amoureuſe. A
ſenie s'étoit déclarée pour l'homme en pla
qui en avoit été éperduement amoureux;
l'avoit épouſée, (un fils étoit le fruit de
mariage) & enſuite il s'étoit ſéparé par
divorce dont cette femme devoit être irrit
Menzicoff, dans ces déſerts horribles, épr
voit un ſupplice encore plus déchirant q
l'exil, les remords; il ſe rappelloit les ch
mes, les vertus de ſon épouſe, & il ne
choit pas à ſon fils, qui l'avoit ſuivi en Siber
combien ce reſſouvenir lui cauſoit de tourm
La vue de Voldemar aigriſſoit ſes malhe
Voldemar, en quelque ſorte, jouit de ſon
des larmes de ſon ennemi, & ſe promet b
de ſaiſir les occaſions d'inſulter à ſes ſouffr
ces; c'eſt un rôle où le foible auteur a
continuellement devant les yeux l'*Atrée*

célèbre Crébillon ; mais quelle distance prodigieuse de la copie à l'original ! au moment que Menzicoff s'abandonne à la déclamation de ses peines, viennent d'arriver deux femmes qui le cherchent : une de ces femmes est Arsenie, qui, oubliant l'outrage que lui a fait Menzicoff, ne voyant que sa malheureuse situation, accourt en partager les horreurs & essayer de l'adoucir. Elle retrouve son fils, ce qui produit une scene qui n'est point dénuée d'intérêt. Voldemar, pendant ces entrefaites, a reçu son pardon de la Cour, il est même nommé gouverneur de ce pays ; il passe donc de l'état d'exilé à celui de maître. Ses premiers transports éclatent contre Menzicoff ; il brûle de se venger ! voilà le premier acte de pouvoir qu'il est jaloux d'entreprendre. Il fait donc arrêter Menzicoff & son fils, apprend à Arsenie qu'il faut absolument qu'elle l'épouse, & que si elle refuse sa main, son fils périra. Il va même jusqu'à faire trouver Menzicoff avec elle, afin qu'il l'engage à se déterminer à cet hymen. Scene entre Arsenie & Menzicoff ; résolue enfin à monter à l'autel, elle trouve sous ses pas le cadavre de son fils : désespérée, elle poignarde Voldemar : le Conseil fait grace à cette femme & à Menzicoff. Tel est à peu près le plan de ce misérable roman : cette piece a eu le succès qu'elle devoit espérer, c'est-à-dire, qu'elle a déplu. Il n'y a eu que deux ou trois morceaux d'applaudis, mais on a été révolté des défauts monstrueux qui défigurent ce drame : indépendamment du peu de liaison des scenes, de la

froideur qui tue toute la piece, du ſtyle trai-
nant & ſans couleur, on ſeroit tenté de de-
mander à l'auteur s'il a cru ſuivre le ſen
commun & la nature, en faiſant aſſaſſiner l'en
fant par un homme qui veut plaire à la mer
& l'épouſer. Cette tragédie n'auroit que ce
vice, elle ſeroit au nombre des plus mauvaiſe
pieces; on ſe flatte, c'eſt-à-dire, Freron &
Linguet, qui ſont aujourd'hui les deux maîtres
feſſeurs chargés de fuſtiger la Harpe, que cett
piece paroîtra ſur le théâtre de Paris. C'eſt-l
que toute la ſévérité ſe montrera. A la Cour
en préſence du Roi, on n'oſe céder à la mau
vaiſe humeur, mais ici les critiques jouiſſen
de tous leurs droits, & ils ſe promettent bie
de ne pas épargner la nouvelle productio
théâtrale.

On a voulu trouver dans la mauvaiſe tra
gédie du Sr. de la Harpe des alluſions. On
cru reconnoître dans Menzicoff un miniſt
diſgracié qui a laiſſé de la réputation & d
partiſans. Entr'autres traits qu'on a ſaiſis, c'e
le reproche que ſe fait Menzicoff à lui-même
d'être parti pour ſon exil avec tout le fa
qui l'avoit accompagné tandis qu'il jouiſſo
de la faveur : un des perſonnages lui avo
que c'eſt cette magnificence, cet éclat, cet
d'afficher la ſupériorité qui lui ont attiré d
ennemis innombrables; au reſte le ſort de cet
piece eſt fixé. On l'a déclarée roman mal-tiſſ
ſans intérêt, où ſont clair-ſemés quelques ve
heureux; d'ailleurs nulle entente de la ſcen
on ne ſait comment l'Académie ſupportera c
échec; c'eſt l'ardente protectrice de M. de

Harpe, qui, à la vérité, mérite bien quelque reconnoiſſance de ſa part; il eſt ſon *enfant perdu*. Ce corps a bien beſoin d'un défenſeur puiſqu'il ne peut ſe faire valoir par les talens dont il devroit être l'aſyle. M. de la Harpe eſt le Chevalier de cette compagnie jadis ſi célebre & maintenant au niveau de la Sorbonne. On a fait cette mauvaiſe épigramme ſur la piece encore plus mauvaiſe du Sr. la Harpe.

La Harpe au défaut du génie,
A ſu tranſporter ſavamment
Dans ſon pitoyable roman
Toutes les glaces de Ruſſie.

Le Parterre de Paris vient de donner un exemple de fermeté & d'indépendance républicaine. La *Colonie*, cet opéra-comique dont la muſique eſt admirable, avoit été, pour ainſi dire, huée à Fontainebleau. A peine l'a-t-on remiſe ſur le théâtre de la capitale qu'elle a attiré une affluence prodigieuſe de monde. Du milieu des applaudiſſemens, une voix s'eſt fait entendre & a prononcé ces mots : *c'eſt pour le dédommager de l'injuſtice de la Cour* : la vérité eſt que cet opéra-comique déteſtable pour les paroles, a été très-mal joué à Fontainebleau, & que d'ailleurs le Sr. Gluck y a un parti conſidérable qui prononce des jugemens exclufifs.

Mlle. Clairon eſt toujours ici, jouant au lieux la Souveraine, entourée d'humbles adorateurs qui lui ont fait accroire qu'elle étoit princeſſe. Un homme indigné de toutes ces

platitudes, lui a adreſſé ces vers au-lieu d'un Madrigal.

Te voila donc, ma chere Frétillon,
Après mainte & mainte feſſée
Qu'au B....l te donna la proſtitution,
En Princeſſe tudeſque aujourd'hui déguiſée;
Deux aveugles, ma foi, t'ont miſe en bon chemin;
La fortune & l'amour : profite de ta chance,
Mais crois-moi, par reconnoiſſance
Ne vas pas donner au germain,
Ce que tu reçus de la France.

Je crois qu'il eſt inutile d'expliquer la nature du préſent : cela s'entend; qui aura lu les *Mémoires de Mlle. Frétillon*, n'aura pas de peine à deviner ce qui n'eſt point une énigme. On dit que la Princeſſe ne parle plus que de gouvernement, de légiſlation; il faut avouer que c'eſt un ſpectacle bien amuſant pour un philoſophe de voir la Clairon à la Cour! cette femme a toujours été un prodige de l'art, elle ne doit rien à la nature; elle a l'eſprit le plus ordinaire, un cœur aride, une figure commune, une taille mal faite, & malgré ces obſtacles, elle a trouvé le ſecret d'avoir la réputation d'une grande actrice, d'être la Melpomene & la protectrice de quelques beaux eſprits, comme Marmontel, Diderot & pluſieurs autres que je n'oſe nommer parce qu'ils peuvent encore rougir. Enfin la Frétillon finit par jouer un rôle en Allemagne; c'eſt une Maintenon en miniature, quoiqu'il y ait une grande différence entre l'original & la copie.

Madame de Maintenon étoit fille de condition, avoit de l'eſprit & de la beauté. La pauvre Duménil qui a été réellement une actrice de génie, ſe voit délaiſſée, dans l'indigence, pour ainſi dire, & ſans prôneurs. Les circonſtances, l'art d'en profiter, & ſur-tout cette aptitude à prendre tous les déguiſemens néceſſaires, voilà ce qu'on peut appeller la ſcience de l'homme qui veut réuſſir.

Marmontel cet Académicien dont je viens de parler, qui a paſſé ſa vie à faire de durs vers, à flatter les gens en place & les catins, celles-ci ſur-tout à la faveur de certains avantages de la nature bien différens de ceux qui devroient ſeuls faire la réputation d'un homme de lettres, Marmontel, dis-je, a adreſſé à la vieille Arnoult une épître rimée où il en fait une déeſſe. Un rimeur ſon confrere lui a envoyé le lendemain de l'épître, un billet doux que voici.

Par tes vers de B....l, voués à l'infamie,
Eunuque de l'académie,
Mon pauvre Marmontel, crois-tu nous abuſer?
Que tu mens avec peu d'adreſſe!
Tu flattes ſans eſprit & ſans délicateſſe
Auſſi mal que tu ſus baiſer;
Témérite Laïs vient d'aller chez Kayſer:
Pour viſiter Mercure, eſt-on une Déeſſe?

M. le Comte d'Artois a donné dernièrement un très-grand ſouper & avoit exigé que chacun apportât ſon couplet. On s'eſt empreſſé d'obéir. Les couplets rouloient tous ſur Char-

lemagne, & les auteurs qui s'étoient enten-
dus avoient eu l'art, en faiſant l'éloge de ce
Empereur, de préſenter en quelque ſorte un
tableau précis & fidele de tout ce qui conſ-
titue un Prince accompli. C'eſt prêcher la vert
à la Cour d'une maniere ingénieuſe. Il ſeroi
à ſouhaiter que les beaux eſprits qui appro-
chent des grands, ſuiviſſent cette route; le
talens par ce moyen ſeroient utiles.

Il vient de ſe paſſer dans une de nos pro
vinces méridionales, un événement qui, a
premier coup-d'œil, reſſemble à un de ces con
tes mélancoliques faits à plaiſir & propres
effrayer les enfans. Cependant cette hiſtoir
eſt confirmée par les perſonnes les plus re
pectables, & quand on l'approfondit, on en d
couvre toute la poſſibilité. Le Comte de *
voyageoit pour ſe rendre à une de ſes terre
C'eſt un brave officier qui ne connoît poi
la peur; il ſe faiſoit tard, il s'imagine de s'a
rêter dans le château d'un de ſes amis qu
n'avoit pas viſité depuis ſix à ſept ans : il e
tre, il apperçoit quelque changement; on l
apprend que le Seigneur eſt mort, mais qu
ſon fils qui a hérité de ſes biens eſt dans
château. Le Comte de *** monte, trouve
effet le jeune homme qui lui fait un très-bo
accueil. Il lui raconte les circonſtances de
mort de ſon pere qu'il paroît regretter bea
coup; on ſoupe, on conduit enſuite le Com
dans une chambre aſſez grande qui étoit
bout d'une galerie. Notre voyageur étoit
tigué : il ſe hâte de ſe mettre au lit où le ſo
meil vient bientôt le ſurprendre. Sur les de

heures du matin, il eſt réveillé par un bruit ſourd qu'il croit entendre comme ſi quelqu'un marchoit dans la chambre. Il entrévoit une eſpece de fantôme blanc. Il ſuit de l'œil en quelque ſorte les pas de cette figure ambulante. Ce ſpectre ſoupiroit, il va du côté de la cheminée, s'aſſied vis-à-vis un reſte de feu & dit en gémiſſant : « Je puis donc encore me chauffer! oh mon Dieu! » Le Comte regardoit toujours : il examine, il voit que ce fantôme eſt de forme humaine, qu'il eſt couvert de haillons blancs. Le ſpectre s'avance vers le lit, tâte les matelats, & en un mot s'étend à côté du Comte en murmurant; « je vais donc me coucher encore dans un lit! » Alors le Comte d'une voix ferme demande, « Qui êtes-vous? que venez-vous faire ici? » Auſſi-tôt — « ah, c'eſt vous, mon cher Comte, & qui vous amene en cette horrible demeure?.... eſt-ce que vous ne me reconnoiſſez pas..... votre pauvre ami?.... Comment, repliqua le Comte, vous ſeriez M**, & votre fils lui-même hier au ſoir m'a dit que vous étiez mort! — Je vis, mon cher ami, je vis, mais pour mourir mille fois par jour depuis ſix années entieres que ce fils dénaturé, que ce monſtre m'a plongé dans un cachot où je ne me nourris en quelque ſorte que de mes larmes. Le malheureux! il n'a pas voulu attendre ma fin pour dévorer mon héritage; il a corrompu quelques-uns de ſes infames domeſtiques auſſi ſcélérats que lui. On a répandu le bruit de ma mort, on a fait mes

» obſeques comme ſi en effet je n'étois plus
» & je languiſſois dans un cachot ayant
» peine du pain & de l'eau, couvert de
» miſérables haillons. On avoit oublié hi
» au ſoir de fermer la porte de ma priſon
» je m'en ſuis apperçu cette nuit; auſſi-t
» j'ai cherché à me procurer quelque ſou
» gement. Je ſuis venu par haſard dans ce
» chambre; depuis ſix ans je ne connoiſſ
» plus ni le feu ni le lit, mes premiers mo
» vemens ont été de profiter de l'un &
» l'autre, & mon deſſein étoit d'attendre
» mort ſur ce lit, & de conjurer un fils b
» bare de me la donner.... » Le Comte é
plongé dans un accablement inexprimable;
pere victime à ce point de l'avidité d'un
dénaturé! — « Mon ami, s'écria-t-il, no
» vous ne mourrez point, & le crime ſ
» puni; attendez tout de mon humanité,
» il n'eſt pas beſoin de ſentir l'amitié pour
» remplir de votre affreuſe ſituation: rent
» dans votre ſouterrein ſans qu'on ait le mo
» dre ſoupçon, & ſoyez perſuadé que v
» ſerez bientôt vengé.... » Le Comte en e
vole à la Cour, inſtruit le gouvernement
ce crime inoui, le pere eſt arraché à ſa
ſon, il rentre dans tous ſes biens & ſon
à ſon tour a diſparu. On ne doute pas q
n'ait été condamné au même ſupplice q
avoit fait ſouffrir à ſon pere. Une priſon é
nelle dérobera ce monſtre à l'échafaud o
devroit monter.

De Paris, le 3 Décembre 1775.

Le mariage de M. Bouret de Valleroche, l'un de nos financiers les plus hupés, fait le sujet de l'entretien de toutes les sociétés. Ses affaires se trouvant dérangées par des dépenses énormes dans lesquelles sa débauche l'avoit entraîné, il manquoit d'argent pour se procurer les faveurs d'une danseuse qui les mettoit à un très-haut prix. La Demoiselle voulut bien lui faire crédit, & accepta en paiement pour 200,000 liv. de ses billets. Au bout de quelques mois, ce commerce se rompit parce que l'actrice ne voulut plus travailler que pour le comptant. Un vieux Conseiller du Parlement lui fit la cour, &, en Magistrat éclairé, il aima mieux qu'il lui en coûtât un ferment que les restes de sa fortune; il l'épousa. La Conseillere ruina son époux, comme elle eût ruiné son amant, & elle le dépêcha même de si bonne maniere qu'elle en devint veuve, il y a un mois. Se trouvant sans enfans, avec moins de charmes & dans la détresse, elle pensa à se faire payer par M. de Valleroche. Celui-ci ne put acquitter ses billets. La Conseillere lui proposa un accommodement qui s'est réduit à ceci. M. Bouret de Valleroche l'a prise pour femme & a reçu ses billets en dôt.

M. de Nicolaï, ci-devant militaire, ensuite homme de robe & enfin Préſident au grand Conseil, vient de donner sa démission de cette dernière charge. Lors du rétablissement du

Parlement, les membres qui compoſoient c
lui de Maupeou, furent placés au grand Co
ſeil ; M. de Nicolaï avoit déclaré qu'il n
entreroit pas & il y entra ; il y a conſerv
ſéance juſqu'à préſent ; on impute ſa retrai
à l'humeur que lui a donné le refus qu'on l
a fait de la place de Conſeiller d'Etat, v
cante par la mort de M. d'Ormeſſon ; il l'
voit demandée, & elle a été accordée à M.
Monthion.

On connoît la gaîté françoiſe ; elle ſe pe
met ſouvent des ſaillies piquantes que l'oi
veté & la malignité recueillent. Le vaudevil
eſt une arme dont elle s'eſt ſervie bien d
fois & avec ſuccès, elle vient de l'employ
encore, mais d'une maniere peu agréable ;
paroît pluſieurs couplets contre des perſonn
de la Cour & de la Ville qui y ſont aſſ
maltraitées, les bons eſprits ſavent rédui
ces ſortes de ſaillies à leur juſte valeur, ma
elles n'en ſont pas moins cruelles, ni moi
déſagréables pour ceux qui y ſont calomni
Au reſte ces couplets ſont mal faits, &
méchanceté ſans eſprit ne prend pas bea
coup en France.

Une lettre écrite par le Patriarche de Fe
ney à M. le Comte de Schomberg, & qui
paru dans pluſieurs papiers publics, vient
bleſſer cruellement un de ſes protégés. On
lit un éloge très-complet de l'ouvrage
M. de Guibert qui a concouru pour le p
de l'Académie Françoiſe, & il finit par y di
que c'eſt l'œuvre d'un homme de génie,
que celui de M. de la Harpe eſt d'un hom

l'eſprit. Cette lettre qui ne devoit pas ſortir e l'intimité, déſeſpere le coopérateur du Mercure & les membres de l'Académie qui ont couronné.

M. Turgot a propoſé au Roi de charger M. de Voltaire de diriger un eſſai de la levée e l'impôt unique dans le pays de Gex. Le Miniſtre ſollicitoit auſſi le titre de Marquis our cet homme célebre, mais le Roi a craint e reproche d'honorer l'irréligion.

Voltaire détruit des opinions peut-être uti-s, mais il bâtit des villes & des villages. On vient de faire ces vers en ſon honneur.

IN VOLTARIOPOLIM.

mptibus hanc propriis ſtruxit Voltarius urbem:
is effudit opes, dum ſcriptis edocet orbem;
lania ſi ſtarent, ejus dum ſcripta manebunt,
hs æterna fores, æternum nomen haberes.

En voici l'imitation en vers françois par même auteur.

oltaire à ſes dépens, fit bâtir une ville:
eſt ici qu'il fixa mille artiſtes divers,
ndis que ſes écrits inſtruiſoient l'univers;
tous les malheureux il ouvroit un aſile.
Ah! ſi nos mœurs pouvoient durer
Auſſi long-temps que ſes ouvrages,
Ce lieu célebre en tous les âges
l'éternité même oſeroit aſpirer.

De Paris, le 9 Décembre 177

Je crois, Monſieur, que toutes nos tê françoiſes ſont tournées ; jamais la mode autant ſignalé ſes extravagances : ce ſont couleurs ſingulieres *de ſoupirs étouffés*, bonnets *aux plaintes ameres*, &c. Il faut pendant avouer que cette même nation ch laquelle ces miſeres s'imaginent, eſt capab de s'occuper d'objets importans.

Des Auteurs & des Libraires ſe ſont p mis un ouvrage diffamatoire, intitulé : *L'O bre de Louis XV*, dans lequel on a eu la fo lérateſſe de repréſenter ce Prince dans enfers s'entretenant avec Cartouche, Nive Mandrin. Le gouvernement pourſuit avec u eſpece d'indignation bien légitime ceux q ont imaginé cette horreur. Il y a un Libra de Cahors, deux autres de Toulouſe & dernier de Bordeaux qui ſont en priſon po cet objet. M. de Miromenil a commis la co noiſſance de cette affaire au Parlement Bordeaux, & lui a écrit que l'intention Roi étoit qu'on jugeât les criminels à la gueur comme coupables de leſe-majeſté.

On va donner à la comédie françoiſe, tragédie de *Loredan*. Je crois vous l'avoir d annoncée, en vous prévenant que c'eſt u eſpece de larcin que M. de Fontanelle auteur, chargé de la gazette des deux-Pon a fait à M. d'Arnaud qui lui avoit confié plan de Merinval. Ce dernier drame qui vo a ſans doute fait verſer des larmes eſt

ême ſujet : M. de Fontanelle a ſeulement guiſé les noms. Au reſte, c'eſt au public à cider laquelle des deux pieces vaudra mieux; peut y avoir dans l'une & dans l'autre des autés qui ne ſe reſſemblent point.

Il vient de mourir un de ces mauvais ſu- s qui parmi nous s'annoncent ſous le titre Abbé. Celui-ci avoit quelque eſprit, jouoit ez paſſablement le bouffon, étoit un très- chant prêtre, quoiqu'il eut pluſieurs béné- es, & ſur-tout il avoit le talent de faire fortune & de ramper; il prenoit avec beau- up de ſoupleſſe la livrée du grand qu'il ap- choit. Je crois inutile de vous dire qu'un e crayonné ſous ces traits s'étoit immiſcé s l'Académie françoiſe, & qu'il avoit l'hon- r d'être le valet de pied des Encyclopédiſ- Il étoit ſi bon courtiſan qu'après avoir é outre meſure M. de Choiſeul dont il oit arraché des penſions, le lendemain de diſgrace il ſe mit à proſtituer ſans pudeur petite muſe à M. le Chancelier. Cet Abbé pectable avoit ſu, quoique tout contrefait, iger en greluchon de pluſieurs de nos fil- ; la Favart entr'autres, femme du poëte ce nom, avoit été ſa Corinne. M. l'Abbé oit appliqué à déshonorer de tous côtés le i, qu'il appelloit ſon *cher ami*. Il avoit fait roire qu'il couchoit avec ſa femme & qu'il poſoit les trois quarts des opéra-comiques l'époux. Ce n'étoit pas aſſez que celui-ci déclaré cocu; il paſſoit pour le prête-nom bel eſprit M. Fuſée de Voiſenon, c'eſt le r de cet académicien qui vient de faire la

plus horrible fin. Les remords ſe ſont empa
rés de lui lorſqu'il a vu la mort s'approcher
il a imploré juſqu'à ſon dernier ſoupir la mi
ſéricorde divine, en avouant avec des cri
affreux, que ſes crimes ne lui permettoien
pas de l'eſpérer. L'Abbé de Voiſenon éto
d'ailleurs un de ces agréables de bonne com
pagnie qui font rire les ſeigneurs & les catins
Dieu l'abſolve : mais ce n'eſt pas ici le lie
de s'appeſantir ſur la morale. Quel exemp
pour M. de Voltaire ! je crois que la mo
de ſon ami, car c'étoit un de ſes intimes,
ſur-tout ſa fin, barbouilleront un peu l'ima
nation riante du vieux ſeigneur ; il ſe ver
mourir comme l'Abbé Terraſſon, mais av
moins de philoſophie quoique philoſophe
ſon métier & patriarche des philoſophes. Vo
ſavez que l'Abbé Terraſſon ayant perdu
œil, un de ſes amis lui en marquoit ſa pein
Et moi, interrompit l'Abbé, *je n'en ſuis pas*
ché, *je déménage tout doucement*. L'encyclopé
voudroit bien faire remplir le fauteuil acad
mique que laiſſe l'Abbé de Voiſenon, par l'
luſtre la Harpe. Les jolies femmes ayant M
dame de Beauharnois à leur tête ſollicite
pour M. Dorat. Le public deſire M. Lemie
& on préſume que la Cour, pour ſe tirer
ce conflit, nommera l'Archevêque d'Aix.

Il paroît que voilà une guerre ouver
entre la Harpe, Linguet, & Fréron ; c
trois Meſſieurs s'accablent réciproquem
d'honnêtetés littéraires ; c'eſt ce dernier
a la palme ; il accable de ſarcaſmes le poë
chargé de couronnes. M. de la Harpe mo

is ce n'eſt qu'aux jambes ; quelques coups fouet de Fréron l'écarteront aiſément. Tout a amuſe notre peuple badaud qui a tou-rs faim de ſpectacles ; ou la Greve, ou tolet, ou la Comédie, ou les plats libelles Avocats, voilà les dignes amuſemens de brillantes ſociétés qui prétendent avoir vet excluſif d'eſprit, de goût & de gaîté. Mlle. Raucourt, que Linguet dans ſon jour-a traité de belle ſtatue a dit aſſez plai-ment que c'étoit l'idole de Dagon qui l'é-feroit. Il faut croire que quelque bel-eſprit it ſoufflé la réponſe à cette actrice. C'eſt effet une belle ſtatue mais qui n'écraſera ſonne. Elle pourra bien ruiner quelques nêtes gens qui ſeront la dupe de ſa figure oſante ; il ne faut pas abuſer des termes. Voici une chanſon aſſez médiocre du vieux nſonnier l'Attaignant, ſur l'élévation de de St. Germain.

Sur l'Air du menuet d'Exaudet.

St. Germain,
Dès demain
Je m'engage ;
De la gloire de l'Etat,
Du bonheur du ſoldat,
Ton nom ſeul eſt le gage.
Autrefois
A ta voix
La victoire
Sur nos pas eût accouru
Si l'on avoit voulu te croire.

Mais périſſe dans l'hiſtoire
Ainſi que dans la mémoire,
D'un rival
Trop fatal
A la France
Les manœuvres, & les maux
Qu'entraîna d'un héros
L'abſence.

Les vertus
Qu'un Titus
Notre pere
Va chercher dans les déſerts,
Montrent à l'univers
Un nouveau Béliſaire.
Aujourd'hui,
Comme lui,
Tu pardonnes:
Puiſſe trouver du retour
L'exemple qu'à la Cour
Tu donnes.

On remet le 12 de ce mois à la Co
la tragédie du *Connétable de Bourbon*, que
Reine protege ſinguliérement; l'auteur (M.
Guibert) a retouché les 4me. & 5me. acte
il y a jetté plus d'intérêt, mais ſelon les
parences il n'aura point corrigé le ſty
parce que cette partie ne ſe corrige poi
& que lorſqu'on n'a point un ſtyle à ſ
on ne s'en fait pas un. C'eſt peut-être
des parties les plus rares dans nos écriva
M. de Guibert a du talent, de la fierté d

récits, de la nobleſſe dans l'expreſſion ; is il manque de goût, autre qualité qu'on quiert difficilement, quand on eſt parvenu un certain âge. Le goût eſt une eſpece de t de ſentiment qui en quelque ſorte naît ec nous, c'eſt peut-être une ſuite phyſique la fineſſe des organes, & l'on n'atteint int à cette délicateſſe de perception ſi la ture nous l'a refuſée.

L'Ambaſſadeur de Ruſſie s'eſt plaint de elques traits qui ſe trouvent dans Menzi- ff & dont il a penſé que ſa Cour ſeroit ffée, ce qui a fait donner ordre que la ce ne fût point jouée ſur notre théâtre Paris.

On attend avec impatience l'édition des *uvres de Piron*, en 7 vol. in-8vo. La vie ce Poëte célebre à bien des égards, ren- me une foule d'anecdotes qui formeront tableau divertiſſant ; on voudroit bien re- uver toutes ſes épigrammes, mais je crains e la ſageſſe n'ait été trop ſévere & qu'elle it retranché des morceaux qui auroient ut-être offenſé les mœurs, mais où le ta- t ſe ſeroit fait admirer.

Il vient d'arriver un événement tragique ; e famille entiere, le pere, la mere & leurs fans ont été mordus d'un chat enragé, ce e ces malheureux ignoroient ; ils n'ont pas prendre des précautions & au moment que mal s'eſt déclaré, il n'y avoit plus de re- de ; on a donc été obligé d'étouffer cette lheureuſe famille ; la mere qu is'eſt doutée on alloit leur donner la mort, crioit au

moment de ſes accès de rage : *qu'on épar*
mes enfans !

Il y a une eſpece d'épidémie répandue da
notre capitale & qui a tout le caractere
ce mal que l'on a nommé la *grippe ;* c'eſt
rhume conſidérable accompagné d'un gra
mal de tête & de la fievre, beaucoup de ge
en meurent, & les hôpitaux regorgent
malades ; on attribue cette révolution à
brouillards continuels qui depuis quelque tem
enveloppent notre horizon & interrompe
l'élaſticité de l'air.

De Paris, le 16 Décembre 17

UNE infinité de Candidats ſe préſente
pour la place de l'Abbé de Voiſenon à l'
cadémie Françoiſe ; juſqu'à préſent il par
que ce ſera M. l'Archevêque d'Aix, qui ſ
cédera à ce prêtre ſi profane. Qu'a fait
Prélat ? Il eſt lié avec beaucoup d'acadé
ciens ; pourtant on lui donne du mérite;
reſte c'eſt un parti pris, *nul n'aura d'eſ*
hors nous & nos amis. Il eſt bien décidé q
n'y aura que les encyclopédiſtes qui ent
ront dans ce paradis littéraire ; tous ce
qu'ils ont réprouvés ſont à jamais répud
par l'Académie. Il faut convenir pour la co
ſolation de ceux qui ne ſont pas au nomb
des prédeſtinés, qu'on commence à être d
le ſecret ; on ſait que l'intrigue & l'eſprit
partialité ouvrent ſeuls les portes de ce ſa
tuaire, & aujourd'hui le titre d'académici
n'a que la valeur des jettons qui ſont l

tribution. Il eſt permis d'avoir du talent; la réputation, ſans être inſcrit dans la aſſe privilégiée des *quarante*. M. Turgot va, -on, rendre le commerce libre; il en ſera même de l'eſprit : permis à tout le monde ſe faire un nom dans la littérature & d'eſ- rer à ſe faire un parti & des talens : philoſophie, que votre maſque eſt peu èle, ce ne ſont point là vos traits. Eſpé- ns que les choſes ſe rétabliront & que la iloſophie, cet amour ſi vanté de la ſageſſe, montrera ſous ſa véritable forme.

Un mari depuis quelque temps s'apperce- oit que ſa femme ſortoit plus ſouvent qu'à rdinaire; la jalouſie vient d'abord s'empa- r de ſon cœur, il a la force de diſſimuler. nfin, il prend la réſolution de s'éclaircir ſur qu'il n'appréhendoit que trop de pénétrer. feint un voyage, ſe cache dans une maiſon oiſine, ſuit ſa femme ſans qu'elle le voie, rive ſur ſes pas dans un fauxbourg, la voit trer dans une allée ſombre & monte avec e juſqu'à un cinquieme étage; il s'arrête écoute : ſa femme avoit fermé la porte r elle. Il entend : *je vous l'ai dit, il faut us mettre toute nue; comment*, dit la femme, *pudeur m'empêche de vous ſatisfaire. — Si vous voulez pas, renoncez à ce qui fait l'objet de s vœux.* La femme enfin s'étoit déterminée, le avoit quitté ſes habits, elle étoit nue, and le mari enfonce la porte entre l'épée la main, & cherche le galant; il trouve e vieille femme aſſiſe ſur une eſpece d'eſ- belle & qui tombe auſſi-tôt à ſes genoux;

ſa femme d'un autre côté étoit aux pieds
ſon mari. *Eh mon ami, pardonnez-moi, pardo*
nez-moi, Madame que vous voyez, devoit
faire voir le diable, c'eſt pour cette raiſon
je ſuis dans cet état. Ah, replique le ma
en remettant ſon épée, *paſſe pour le diabl*
j'imaginois une ſottiſe plus conſidérable; allo
Madame, ſuivez-moi, & vous coquine, ſi vo
faites encore ce perſonnage, j'en inſtruirai
police.

On m'apporta dernièrement un livre aya
pour titre : *Syſtême phyſique & moral de*
femme, &c. par M. Rouſſel, médecin de Mon
pellier. M'étant prévenu que ce ſeroit enco
un traité ſcientifique fort ennuyeux, je n
l'aurois pas lu, ſi un de mes amis ne m'
avoit fait l'éloge. J'ai trouvé en effet, q
cet ouvrage d'un médecin étoit plein d'él
gance, d'eſprit & de philoſophie; qu'il offr
des idées neuves ou du moins ſingulieres
fort oppoſées à celles que nous avons rela
vement au ſujet qu'il traite. Par exemp
M. Rouſſel démontre qu'il eſt non-ſeuleme
permis, mais même ordonné par la natu
que les femmes ſoient capricieuſes, incon
tantes; que le caprice leur ſert de préſerva
contre le dégoût des hommes, qu'il empêch
les deſirs de l'homme de s'éteindre; que l'i
conſtance diſpoſe les meres à aimer ſucce
vement & ſans diſtinction tous les enfans q
leur union fait naître. L'auteur condamne
lecture des Romans à laquelle les femmes
plaiſent tant, & voici ſes raiſons.

» Un des effets les plus nuiſibles de la l

ture des Romans, c'eſt de nous faire perdre de vue la véritable meſure avec laquelle nous devons les juger. En ne nous offrant que des modeles de conſtance & de fermeté, cette ſorte de livres nous familiariſe trop avec l'idée d'une perfection peu compatible avec la foibleſſe humaine ; de ſorte que chacun s'attendant à voir cette idée ſe réaliſer en ſa faveur, ſe regarde comme l'objet d'un malheur particulier, lorſqu'il vient à être détrompé. Si on jugeoit mieux de l'état naturel des choſes, une ſage indifférence prendroit peut-être la place du dépit & de la fureur, parce qu'on s'indigne rarement contre un mal commun & néceſſaire. D'ailleurs les femmes n'ont pas beſoin de toutes ces qualités imaginaires, dont les auteurs prennent ſoin de les parer ; elles ſeront toujours aſſez dangereuſes, même avec ce que notre orgueil nous fait appeller en elles *des défauts.* »

» La lecture des Romans eſt encore plus dangereuſe pour les femmes, parce qu'en leur préſentant l'homme ſous une forme & des traits exagérés, elle les prépare à des dégoûts inévitables, & à un vuide qu'elles ne devoient pas raiſonnablement eſpérer de trouver. »

M. Rouſſel nous contredit encore, ſur l'uſage de la promenade que nous regardons comme fort utile.

» La promenade, par laquelle les gens oiſifs croient s'acquitter envers la loi générale qui nous condamne à nous occuper &

» à agir, n'eſt point un travail, mais un
» laſſement du travail : elle n'en a point
» effets, comme elle n'en remplit point
» conditions. Ce genre d'exercice, au-li
» d'imprimer un mouvement alternatif a
» différens muſcles, ne fait mouvoir que
» parties inférieures du corps; toutes les p
» ties ſupérieures reſtent immobiles. Les h
» meurs, à qui les premieres ont donné u
» impulſion vive, doivent éprouver de
» part des autres une réſiſtance conſidérabl
» qui en rend le cours peu uniforme, &
» diſtribution inégale. Il y a encore cet
» convénient dans les promenades, ſur-to
» dans les promenades ſolitaires des perſo
» nes d'une ſanté foible, ou d'une conſtit
» tion mélancolique; c'eſt qu'elles ſont u
» occaſion pour ces perſonnes de ſe livr
» à tout le vuide de leur ame, à cette
» tempérance d'idées qui les charme, en
» tiguant les reſſorts de leur eſprit, & a
» extatiques viſions dont elles ſe repaiſſen
» de ſorte que le fruit qu'on retire de ce
» eſpece d'exercice, eſt d'en revenir la t
» & les jambes excédées, pour retomber d
» une inertie pire que celle dont on voul
» par-là ſe garantir. »

De Paris, le 23 Décembre 17

Les religieux ſe plaignoient depuis lo
temps que leur nombre diminuoit de jour
jour. Le nouveau réglement qui n'admet
vœux qu'à vingt ans eſt, ſelon eux, la ca

de cette ſtérilité ; en conſéquence ils ont fait une députation en forme au Clergé. Le général des Dominicains étoit à la tête. On prétend qu'il a fait un diſcours plein d'éloquence, s'il n'étoit pas fort de logique, où d'après ſa façon de penſer, il établiſſoit la néceſſité de rappeller l'ancienne conſtitution qui faiſoit proclamer les vœux à quinze ou ſeize ans : Il prétendoit que c'étoit l'âge heureux où l'on eſt encore dans l'innocence des mœurs, il vouloit dire ſans doute, l'aveuglement & l'ignorance totale des ſens & du monde. Il appuyoit encore ſur la pureté de l'hommage du jeune cœur dont les premiers ſoupirs ſe tournent vers le ciel & qui en ſe pliant de bonne heure au joug étroit des regles monacales vient à bout de concilier la nature avec la religion ; au-lieu qu'à vingt ans, la fougue des paſſions s'eſt déjà fait ſentir : alors on a contracté avec le vice une habitude appuyée du raiſonnement, ce qui acheve la corruption.... Tout cela étoit très-beau aſſurément ; le Clergé a paru convaincu des argumens du moine diſert, il a couru porter à la cour le réſumé de ſa harangue. La réponſe a été courte, on a ri au nez de ces Meſſieurs. Les dévots crieront, pleureront, accuſeront la philoſophie & la dépravation du ſiecle ; les gens ſenſés répéteront, qu'il n'y a rien de plus abſurde que de garotter d'imbécilles victimes qui ignorent la peſanteur du joug qu'on leur impoſe, comme le ſtupide agneau ne voit pas que le fer qu'on lui préſente va l'égorger. Ils ajouteront, ces eſprits éclairés par la vérité, qu'il eſt temps

que ces erreurs monaſtiques ſe détruiſent, fantôme n'a que trop ſubſiſté. Qu'on mett à la place de ces célibataires à charge à to ce qui les environne, des citoyens, des c lons, des peres de famille, des hommes en néceſſaires au bien de la ſociété, qu'on ſui l'exemple de l'Angleterre. Mais il y a to lieu de croire que les Maurepas, les Turgo les Malesherbes ne céderont pas à cette cria lerie de moines. Que ces êtres inutiles ach vent leur carriere obſcure dans leurs cloît & qu'ils ſe contentent d'avoir eu la peſte, ſa vouloir la communiquer.

Adele de Ponthieu ſe traîne à l'opéra, t dis que notre comédie Françaiſe nous remo tre de temps en temps le célibataire int rompu à chaque moment par la maladie vr ou ſuppoſée de quelque auteur.

On attribue à le Kain une eſpece de m contentement au ſujet de ſon voyage à B lin. Le Roi de Pruſſe l'a, dit-on, accue avec bonté, s'eſt plu à cauſer avec lui ſ ſon art, en a differté on ne peut pas mieu au point que le Kain croyoit entendre Eſo ou Roſcius parler du talent théâtral; il eſp roit que quelque témoignage ſolide de la bie faiſance du Roi couronneroit cette differ tion, mais il a trouvé la leçon un peu ſec & que la munificence royale n'avoit pas tant éclaté que le génie & le goût d'un ſo verain dont la littérature s'honore. Tout c n'eſt peut-être qu'une fauſſe imputation d on charge le Kain. Dans ce pays-ci, on parler admirablement bien les pantomimes;

n'y a pas juſqu'aux académiciens auxquels on prête de l'eſprit & de la réputation. C'eſt une Dame de qualité la comteſſe de Turpin qui a hérité des paperaſſes du vieux petit abbé de Voiſenon. Il n'eſt pas douteux que ſi on publie cet inſipide recueil, on donnera un peſant ſoufflet à la ſociété, on y verra combien en général elle a peu de goût, combien elle s'occupe de miſeres, de riens que l'on peut comparer à ces enluminures qui n'ont d'autre mérite qu'un foible vernis, & ſouvent la couleur même eſt-elle de convention. Qui juge donc des talens ? ceux mêmes qui les cultivent : à la longue leur voix ſe fait entendre, & prononce l'arrêt irrévocable. Les gens du monde ne ſont que leurs échos, encore ſouvent rendent-ils mal le jugement. Ce petit Abbé de Voiſenon eſt bien une preuve qu'on peut figurer dans les cercles en maniere de bel-eſprit ſans avoir le moindre talent. Le babelage, l'effronterie, les mauvaiſes mœurs, la flatterie dégoûtante, voilà ce qui avoit pouſſé ce perſonnage juſqu'à l'égoût de l'académie, & l'égoût eſt bien plus vaſte que le temple.

La traduction de Shakeſpear eſt prête à paroître ; on eſpere qu'elle aura du ſuccès. Le traducteur (M. le Tourneur) eſt connu par son Yong François qui jouit d'une grande réputation : en effet, l'imitation, car ce n'eſt pas une traduction, eſt au-deſſus de l'original pour la vivacité & le goût. Il y a des longueurs ſans nombre dans l'Anglois, & le François a ſu faire un tableau fini, de traits épars

& ſemés ſouvent ſans choix. On regarde comm
une entrepriſe hardie de nous préſenter Shakes-
pear dans toute ſon étendue. Il y aura de
ſcenes qui nous tranſporteront, d'autres nou
rebuteront, nous paroîtront monſtrueuſes, ri
dicules, abſurdes. La raiſon de cette eſpec
de jugement ſi contradictoire eſt bien ſimple
Le tragique Anglois réunit pluſieurs tons, que
quefois Shakeſpear a écrit pour le peupl
comme Moliere a fait *le médecin malgré lui*
George Dandin, pour nos épais bourgeoi
Ces tableaux diſparates ne peuvent être ſaiſi
que par un œil accoutumé à ces paſſages ra
pides du ſublime au bas, & cela ſe touche
cependant les grandes beautés pourront fer
mer les yeux ſur ces défauts ou du moins le
adoucir. Un des collaborateurs de M. le Tour
neur eſt un homme d'eſprit & de ſens qui
paſſé ſa vie en Angleterre & qui en poſſed
les divers uſages & les coutumes, ce qui e
néceſſaire pour rendre fidélement ces ima
ges qu'on veut tranſporter dans une langu
étrangere.

Voilà la lettre de M. de Voltaire au Com
de Schomberg dont je vous ai parlé.

De Ferney, le 15 Septembre 177

» J'AI été un peu piqué, que M. de Gu
» bert ne m'ait pas honoré d'un exemplai
» de ſon éloge de M. le Maréchal de Catina
» J'ai été ſi charmé de cet ouvrage, que j
» pardonne à l'auteur ſon indifférence po
» moi. Je trouve dans ce diſcours une gran

» profondeur d'idées vraies, nobles, fines & » ſublimes, des morceaux d'éloquence très- » touchans ; une fierté courageuſe & l'en- » thouſiaſme d'un homme qui aſpire en ſecret » à remplacer ſon héros. Ce ſentiment perce » à chaque ligne. Le diſcours de M. la Harpe » eſt d'un digne Académicien, plein d'eſprit, » d'éloquence & de goût ; l'autre eſt d'un gé- » nie guerrier & patriotique. Ces deux ou- » vrages, valent bien le Mauſolée du Maré- » chal de Saxe. J'avoue que nos diſcours pour » l'Académie du temps de Louis XIV, n'ap- » prochoient pas de ceux qu'on fait aujour- » d'hui. C'eſt l'effet de la vraie philoſophie ; » elle a donné plus de force & plus de vérité » à nos eſprits. Je ne fais ici, Monſieur, que » vous dire ce que vous ſavez mieux que » moi. C'eſt à vous qu'il appartient de juger » lequel de ces deux portraits de M. de Ca- » tinat eſt le plus beau & le plus reſſemblant. » Vous êtes du métier de ce grand homme ; » ce n'eſt pas à moi d'en parler devant vous. Je » me borne à vous remercier de votre ſou- » venir, à vous préſenter mon ſincere & ten- » dre reſpect. »

M. de Guibert a fait la réponſe ſuivante : » M. le Comte de Schomberg m'a commu- » niqué, Monſieur, ce que vous avez eu la » bonté de lui mander au ſujet de mon éloge » de Catinat. Vous n'auriez pas à me repro- » cher de ne vous l'avoir point envoyé, ſi » j'euſſe été vainqueur. J'ai cru que l'ouvrage » couronné avoit ſeul le droit de vous être » offert. J'ai rendu avec tranſport un hom-

» mage public à la mémoire de Catinat. I
» eſt, depuis long-temps, le héros de ma pen
» ſée ; & j'aurois encore mieux aimé d'écrir
» ſon hiſtoire que ſon panégyrique. Cette di
» poſition à le louer par des faits plus qu
» par des phraſes, & à tirer ainſi le mérit
» de mon diſcours, plus de lui que de moi
» a peut-être un peu nui aux formes acad
» miques; mais je m'en conſole en appren
» que vous l'avez lu avec intérêt. J'ai pré
» tendu en ſecret à votre ſuffrage plus qu
» la Couronne de l'Académie. Retiré au pie
» des Alpes & y faiſant le deſtin de notr
» littérature, vous pouvez vous applique
» avec juſtice ce vers de Sertorius : *Ro*
» *n'eſt plus dans Rome, elle eſt toute où j*
» *ſuis.* »

Parmi les ouvrages qui ont été cette a
née l'objet d'une vigoureuſe prohibition,
n'en eſt point dont le canevas excite dava
tage la curioſité des lecteurs que le Poëme e
ſix chants, intitulé *les deux Regnes.* On n
peut dire que l'auteur manque de talens, ma
il faut que les lecteurs ſoient raſſaſiés de pro
ſur une matiere auſſi piquante avant de re
chercher l'hiſtoire en vers d'événemens qu
nous intéreſſent de ſi près. L'auteur prend l
France à la mort de Louis XIV, & ne ceſ
de verſifier que quand il eſt parvenu au mo
ment actuel.

Voici quelques autres pieces dont il m
échappé de vous parler & qui méritent
ſoit par leur objet, leur hardieſſe ou le no
des auteurs, d'être diſtinguées dans la foul

d'écrits de toute eſpece dont nous ſommes inondés.

LE CHINOIS ENDOCTRINÉ

PAR UN PARISIEN.

Cette Piece & la Réponſe ſont attribuées au Roi de Pruſſe Fréderic II.

Vous qui reçûtes la naiſſance
Dans les vaſtes murs de Pékin,
Qui n'avez vu dans votre enfance
D'autre fiacre qu'un Palanquin,
Qui n'avez point de connoiſſance
Qu'à Delphes ſous un baldaquin,
Certaine Prêtreſſe en démence,
Organe d'un ſacré coquin,
Exhaloit ſon extravagance
A cheval ſur un maroquin (*)
Qui lui ſervoit de trouſſequin;
Ni de la divine ſcience
Contenue au docte bouquin
De Scot ou de Thomas d'Aquin;
Vous qui vivez dans l'ignorance
Des lieux où tour à tour Tarquin,
Sylla, Céſar & Sixtequint
Ont fait reſpecter leur puiſſance;
Lieux où Scipion l'Africain
Fit admirer ſa continence,
Où Curius un peu meſquin

(*) La peau du ſerpent Python.

Mangeoit ſes navets en ſilence;
Où Néron fit périr Lucain;
Où la molleſſe & l'indolence
Ne redoutent plus que Paſquin;
Rendez grace à la Providence
Qui vient de vous conduire en France
Sans vous arrêter au Tunquin. (*)
Laiſſez le thé, buvez du vin,
Jouiſſez de votre exiſtence,
Malgré vos préjugés d'enfance
Croyez que Paris vaut Nankin: (**)
Riez, allez voir Arlequin,
Le Palais magique où l'on danſe (***)
Et du cothurne au brodequin
Promenez votre nonchalance:
Mettez pourtant quelque diſtance
Entre Nicolet & le Kain. (****)
Parcourez la circonférence
Qu'arroſe Monſieur Outrequin (*****)
Sachez donner la préférence
Aux tableaux du Dominiquin
Sur ceux d'un Peintre Manequin: (******)
Connoiſſez-en la différence.
A table abrégez la ſéance,
Mangez fort peu de ramequin
Raffinement d'intempérance,

(*) Le Tunquin eſt ſur la route.

(**) Seconde ville de la Chine.

(***) L'Opéra.

(****) Nicolet maître d'un ſpectacle forain. Le Kain fameux acteur tragique.

(*****) Entrepreneur de l'arroſement des Boulevards promenade à la mode.

(******) Grande poupée qui ſert de modele aux Peintres

Défiez-vous du Marasquin;
Croyez-en mon expérience;
Et des Nymphes en casaquin;
Malgré leur tendre complaisance;
Comme d'un tygre ou d'un requin.
Point d'hyménée, ou de Vulcain
Craignez la malheureuse chance.
Si quelque intrépide faquin,
Ebloui de votre opulence,
Vous aborde d'un air d'aisance;
Vous fait la cour & vous encense;
Ne lui prêtez pas un sequin,
Mais rendez-vous à l'évidence
D'un secret de grande importance;
Que vous vendroit un Franciscain
Qui dans sa superbe ignorance
Et vû de Pekin la distance,
Vous croiroit un Américain, (*)
Et que je veux sans exigence
Ancrer dans votre conscience,
Dussé-je prendre un Vilbrequin.
Dans un jardin, séjour de volupté,
Le Tout-puissant créa le premier homme;
Robuste, agile & brillant de santé,
En lui laissant entiere liberté
D'user de tout, excepté d'une pomme;
Puis de son flanc tira pendant son somme;
Pour sa compagne une jeune beauté
Qui le perdit, hélas! & voici comme:
Adam par elle & le serpent tenté,
Mangea la pomme, & Dieu dans sa colere

(*) Les Américains nouveaux venus des Colonies, sont fort sujets à Paris à être escroqués.

Maudit Adam & ſa poſtérité.
Mais n'écoutant bientôt que ſa bonté,
Il réforme cet arrêt trop ſévere,
En ordonnant (ineffable myſtere)
Que par ſon Fils Adam fût racheté.
Le Fils de qui ? le Fils de Dieu le Pere,
Son fils unique; il deſcend ſur la terre
En corps humain, une Vierge eſt ſa mere.
Trente-trois ans humble & pauvre ici-bas,
Haï des Grands, ſuivi par le vulgaire,
Perſécuté par Anne & Caïphas,
Trahi par Jude & renié par Pierre,
Il meurt enfin du plus honteux trépas,
Sur une croix entre deux ſcélérats.
Sans ce moyen propice & ſalutaire
Qui nous ſauva, nous étions, mon cher frere,
Et vous, & moi, pour jamais reprouvés:
Croyez cela, Monſieur, ſi vous pouvez.

Réponſe du Cathécumene Chinois.

Gentil François, je vous rends grace
De vos ſalutaires leçons,
Je ne les prends pas pour chanſon :
Dans mon eſprit je les repaſſe.
Après vous avoir écouté
Dans un reſpectueux ſilence,
J'ai lu, réfléchi, conſulté,
Depuis mon arrivée en France.
Souffrez que je parle à mon tour
Et daignez éclaircir mon doute.
Vous voulez m'ouvrir une route :
Il faut y répandre du jour.

La foi bientôt pourra m'inſtruire,
Me dites-vous, je le deſire;
En attendant, j'ai la raiſon
Qui dans tout temps eſt de ſaiſon.
Vous ſavez bien que notre Empire,
Tout camus que ſont les Chinois,
Avoit des mœurs, avoit des loix,
Une longue ſuite de Rois,
Avant qu'en Europe on ſut lire,
Ou même compter par ſes doigts.
Vos Thalès & les Zoroaſtres
N'étoient pas même encore nés,
Et dans nos climats fortunés
Déjà les nouveautés des aſtres
Des ſiecles les plus reculés
Etoient prévus & calculés :
Graces à l'Etre néceſſaire
Que nous adorons vous & moi,
De la raiſon qui nous éclaire
Nous avions fait un noble emploi.
Croirai-je avec vous qu'un bon pere,
Prodigue de ſoins bienfaiſans,
N'égale pas tous ſes enfans;
Et que l'un à l'autre il préfere?
Que nous méritons ſa colere,
Pour avoir ignoré long-temps
Des ſecrets qu'il voulut nous taire,
Et dont il nous a fait myſtere
Tout au moins pendant cinq mille ans?
Que de millions d'ames Chinoiſes,
Ou Tartares, ou Japonoiſes,
Indiennes & Tunquinoiſes,
Perdront leur ſalut éternel
Pour n'avoir pas lu le Miſſel!

Si les ſeules ames Françoiſes,
Italiennes, Polonoiſes,
Eſpagnoles & Portugaiſes,
Avoient le droit d'aller au Ciel;
Si Confutzée & ſa belle ame
Etoient deſtinés à la flame,
Dieu ſeroit injuſte éternel.
Vainement Riballier (*) déclame;
Je m'en rapporte à Marmontel; (**)
Pardonnez ſi je ne puis croire
Votre très-incroyable hiſtoire.
Les Chinois (ſeroit-ce à leur Dam?)
Jamais ne connurent Adam,
Ni l'échantillon de ſa côte,
Et certes ce n'eſt pas leur faute.
Enfin Dieu veut nous ſauver tous;
Du moins ainſi le dites-vous:
Car vous n'êtes pas Janſéniſte.
Eh bien! je parle au Moliniſte.
Nous ſauver tous, Dieu l'a voulu;
Dites-vous qu'il ne l'a pas pu?
Et vous, de Saint Cyran diſciple,
Croyez-vous me répondre mieux?
Votre embarras doit être triple
Dans votre ſyſtême odieux:
Quoi dans la ſageſſe éternelle,
Fixant les arrêts du deſtin,
Dieu de ſa bouche paternelle
Dicta cet arrêt inhumain?

(*) Syndic de Sorbonne, qui a cenſuré le Roman de Béliſaire.

(**) Auteur du Roman de Béliſaire, qui canoniſe les Marc-Aurele, les Socrate, &c.

Pour un ſur mil gloire immortelle ;
Pour le reſte tourment ſans fin.
Sectateur d'un dogme exécrable
Je te dis pour jamais adieu ;
Tu te vantes d'avoir un Dieu
Et tu n'adores que le Diable.
Prêchez-moi tant qu'il vous plaira ;
Vous le doyen de mes apôtres,
Mais aimons-nous les uns les autres :
Quand la grace m'éclairera
Je ſerai tout-à-fait des vôtres.

DE L'ESPRIT DE PARTI.

Dialogue du Poete et de son Ami, par M. de Chabanon.

L'Ami.

Alcippe eſt, je l'avoue, un perſonnage unique :
Philoſophe, Guerrier, Courtiſan, Politique.
Que n'eſt-il point ? profond & léger tour-à-tour,
Oracle des conſeils devient l'homme du jour,
Il poſſede à lui ſeul tous les eſprits enſemble.

Le Poete.

Tous ! c'eſt beaucoup vraiment, mais dans ceux qu'il raſſemble
Il en eſt un de trop, ſoit dit ſans le flatter,
C'eſt l'eſprit de parti qui peut tous les gâter :
Dangereuſe fureur, déteſtable manie,
Qui corrompt les vertus & détruit le génie.

L'Ami.

Quel bruſque emportement. A quoi bon ce courroux ?

Parlons ſans nous fâcher : çà définiſſez-nous
Cet eſprit dangereux qui déplaît tant au vôtre.

LE POETE.

Celui qui nous défend de nous ſervir du nôtre;
Qui dans les factions nous tenant engagés,
Infecte la raiſon de ſes ſots préjugés,
Lui fait voir les objets tels qu'il les voit lui-même
Qui de ſang froid échauffe & rend fou par ſyſtême
Veut que l'homme aveuglé, fuyant ce qui lui plaît
Soit l'homme d'une ſecte & non pas ce qu'il eſt;
Qui le livre en eſclave à l'erreur menſongere
Et rend faux ou douteux le vrai qu'il exagere.
En vain je chargerois ce tableau peu fini,
Cet eſprit ne ſeroit qu'à moitié défini;
Des exemples vivans le feront mieux connoître:
Ecoutez Varilas dogmatiſer en maître.
Ennemi de la Cour & du Gouvernement,
Il ne peut approuver un nouveau réglement;
Ceux qu'à peine on prévoit, d'avance il les condamne
» Turgot eſt de l'erreur l'inſtrument & l'organe;
» Toujours dans ſes projets, loin du but emporté
» Il ne parle & n'agit que pour la liberté,
» Il la veut abſolue : & quoi qu'il en arrive,
» Pour blâmer ſon ſyſtême, il permet qu'on écrive.
Telle eſt de Varilas l'imbécille clameur:
Heureux encor, heureux! ſi dans ſa bruſque humeur
Condamnant de Turgot la haute intelligence,
Il a pour ſes vertus un peu plus d'indulgence.
Peut-être il vous dira qu'à Limoge on le hait,
Que ſacrifiant tout à ſon ſeul intérêt,
Et toujours le couvrant de l'intérêt du Prince,
De ſes concuſſions il remplit la Province.

L'AMI.

Mais comment ſur ce point mentir impunément!

De toutes ſes cent voix le public ſe dément ;
Que veut donc Varilas ? quelle mouche le pique ?

LE POETE.

e qu'il veut ? écoutez. Voici qui vous l'explique ;
hez maint premier Commis tout puiſſant autrefois,
hez Balôt, par exemple, ou feu Monſieur d'Armois,
'important Varilas admis de préférence,
t d'un homme en faveur la flatteuſe apparence.
des docteurs du temps écoutant les débats,
s'eſt fait un avis ſur ce qu'il n'entend pas :
illeurs il répétoit ſes leçons politiques,
ce bruyant écho des ſottiſes publiques.
oit ſûr de parler ſans être contredit ;
diſoit : *Je le ſais, Varilas me l'a dit.*
heureux temps n'eſt plus, tout a changé de forme.
iniſtres & Commis ſont mis à la réforme ;
ur parti vit encor. Varilas en ſon cœur
conſerve l'eſprit ou plutôt la fureur.
n avis auſſi ſain, d'une voix auſſi ſûre,
'il louoit autrefois, maintenant il cenſure ;
l'eſprit de parti qui conduit tous ſes pas,
tient lieu pour juger de l'eſprit qu'il n'a pas.

L'AMI.

gon l'entend bien mieux : il s'inſtruit, il s'éclaire,
ſait ſe rendre utile au parti qu'il préfere.
le-t-il ! ſes diſcours portent conviction.

LE POETE.

, mais on eſt fâché de voir qu'il ait raiſon.
morgue pédanteſque inſulte à qui l'écoute.
dez-vous après lui de propoſer un doute ;
avis n'admet point un avis différent ;
de la tolérance apôtre intolérant
la ſociété détruiſant l'équilibre,

Il veut tout asservir, en criant *tout est libre.*
Ces gens, en vérité, sont un peuple de fous,
Sans regret je les quitte & vous les livre tous:
Laissons-les raisonner finance & politique:
Nous, parlons, croyez-moi, de vers & de Musique.

L'AMI.

De vers! vous plaisantez : je suis loin sur ma foi
D'en parler avec vous.

LE POETE.

Comment donc? eh pourquoi?

L'AMI.

Vous aimez trop Voltaire.

LE POETE.

Eh bien! que vous importe?

L'AMI.

Dès qu'il s'agit de lui, le zele vous transporte;
Sur tous les écrivains vous lui donnez le pas.

LE POETE.

Ma foi, si je l'ai dit, je ne m'en dédis pas;
Tel est mon sentiment, mais je vous l'abandonne
Et ne prétends du moins y soumettre personne.

L'AMI.

Non, non, vous vous parez d'une feinte douceur,
On vous connoît, on lit au fond de votre cœur;
Vous tenez je le sais à l'Encyclopédie.

LE POETE.

De grace, jouons-nous ici la Comédie?
Dois-je donc de ce mot au hasard prononcé,
D'une ou d'autre façon être toujours blessé?
J'ai contre moi Chrémes, ce grave Méthodiste:
Il trouve que je suis froid Encyclopédiste,
Vous trouvez le contraire : ici trop, là trop peu.
Messieurs, pour me juger attendez mon aveu.

Je suis comme Sosie *ami de tout le monde*;
Hors de tout esprit faux qui dans son sens abonde;
Et vient sur ce qu'on dit en toute occasion,
Appuyer le tranchant de sa décision.

L'AMI.

C'est parler à merveille & faire en homme sage,
Du bon sens qui vous luit un admirable usage.
Mais, quoi que vous disiez, au chemin des honneurs,
Il faut pour s'avancer un guide & des prôneurs;
Avec tant de raison on séduit peu les femmes:
Vous en trouverez cent dont les subtiles trames
Et le manege adroit vous feront échouer:
Ne vaudroit-il pas mieux avoir à s'en louer?

LE POETE.

Ah fripon! vous tendez un piege à ma franchise:
Vous voulez que du sexe avec vous je médise.
Non, s'il eut envers moi quelque tort bien léger,
Il est loin de mon cœur de vouloir me venger.
Le sexe aime l'intrigue, eh bien je le lui passe:
Sans intrigue après tout que voulez-vous qu'on fasse?
Pour des femmes d'esprit le bel & digne emploi,
Rattrouper des oisifs en cercle autour de soi,
Dire un mot à chacun & répéter sans cesse
Le protocole usé de froide politesse,
Lancer des complimens, bon Dieu! qui font pitié,
Ouvrir son éventail en feuillets replié,
Ou faire entre ses doigts badiner la navette:
Oui ce sont là des jeux d'enfans à la bavette.
Intriguer, cabaler, vaut bien mieux que cela.
Vous servez celui-ci pour nuire à celui-là:
On va chez le Ministre en visites discretes
Reconnoitre à huis clos les graces qu'il a faites,
Troquer avec lui par un don mutuel
De faveurs en faveurs l'échange naturel.

Pour tous les favoris on parle, on perſuade,
L'un monte à l'Intendance & l'autre à l'Ambaſſade.
On ſe fait de cliens un corps bien aſſorti,
Tous gens de même aloi, gens de même parti.
Voilà ce qu'à Paris les femmes doivent faire;
Tant pis pour l'opprimé; que ne fait-il leur plaire.

L'AMI.

Monſieur l'homme de bien, ſi doux, ſi complaiſant,
Vous m'avez l'air ici d'être un mauvais plaiſant.

LE POETE.

Je ne plaiſante point, c'eſt la vérité pure,
Intriguer chez le ſexe eſt un don de nature.
Pour avancer un ſot inepte à tout métier,
Une femme vaut mieux qu'un parti tout entier.
Laiſſons-leur ce talent où leur adreſſe excelle.
Mais qu'un froid Ariſton des ſages le modele,
Lui qui pour ſa vertu ſe fait par-tout prôner,
De l'eſprit de parti ſe laiſſe empoiſonner?

L'AMI.

Ariſton! dites-vous?

LE POETE.

Oui, cet homme ſévere,
Ce troiſieme Caton que pour tel on révere.
En haine de Damis il s'eſt fait cabaleur.
De l'eſprit de parti tel eſt donc le malheur!
D'abord on le combat, bientôt après on l'aime;
Pour perdre un intriguant on le devient ſoi-même.
J'en vois plus d'un exemple; il faut que devant vo
J'explique la raiſon de mon juſte courroux.
J'attendois une place à mes ſervices due:
Le crédit d'Ariſton & ſa brigue aſſidue,
Au mépris de mes droits, l'ont donnée à Criton,
Il exclut ſon ami pour ſervir un fripon.

ſavez-vous encor comme il ſe juſtifie ?
plaint en l'immolant l'ami qu'il ſacrifie :
De préférence à tous je t'aurois fait nommer ;
Dit-il, mais le parti vouloit nous opprimer ;
Nous avions à combattre un puiſſant adverſaire ;
Et l'appui d'un fripon nous étoit néceſſaire,
Nous ne pouvions trop cher acheter ſon ſecours ;
el ! d'un homme de bien ſont-ce là les diſcours !
crois voir un bigot dans un parti rebelle,
ur un complot inique affecter un ſaint zele,
ſe faiſant un droit de troubler tout l'Etat,
ger en vertu ſon pieux attentat.
ge des partis, noir eſprit des cabales !
abſurde fureur eſt aux vertus morales
qu'eſt le fanatiſme à la Religion.
té-je exempt toujours de la contagion
ſein de l'amitié couler en paix ma vie !
té-je entre Damon, Artemiſe, Octavie
cet eſprit d'aigreur l'ennemi du repos,
fait que dans le monde ainſi qu'en un champ clos,
ut être ſans ceſſe armé pour ſe défendre ;
les plus querelleurs ont le plus à prétendre ;
ne céder jamais eſt la ſuprême loi,
u ſe hait à la mort & ſans ſavoir pourquoi.

LE TEMPS PRÉSENT.

Par M. Joſeph l'Affichard, de pluſieurs Académies.

ÉPITRE

A M. Turgot, Contrôleur Général, par M. de Voltaire.

Dans un coin de mes bois, loin du bruit des cités
Mes tablettes en main, j'étois tenté d'écrire
En vers aſſez communs, d'utiles vérités,
Qu'à Paris on condamne ou dont on aime à rire.
De nos pédans fourrés j'eſquiſſois la ſatyre,
Lorſque je vis de loin des filles, des garçons,
Des vieillards, des enfans qui danſoient aux chanſons
Aux tranſports du plaiſir ils étoient tous en proie:
J'étois preſque joyeux de leur bruyante joie;
J'en demandai la cauſe; un d'eux me répondit:
Nous ſommes tous heureux à ce que l'on nous d
Heureux! c'eſt un grand mot: il eſt vrai que peut-
Par vos travaux conſtans vous méritez de l'être,
Virgile & Saint Lambert ont quelquefois vanté
A Mecene, à Beauveau votre félicité,
Mais ce ſont entre nous des diſcours de poëtes,
De douces fictions, d'élégantes ſornettes,
Leurs vers étoient heureux & vous ne l'étiez pas.
Le bonheur nous appelle & fuit devant nos pas;
Sous le dais, ſous le chaume, il trompe notre v
C'eſt en vain qu'on a dit en pleine Académie:
Choiſeul eſt Agricole & Voltaire eſt fermier.
L'art qui nourrit le monde eſt un méchant méti
Laiſſons-là ce Choiſeul ſi grand, ſi magnanime,
Et Voltaire mourant qui radote & qui rime,
Qu'un fripon perſécute & qui dans ſon hameau,

it encor des Frerons au bord de ſon tombeau.
ngez à vous, amis, contemplez les miſeres
'accumulent ſur vous des brigands mercenaires.
alternes tyrans, munis d'un parchemin,
viſſant les épis qu'a ſemé votre main,
us trainant au cachot, à la rame, aux corvées,
ndis que de leurs pleurs vos femmes abreuvées
ffent envain vos fils mourans entre leurs bras,
vaillez, ſuccombez, invoquez le trépas,
urez ſur un fumier, le ſeul bien qui vous reſte,
ſi vous ſurvivez à cet état funeſte,
s l'horrible débris de vos toits écraſés,
s vêtemens, ſans pain, danſez ſi vous l'oſez.
peine eus-je parlé, mille voix éclaterent,
u'aux bords étrangers les échos répéterent:
emps affreux n'eſt plus, on a briſé nos fers. (*)
ment étonné de ces nouveaux concerts,
Hercule, leur dis-je, a fait ce grand ouvrage?
Dieu vous a ſauvé? on répond : c'eſt un ſage.
age! ah, juſte Ciel! à ce nom je frémis;
age! il eſt perdu, c'en eſt fait, mes amis.
s voyez-vous pas ces monſtres ſcholaſtiques,
partiſans groſſiers des erreurs tyranniques.
uperſtitieux qu'on vit dans tous les temps
rai qui les irrite, ennemis ſi conſtans;
mblant les poiſons dont leur troupe eſt pourvue?
e eſt ſeul contre eux, & je crains la ciguë.
s mon profond chagrin, je reſtois éperdu,
ignois le génie, & ſur-tout la vertu.

Louis XVI venoit d'abolir les corvées & de défen-
on pourſuivît arbitrairement le débiteur du fiſc.
ux opérations n'ont rien coûté à la Couronne, &
le ſalut du peuple.

Ariſton (*) mon ami, ſurvient dans ces bocages
Que j'avois attriſtés par de ſombres images.
On connoît Ariſton, ce philoſophe humain,
Dédaignant les grandeurs qui lui tendoient la main;
De la vérité ſimple, ami noble & fidele,
Son eſprit réunit Euclide & Fontenelle.
Il rendit le courage à mon cœur affligé.
Ne vois-tu pas, dit-il, que le ſiecle eſt changé?
Va, de vaines terreurs ne doivent pas l'abattre;
Quand un Sully renaît, eſpere un Henri Quatre.
Ce propos ranima mes eſprits languiſſans;
La gaîté renoua le fil de mes vieux ans;
Et revenant chez moi, je repris mes tablettes
Pour écrire à loiſir ces rimes indiſcretes.

ÉPITRE

*A M. le Comte de B***, par M. Barthe auteur des Fauſſes Infidélités.*

Cruel ami, que t'ai-je fait?
Dans une douce ſolitude
De moi-même aſſez ſatisfait,
J'oubliois au ſein de l'étude
Ce Paris par fois ennuyeux,
Ses froids ſoupers; ſes triſtes fêtes,
Ses catins, ſes femmes honnêtes
Et qui ne valent guere mieux.
Je méditois un long voyage,
Que j'avois même commencé,

(*) M. le Marquis de Condorcet.

Et j'étois preſque menacé
De devenir enfin un ſage;
Tout à coup dans mon hermitage
Je reçois ces vers trop goûtés,
Ces vers où ta muſe badine,
Soulevant une toile fine,
Promene ſa main libertine
Sur les culs des jeunes beautés.
Dieu! quel tableau! mon ſang s'allume;
Adieu la gloire & mon volume.
Je ne vois par-tout, je ne ſens
Que ces demi-globes d'albâtre,
Délices de l'ame & des ſens,
Délices d'une main folâtre.
Objet divin, tu me pourſuis,
Le jour, la nuit; au lit, à table;
Tu m'atteins, tu me rends coupable
Même à l'égliſe où je te fuis.
Le jour des morts, dans le vieux temple
Du plus antique des châteaux,
Parmi des prêtres, des flambeaux,
Les *requiem* & les tombeaux,
Sais-tu bien ce que je contemple?
Je contemple les jolis cus
De cent beautés qui ne ſont plus,
Des beautés de Rome & de Grece,
Le cu d'Helene, de Venus,
De Cléopatre, de Lucrece.
Je m'en choiſis de toute eſpece;
De délicats & de charnus,
Ou dévoilés ou demi-nuds.
Hélas! qu'êtes-vous devenus,
Charmes ſecrets de tant de belles;
Charmes tant de fois careſſés,

Et les mains qui vous ont preſſés,
Ces mains heureuſes où ſont-elles ?
Mon Rancé, dont tu te ſouviens,
Connut auſſi ce doux empire.
Je me ſuis gardé de le dire
Dans des vers pompeux & chrétiens ;
La choſe eût été ridicule ;
Mais je te parle ſans façon,
C'eſt le cu de la Monbazon
Qui le brûloit dans ſa cellule :
O ſouvenir de l'heureux jour
Où je connus une maîtreſſe !
Un beau dimanche après la meſſe,
Dans un délicieux ſéjour,
J'offrois à ſa tendre jeuneſſe
Le premier tribut de l'amour.
Après avoir d'un œil avide
Parcouru ſes appas naiſſans,
J'oſai porter ma main timide,
Ma main ſur un cu de ſeize ans.
Comme elle rougit d'un air tendre,
Je la retournois dans mes bras,
Avec quel aimable embarras,
Elle cherchoit à ſe défendre !
Elle couvroit ce cher tréſor
De ſa robe à demi flottante,
Et dans une lutte charmante
Le montroit, le cachoit encor.
Je vis enfin... dieux, quelle ivreſſe !
Mais quand mille baiſers de feux
Couvrent & la bouche & les yeux
Et la gorge d'une maîtreſſe ;
Quand de ſes bras voluptueux
Contre ſon ſein elle vous preſſe,

Ah! quel ſurcroît d'enchantement
De ſentir ſous vos mains tremblantes
Un cu s'agiter doucement,
Et par ce tendre mouvement
Répondre à vos ardeurs brûlantes.
Mais à propos, ce cu vanté,
Le cu d'Iſmene eſt-il ſi rare?
Sans doute un cu ſi bien chanté
De ſes faveurs n'eſt point avare.
Vaut-il, dis-moi, le cu mignon
De ces trois graces qu'au ſallon
Plus d'un petit collet fripon
Lorgnoit du coin d'un œil profane,
Négligeant fort, le croira-t-on?
Le Saint Grégoire & la Suzanne?
Vaut-il ce cu ſi potelé
De la Vénus aux belles feſſes,
Qui dans Verſailles étalé
M'a plus d'une fois conſolé
Des viſages de nos Ducheſſes?
Vaut-il ſur-tout, parle ſans fard,
Le cu de la jeune Guimard?
A travers la jupe inhumaine,
J'aime à le ſuivre ſur la ſcene.
Hélas! jamais je ne l'ai vu,
Et j'oſe aſſurer que ce cu
Vaut bien celui de ton Iſmene.
Je prévois que du compliment
Iſmene ſera peu flattée.
Pardon, mais la belle irritée
Peut ſe venger, voici comment.
Que ſur trois couſſins étendue,
De dépit elle offre à ma vue
Le cu dont je te vois épris,

Peut-être aura-t-elle le prix
Et ma Guimard ſera vaincue.
En attendant chante & jouis,
Jouis en ſage reſpectable
Des vers, des cus & de la table;
On ne te croit dans tout Paris
Qu'un bon poëte, un homme aimable,
Un philoſophe ami des arts;
Mais l'objet que ta muſe loue,
Te met à côté, je l'avoue,
Des Socrates & des Céſars.

De Verſailles, le premier Janvier 1776.

LA hardieſſe des opérations du Comte de St. Germain, dès les premieres ſemaines de ſon entrée dans le Miniſtere, étonne, étourdit comme un coup de foudre inattendu. Bientôt tout ſera changé, réformé dans ſon département. Il n'a gardé dans la Maiſon du Roi que 50 Gendarmes & 50 Chevau-légers. Le Prince de Beauveau a cru pouvoir faire des repréſentations au Roi à ce ſujet & a oſé lui dire que le feu Roi, lorſqu'il s'agiſſoit de changemens dans ſa Maiſon, n'avoit jamais manqué de conſulter les chefs des différens corps qui la compoſent, & que cela avoit même paſſé en uſage. Le Roi lui a répondu avec une fermeté à laquelle il ne s'attendoit pas : *Lorſque j'ordonne, je ne conſulte perſonne.*

M. de Malesherbes fait de ſon côté trembler tous les Commenſaux de la Maiſon du Roi. Il a projetté dans cette partie une réforme ſemblable à celle que M. de St. Germain a faite dans le militaire. Il aura un ennemi

plus puiſſant à combattre : c'eſt le Prince de Condé, qui, en qualité de Grand-Maître de la Maiſon du Roi, a beaucoup de charges qui tombent dans ſon fiſc & qui ſont évaluées à plus de deux millions.

Ce Miniſtre & M. Turgot pourront être la victime de leurs vues patriotiques. Déjà *Monſieur*, frere du Roi, a préſenté à S. M. un certain Cromot qui occupe la charge de Sur-Intendant des Finances de ſa Maiſon, & l'a annoncé comme un homme du premier mérite dans cette partie. M. Cromot a débuté par être écrivain au Contrôle général; il eſt devenu premier Commis des Finances ſous M. de l'Averdy & ſous l'Abbé Terrai. Il a gagné beaucoup d'argent & a acheté, ſous la protection du Duc de la Vrilliere, la charge qu'il a maintenant. Il a beaucoup de ce qu'on appelle *de l'eſprit* & eſt *très-beau parleur*. Auſſi le Roi l'a beaucoup goûté, & lui a ordonné de mettre par écrit ſes vues & ſes idées pour rétablir l'ordre dans les Finances & pour ſoulager les peuples.

La méchanceté revêtit la ſatyre de mille formes. Elle a fait circuler ce pamphlet pour les étrennes des gens en place :

CATALOGUE *des Livres nouveaux qui ſe trouvent chez l'Abbé Beaudeau, Secrétaire perpétuel de la franche loge des Economiſtes, ſous la protection de M. Turgot, le très-vénérable Grand-Maître.*

Paragraphe ſur la patience de Louis XV, par le très-honnête & très-puiſſant Seigneur M. de Vaines, lecteur du Roi.

Deux volumes ſur le *moyen de s'enrichir aux dépens d'autrui*, par les Srs. de Vaines & la Croix.

Trois vol. in-8vo. pour ſervir d'interprétation à l'arrêt du Conſeil de Septembre 1774, ſur la *liberté du Commerce des Bleds*, par les freres Baudeau, Roubaud & Morellet.

Eloge de M. Turgot par une compagnie de monopoleurs, brochure in-12 avec cette épigraphe : *Beati oculi qui vident quæ non vi detis.*

Additions au Code François, ou nouveaux moyens pour faire tous baux, contrats & autres traités quelconques, tant avec le Roi qu'avec les particuliers, ouvrage fait par M. Turgot, revu & corrigé par les freres de Vaines & la Croix.

Le Pudenda, ou nouveau projet de Meſſieurs geries au profit du frere la Croix, ouvrage compoſé par un trépaſſé en Pruſſe.

Antigunaika, ouvrage compoſé par M. Turgot, avec une préface du frere orateur Diderot.

Lettres du petit Albert à ſon arriere-couſin le Lieutenant de Police de Paris avec cette épigraphe :

En l'autre monde, hélas ! je formois des ſouhaits
Vous êtes, &c. &c. &c. &c.

Conſultation de Médecine ſur les délires de M. Turgot, lorſqu'il étoit Intendant de Limoges & moyens inutiles employés à ſa guériſon.

L'homme au Maſque, ou l'art de paroître ce qu'on n'eſt pas, ouvrage dédié à M. Turgot, 2 vol. in-12.

Le Miniſtre des Poſtes, ou les préjugés ramenés, avec cette épigraphe :

Nuls aux Conſeils des Rois ne pourront être admis
S'ils ne ſont reconnus pour être nos amis.

Préceptes de Gouvernement, par M. d'Alembert avec cette épigraphe. *Un Roi qui fait ſon devoir eſt le plus malheureux des Rois.*

Le Nouveau Machiavel, ou entretien nocturne des freres Turgot, d'Albert & du Maréchal de Biron.

Le Cadaſtre, ou nouveaux moyens de ſapper les fondemens de la Monarchie Françoiſe, ouvrage compoſé par M. Turgot.

La nouvelle Tactique de Jean Farine, miſe en exécution par Charles Samſon, exécuteur des hautes œuvres, ſous les ordres du Maréchal de Biron.

Le Voyage du Tremblay, ou lettres cabaliſtiques entre le vénérable Turgot & le frere de Vaines.

Projet préſenté au Roi, par la franche loge des économiſtes, pour faire agréer à Sa Majeſté leurs inſtituts & pour les faire ſuccéder à ceux de la compagnie des Jéſuites, attendu l'intimité & les rapports qui ſe trouvent entre les principes d'Ignace & ceux des freres économiſtes.

Les cinquante Martyrs de l'Iſle-Adam, ou le Gouvernement de M. Turgot.

L'anticolbert, ou les moyens de détruire le commerce & les manufactures de France, par M. Turgot.

Voyages du petit Trudaine dans les pays étran-

gers, avec la relation de ſes aventures en Hollande, ainſi que l'hiſtoire qui arriva à Utrecht à M. le Grand-Maître de ſa maiſon, pour avoir voulu faire donner à un Batave en paiement cent coups de canne, à quoi ſont jointes les réflexions de M. de Trudaine ſur les Hollandois, au ſujet de la correction donnée au maître & au valet par les Magiſtrats d'Utrecht.

Les regrets de M. de Trudaine, ou intrigue manquée, ouvrage compoſé par M. de la Vrilliere, la Sabathin & M. de Trudaine, 2 vol. in-12. ſans privilege.

Les Intrigues, ou la maniere d'abuſer de la confiance du Roi, ouvrage claſſique par Mrs. Turgot, Diderot & d'Alembert, 9 volumes in-8vo.

Progrès de la Raiſon, ou recherches du vrai, par M. Turgot avec cette épigraphe: *Tous les hommes ne ſont que des inſtrumens paſſifs entre les mains des Miniſtres, & ces derniers peuvent diſpoſer à leur gré de la vie de tous les êtres.*

La paſſion de la gloire, ou le moyen d'en acquérir ſans beaucoup de vertus, ouvrage par M. Turgot.

Les Contradictions, ou remedes de M. Turgot ſur la réputation future, 10 vol. in-8vo.

L'Intendant de Limoges à Paris, ou la vie eſt un ſonge, dédié à M. Turgot.

Le Philoſophe moderne, ou moyens de ſecouer les préjugés honnêtes, par le frere de Vaine, dédié à M. Turgot.

Commentaire de M. Turgot ſur les mots *juſtice*, *liberté*, *humanité* & *patriotiſme*. Il prou

que ces mots n'étoient que des êtres imaginaires qui ont toujours été inconnus au Prince de Machiavel & à lui.

Les Mondes modernes, ou les élémens du deſpotiſme Oriental adaptés au gouvernement François, par M. Turgot.

Lettres de l'ombre de Wolff à M. Turgot, où il lui offre ſes ſervices pour prouver aux François que, malgré toutes les ſottiſes qu'il fait, qu'il a faites & qu'il fera, tout eſt bien, 7 vol. in-12.

Le Téleſcope ou la Philoſophie des gouvernemens modernes, par Diderot & d'Alembert.

L'inſtinct de la nature ou l'art de conſerver certains êtres par la deſtruction des autres, principe mis en pratique par Mrs. le Maréchal de Biron, Turgot & d'Alembert.

Lettre de M. Turgot au frere de Vaines ſur les médiſances que le public ſe permet contre lui.

Lettre de l'ombre de Cartouche au frere de Vaines, avec cette épigraphe :

Toute l'adreſſe git à bien cacher ſon jeu;
Vous poſſédez cet art, mon ſublime neveu.

Excommunication prononcée par la ſublime loge de la franche économie, le très-vénérable Turgot préſent, contre M. Linguet, pour avoir divulgué les ſecrets de l'ordre & fait voir la lumiere aux profanes.

Projet de Médailles pour les freres économiſtes, avec cette légende : *Poſt lucem tenebræ.*

Réponſe de M. Turgot aux parens des deux

victimes qui ont été juſticiées pour avoir pris du pain, avec cette épigraphe :

La raiſon du plus fort eſt toujours la meilleure.

Diſcours de M. Turgot au Conſeil du Roi, lors des émeutes qu'il y eut pour la cherté des bleds dans le Royaume. L'exorde commence ainſi : « Il eſt notoire, Sire, que ce » ſont mes ennemis qui fomentent ces émeu- » tes, & qu'il faut, en attendant qu'on les » connoiſſe, punir ſans diſtinction. Vos ſu- » jets ont encore trop d'aiſance, & les parti- » culiers trop de richeſſes. J'ai d'excellens » moyens pour ployer toute cette populace » & l'accoutumer au joug. Le plus fort rem- » part d'un Monarque, c'eſt la pauvreté de ſes » ſujets ; une fois accoutumés à ramper, la na- » tion fera par devoir ce qu'elle faiſoit par » amour pour ſon Prince. Il faut que Votre » Majeſté croie que ſa ſageſſe réſide avec » toute ſa ſplendeur dans les principes des » économiſtes & de moi, & qu'elle ſe ſoumette » avec toute raiſon aux decrets émanés de » notre ſcientifique loge. »

Le Coup de Jarnac, ou les ruſes découvertes, ouvrage de M. de Sartine, dédié à M. Turgot.

Correſpondance entre M. d'Ogny & M. Turgot, ou ..... Surintendant des Poſtes.

La Cenſure moderne, ou le manuſcrit volé, ouvrage de M. Turgot, dédié à Me. Linguet.

De Paris, le 3 Janvier 1776.

L'OPÉRA ſe traîne, & la Comédie Italienne va toujours s'enrichiſſant par de nombreuſes recettes que lui procure *la Colonie*. Cette *Colonie* a produit une très-grande diſſention parmi les acteurs de ce Spectacle. Les premiers de ces Meſſieurs, quand on leur préſenta cet opéra-comique, donnerent une preuve admirable de leur judiciaire. Ils en trouverent la muſique déteſtable. Ce fut donc par une eſpece de complaiſance que les comédiens qu'on appelle *ſeconds rôles*, voulurent bien ſe charger de repréſenter ce qu'ils appelloient *une drogue*. Le public plus éclairé que ces hiſtrions, a ſenti les beautés de l'ouvrage & l'a comblé d'applaudiſſemens. Aujourd'hui les premiers acteurs voudroient reprendre les rôles qui ont fait la fortune des ſubalternes, pour la réputation, entr'autres, d'une très-belle fille qu'on nomme *Colombe ;* delà des diſputes, des débats, dont ſans doute Meſſieurs les Gentilshommes de la Chambre auront à décider. En attendant le public jouit des beautés de la muſique de la *Colonie*.

L'affaire de Madame de St. Vincent occupe encore fortement le Palais & le public. Beau champ où brilleront le bavardage, les pouilles & l'éloquence des halles de Meſſieurs nos Avocats de Paris, corps à préſent le plus mal compoſé. Il eſt plaiſant, je l'ai déjà obſervé, que dans un pays où la littérature eſt garottée d'entraves & de liens, il y ait un

corps de citoyens obscurs, auxquels il soi
permis de dire tout ce qu'ils veulent, contre
quiconque ils prennent pour le plastron d
leurs pitoyables écritures. Ces braillards e
robes crotées, se croient des Démosthenes &
des Cicerons : ce qu'il y a de plus étonnant
c'est que le gouvernement, qui montre au
jourd'hui tant de sagesse, ne s'occupe pas d
soin de remédier à des abus si révoltans. A
propos d'Avocats, il y en a eu un ces jour
derniers qui a été régalé d'une volée de coup
de bâton ; l'homme qui les lui donna, l'abord
humblement en lui disant : « Monsieur l'Avo-
» cat, vous ne devez pas douter de toute l
» considération que j'ai pour votre ordre ; j
» vous prie très-instamment d'ôter votre robe
» & votre bonnet quarré, parce que je déf
» rerois fort donner cent coups de bâton
» Monsieur un tel, en le nommant. » Celui-c
répond avec l'air effronté qu'on prend au Pa
lais ; « Souffrez que Monsieur un tel, n'e
» fasse rien, parce que Monsieur l'Avocat s'y
» oppose, & trouve même la proposition illi-
» cite & incongrue. — Eh bien, reprend l'autre,
» dès ce moment je proteste que je respect
» fort Messieurs les Avocats, & que sans tire
» à conséquence, je vais châtier un de leur
» membres. » Et sur ce, il donne une ampl
bastonnade à Monsieur l'Avocat, qui, selon
des apparences, ne reparoîtra plus au Palais.
Le fâcheux de cette affaire, c'est qu'il ne sau-
roit tirer parti de cette petite aventure, &
vendre son honneur dont il auroit une gross
somme, s'il avoit des témoins ; mais ceux qu

t assisté à l'exécution militaire, soutiendront
ut haut qu'il n'en est pas un mot, & en
eront tout bas avec les honnêtes gens qui,
ns le fond de leur cœur, crient : *frappez fort.*
n se flatte que cette scene se renouvellera
vers plusieurs de ces honnêtes créatures,
il faut croire que ces corrections frater-
lles rendront les Avocats plus circonspects.
n a fait cette épigramme sur le Cicéron bâ-
nné.

L'autre jour on disoit aux plaids
En parlant de maître Pancrace,
Qu'il étoit un gueux de Palais
Et réduit presqu'à la besace,
Ne pouvant avoir la liasse
D'un malheureux petit procès
Dans un temps si propice aux frais.
Bon Dieu quelle affreuse disgrace!
Ne le plaignez pas tant, dit-on,
Hier, il ne s'en flattoit gueres,
Il reçut cent coups de bâton :
Ce sont toujours des honoraires.

Puisque nous en sommes aux gens de robe,
faut vous régaler d'une petite aventure qui
ouve que la *Mouche du coche* a bien des
itateurs : le Châtelet de Paris, c'est-à-dire,
composé de citoyens la plupart aussi obs-
rs par leur peu de talens & d'esprit que par
r condition, a voulu faire parler de lui,
el prix que ce fût. Il s'est avisé de se faire
le titre d'un livre qui est en vente depuis
ans, intitulé : *La Philosophie de la nature*,

& un de ces *robinets* a donné un bel & l
réquiſitoire bien ampoulé, bien bavard co
cet ouvrage, & l'a condamné à être brûlé
la main du bourreau; l'auteur ne s'atten
pas à tant d'honneur, & cela fait beauc
rire nos Philoſophes. Les bons bourgeois
crié *bravo*. Il n'y a donc pas juſqu'à n
Châtelet qui n'ait de la ſcience & qui ſe pi
de raiſonner aujourd'hui !

La *Grippe* continue toujours : le Fran
qui rit de tout, a renouvellé à ce ſujet
couplets où l'on faiſoit entrer ce refrein:
ce qui vous enrhume. La vérité eſt qu'il y
beaucoup de gens incommodés de cette
démie, & qu'elle en a dépêché un bon n
bre pour l'autre monde. Dieu ſoit loué
tout. M. le Duc de Lorges qui étoit enrhu
eſt mort à force de prendre de l'opium.

M. de Voltaire a griffonné cette eſp
d'épitaphe pour l'Abbé de Voiſenon.

Ici git ou plutôt fretille
Voiſenon bâtard de Chaulieu,
A ſa muſe, Catin gentille,
Quoique brouillée avec le Dieu
Qui ſur le Pinde regne & brille,
Je ne dis pas un long adieu;
Car je pars bientôt pour ce lieu
Comme cadet de la famille.

M. de Voltaire eſt bien modeſte, il s'ab
juſqu'à s'aſſocier l'Abbé de Voiſenon, un
nos plus médiocres barbouilleurs de ri
Il ne faut pas trop ſe repoſer ſur ces pré

dus actes d'humilité, il eſt permis au reſte à Jupiter de deſcendre juſques aux fêtes ſaturnales, cela ne tire point à conſéquence.

C'eſt toujours l'Archevêque d'Aix qui doit remplacer le reſpectable Abbé de Voiſenon; on eſt bien impatient de voir l'éloge du défunt, ce ſera le triomphe de l'effronterie & du menſonge.

Où peut-on louer un tel homme?
Eſt-ce chez les gens ſenſés? Non.
Chez les dévots, en Cour de Rome?
On n'oſeroit citer ſon nom.
Au Parnaſſe? oh! la calomnie
Indigneroit trop Apollon:
Où donc, pour combler l'infamie
A cet excès mentira-t-on?
Dans le Louvre, à l'Académie.

Il faut en convenir; rien de plus dégoûtant, de plus monſtrueux que ces menſonges académiques, c'eſt braver la pudeur à un point révoltant; & qui devra louer & vanter Voiſenon? un archevêque. Ce prêtre académicien auſſi peu digne de l'un que de l'autre titre, avant de devenir dévot, ce qui lui eſt arrivé au dernier ſoupir, voulut conſerver ſon perſonnage de bouffon. L'eccléſiaſtique qui étoit à ſon chevet l'exhortoit à ſe reconcilier avec Dieu; l'autre lui répond gaîment: *rupture entiere, Monſieur, je vous rends lettres & portrait.* Les lettres étoient ſon breviaire, le portrait un crucifix.

Peut-être vous ignorez que la Harpe eſt le

gendre d'un cafetier. On a dit assez plaisa-
ment de son *Menzicoff*, qu'il avoit délayé l
neiges de la Siberie dans les glaces de Mo
sieur son beau-pere, par allusion aux glac
qu'on débite dans les cafés.

Nos méchans de société sont dans l'usage
composer à la fin de l'année sous le nom de *Noë*
des couplets dans lesquels la médisance ou
malignité s'exerce sur le compte des femmes
des hommes les plus à la mode. Voici ceux d
couplets de l'année derniere qui m'ont paru l
moins mal-faits.

SUR LES PRUDES DU SIECL

Air du Noël, de Jesus la naissance, &c.

Retirez-vous de grace,
Thiars, quittez Séran,
Abandonnez la place
A Monsieur d'Autichamp :
Il vous est préféré en faveur de son âge,
Il ne voit rien & vous parlez,
Avec esprit vous racontez,
Mais il fait davantage.

Marigny sans colere
Ecoute mon amant,
Conflans tenant son verre
Promet d'être constant,
De renoncer enfin à son affreuse ivresse,
Au mauvais ton & aux catins,
D'être comme les Paladins
Rempli de sa tendresse.

L'infortunée de Blotte,
Long-temps s'étoit flattée ;
Mais la Cour la balotte,
St. Germain eſt nommé.
e Caſtres comptoit bien entrer au Miniſtere ;
Des vieux ſoldats, c'étoit la fin
Et l'armée prenoit pour refrain :
Adieu le Miniſtere.

Ducheſſe inceſtueuſe
Grammont tu dois trembler ;
Ta haine infructueuſe
Ne peut nous accabler.
brave le poiſon, c'eſt ta ſeule vengeance ;
Ton frere n'eſt qu'un avorton,
Pour nous faire baiſſer le ton
Il n'a plus de puiſſance.

Martinville eſt charmant
Et fera ſon chemin,
Si l'amour la contente
Jugez de ſon deſtin.
ndant ce moment, Poyanne s'en occupe ;
Il eſt aimable, il eſt galant,
Bien retapé & bien payant,
Mais il n'eſt que ſa dupe.

Crenni fait la coquette
Et veut encor danſer :
Sa taille rondelette
Souvent la fait gliſſer ;
ors le Fenelon la releve en cadence ;
Chacun ſe dit du même ton :
Elle eſt trop groſſe & lui trop rond,
Mais toujours va qui danſe.

Bouzonville à l'entendre
Renonce à ſes amans,
Mais un feu ſous la cendre
Se rallume aiſément.
Choiſeul pour un inſtant fixa cette coquette;
Il eſt phraſeur ſans jugement,
Parjure, indiſcret, inconſtant,
Et voilà ſa recette.

Tavanne eſt bien ſurpriſe
De ſon événement,
Aux pieds du trône aſſiſe,
Elle fit un enfant.
Le Roi à ſa beauté rendit un ſimple hommage,
Depuis ce temps, elle eſt reſtée
Catin, begueule, hébétée,
Voilà ſon apanage.

Sous les traits de Mégere
Reconnoiſſez Duras,
Elle fait la ſévere,
Mais pourtant ne l'eſt pas.
Son cœur eſt un amas de vice & de luxure,
Jamais on ne vit ici bas
Plus de défauts & moins d'appas
Qu'en cette créature.

Chamboran prend l'air ſage;
Mais ce n'eſt qu'un ſemblant,
On ſait bien qu'à ſon âge
L'on n'eſt pas ſans amant.
Un certain Bermondet, puis un fort joli Prince.
Ont eu l'eſſai de ſes faveurs,
Et Seguier ſait charmer ſon cœur
Voyageant en Province.

Précieuſe Jamaïque,
Apprenez à parler,
Pour être ſatyrique,
Du moins ſachez cauſer;
…embourg vous dira comment il faut s'y prendre;
Vous inoculant ſon eſprit,
Tâchez de le mettre à profit;
Il en a à revendre.

Boufflers met du myſtere
A cacher ſon amant,
Chacun a ſa chimere.
Mais on nous dit pourtant
…Ségur a trouvé le moyen de lui plaire
Et qu'en abjurant pour jamais
Monſieur de Guine, & Beaumarchais
Son cœur étoit ſincere.

Julien à ſa maîtreſſe
Un jour parloit ainſi:
Vous êtes une Ducheſſe
Et moi un ſans-ſouci;
…vent un comédien devient Roi ſur la ſcene,
Regardez-moi ſur ce ton là,
La pauvre femme ſoupira;
Montmorenci fut Reine.

De Paris, le 6 Janvier 1776.

Nous ſommes inondés d'almanachs de toutes couleurs : dans cette abondance ſi ſtérile, il …a pas un trait à recueillir, Mais tout cela …à la vente du papier & le commerce s'en

trouve bien. A propos de papier dont on gâte tant de rames, on a fait ces vers.

Pauvre papier, pauvre papier,
Que ton deſtin eſt déplorable !
Las ! de tous les coups on t'accable !
Qu'on ſe plaît à t'humilier !
Encore, ſi dans ſa détreſſe,
Tu ſervois à torcher le cul
De quelque petite maîtreſſe
Ou d'un Chanoine bien dodu,
On plaindroit moins ton ſort peut-être ;
Mais te voir ſouiller par les vers
De la Harpe & des ſots divers
Qui t'ont adopté pour leur maître ;
Recueillir toutes les horreurs
Sans eſprit & ſans caractere,
D'avocats, Procureurs, Notaires ;
Te noircir de ſombres couleurs
Sous tant d'écrivains ſomniferes,
Pauvre papier, pauvre papier,
Que ton deſtin eſt déplorable !
Las ! de tous les coups on t'accable :
Marmontel t'a pu barbouiller !

La galanterie eſt toujours de mode, il n'y a point de miniſtre qui puiſſe corriger les français de cette eſpece de vice attaché à la nation. Une femme de qualité s'eſt priſe de goût pour un de nos beaux eſprits : l'auteur avoit dépoſé en vers toutes ſes forces phyſiques & morales. La Dame après avoir joué long-temps le rôle de femme du haut rang, ne demandoit pas mieux que de deſcendre à celui de la plus ſimple

ſimple bergere. Le berger touche au moment heureux, mais il ne peut profiter de la bonne volonté qu'on lui témoigne. — Le reſpect, Madame, le reſpect. — Eh! Monſieur, ce n'eſt pas ici l'occaſion, à la bonne heure dans vos vers, mais quand je veux bien vous prouver ma complaiſance, c'eſt à vous de vous en rendre digne. Le Poëte fait ſon poſſible pour voir de l'énergie ailleurs que dans ſon imagination, & faire circuler ſa verve dans ſon individu phyſique, mais l'humanité le trahit; la dame lui dit alors d'un air un peu piqué. « Mon ami, faites des vers, mais ne vous aviſez jamais de me choiſir pour votre héroïne. » Cette aventure a donné lieu à la vigatelle ſuivante.

On dit que Damon fait des vers
Tant bien que mal; j'en ſuis fort aiſe,
Mon bel eſprit, ne t'en déplaiſe,
Contente-toi des lauriers verds
Qui ſe fanant, par parentheſe,
Laiſſerent voir tous tes travers;
Mais ne va point chez Cythérée
Montrer le Poëte impuiſſant.
Apollon pardonne aiſément,
Mais Vénus, pour être adorée,
N'a pas moins de reſſentiment,
Et ſa colere eſt de durée.

Je ne ſais ſi l'auteur s'eſt corrigé & a obtenu ſon pardon; mais je ſais que la dame adreſſée à un jeune officier qui ne ſavoit vraiſemblablement pas ce que c'étoit que de la proſe, elle a avoué qu'il n'y avoit rien de meil-

leur que les ignorans pour ſe venger des let-
trés & de leurs offenſes.

Il n'y a pas juſqu'aux Capucins, Monſieur,
qu'on ne remue chez nous : les couvens du
fauxbourg St. Honoré & du Marais vont être
réduits au ſeul couvent du fauxbourg St. Jac-
ques : la moinaille jettera les hauts cris, l'E-
tat y gagnera, & c'eſt bien juſtice, je crois,
puiſqu'on ſupprime les mouſquetaires, qu'on
réforme les Capucins.

On a ici, Monſieur, mais fort difficilement
un volume ſous le titre de Londres 1775
intitulé, *Anecdotes ſur Madame la Comteſſe du
Bary*. Il n'a point le ton du libelle comme ce
ſale & monſtrueux *Gazetier cuiraſſé*, & des
gens à même de l'apprécier, l'avouent ſou-
vent véridique dans des faits importans.

Dans le nombre des ſatyres, des chanſons,
des méchancetés de toutes eſpeces par le-
quelles on a tenté de contrarier l'élevation
de Madame du B., je trouve un conte en vers
qu'on attribua à M. de Voltaire, & qui, quoi-
que fort plaiſant, n'eſt pas même excuſable
par l'intention qui le lui a inſpiré, de faire
ſa cour aux antagoniſtes de la nouvelle ma-
treſſe, & particuliérement au Duc de Choi-
ſeul... Voici ce conte : l'*Apothéoſe du Roi Pétaut*.
L'idée n'en eſt pas neuve.

Mes amis, c'eſt aſſez vous parler d'Opéra,
De la Cour, d'Arlequin, même de la Sorbonne;
Faiſons chacun un conte; & rira qui pourra.
Voici le mien, & je vous l'abandonne.
C'étoit un bon humain que le grand Roi Pétaut

Vous vous rappellez tous la rare obéiſſance
Qu'il eut plus de trente ans pour la vieille Eminence;
Auſſi tous les Auteurs l'élogent-ils tout haut:
Ils diſent de lui tous, dans leur mâle éloquence,
Qu'il eut mille vertus, & pas un ſeul défaut.
C'eſt un peu fort, en conſcience.
Vous & moi, nous ſavons qu'entre plus d'un Bonneau
Le ſaint homme, par fois, buvoit par excellence;
Qu'il eut à ſon ſervice, & juſqu'à ſon tombeau,
Ce qu'à la Cour, où tout ſe peint en beau,
Nous appellons le bon ami du Prince,
Mais qu'à la Ville, & ſur-tout en Province,
Les gens groſſiers appellent Maquerau.
Vous ſouvient encor de cette Tour de *Neſle*,
Printille, *Limaille*, *Rouxchâteau*, *Papomdour*,
Mais dans la foule enfin de peut-être cent Belles,
Qu'il honora de ſon amour,
Vous diſtinguez, je crois, celle qu'à notre Cour
Il ſoutenoit n'avoir jamais été cruelle.
La bonne pâte de femelle!
Combien d'heureux fit-elle dans ſes bras!
Qui, dans Paris, ne connut ſes appas?
A Laquais au Marquis chacun ſe ſouvient d'elle.
Mais laiſſons-là ſes ſéduiſans appas:
Portons nos yeux vers la route éternelle.
Le bon Pétaut comme un autre mourut;
De notre globe enfin il diſparut.
Son ame fugitive, errante, très-peu ſûre,
Cherchoit du ciel, comme on dit, le chemin.
Marchoit, il marchoit; & toujours incertain
Il ne ſe fourvoyoit.... Advint que d'aventure,
Le bon Pétaut fit rencontre à la fin
De la dolente & triſte Madelaine:
Il vous l'aborde, & lui conte ſoudain

Ce qu'il cherchoit, & le mettoit en peine.
La Sainte alors, du ton le plus bénin,
Le remet sur la route, il repart de la main.
Le voici galoppant vers la brillante plaine;
Il fit peut-être encor cent mille, & même mieux:
Hélas! en vain. Le céleste Domaine
Ne s'offrit point à ses débiles yeux.
Comme il rêvoit à sa déconfiture,
Voici venir bien à point Saint Denis,
Cheminant seul, lentement, sans monture.
Il reconnut ce miracle des Saints,
En lui voyant porter entre ses mains
(Comme l'on sait) sa bénigne figure:
Après les premiers complimens,
Le bon Pétaut, du grand Saint de la France,
Reçut de nouveaux erremens.
Pétaut le quitte enfin, dans la douce espérance
D'être juché bientôt au benoît Paradis.
Mais les conseils de Monsieur Saint Denis
Ne le menent pas mieux à la demeure sainte.
Comme il erroit dans cette vaste enceinte,
Las, inquiet, & sur-tout plein d'ennuis,
Nez à nez, face à face, il voit que Saint Louis,
Heureusement accourt sur son passage.
Vous devinez bien quel hommage
Le Roi Pétaut fit au Patron des Lys!
Après quelques menus devis,
Et ces discours oiseux consacrés par l'usage,
Le Saint lui dit: Je devine, mon fils,
Quel but peut avoir ton voyage:
Tu le ratois tout net sans moi, sans mes avis:
Une fois dans ta vie écoute donc un Sage,
Connois ce qu'est écrit au Livre du Destin:
» Qui met sa confiance en un homme sans tête
» Et qui peut croire une Catin,
» Ne sera jamais qu'une bête.

Laiſſons pour ce moment, des anecdotes déjà vieilles, pour parler du préſent. Un Prince Juſtiniani qui ſe diſoit ſouverain ou deſcendant des ſouverains de Chio, ſuppoſe un mariage prêt à ſe faire pour le Prince ſon fils. En conſéquence, un honnête Joaillier apporte à ſon Alteſſe, des diamans pour la ſomme de vingt mille livres. Le Prince deſireroit qu'on lui laiſſât pendant quelques jours ces bijoux pour les faire examiner. — Ah, Monſeigneur, toute ma boutique eſt à votre ſervice, je repaſſerai vers la fin de la ſemaine.... Le bourgeois confiant vient au terme marqué, reprend les diamans parce qu'ils ne conviennent pas au Prince : notre badaud de retour chez lui jette un coup-d'œil ſur ſa marchandiſe, il eſt bien ébahi quand, à la place de ſes diamans, il ne revoit que des pierres fauſſes. Plainte à la police; Monſeigneur de Chio eſt arrêté avec le Prince ſon fils : on examine l'affaire ainſi que les titres des Alteſſes, il ſe trouve que ce ſont deux frippons iſſus de la terre de Malesherbes, gens de néant & qui depuis long-temps, en jouant le rôle de Princes, faiſoient une infinité de dupes. Par ménagement pour certaines perſonnes qui les ont admiſes dans leur ſociété, on s'eſt contenté de les bannir du royaume.

Le Connétable de Bourbon a reparu à la Cour avec de nouvelles corrections, & quoiqu'il ſoit ſinguliérement protégé par la Reine, n'a pas paru meilleur. C'eſt le ſpectacle qui peut ſupporter cette piece ſans coloris, ſans chaleur, ſans verſification. On a fait une ob-

ſervation : depuis les bonnes pieces de M. de Voltaire, il n'a paru au théâtre françois aucune tragédie qui ait ſurnagé ſur ce déluge immenſe de drames qu'on a vu naître & diſparoître. La ſeule tragédie qui jouiſſe d'une réputation décidée, c'eſt Enée & Didon de M. le Franc, ouvrage compoſé dans le bon genre, & où on reſpire cette ſageſſe, ce goût dont Racine nous a laiſſé de ſi beaux modeles. Que les étrangers n'aillent pas juger de M. le Franc par les plaiſanteries ingénieuſes & homicides de M. de Voltaire, c'eſt un écrivain de la premiere claſſe qui mérite pour l'ode la ſeconde place après J. B. Rouſſeau.

De Verſailles, le 9 Janvier 177

M. de Saint Germain ſe trouvant dernièrement au dîner du Roi, la Reine jettoit des boulettes de pain à ſon Epoux; ce Prince dit en riant au Miniſtre : *Que feriez-vous, brave Militaire, ſi on tiroit comme cela ſur vous? Sire, j'enclouerois la piece.* Cette ſaillie heureuſe à pluſieurs égards a beaucoup fait rire la Reine, les aſſiſtans & même le Roi.

La Reine demanda dernièrement : « Que » voulez-vous faire des 44 Gendarmes & des » 44 Chevau-légers que vous conſervez? » c'eſt apparemment pour eſcorter le Roi au » lits de juſtice. — Non, Madame, c'eſt pour » l'accompagner lorſqu'on chantera des » *Deum.* » Il faut ſavoir que la Reine auroit aimé la ſuppreſſion totale, & que le Roi l'a gardé à Verſailles comme le ſont l'Impératrice

ſa mere, & l'Empereur à Vienne, & cela eût été ſimple & bon.

Un de ces êtres rampans qui ſe ſont élevés à force de baſſeſſes, repréſentoit à M. de Saint Germain le tort que pouvoit lui faire le deſſein où il étoit de refondre tout notre militaire; « Monſeigneur, dit le Miniſtre, (le vil » courtiſan étoit un Prélat,) je ſuis ſur une » montagne entre deux précipices; le précipice » de la haine & celui du mépris; s'il faut que » je tombe, mon choix eſt fait, c'eſt dans celui » de la haine. »

M. de St. Germain vient de propoſer au Conſeil, de faire conſtruire & réparer les chemins par les troupes du Roi, en leur accordant une augmentation de paie, mais qu'il ne vouloit pas que cela dépendît du Contrôleur Général ni de M. de Trudaine, Intendant de Ponts & Chauſſées, en ajoutant que la dépenſe ſeroit de la moitié moins forte, & que M. Turgot éviteroit l'impôt de 12 millions qu'il vouloit établir pour remplacer la ſuppreſſion des corvées : il n'y a eu rien de décidé à cet égard.

Le Duc d'Aiguillon a écrit une lettre au Comte de Maurepas, dans laquelle s'en trouvoit une pour le Roi. L'Ex-miniſtre envoyoit la démiſſion de ſa charge de Capitaine des Chevau-légers, & diſoit qu'il ſe trouvoit encore trop heureux de pouvoir être le premier à donner l'exemple de la ſoumiſſion & du déſintéreſſement pour ſeconder autant que poſſible les vues d'ordre & d'économie de Sa Majeſté. Le Roi a chargé M. de Maurepas de

répondre & de renvoyer la démiſſion, ne voulant cauſer de préjudice à perſonne.

Un habitant de St. Domingue eſt venu ici propoſer à M. de Sartine, de former des canaux dans toute l'iſle, & de les diſtribuer de maniere que les habitans pourront en tout temps ſe procurer de l'eau, ſi rare dans les habitations, le projet a été agréé & l'auteur autoriſé à vendre la jouiſſance des canaux aux habitans, & en outre le Roi a accordé au propoſant une gratification de 300 mille livres pour l'aider aux premieres dépenſes de l'entrepriſe.

De Paris, le 13 Janvier 1776.

La nuit du 10 au 11 de ce mois a été l'époque d'un événement ſemblable à ceux qui depuis quelques années ont déſolé cette capitale. Il eſt incroyable que, malgré l'attention particuliere que le gouvernement a donnée aux moyens de prévenir les accidens cauſés par le feu, ils ſe ſoient multipliés à ce point & ſur-tout dans les endroits ſur leſquels l'œil ſurveillant des Magiſtrats ſe porte principalement. La foire St. Germain, le théâtre de l'opéra, l'hôtel-Dieu ont été depuis un petit nombre d'années réduits en cendres; au moment où j'écris, un incendie épouvantable allumé avant-hier à minuit, conſume notre Palais où ſe tenoit le Parlement, la Cour des Aides, &c. Pluſieurs grandes ſalles qui compoſent ce vaſte édifice étoient abandonnées à des marchands jouailliers & de modes, &

y en avoit de très-riches dans la claſſe des premiers. On prétend que ce ſont des priſonniers qui étoient préciſément ſous l'une de ces ſalles qu'on appelloit la *Galerie des priſonniers* qui ont excité cet embraſement. La premiere choſe qu'on a faite a été de s'aſſurer de ces coupables, la plupart dévoués à la potence & à la roue; cependant il s'en eſt ſauvé 14 ou 15, les autres ont été transférés dans diverſes priſons. La conſternation eſt générale ici; voilà pluſieurs marchands ruinés; une vingtaine de perſonnes a été la proie des flammes : on a vu des femmes échevelées courant dans les rues ſe livrer au plus affreux déſeſpoir; des hommes qui hier jouiſſoient d'une grande fortune ſont plongés aujourd'hui dans la miſere la plus profonde : douze travailleurs ont été à la fois écraſés ſous un plafond brûlant. Les Capucins ſe ſont ſignalés par leur activité & leur courage. La perte la moins réparable & bien au-deſſus de tant de marchandiſes conſumées, eſt *la Chancellerie* & le dépôt *de la Cour des Aides* qui ſe trouvent entiérement détruits. C'étoient là que ſe renfermoient tous les actes domaniaux. Plus de deux mille familles vont ſe voir dépouillées de leurs titres. En général notre nobleſſe eſſuie à cet incendie un coup dont elle ne pourra revenir. Les fripons ſeuls y gagneront. Ils ſuppoſeront que le feu a dévoré leurs titres, & par-là ils uſurperont des honneurs & des prétentions. Autre malheur, une ſource éternelle de procès pour tous ces infortunés dont les papiers ſont anéantis.

Je vous ſoumets une queſtion, Monſieur; une pauvre Capucin étoit tombé dans un foyer embraſé à cet incendie; on voyoit le déſeſpoir & ſes ſouffrances inouies dans ſes geſtes. Il étoit impoſſible de l'arracher à la mort. Un officier a donné ordre à deux ſoldats de faire feu ſur lui. On a ainſi mis fin à ſes tourmens. Nos dévots ſcrupuleux prétendent que l'officier eſt un aſſaſſin digne de ſupplice.

Il n'y apas d'événement, quelqu'affreux qu'il ſoit, où le libertinage & la plaiſanterie ne trouvent quelque amuſement. Le vice cherche de l'aliment par-tout. Vous ſavez combien d'horreurs ſe ſont commiſes à la peſte de Marſeille. Il y a eu des viols, les nuits dernieres au Palais, autant que de friponneries, & plus d'un ſpectateur inutile a joui du ſpectacle de ce qu'oublioient de cacher les malheureuſes ouvrieres & filles de boutique qui, éveillées en ſurſaut, fuyoient en chemiſe, & avoient même rélevé ce mince habillement pour renfermer les effets précieux qu'elles avoient eu le temps de ſaiſir.

Voici l'extrait d'une lettre que je reçois, vous en croirez ce que vous voudrez.

» L'une de nos provinces méridionales vient d'être le théâtre d'une aventure qui tient du merveilleux : on ſeroit tenté, d'après cette anecdote, de croire aux génies bienfaiſans. Un magiſtrat connu par ſa probité & ſes talens, ſe ſent en quelque ſorte arraché à ſon premier ſommeil par une petite figure qui le tourmentoit d'une façon très-vive & même lui adreſſoit des paroles. Il ſe réveille, ne doute

pas que ce ne ſoit l'effet d'un ſonge & ſe rendort. Il revoit en ſonge la même petite figure qui continue de vouloir l'ôter de ſon lit, & lui répete les mêmes mots qui l'avoient déjà frappé. Une ſeconde fois éveillé, le magiſtrat ſans voir clair, écrit ces mots & ſe recouche. Le lendemain il porte les yeux ſur ce qu'il a tracé & ne comprend nullement ce que ſignifient ces mots qui n'étoient d'aucune langue qui lui fût connue. Il trouve ſon rêve ſi ſingulier, qu'il en fait part à un de ſes amis, homme inſtruit qui lui dit, que ces mots ſont arabes & ſignifient qu'il doit quitter promptement ſa maiſon pour n'être pas enſeveli ſous ſes ruines. Le Magiſtrat cede à l'avis, & n'eſt pas plutôt hors de la maiſon, qu'en effet, elle tombe & écraſe ſous ſes décombres pluſieurs perſonnages qui avoient tourné en dériſion le ſonge ſalutaire de l'homme de robe. La providence n'a trouvé ſans doute parmi nos magiſtrats aucun homme digne de cette faveur, pas un d'eux n'a été averti de l'incendie affreux qui brûle depuis quarante-huit heures ici. »

Il vient de paroître une collection de quelques lettres du Pape défunt : quelques-unes font honneur à la mémoire de ce Pontife. On y voit l'eſprit d'un homme ſage & fait pour gouverner, & le cœur d'un honnête homme. Ces lettres ont beaucoup de ſuccès; elles attachent & inſtruiſent. Notre littérature eſt d'ailleurs dans une ſituation déplorable. Les entraves qu'y met le garde de ſceaux, les contrefactions, les banqueroutes multipliées des librai-

res qui manquent de nouveautés pour repaître l'avide oiſiveté du public; toutes ces cauſes réunies entraînent la chûte d'une eſpece d'empire littéraire qui s'étoit élevé dans les beaux jours de Louis XIV.

Voici des notes que M. Diderot a écrites derniérement à la marge d'une traduction de Tacite; un ami à qui il a communiqué cet exemplaire, m'en a laiſſé prendre copie.

» Entre les choſes qui éblouiſſent le plus les hommes & qui excitent violemment leur envie, comptez l'autorité ou le deſir de commander. »

» Regardez comme vos ennemis nés, tous les ambitieux. Entre les hommes turbulens, les uns ſont las ou dégoûtés de l'état actuel des choſes, les autres mécontens du rôle qu'ils font. Les plus dangereux ſont des grands, pauvres & obérés, qui ont tout à gagner & rien à perdre à une révolution. *Sylla inops, unde præcipua audacia.* Sylla n'avoit rien, & ce fut ſur-tout ſon indigence qui le rendit audacieux. L'injuſtice apparente ou réelle des moyens qu'on emploie contre eux, eſt effacée par la raiſon de la ſécurité : ce principe paſſe pour conſtant dans toutes les ſortes d'Etats; cependant il n'en eſt pas moins atroce de perdre un particulier par la ſeule crainte que l'on a qu'il ne trouble l'ordre public : il n'y a point de ſcélérateſſe à laquelle cette politique ne conduiſit. »

» Il ne faut jamais manquer de juſtice dans les petites choſes, parce qu'on en eſt récompenſé par le droit qu'elle accorde de l'enfreindre

dre impunément dans les grandes : maxime détestable, parce qu'il faut être juste dans les grandes choses & dans les petites ; dans ces dernieres, parce qu'on y exerce la justice plus facilement que dans les grandes. »

» L'exercice de la bienfaisance, la bonté ne réussissent point avec des hommes ivres de liberté & envieux d'autorité ; on ne fait qu'accroître leur puissance & leur audace. Cela se peut. »

» C'est aux Souverains & aux factieux que je m'adresse : lorsque les haines ont éclaté, toutes les réconciliations sont fausses. »

» Faire une chose & avoir l'air d'en faire une autre. Cela peut être dangereux ou utile ; c'est selon la circonstance, la chose & le Souverain. »

» Faire tomber le choix du peuple sur Camille ou l'ennemi du Tribun, maxime tantôt utile, tantôt nuisible : utile, si ce Tribun est un homme de bien. »

» Ignorer souvent ce qu'on fait, ou paroître savoir ce qu'on ignore : cela est très-fin, mais je n'aime pas la finesse. »

» Apprendre la langue de Burrhus avec Néron ; *mœrens ac laudans ;* il se désoloit, mais il louoit. Il falloit se désoler, il ne falloit pas louer : c'est ce qu'auroit fait Burrhus, s'il eût plus aimé la vérité que la vie. »

» Apprendre la langue de Tibere avec le peuple : *Verba obscura, perplexa, suspensa, eluctantia, in speciem recusantis composita ;* mots obscurs, perplexes, indécis, esquivant toujours entre la grace & le refus. Oui, c'est ainsi qu'il

faut en uſer lorſqu'on craint & qu'on s'avoue qu'on eſt haï & qu'on le mérite. »

» Etouffer en embraſſant. Perfidie abominable. Froncer le ſourcil ſans être fâché, ſourire au moment du dépit. Pauvre ruſe dont on n'a que faire quand on eſt bon, & qu'on dédaigne quand on eſt grand. »

» Faire échouer par le choix des moyens ce qu'on ne ſauroit empêcher. J'approuve fort cette ruſe, pourvu qu'on s'en ſerve pour empêcher le mal, & non pas pour empêcher le bien : car il eſt certain, qu'il y a des circonſtances, où l'on eſt forcé de ſuppléer à l'ongle du Lion qui nous manque, par la queue du renard. »

» Reſter l'ami du Pape quand il eſt abandonné de tous les Cardinaux; c'eſt un moyen de les ſervir plus ſûrement. C'eſt auſſi un rôle perfide & vil. Il n'eſt pas permis d'être un traître & de ſimuler de l'attachement au Pape, quand même le Pape eſt un brigand. »

» Placer un mouton auprès d'un Souverain, quand on conſpire contre lui. Pour bien ſentir & la méchanceté des conſpirateurs & la baſſeſſe du rôle de mouton, il ne s'agit que d'expliquer ce que c'eſt qu'un mouton. On appelle ici un *mouton*, un valet de priſon, qu'on enferme avec un malfaiteur, & qui fait à ce malfaiteur l'aveu des crimes qu'il n'a pas commis, pour obtenir de ce dernier l'aveu de ceux qu'il a faits. Les cours ſont pleines de moutons; c'eſt un rôle qui eſt fait par des amis, par des connoiſſances, par des domeſtiques & ſur-tout par les maîtreſſes. Les fem-

mes ne ſont jamais plus diſſolues que dans le temps des troubles civils; elles ſe proſtituent à tous les chefs & à tous ceux qui les approchent, ſans autre deſſein que celui de connoître leurs ſecrets & d'en uſer pour leur intérêt ou celui de leur famille, ſans compter qu'elles en retirent un air d'importance dont elles ſont flattées. Le Cardinal de Retz avoit beaucoup d'eſprit, mais il étoit fort laid, ce qui ne l'empêcha pas d'être agacé par les plus jolies femmes de la Cour, pendant tout le temps de la Fronde. Savoir faire des coupables. C'eſt la ſeule reſſource des Miniſtres atroces pour perdre des gens de bien qui les gênent. Il eſt donc très-important d'être en garde contre cette eſpece de méchanceté. »

» Sévir contre le innocens quand il en eſt beſoin. Il n'y a point d'honnête homme que ne puiſſe faire trembler cette maxime qu'on ne manque jamais de colorer de l'intérêt public. »

» Penſer une choſe, en dire une autre, mais avoir plus d'eſprit que Pompée. Pompée n'auroit pas eu beſoin d'eſprit, s'il avoit ſu faire ce qui convenoit à ſon caractere, dire vrai ou ſe taire, d'autant plus qu'il mentoit maladroitement. »

» Ne pas outrer la diſſimulation, s'attriſter de la mort de Germanicus, mais ne pas la pleurer. Alors les larmes évidemment fauſſes n'en impoſent à perſonne & ne ſont que ridicules. »

» Parler de ſon ennemi avec éloge. Si c'eſt pour lui rendre la juſtice qu'il mérite, c'eſt

bien fait ; ſi c'eſt pour l'entretenir dans une fauſſe ſécurité & le perdre plus ſûrement, c'eſt une perfidie. »

» Publier ſoi-même une diſgrace. Souvent c'eſt un acte de prudence, cela empêche les autres de vous en faire rougir & de l'exagérer. »

» Demander la fille d'Antigone pour épouſer la ſœur d'Alexandre, mais être plus fin que Perdiccas. Perdiccas n'eut ni l'une ni l'autre. »

» Donner de belles raiſons. Il ſeroit beaucoup mieux de n'en point donner du tout, ou d'en donner de bonnes. »

» Remercier des comices quinquennales. Cela ſignifie diſſimuler un événement qui nous déplaît & que nous n'avons pas pu empêcher, comme fit Tibere. Il avoit tout à craindre des aſſemblées du peuple ; il auroit fort deſiré qu'elles fuſſent rares, ou qu'elles ne ſe fiſſent plus. Elles furent réglées à cinq ans, & Tibere en remercia le peuple & le ſénat. »

» Ne levez jamais la main ſans frapper. Il faut rarement lever la main, peut-être ne faut-il jamais frapper ; mais il n'en eſt pas moins vrai, qu'il y a des circonſtances où le geſte eſt auſſi dangereux que le coup. De-là la vérité de la maxime ſuivante : *Frapper juſte.* »

» Proclamer Céſar quand il eſt dans Rome. C'eſt ce que firent Cicéron, Atticus, & une infinité d'autres ; mais c'eſt ce que Caton ne fit pas. »

» Etre le premier à prêter ſerment. A moins qu'on n'ait à faire à Catherine de Ruſſie, & qu'on ne ſoit le Comte de Munnick ; car rare. Le Comte de Munnick reſta attaché

Pierre III, juſqu'à ſa mort. Après la mort de Pierre III, le Comte ſe préſenta devant l'Impératrice régnante & lui dit : « Je n'ai plus de maître, & je viens vous prêter ſerment; je ſervirai Votre Majeſté avec la même fidélité que j'ai ſervi Pierre III. »

» Ne jamais ſéparer le Souverain de ſa perſonne. Quelque familiarité que les grands nous accordent, quelque permiſſion qu'ils ſemblent nous donner d'oublier leur rang, il ne faut jamais les prendre au mot. »

» Appeller ſes eſclaves des citoyens. C'eſt fort bien fait; mais il vaudroit mieux n'avoir point d'eſclaves. »

» Toujours demander l'approbation, dont on peut ſe paſſer. C'eſt un moyen très-ſûr de dérober au peuple ſa ſervitude. »

» Toujours mettre le nom du ſénat avant le ſien : *ex ſenatus conſulto & autoritate Cæſaris.* On n'y manque guere, quand le ſénat n'eſt rien. »

» N'attendre jamais le cas de la néceſſité, le prévoir & le prévenir. Lorſque la Majeſté s'en impoſe plus, il eſt trop tard. Cette maxime, qui eſt excellente ſur le trône, n'eſt pas moins bonne dans ſa famille & dans la ſociété. »

» Connoître quand le peuple veut, ou fait ſemblant de vouloir. Cette maxime n'eſt pas moins importante dans le camp : connoître quand le ſoldat veut ou fait ſemblant de vouloir ! »

» Connoître quand le peuple veut par intérêt ou enthouſiaſme. La Hollande n'a voulu un ſtadthouder héréditaire que par enthouſiaſme.

» Se faire ſolliciter de ce qu'on veut faire. Secret d'Auguſte. »

» Convenir que les loix ſont faites pour tous, pour le ſouverain & pour le peuple, mais n'en rien croire. Ils parlent tous comme Servius Tullius, & en uſent tous avec la loi comme Tarquin avec Lucrece ; mais il faudroit, quand on oublie la juſtice, ſe rappeller de temps en temps le ſort de Tarquin. »

» Lorſque Tibere balançoit entre ce qu'il devoit aux loix & ce qu'il devoit à ſes enfans, il s'amuſoit. »

» J'aime le ſcrupule de ce Pape, qui ne permit point qu'on ordonnât prêtres ſes enfans avant l'âge, mais qui les fit Evêques. »

» Toujours reſpecter la loi, qui ne nous gêne pas & qui gêne les autres. Il ſeroit mieux de les reſpecter toutes. »

» Un ſouverain ne s'accuſe jamais qu'à Dieu, mais c'eſt qu'il ne pêche jamais qu'envers lui, cela eſt clair. »

» Affranchir les eſclaves, lorſqu'on a beſoin de leur témoignage contre un maître qu'on veut perdre. Donner la robe virile à l'enfant qu'on doit mener au ſupplice. Faire violer entre le lacet & le bourreau, la jeune vierge, pour la rendre femme & puniſſable de mort. Voilà ce qu'on appelle reſpecter les loix à la maniere des anciens ſouverains. Il eſt vrai, que ceux d'aujourd'hui ne connoiſſent pas ces atrocités. »

» Au trait hiſtorique, qui précede, on peut ajouter par exemple : dépouiller une femme de la dignité de matrone par l'exil, afin

décerner la mort, non contre une matrone, ce qui ſeroit illégal, mais bien contre une exilée, ce qui eſt juſte & permis. Toute cette horrible morale ſe comprend en deux mots : infliger une premiere peine juſte ou injuſte, pour avoir le droit d'en infliger une ſeconde. »

» Je vous recommande un tel, afin qu'il obtienne par votre ſuffrage ce grade qu'il pourſuit. C'eſt ainſi qu'on perſuade à un corps, qui n'eſt rien, qu'il eſt quelque choſe. Un maître n'a guere cette condeſcendance que lorſqu'il eſt foible, & ne ſe croit pas en état de déployer toute ſon autorité, ſans quelque conſéquence fâcheuſe. »

» Faire parler le prêtre dans l'occaſion, où il eſt à propos de rendre le ciel reſponſable de l'événement. Ce moyen aſſez ſûr, ſuppoſe toujours un peuple ſuperſtitieux; il vaudroit bien mieux le guérir de la ſuperſtition & ne pas le tromper. »

» Suſciter beaucoup de petits appuis contre un appui trop fort & dangereux. Cela me paroît prudent. »

» Quand on ne veut pas être foible, il faut ſouvent être ingrat, & le premier acte de l'autorité ſouveraine eſt de ceſſer d'être précaire. »

» Faire ſourdement ce qu'on pourroit faire impunément avec éclat : c'eſt preférer le petit rôle du renard à celui du lion. »

» Rugir quelquefois. Cela eſt eſſentiel. Sans cette précaution le ſouverain eſt ſouvent expoſé à une familiarité injurieuſe. »

» Tout ce qui n'honore que dans la monarchie n'eſt qu'une parente d'eſclavage. »

» Souffrir le partage de l'autorité, c'eſt l'avoir perdue. *Aut nihil, aut Cæſar.* Auſſi le peuple ne choiſit ſes tribuns que parmi les patriciens. »

» Se preſſer d'ordonner ce qu'on feroit ſans notre conſentement. On maſque au moins ſa foibleſſe par cette politique : ainſi proroger le Décemvirat avant qu'Appius Claudius le demande. »

» Un Etat chancelle, quand on en ménage les mécontens : il touche à ſa ruine, quand la crainte les éleve aux premieres dignités. »

» Exemple rare de la jalouſie de la ſouveraineté. Tibere donna le commandement des légions à ſes deux fils, & il ſe fâcha que le prêtre eût fait des prieres pour eux. On en feroit peut-être autant aujourd'hui. Il faut prier pour le ſuccès des armes de Louis XIV, mais non pour le ſuccès des armes de Turenne. »

» Entre une ſociété de fer & une ſociété de glace ou de porcelaine il n'y a pas à choiſir. »

» Junius Torquatus a eu des nobles *ab epiſtolis, libellis, rationibus ; nomina ſummæ curiæ.* Pomponianus s'eſt fait deſcendre de la famille Impériale ; il a une mappe-monde, il colporte les harangues, que Tite-Live a miſes dans la bouche des chefs & des Rois ; il a donné à des eſclaves les noms d'Annibal & de Magon. La ſtatue de Marcellus eſt ſituée plus haut que celle de Céſar. C'eſt avec de pareils moyens de perdre, que perſonne n'eſt en ſûreté. »

» Alexandre dira, qu'Antipater a vaincu; mais à condition qu'Antipater n'en conviendra pas. »

» Un Roi n'eſt ni pere, ni fils, ni frere, ni parent, ni époux, ni ami. Qu'eſt-il donc? Roi, même quand il dort. »

» La terreur eſt une ſentinelle, qui manque un jour à ſon poſte. »

» Renvoyer la garde prétorienne: ce fut-là le ſoléciſme de Céſar, & ce ſoléciſme lui coûta la vie. »

» Caligula ſe fit garder par des Bataves, & Antonin par des Germains. »

» Rien à demi. Pompée avoit eu la tête coupée; Céſar étoit poignardé; il falloit aſſaſſiner Antoine & Lepide. Octave étoit trop éloigné & trop plat pour oſer quelque choſe. »

» La poſition de Tibere après la révolte d'Illyrie eſt fort ſemblable à celle de tout Souverain après une révolution: *Periculoſa ſeveritas, flagitioſa largitio.* »

» Lorſque le prêtre favoriſe une innovation, elle eſt mauvaiſe; lorſqu'il s'y oppoſe, elle eſt bonne. J'en appelle à l'hiſtoire. C'eſt le contraire du peuple. »

» Sous Auguſte, l'Empire étoit borné par l'Euphrate à l'orient, par les cataractes du Nil & les déſerts d'Afrique au midi, par le Mont Atlas à l'occident, & par le Danube & le Rhin au ſeptentrion. Cet Empereur ſe propoſoit d'en reſtreindre les limites. Plus un Empire eſt étendu, plus il eſt difficile à gouverner & plus il importe que la capitale ſoit au centre. On peut en reſtreindre le gouvernement en le diviſant: multiplier les Gou-

verneurs de province & les changer ſouvent. »

» Avis aux factieux. Auguſte fait périr les aſſaſſins de Céſar au bout de trois ans; Septime Sévere traita de même ceux, qui tuerent Pertinax ; Domitien, l'affranchi qui prêta ſa main à Néron; Vitellius, les meurtriers de Galba. On profite du crime, & on s'honore encore par le châtiment du criminel. »

» Après la mort du Tyran Maximin, Arcadius & Honorius publierent une loi contre le Tyrannicide. L'eſprit de cette loi eſt clair. »

» On a dit, que le Prince mouroit & que le Sénat étoit immortel. On nous a bien prouvé que c'étoit tout le contraire. »

» Les ordres de la Souveraineté, qui s'exécutent la nuit, marquent injuſtice ou foibleſſe. N'importe; que les peuples n'apprennent pas la choſe que lorſqu'elle eſt faite. »

» Tandis qu'ils élevent la mer & qu'ils abaiſſent les montagnes, nous manquons d'aſyle. Qui eſt-ce qui parle ainſi?.... Catilina.... A qui?.... A des hommes ruinés & perdus comme lui. »

» Que le peuple ne voie jamais couler le ſang royal, pour quelque cauſe que ce ſoit. Le ſupplice public d'un Roi change l'eſprit d'une Nation pour jamais. »

» Qu'eſt-ce que le Roi? ſi le prêtre oſoit répondre, il diroit : c'eſt mon licteur. »

» Une guerre interminable, c'eſt celle du peuple qui veut être libre & du Souverain qui veut commander. Le prêtre eſt ſelon ſon

atérêt ou pour le Roi contre le peuple, ou pour le peuple contre le Roi. Lorſqu'il s'en ient à prier les Dieux, c'eſt qu'il ſe ſoucie ort peu de la choſe. »

» Créer une coignée à la diſpoſition du peuple, créer une coignée à la diſpoſition du Sénat; voilà toute l'hiſtoire du Tribunal & de la Dictature. »

» Savoir dire non, pour un Souverain; pouvoir dire non, pour un particulier. »

» A la création d'un dictateur, de républicain l'Etat devenoit monarchique; à la création d'un tribun il devenoit démocratique. »

» Le mêlange des ſangs ruine l'ariſtocratie & fortifie la monarchie. L'Etat où ce mêlange eſt indifférent eſt voiſin de l'état ſauvage. »

» Les femmes ne ſont nulle part auſſi avilies que dans une nation, où le Souverain peut faire aſſeoir ſur le trône à côté de lui la femme qui lui plaît le plus : là elles ne ſont rien qu'un ſexe dont on a beſoin. »

» Dans les ariſtocraties, relevez plutôt ces grandes familles indigentes, aux dépens du fiſc, que d'en ſouffrir la diminution ou la déſalliance. »

» Céſar par la loi Caſſia, Auguſte par la loi Senia, releverent le Sénat épuiſé de familles patriciennes; Claude introduit dans ce corps tous les vieux citoyens; tous ceux dont les peres s'étoient illuſtrés. Il reſtoit peu de ces familles, que Romulus avoit appellées *Majorum gentium*, & Lucius Brutus *minorum*. »

» On releva la barriere contre le peuple, pour les patriciens de la loi Caſſia & de la loi

Senia avoient passé. Et ce sont des tyrans qui relevent cette barriere! »

» Rien ne montre tant la grandeur de Rome que la force de ce mot, même chez les barbares dans les contrées les plus éloignées : *je suis citoyen Romain.* On y connoissoit la loi Portia, on s'y soumettoit; on n'osoit attenter à la vie d'un Romain. »

» La loi qui défendoit de mettre à mort un citoyen, fut renouvellée plusieurs fois. Cicéron fut exilé pour l'avoir enfreinte contre les ennemis de la patrie; & sous Galba un citoyen la réclamant, toute la distinction qu'on lui accorda fut une croix plus élevée & peinte en blanc. »

» La création d'un dictateur suspendoit toutes les fonctions de la magistrature, exceptées celles d'un tribun. Il falloit, pour se mettre dans une position aussi critique, que le cas fût très-important; toute l'autorité se partageoit alors entre deux puissances opposées. »

» Veturius fut mis à mort pour avoir disputé le pas aux tribuns. »

» L'Empereur créé disoit : je vous rends graces du nom de César, du grand Pontificat & de la puissance tribunitienne. »

» Il fut statué, que les huit mille captifs faits à la bataille de Canne ne seroient point rachetés. Si vous voulez connoître un beau modele d'éloquence, vous le trouverez dans une des odes d'Horace, où le poëte fait parler Regulus contre l'échange des prisonniers Carthaginois & des prisonniers Romains. »

» Je ne connois pas un trait de lâcheté mieux

caractéris

caractériſé que la réponſe du ſoldat à Auguſte, qui lui demandoit pourquoi il détournoit ſes regards de ſa perſonne : *c'eſt que je ne puis ſoutenir l'éclair de tes yeux.* Le ſoldat, qui n'eſt pas en état de ſoutenir l'éclair des yeux de ſon Général, ne ſoutiendra pas aiſément l'éclat des armes de l'ennemi. »

» Galba diſoit à Piſon : *Penſe à ce que tu exigerois de ton Souverain, ſi tu étois ſujet.* Le diſcours de Galba étoit avantageux pour la République, périlleux pour lui. J'ai bien peur que ce diſcours de Galba ne fut qu'un compliment ſans conſéquence. »

» Lorſqu'il s'agit du ſalut du Souverain, il n'y a plus de loix; l'inquiétude même innocente qu'on lui cauſe eſt un crime. Lorſqu'il s'agit du bien public relativement au bien particulier, la juſtice ſe tait; lorſqu'il s'agit de l'avantage de l'empire, c'eſt la force qui parle. Il faut dormir tranquillement chez ſoi. Tous les Auteurs ont dit : Cette ſubtilité ſcrupuleuſe que nous portons dans les affaires particulieres, ne peut avoir lieu dans les affaires publiques. »

» Le droit de la nature eſt reſtreint par le droit civil, le droit civil par le droit des gens, qui ceſſe au moment de la guerre, dont tout le code eſt renfermé dans un mot : *Sois le plus fort.* »

» Caton le cenſeur; qu'on me le reſſuſcite, & j'en ferai un excellent Prieur ou Gardien de couvent. Ce n'eſt pas-là un chef de grande République. La ſévérité déplacée eſt pire qu'un vice. Il diviſa l'Etat en deux factions & penſa

le renverſer. Il eût été la machine d'un profond hypocrite. Il alluma la guerre civile à ſon péril & au profit de ſon rival. »

» Un des grands malheurs du vice, lorſqu'il eſt général, c'eſt de ſe rendre plus utile que la vertu. Galba, l'honnête Galba fut de ſon temps ce qu'un homme de probité eſt toujours à la Cour, ce qu'un Souverain débonnaire ſeroit de nos jours dans l'Europe; le reſte n'eſt pas ajuſté à cette forme. Je ne ſais ſi j'aurois été *Saint Louis;* mais aujourd'hui il ſeroit à peu près ce que je ſuis. »

» Machiavel dit le ſecret de l'Empire; Tacite, beaucoup plus ſage & nommant les choſes par leur nom, dit le forfait de l'Empire : *Dominationis flagitia.* »

» Quelle redoutable Nation que celle, où un Souverain ſcélérat commande à des hommes vertueux! mais j'y ai beaucoup penſé; cela ne ſe peut. Le vieux de la Montagne ne commande qu'à des fanatiques; le Sultan ne commande qu'à des fanatiques; & ſi ſon Empire ſe police, le fanatiſme ceſſera. Si la barbarie de l'Empire Ottoman pouvoit ceſſer & le fanatiſme reſter, l'Europe ne ſeroit plus en ſûreté. »

» Celui qui introduiroit la ſcience de la guerre dans l'Aſie ſeroit l'ennemi commun de tous. Heureuſement il a manqué un chapitre, peut-être un verſet au Coran, & le voici : Apprends de l'infidele à te défendre contre lui, & n'en apprends que cela; le reſte eſt mauvais, laiſſe-le-lui. »

» Sous Tibere on mit à mort un maître pour

avoir châtié un de ſes eſclaves, qui tenoit dans ſa main une drachme d'argent frappée à l'effigie de l'Empereur. Il y a dans ce fait, s'il eſt vrai, moins encore d'atrocité que d'imbécillité. Il y avoit tant d'autres moyens de perdre un honnête homme. Je ſuis ſûr que Tibere en ſourit de pitié. »

» Perſuader aux citoyens, que le mal qu'on fait à ſes voiſins c'eſt travailler pour le bien de ſes ſujets. Toujours enlever des Sabines. »

» Le ſeul éloge digne d'être envié d'un Souverain, c'eſt la terreur de ſes voiſins. »

» Tibere ſut penſer profondément & dire avec fineſſe : « Penſes-tu, Sejan, que Livie, femme de Caïus Céſar, femme de Druſus, pourroit ſe réſoudre à vieillir à côté d'un Chevalier Romain. »

» Le Romain ſe rendit maître de l'univers, toujours en ſecourant ſes alliés. C'eſt Ciceron qui le dit, Ciceron eſt bien naïf. »

» Nous avons combattu en apparence pour les Fidiciniens, mais en effet pour nous. Au- la naïveté des Envoyés de la Campanie au Sénat. »

» Plautus, ſongez à vous, faites ceſſer les rumeurs ; vous avez des ennemis qui ſe ſervent de l'apparition de la Comete pour vous diffamer ; vous ferez bien de vous ſouſtraire à la calomnie. Vos aïeux vous ont laiſſé des terres en Aſie ; ſérieuſement je crois que vous feriez bien de vous y retirer ; vous y jouiriez d'une jeuneſſe heureuſe dans le repos & dans la ſécurité. » Croiroit-on que ce diſcours fût de Néron ? il

en eſt pourtant. Il falloit que ce Rubellius Plautus fût bien de ſes amis. »

» Le machiavelliſte, c'eſt-à-dire, l'homme qui calcule tout d'après ſon intérêt, met ſouvent l'amour de la juſtice à la place de la haine. »

» Je n'ignore pas les bruits qui courent ; mais je ne veux pas que Silanus ſoit jugé ſur des bruits. Je vous conjure de négliger l'intérêt que je prends à la choſe, & la peine que cette affaire me cauſe, & de ne pas confondre des imputations avec des faits. Plus le Souverain affecte de pitié, plus la perte eſt certaine. »

» Le même diſcours a des ſens bien différens dans la bouche de Tibere & dans celle de Titus. Lorſque Titus dira qu'il ne faut pas uſer d'autorité, lorſqu'on peut recourir aux Loix, il parlera comme un homme de bien; Tibere au contraire parlera comme un fripon, qui ſe joue des Loix dont il diſpoſe ; il ne veut pas que ſon ennemi lui échappe, mais il veut ſe ſouſtraire à l'odieux de ſa condamnation en la rendant légale. Il envoie le Centurion au forfait notoire & l'innocence au Sénat.

» Celui qui préfere une belle ligne dans l'hiſtoire à l'invaſion d'une Province, pourroit bien n'avoir ni la Province, ni la belle ligne. »

LE PARADIS;

Par M. de Semperavi.

Des Paradis comme des modes
Le goût décida quelquefois:
Avec les Magots, les Pagodes
Je laiſſe celui des Chinois.

Je ne ferai pas mon affaire,
Mahomet, de ton Paradis;
Que faire avec mille houris,
Il n'en faut qu'une pour me plaire.

L'Eliſée eût comblé mes vœux
Sans l'eau du Léthé qu'il faut boire;
mais je veux garder la mémoire
De l'objet qui me rend heureux.

Et puis, n'en déplaiſe à la Grece,
Des ombres je fais peu de cas;
Je n'aime point que ma maîtreſſe
Ne ſoit qu'un fantôme là-bas.

De ce Paradis Platonique,
Par des gens de bien tant vanté,
Sans ſon ennuyeuſe muſique
J'aimerois fort l'éternité.

Laiſſons ce qu'ils ont fait entendre
De ce ſéjour ſi peu connu,
Car chacun d'eux eſt convaincu
Qu'il l'a chanté ſans le comprendre.

Se voir, après mille ans & plus,
Toujours chéri de ce qu'on aime,
Voilà, je crois, le bien ſuprême
Que Dieu promet à ſes élus.

De Paris, le 20 Janvier 1776.

Le bruit court que Madame du Bary eſt enceinte. On ne renouvellera pas ſans doute en ſa faveur le miracle de médecine opéré pour Charlotte de la Tremoille, Princeſſe de Condé. Le prodige dateroit de trop loin pour pouvoir attribuer cet enfant au feu Roi, à moins qu'on ne diſe que la Veuve a eu l'eſprit fortement préoccupé de l'Epoux. Il y a 200 ans que de pareilles ſottiſes auroient été avancées ſérieuſement.

Nouvelle extravagance de la mode : aujourd'hui on donne aux bonnets la figure d'un pigeon, & à coup ſûr il n'eſt pas de femme qui, ainſi parée, ne s'attende au compliment que c'eſt une des colombes de ſon char. Les plumes commencent à tomber, & cette mue vient en vérité à temps. La couleur *puce* & celles qui lui ont ſuccédé perdent auſſi beaucoup de leur crédit. On eſt dans l'attente d'une nouvelle couleur : cette incertitude eſt très-affligeante pour nos femmes qui ne ſavent ſur quelle couleur, ſur quelle mode aſſeoir leurs petites idées.

A propos de modes, comme les *Calembours* ont toujours de la vogue, on nous menace d'une brochure intitulée : *Ah que cela eſt bête!* Cet ouvrage ſera dans le goût de ceux par leſquels M. de Bievre s'eſt fait connoître dans la république des lettres.

Il y a quelque temps que je vous parlois d'un événement ſingulier arrivé dans un châ-

teau, à propos d'un fils qui, pour ſe rendre maître du bien de ſon pere, l'avoit enfermé dans un ſouterrain & fait paſſer pour mort. Voici une aventure à peu près ſemblable quoiqu'émanée d'une cauſe différente. Si la vérité peut ajouter quelque mérite à ce récit, il doit l'avoir à vos yeux, car je connois les perſonnages qui vont y figurer. Une Dame va à la campagne chez une Intendante de ſes amies: celle-ci lui fait beaucoup d'accueil, lui témoigne beaucoup de plaiſir à la voir; cependant, dit-elle, je me trouve fort embarraſſée, je ne ſais trop où vous coucher, nous n'avons qu'un appartement au fond d'une galerie, éloigné du corps de logis que j'habite, & je ne vous cacherai point que perſonne ne veut l'habiter; on parle de revenans qui ſe plaiſent à y apparoître; je ne crois guere à cette folie, mais je ſuis bien aiſe de ne vous laiſſer rien ignorer. Si vous le voulez, vous coucherez plutôt dans ma propre chambre. L'amie, comme bien vous penſez, ne voulut pas gêner à ce point l'Intendante, & en femme forte, elle préféra de braver les eſprits. La voilà le ſoir conduite dans l'appartement ſi redouté : elle ſe couche, s'endort, ſe réveille bientôt entendant du bruit, entr'ouvre ſon rideau & voit près du feu qui étoit couvert, une petite figure épouvantable couverte de poils, & reſſemblant aſſez à ces magots de la Chine; elle éparpille les cendres avec des eſpeces de griffes, & enſuite elle ſe couche blotie comme un lapin, tout près du foyer. La Dame ne revenoit point de ſa ſurpriſe, on peut même dire de ſa

frayeur. Mais elle eſt bien plus ſaiſie d'effroi quand elle voit la petite figure quitter le feu, s'approcher du lit, y monter & s'y coucher ſans façon. La Dame ſe rappetiſſe autant qu'il lui eſt poſſible, ſe ſerre dans la ruelle & ne laiſſe pas échapper un ſoupir. Après trois ou quatre heures, le monſtre ſe releve & quitte l'appartement : la Dame effrayée tâche de rappeller ſes forces & ſe traîne juſqu'à ſon amie ; elle n'eſt pas entrée dans la chambre qu'elle perd entiérement connoiſſance : revenue à elle, elle raconte le ſujet de ſon trouble ; elle apprend que cette petite figure étoit la mere de l'Intendant, qui, à près de 70 ans, étoit devenue folle à lier ; on la tenoit renfermée ; la négligence du domeſtique qui la gardoit avoit occaſionné apparemment cette aventure : la vieille femme avoit trouvé la porte ouverte & s'étoit échappée pendant le ſommeil de ſon gardien.

LA CONSULTATION ÉPINEUSE.

CONTE.

Un Avocat fut conſulté
Par un tendron d'aimable mine
Qu'un gars avoit trop inſulté.
L'homme de loi qui l'examine
Trouve, ſous ſa ſimple étamine,
Deux grands yeux pleins de volupté,
Certain air de naïveté
Peint ſur ſa figure enfantine,
Un ſein par l'amour agité,

Qui ſe ſouleve, ſe mutine
Et ſemble, en ſa captivité,
Appeller une main lutine
Qui lui rende ſa liberté.
Notre Avocat eſt tranſporté:
Il lorgne une taille divine,
Des pieds mignons & délicats,
Et ce qu'il voit de tant d'appas,
Ne vaut pas ce qu'il en devine.
Avec ces titres de faveur
On peut compter ſur la ferveur
Du Légiſte le plus auſtere.
Le nôtre, expert dans tous les droits,
Avoit, dit-on, plus d'une fois
Pris ſes licences à Cythere.
Enfin, près de la belle aſſis,
Il veut ſans détour, ſans myſtere,
De ſon cas ſavoir le précis.
» Las ! dit la belle déſolée,
» Je vais rappeller mon eſprit
» Et vous conter comme s'y prit
» Le fripon qui m'a violée.
» Il avoit un air tendre & doux,
» La taille la mieux découplée
» Et le regard.... tout comme vous. »
Notre grave Juriſconſulte
Flatté d'avoir les mêmes traits,
En reſſent une joie occulte,
Et rajeuni par tant d'attraits,
S'approche encor un peu plus près
De la beauté qui le conſulte.
» Pourſuivez ce récit, dit-il,
» Car votre affaire m'intéreſſe.
» Ah ! Monſieur, qu'il étoit ſubtil !

» Que l'amour inſpire d'adreſſe!
» Ses yeux ſur mes foibles attraits
» Se promenoient avec ivreſſe. »
L'Avocat qu'un même feu preſſe
N'a pas les regards plus diſcrets.
» Ce n'eſt pas tout, ſa main hardie
» Saiſit la mienne au même inſtant. »
Vous ſentez ſans que je vous die
Que l'Avocat en fait autant.
» Ce n'eſt pas tout, ſa perfidie
» Méditoit un autre deſſein,
» Et toujours plus audacieuſe,
» Bientôt ſa main licencieuſe
» Fourage les lys de mon ſein. »
Notre Avocat ſur ce modele
Gliſſant une furtive main
A travers la gaze infidele
Enfile ce même chemin.
» Ce n'eſt pas tout, d'un air farouche
» A ſes feux je veux m'oppoſer;
» Déterminée à tout oſer,
» Sa bouche ſe colle à ma bouche. »
L'Avocat que l'exemple touche
Ravit un ſemblable baiſer;
Ravit! je faux : on le lui donne;
On feint de n'y pas conſentir;
Mais c'eſt pour mieux faire ſentir
Le prix de ce qu'on abandonne.
Femmes, oſez me démentir :
Celle qui jamais ne pardonne
Eſt trop ſujette au repentir.
» Ce n'eſt pas tout, ſon feu redouble,
» Il me tranſporte malgré moi;
» Les genoux tremblans & l'œil trouble,

» Je ne ſais plus .... ce que je vois.
L'Avocat non moins troublé qu'elle
Répete une leçon ſi belle.
Tous deux bientôt perdent la voix,
Tous deux ſe plongent à la fois
Dans une extaſe mutuelle.
Notre Avocat crut, juſqu'au bout,
Avoir imité ſon modele.
» Ce n'eſt pas tout, dit la donzelle.
» — Comment diable ! ce n'eſt pas tout !
» Qu'avoit-il de plus à vous faire ?
» Vous m'étonnez ! dites ma chere,
» Comment la choſe ſe paſſa ?
» — Eh ! mais, voici tout le myſtere,
» Monſieur, c'eſt qu'il recommença. »

De Paris, le 26 Janvier 1776.

L'OPÉRA-COMIQUE intitulé *Les Souliers Mor-dorés*, & dont le cenſeur a réprouvé le titre qui en faiſoit le ſeul mérite, *les Souliers Puces*, n'a eu aucun ſuccès ; ſa chute eſt conſommée. Le poëte & le muſicien ont été voués au médiocre par tous les ſpectateurs. Le ſujet d'abord pêchoit contre la décence. C'eſt une vieille hiſtoire dont on a rebattu les oreilles de notre jeuneſſe. Un officier devient amoureux de la femme d'un condonnier, & il trouve moyen de faire prendre au mari la meſure du pied de ſa femme dont le viſage eſt caché, ſans que ce dernier s'apperçoive de la ſupercherie : le cordonnier s'extaſie ſur tous les agrémens de ce pied dont, comme époux, il n'a pas connu les charmes. Vous

voyez que la ſituation eſt continuellement en guerre avec la décence. D'ailleurs, une de nos loix théâtrales & qui eſt fondée ſur les mœurs, défend qu'on préſente l'adultere ſur la ſcene, & il ſe montre ici dans ſon triomphe. La muſique n'a pas été mieux accueillie; il faut donc mettre cette bagatelle au nombre des défunts de cette année.

Adele de Ponthieu fait lumignon : les 4e. & 5e. actes, à cauſe du ſpectacle tout neuf de la chevalerie, empêchent la chûte totale que cet opéra mérite. La muſique eſt digne du *Pecus ſervum, imitatores* du plein-chant François. Le poëte n'a de ſon côté nulle force, nulle vivacité, point de ſentiment. Le ſujet étoit heureux, & il eſt entiérement manqué. L'auteur cependant s'eſt donné bien de la peine pour dompter la vérité de la plume des journaliſtes. Il eſt venu à bout de mettre dans ſon parti, Linguet qui crie de toutes ſes forces dans ſa *Gazette Littéraire*, que cet opéra eſt admirable; mais ceux qui ſont dans la confidence de la recette, ne trouvent pas que ſes clabauderies réuſſiſſent, & ils en concluent que le célebre gazetier s'eſt laiſſé ſéduire & n'a ſéduit perſonne.

Le payſan perverti eſt devenu le livre du jour. Il eſt en quatre volumes. Ce roman au milieu des fautes de langage, des longueurs déplacées, des réflexions triviales, des diſparates de ſituations, fourmille de traits de génie. Il intéreſſe, quoique l'eſprit & le goût aient mille choſes à lui reprocher. Ce qui bleſſe davantage dans cette production, ce ſont les

ſcenes ſcandaleuſes & indécentes qu'on y rencontre à chaque inſtant : l'auteur aſſurément ne reſpire pas l'air de la bonne compagnie ; mais il décele une ame forte, énergique ; il démontre combien l'eſprit du monde & l'abus de la ſociété ſont capables de pervertir la meilleure nature. *Edouard*, c'eſt ainſi que ſe nomme le payſan qui eſt le héros de l'hiſtoire, marche au vice & à l'endurciſſement, à meſure qu'il ſe produit dans ce qu'on appelle *les Cercles diſtingués*. Il a pour compagnon & pour profeſſeur de mauvaiſes mœurs, un certain M. Gaudet, qui eſt modelé préciſément ſur Lovelace ; mais quelle différence entre *le Payſan perverti* & *Clariſſe ?* ce dernier ouvrage fait adorer la vertu, & l'autre quelquefois prête du piquant au vice, indépendamment du défaut d'enſemble qui l'éloigne à une prodigieuſe diſtance du Roman Anglois. On comprend difficilement comment nos femmes ſont aſſez effrontées pour lire un tel ouvrage. Le ſuccès qu'il a obtenu d'elles, prouve juſqu'à quel degré de corruption nous ſommes parvenus. C'eſt bien à propos de celles qui s'amuſent de cette lecture, que J. J. Rouſſeau auroit droit de dire que *ce ſont des femmes perdues*. L'auteur du *Payſan perverti* paroît avoir vécu dans la crapule & un libertinage aviliſſant. Nos Philoſophes cependant, prônent cette amplification monſtrueuſe des plus bas excès de la débauche & de la perverſité, & ſe récrient principalement ſur l'excellence de la bonne morale qui y eſt renfermée.

Le Parlement a ſuivi l'exemple du Roi. Ce

monarque a fait distribuer mille louis aux infortunés qui ont été ruinés à l'embrasement du Palais, & M. de Gourgues, un de nos présidens à Mortier, a échauffé les sentimens de générosité de sa compagnie; il a engagé chaque président à donner dix louis, & chaque conseiller deux louis. On ne retrouve pas un rubis estimé 20 mille livres & une somme de 40 mille livres qui étoient l'un & l'autre déposés au greffe de la Cour des Aides. Il y a des gens qui prétendent que le desir de voler cette pierre précieuse & cette somme, est la cause de l'incendie : d'autres nomment divers incendiaires distingués; chacun raisonne là-dessus suivant sa prévention.

Il a paru, ou plutôt il n'a pas paru, un Mémoire contre l'Abbé Terrai. C'est un mari qui se plaint que ce digne prêtre lui a enlevé sa femme & qu'il a fait sa maîtresse de sa propre fille : ces gentillesses qui sont autant de peccadilles pour des *gens en place*, ont été fort accueillies du public. Il y a apparence que l'Abbé qui a craint que la plaisanterie ne devînt trop forte, a arrangé cette vilaine affaire. Quelle qu'en soit au reste l'issue, il est évident que M. l'Abbé Terrai n'a point absolument la chasteté évangélique & qu'il est peu difficile sur le péché de la chair. Cela est d'autant plus remarquable qu'on a débité pendant longtemps que ce digne prêtre visoit au cardinalat. Il faut avouer qu'après le Cardinal Dubois, personne ne doit plus désespérer de coëffer le chapeau de rouge.

Une fille d'opéra nommée *La Guerre*, en-

tretenue pendant quelques mois par le Duc de Bouillon, l'a quitté bruſquement après avoir mis ce Prince à contribution, & la contribution paſſe 600 mille livres : cet événement a donné lieu à ce *Calembour*. — Epigramme de M. de Bievre.

Vous êtes ſurpris que La Guerre
Ait quitté le pauvre Bouillon :
Depuis que Turenne eſt en terre,
La paix eſt dans cette maiſon,
Et le bon Duc hait tant la guerre
Qu'il en redoute juſqu'au nom.

A propos d'Epigramme, je m'en rappelle une vraiment bonne qu'on fit en faveur de M. de Chevert, quand le Prince de Soubiſe fut fait Maréchal de France.

Pourquoi le bâton à Soubiſe,
Lorſque Chevert eſt le vainqueur ?
De la fortune eſt-ce mépriſe
Ou bien abus de la faveur ?
Je ne vois rien là qui m'étonne,
Répond à l'inſtant un railleur,
C'eſt à l'aveugle qu'on le donne,
Et non pas à ſon conducteur.

M. Guibert, auteur du *Connétable de Bourbon*, n'a pu ſe ſauver de ce déluge de chanſons dont nous ſommes quelquefois amuſés & ſouvent ennuyés. Voici des couplets qui auront mis le comble au déſeſpoir que la chûte de ſa tragédie lui a cauſé. Mais pour

bien ſentir la malignité plaiſante de ces couplets, il faudroit connoître le *Connétable*.

Sur l'Air : *Où allez-vous M. l'Abbé, &c.*

Le Connétable me plait fort,
Comme on y rit! comme on y dort!
C'eſt une bonne piece,
Eh bien!
Qu'on joue à la Princeſſe,
Vous m'entendez bien.

François Premier eſt un faquin :
Augouleſme eſt une catin :
Et le dire à Verſailles,
Eh bien!
Etoit une trouvaille,
Vous m'entendez bien.

Bourbon pour les faire enrager
Déſerte au pays étranger,
Et puis leur fait la nique,
Eh bien!
Aidé de la tactique,
Vous m'entendez bien.

Malgré les glaives, les mouſquets,
Adelaïde court après,
Lui lire l'Amniſtie,
Eh bien!
Qu'aujourd'hui l'on publie,
Vous m'entendez bien.

Stuart ſon digne Chevalier
Lui ſert en vain de bouclier,

Car une balle adroite,
Eh bien !
Vous la tire en levrette,
Vous m'entendez bien.

Enfin meurent tous les héros :
Invoquons Dieu pour leur repos,
Le priant qu'il nous laiſſe,
Eh bien !
Siffler un peu la piece,
Vous m'entendez bien.

De Paris, le 31 Janvier 1776.

L'AFFAIRE du Maréchal de Richelieu va être enfin jugée, & je ne ſais pas trop ſi ce ne ſera pas au déſavantage du vieux courtiſan. Les fréquentes aſſemblées de Paris, que cette affaire a occaſionnées, ont donné lieu à pluſieurs Magiſtrats de déployer leurs ſentimens & leur éloquence ſur les affaires publiques. L'avocat Général Séguier a ſur-tout parlé fort vivement contre le ſyſtême actuel de votre gouvernement. M. de Pomerany l'un des Conſeillers de grand'chambre a peroré long-temps l'autre jour contre les Economiſtes. Nous devons à Louis XV, s'eſt-il écrié, l'expulſion d'une ſociété pernicieuſe, & ſous ce regne où les lumieres & la ſageſſe du gouvernement ſemblent s'être élevées à un nouveau degré, nous voyons s'accréditer une ſecte non moins dangereuſe, & dont les progrès ſont d'autant plus à redouter, qu'elle s'étaie de l'appui d'un Miniſtre qui ne rougit pas de s'en déclarer le chef.

Voici une Epitre de M. le Marquis de Treſſan. Vous y verrez quelque nature & de la facilité ; d'ailleurs la foibleſſe & l'incorrection attachées à tous les ouvrages que veulent tenter les gens du monde.

Valon délicieux ! ô mon cher Franconville !
Ta culture, tes fruits, ton air pur, ta fraîcheur,
Raniment ma vieilleſſe, & conſolent mon cœur :
Que rien ne trouble plus la paix de cet aſyle
Où je trouve enfin le bonheur !
Tranquille en cette ſolitude
Je paſſe de paiſibles nuits ;
Je reprends le matin cette facile étude,
Le parfum de mes fleurs chaſſe au loin les ennuis ;
Je vois le ſoir de vrais amis
Et m'endors ſans inquiétude.
Souvent conduite par les ris,
De fleurs nouvellement écloſes
La petite fanchon orne mes cheveux gris
Et me laiſſe cueillir ſur ſes levres de roſes
Des baiſers innocens, tels que ceux que Cypris
Reçoit, & les rend à ſon fils.
Que j'aime cette aimable enfance !
Ni le deſir, ni même la pudeur
N'impriment encor la rougeur,
Sur ce front de douze ans où regne l'innocence ;
Fanchon met toute la décence,
A marcher les pieds en dehors :
A ne point déranger ſon corps
Quand elle fait la révérence :
Cependant, déjà fanchon penſe.
Par mille petits ſoins charmans
Elle nous prouve à tous qu'elle a le don de plaire.

Qu'elle en a le desir, qu'elle voudroit tout faire
Pour être utile, à tous momens.
Va, Fanchon, embellis sans cesse !
Attends près de moi tes quinze ans ;
Je respecterai ta jeunesse ;
Il sied trop mal à la vieillesse
De flétrir la fleur du printemps.
Je verrai tes jeux innocens,
Tes graces & ta gentillesse,
Et veillant sur tes goûts naissans,
S'il te nait un sixieme sens,
Tu le devras à la tendresse
Du plus joli de tes amans.

Si on peut dire qu'à quelque chose malheur
st bon, on imaginoit bien que c'étoit à l'oc-
asion de l'incendie du palais. On pensoit ce
u'on a pensé lors de l'incendie de l'Opéra
& celui de l'hôtel-Dieu, que cet événement
ffreux fourniroit l'occasion de placer plus
onvenablement ces bâtimens publics utiles.
On a été trompé chaque fois. Un architecte
ient de proposer de réédifier pour 1500 mille
vres la portion du palais qui a été consu-
ée, & il y a apparence que sa proposition
ra acceptée. Ainsi on verra ce monstrueux
difice renaître de ses cendres comme on a
u l'Opéra se relever au même endroit incom-
ode & dangereux où le cardinal de Riche-
eu l'avoit fait construire, pour son propre
sage, & comme on a vu le séjour des ma-
des, déjà trop étroit, resserré dans un bâti-
ent de moitié plus petit qu'avoit épargné le
u dont l'hôtel-Dieu a été la proie.

Il étoit juſte que l'académie eut ſa part du déluge de couplets dont Paris a été inondé. Voici ceux qu'on a oſé faire contre la troupe immortelle; ils auroient pu être ſaupoudrés un peu plus, de ce ſel attique néceſſaire dans ces bagatelles; mais il ſuffit qu'ils attaquent un corps qui vit des débris de ſa réputation, pour que les malins lecteurs les recherchent.

LA PARADE ACADÉMIQUE

Sur l'air de la Lanterne magique.

C'eſt bien la curioſité,
La véritable rareté,
Qu'on voit dans ce lieu ſi vanté,
Nommé l'académie :
Venez tous,
Hâtez-vous,
On vous y convie.

Là le Philoſophe diſert;
Plus ſavant que le grand Albert,
Parle & lit Monſieur d'Alembert,
Ah ! c'eſt une merveille !
Ce qu'il dit,
Tout eſprit,
Enchante l'oreille.

Près de cet homme bien diſant
Le Perault n'étoit qu'un enfant,
La Mothe un diſcoureur peſant,
Et Fontenelle un grime;
Jean le Rond,
Cicéron,
Ah ! l'heureuſe rime !

Gens de College, venez-y,
Vous y profitez auſſi,
Vous vous formerez mieux ici,
Dans le grand art de lire.
D'Alembert
Eſt l'expert,
Comme en l'art d'écrire.

Voyez ce docte Magiſter,
Comme il fait crier juſqu'à ter,
Quand à ſon accent toujours clair
Il joint un peu d'emphaſe;
Comme enfin
D'un air fin
Il marque une phraſe!

Il fait s'arrêter à propos
Et bien ménager les repos
Pour les applaudiſſemens diſpos
Attentifs à ſon geſte;
Au ſignal
Magiſtral
Toute main eſt preſte.

A chaque fois qu'il s'interrompt
Il faut à lire ſur ſon front
Que tout bon claqueur ſoit fort prompt;
C'eſt un bel exercice!
Le ſeul ton
Du bâton
Fait ici l'office.

Régens, Profeſſeurs, Ecoliers.
Prodiguez lui tous les Lauriers
Qui dans vos bruyans atteliers

Couronnent les ouvrages.
Dictateur
Ou lecteur,
Qu'il ait vos ſuffrages.

Admirez auſſi, mais tout bas
Meſſieurs Marmontel & Thomas,
Le Grec iſſu de Carpentras,
Et Suard & Bauzée;
Pour de tels
Immortels
Forcez l'élizée!

Le petit Harpon manque ici,
Mais vous l'y verrez, Dieu merci,
Pour la Pleyade que voici
Ses preuves ſont bien faites:
Mince auteur,
Bas flatteur,
Les voilà complettes.

De Paris, le 3 Février 1776.

On parle d'une découverte ſinguliere dans les terres auſtrales. On a trouvé un grand empire policé. On attend là-deſſus des détails: il eſt étonnant que malgré l'eſprit philoſophique du ſiecle, on ne ſe ſoit pas plus attaché à connoître ces nouvelles terres qui, comparées avec la nôtre, forment, ſi elles ſont réellement habitées par des nations civiliſées, un tableau auſſi intéreſſant pour la politique que pour la curioſité.

On a remis ſur le théâtre de l'opéra le Ballet de *Médée* & *Jaſon*, qui a eu le plus grand ſuccès, & a renouvellé les regrets des ama-

teurs ſur ce que tous les entrepreneurs de ce ſpectacle ont eu ſucceſſivement la mal-adreſſe de n'en pas tirer le parti le plus convenable pour leurs intérêts & pour l'amuſement du public. Nous voyons tous les cinq à ſix ans, de ces ballets qui plaiſent aux yeux & aux oreilles, dans leſquels on devroit renfermer toute la danſe de l'opéra, & qui, quoiqu'ils coûtent beaucoup à établir pour la magnificence dont ils ſont ſuſceptibles, attireroient une aſſez grande affluence pour dédommager de leurs frais. On a mis ſur la ſcene italienne, un opéra-comique tiré des contes de Marmontel & mis en vers par lui-même, intitulé *l'amitié à l'épreuve*. L'auteur s'eſt copié avec ſi peu de génie que la piece eſt tombée. La muſique eſt cependant de Gretry. On a trouvé l'ouvrage comme le temps, d'un froid glacial; le conte eſt bien ſupérieur. Nos auteurs, en ce ſiecle, reſſemblent aſſez aux charlatans qui veulent perſuader que leurs drogues ſont bonnes à tous les maux. Un littérateur a-t-il eu une penſée heureuſe, il la veut mettre en proſe, en vers, au théâtre, en brochure, & le dernier emploi eſt ordinairement le ſeul qui convienne aux émanations des verves de cette période de temps.

M. Boncourt un de nos traitans vient d'éprouver une aventure aſſez plaiſante pour tous autres que pour lui, qui eſt connu par ſon goût décidé pour l'argent, ſeule qualité par laquelle il puiſſe prétendre à la célébrité. Ce financier a une jolie femme aſſez connue de ce côté, mais par des goûts différents, que

ſon mari ignore ou qu'il feint d'ignorer en en-
rageant tout bas. Elle aime infiniment le plaiſir
& conſéquemment la dépenſe qui, ſuivant le
préjugé reçu, le procure. Ne ſachant comment
avoir de l'argent que l'époux avare lui refu-
ſoit, elle a mis une intrigante dans la confi-
dence. Cette femme s'eſt préſentée chez le
Créſus comme une dame de qualité qui avoit
beſoin d'une ſomme pour ſuivre un procès
d'où dépendoit ſa fortune ; la dame a ſuppoſé
des titres pour faire cet emprunt qui lui a été
accordé par le financier à des conditions fort
dures. Le temps des paiemens arrivé, le ri-
deau de l'aventure s'eſt tiré ; l'homme aux écus
a trouvé pour débitrice, à la place de la dame
aux terres & aux procès, ſa chere femme qui
s'eſt miſe à rire de la créance. M. Boncourt
avoit pris des diamans en nantiſſement ; ſa
adroite moitié ſe les étoit procurés chez un
joaillier auquel elle avoit donné les ſiens ſous
prétexte de faire quelques réparations. « Mon-
» ſieur, a dit Madame Boncourt à ſon mari
» qui lui témoignoit ſa mauvaiſe humeur, ne
» vaut-il pas mieux que je vous aie fait cette
» petite eſpiéglerie que d'avoir eu un autre
» créancier que vous ; vous ſentez quelle mo-
» noie on eût peut-être exigé, je n'euſſe pas
» donné de diamans en gage ; rendez donc ce
» que vous avez reçus. » L'époux dans ſon
déſeſpoir a répondu : « eh, morbleu, madame
» faites-moi cocu & ne me volez pas. » La
petite maîtreſſe, je crois, pourra bien profiter
de l'avis & n'en ſera pas moins alerte à ſe
proprier les écus de Monſieur.

Après une longue & cruelle ſtérilité, nos preſſes vont enfin produire un ouvrage des plus intéreſſans pour les amateurs de l'hiſtoire. C'eſt celle de la Chine en 12 volumes in-4to. Elle eſt traduite d'après les grandes annales, monument littéraire conſacré de tous les temps par les différentes dynaſties. Le pere de Mailla, jéſuite françois qui a paſſé quarante ans à Pékin, les a employés à la compoſition de cet ouvrage qui a été après ſa mort rédigé par l'abbé Groſier auquel nous en devons la publication. Vous ſavez que le célebre Freret avoit tenté cette entrepriſe. Je crois que vous ſerez ſatisfait de la maniere dont elle eſt maintenant exécutée. Ces *grandes Annales Chinoiſes* qui ont fourni les matériaux qu'a employés le feu pere de Mailla, ſont peut-être le ſeul corps d'hiſtoire auquel on puiſſe ajouter foi. Il eſt malheureux que nous ne puiſſions avoir de mémoires exacts en ce genre que ſur un empire qui n'intéreſſe que les regards du philoſophe; mais au reſte, ſi les nations Européennes avoient chacune un tribunal d'hiſtoire auſſi integre & auſſi véridique que celui qui eſt chargé des faſtes de la Chine, nous ſerions privés de la lecture d'une infinité de jolis romans qu'on nous donne pour l'hiſtoire de notre patrie, & nous n'aurions à leur place que des mémoires faſtidieux & révoltans. J'ai peine à croire que ſi les Chinois ſont plus vertueux que nous, ce ſoit la ſéverité de leurs hiſtoriens qui ſerve de frein à leurs vices. On voit dans un proſpectus que l'abbé Groſier vient de publier, qu'il n'eſt pas

l'ami de M. de Paw, & ceux qui ont été séduits par les recherches de ce dernier sur les Chinois, liront avec plaisir la maniere dont l'abbé Grosier discute ses opinions, si toutefois ils lui pardonnent un peu de dureté & des reproches qui semblent annoncer de la personnalité.

On a toujours du plaisir à entendre M. de Voltaire chanter, on en a aussi à l'entendre chanter. Passez-moi ce mauvais jeu de mots; je quitte à ce moment un cercle où l'on m'a tellement assailli de calembours qu'il est indispensable que vous vous en ressentiez. Je voulois vous parler d'une chanson que M. Gueneau de Montbelliard vient de composer en l'honneur du *grand homme* (c'est un surnom reçu); quoiqu'elle ne soit pas frappée au meilleur coin, l'intention vous la rendra peut-être agréable. Elle doit se chanter sur l'air *Où allez-vous Monsieur l'Abbé?* Il faut vous rappeller que M. de Voltaire se nomme François

Connoissez-vous les deux François,
Tous deux faits pour donner des loix,
L'un sage & l'autre apôtre,
Hé bien!
Différens l'un de l'autre,
Vous m'entendez bien.

Le moderne toujours prudent
Du vieux s'est déclaré l'enfant,
Le vieux n'y gagne guere;
Hé bien!
Le fils fait tort au pere,
Vous m'entendez bien.

Il a le propos séduisant,
Gai, profond, sublime, amusant,
Plein de sel & de grace,
Hé bien !
Autre que l'efficace,
Vous m'entendez bien.

Il instruit & Peuples & Rois,
Plait aux belles; l'autre François,
Pour tout talent fut croire,
Hé bien !
Et parvint à la gloire,
Vous m'entendez bien.

Il chantoit cantiques hébreux;
Il fessoit, baisoit les lépreux,
L'autre baise autre chose,
Hé bien !
Sur-tout levres de rose,
Vous m'entendez bien.

Il regarde comme un abus
De se fesser, & si Momus
Lui prête sa marotte,
Hé bien,
C'est pour fesser Nonnote,
Vous m'entendez bien.

Il chante comme Anacréon,
Fait des villes comme amphion,
Il n'a pour les construire,
Hé bien !
Besoin que de sa Lyre,
Vous m'entendez bien.

De Ferney c'eſt le créateur ;
L'autre enfanta dans le Seigneur
Des peres inutiles,
Hé bien !
Et des meres ſtériles,
Vous m'entendez bien.

Il avoit tant d'humilité
Qu'il admit dans ſa parenté
Les bêtes les moins fieres ;
Hé bien !
Les boucs étoient ſes freres,
Vous m'entendez bien.

Pour calmer ſes démangeaiſons ;
L'un couchant avec des glaçons
Parvint à ſe morfondre,
Hé bien !
L'autre les eut fait fondre,
Vous m'entendez bien.

L'un jetta là tout ſon argent,
L'autre uſe du ſien noblement ;
L'un choiſit l'indigence,
Hé bien !
L'autre la bienfaiſance,
Vous m'entendez bien.

L'un rampa, brigua les mépris ;
L'autre de la gloire eſt épris ;
L'un chrétienne chenille,
Hé bien !
L'autre éclair qui pétille,
Vous m'entendez bien.

Qui pétille & pétillera
Encor vingt ans & *cæra* ;

Heureuſe colonie,
Hé bien,
Aux dieux tu fais envie;
Vous m'entendez bien.

M. le Duc de ſaint Agnan, un de nos célè-
bres *quarante* qui ont tant d'eſprit, vient de
mourir. On parle pour le remplacer de M. Co-
lardeau connu par une poéſie douce & facile,
d'ailleurs ſans imagination & qui ne ſera ja-
mais admis dans la claſſe des génies. La Harpe
s'eſt beaucoup intrigué pour groſſir la troupe
immortelle, mais ſon aventure par rapport à
la diatribe de M. de Voltaire, a ſuſpendu la
bonne volonté de ſes protecteurs, car de telles
gens n'en manquent pas, ou du moins y a
apporté des obſtacles.

Le payſan perverti, ce roman que l'on a ſur-
nommé *le tas de fumier où ſe trouvent quelques*
perles, vient d'être arrêté comme ouvrage ſcan-
daleux & contraire aux bonnes mœurs; en
effet, il eſt ſurprenant qu'un pareil livre ait
paru avec permiſſion, tandis qu'on uſe d'une
ſévérité pouſſée à la petiteſſe, pour des ou-
vrages dignes d'être publiés.

Le Roi ſe promenant, il y a quelques
jours, avec le Comte d'Artois & écarté de
la foule des courtiſans rencontra un chartier
aſſez embarraſſé. Sa voiture étoit embourbée
& il lui falloit un coup de main pour la tirer
de ce mauvais pas; le Monarque auſſi-tôt,
aidé de ſon frere, courut à cet homme qui
ne les connoiſſoit pas & lui donna le ſecours
qui lui étoit néceſſaire, le chartier pénétré

de reconnoiſſance leur offrit un *coup à boire*, ce qui, comme vous le pourrez penſer, fut refuſé. En le quittant, le Roi lui donna un louis & M. le Comte d'Artois lui en donna deux. Le chartier arrivé au terme de ſon voyage ſut quels étoient ſes bienfaiteurs & marqua ſa ſurpriſe de ce que le Roi lui avoit donné moins que ſon frere. Le Souverain inſtruit de l'étonnement du voiturier l'envoya chercher & lui dit : « Mon ami, j'ai entendu » dire que vous aviez été plus ſatisfait de » mon frere que de moi ; il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait été plus généreux, il n'a » qu'un enfant & moi j'en ai dix-huit à vingt » millions. »

De Verſailles, le 6 Février 1776.

Le Commiſſaire Anglois a quitté Dunkerque ſans dire mot. Eſt-ce par ordre de la Cour en conſéquence de la réquiſition de notre Monarque ? Eſt-ce par ſuite du peu d'égards que notre Commandant militaire en ce port a eu pour ſes repréſentations ? je n'en ſais rien encore. On nous mande du Canada que Quebec eſt au pouvoir des Américains depuis le 22 Décembre que la Garniſon s'eſt rendue priſonniere de guerre. La mere-Patrie aura bien de la peine à ſubjuguer ſes enfans raiſonnables qu'elle oſe appeller rebelles, ſi ces dignes Inſulaires ſuccombent, c'eſt que nous l'aurons voulu & nous en ſommes capables, puiſqu'on m'aſſure que le Comte de Vergennes a fait propoſer à Londres : que dé

dément on ne donneroit aucune ſorte de ſecours aux rebelles ; que même on rappelleroit une centaine d'Officiers françois qui ſe trouvent parmi eux, aux conditions expreſſes, 1°. que la France ſeroit libre d'augmenter ſa marine militaire & d'étendre ſon commerce au point & où elle le trouve bon, ſans que l'Angleterre vienne, comme de coutume, demander compte & raiſon de ce qu'on fait ou veut faire. 2°. Que la France rétablira le port & les fortifications de Dunkerque dans l'ancien état. Je penſe que la Cour de Londres, pour obtenir l'abandon des Américains, conſentira à tout, en ſe réſervant bien de prendre ſa revanche, lorſqu'elle ſera débarraſſée de l'affaire critique à laquelle tout doit céder. Mais ne ſeroit-il pas plus digne de nous, en ſuppoſant notre ſcrupule de ſeconder des rebelles, de profiter au moins de la circonſtance pour faire ce que nous voulons, mais ſans demander ni permiſſion ni acquieſcement?

M. de St. Germain vivement preſſé par les inſtances de la Reine & des freres du Roi, s'étoit prêté à adoucir & changer même ſes diverſes opérations de réforme. Il vint l'autre jour apporter au Roi, ſon travail définitif pour y donner l'agrément, mais le Monarque s'étant apperçu des changemens, lui en demanda la cauſe ; le Miniſtre répondit : SIRE, *je n'ai pu les refuſer à la Reine & aux Princes.* — *Sachez, Monſieur, que ce que j'ai arrêté doit avoir ſon exécution, qu'il n'y a que moi qui puiſſe ordonner ici, & que vous ne devez avoir aucun égard aux protecteurs, quand j'ai preſcrit.*

LA PRÉDICTION.

Obſcuris vera involvens.

» Deſpreaux, Racine & Moliere s'étoient donné rendez-vous dans un cabaret, (à la Pomme de Pin,) pour entendre la lecture d'une fable nouvelle de la Fontaine : on croit que c'étoit celle qui a pour titre, *le Meûnier, ſon Fils & l'Ane.* Un rendez-vous dans une taverne, & par qui ? par trois buveurs d'eau. Oui, c'étoit l'uſage alors, le rendez-vous étoit honnête; il valoit bien ceux de nos cafés, & de quelques autres lieux de ralliement beaucoup moins commodes ou plus ennuyeux. Il y avoit déjà près de deux heures qu'on attendoit la Fontaine, lorſqu'il parut avec Bernier. Le bon homme (puiſque c'eſt le nom qui lui reſtera probablement) avoit oublié ſes amis, le rendez-vous, la fable, & preſque lui-même. Il étoit ſorti ſans objet, marchoit ſans deſſein, ne voyoit perſonne, étoit tout à ſes penſées, & ne ſe doutoit pas qu'il dût être ailleurs, quand Bernier le rencontra dans la rue. Ce médecin avoit vu Moliere la veille, & ſavoit le rendez-vous en queſtion. Il tira la Fontaine de ſa rêverie, l'étonna beaucoup en lui apprenant où il étoit attendu; &, pour ne pas le laiſſer échaper, il l'emmena tout de ſuite à la Pomme de Pin. La Fontaine, après avoir bégayé je ne ſais quelles excuſes, dont Moliere lui-même, tout maître de ſon ſérieux qu'il étoit, ne pu

s'empêcher de rire ſous cape, fut obligé d'avouer encore que, par ſuite de ſes diſtractions, il avoit laiſſé ſa fable chez lui, à moins qu'elle ne fut reſtée à l'hôtel de Bouillon où il avoit été le matin. Il n'en fut pas quitte pour cela. On l'obligea d'en réciter ce qu'il en avoit retenu, ce qu'il pouvoit en ſavoir. La Fontaine, après des efforts de mémoire, dont il ne ſe croyoit pas capable, vint à bout tant bien que mal, & plus mal que bien, de débiter ou de morceler ſa fable. On ne l'avoit pas pris à ſon avantage, & la Fontaine, comme on ſait, n'étoit rien moins qu'un beau diſeur, qu'un *Dupeur d'oreilles*. Qu'on ſe figure ſon embarras en préſence des perſonnages qui compoſoient ſon redoutable auditoire, & ce que ſa timidité naturelle dut ajouter aux circonſtances, on concevra combien le génie fait quelquefois payer cher cette indépendance des petites choſes dont il ne daigne pas s'occuper. Mais il avoit affaire à des gens qui connoiſſoient trop bien & l'homme & ſes forces, à des juges trop pénétrans, trop ſûrs pour ne pas démêler & ne pas ſentir tout ce qu'il faiſoit ſi peu valoir. Sa fable mal entendue & peut-être devinée en partie, fit le plus grand plaiſir. S'il n'y eut point d'applaudiſſemens, l'auteur en fut bien dédommagé par les éloges vrais, tranquilles du goût & du ſentiment réunis dans le cercle le moins nombreux & le plus digne d'être envié. Or cette belle fable, qui vaut ſeule un long traité *ſur l'Opinion*, quoiqu'il n'y ait point de philoſophie, puiſque ſelon M. D. L. H. (qui s'y connoît

bien) elle étoit étrangere à ce ſiecle-là, mit nos cinq raiſonneurs (qui n'étoient pas philoſophes) en train de raiſonner ou de diſcourir ſur ce ſujet philoſophique. On diſcuta les variétés, les révolutions, les formes diverſes, & la nature même de cette impérieuſe *Opinion* qui ſubjugue tous les temps, tous les lieux. Bernier, qui l'avoit bien obſervée dans ſes voyages en Aſie, ſous les formes les plus ſingulieres, ouvrit un champ vaſte aux réflexions que ſes récits firent naître. L'auſtere Boiſleau, fidele à ſa logique, même dans les écarts de ſa verve, avec cette préciſion à laquelle il a ſu mieux qu'aucun autre Poëte, plier notre poéſie timide & verbeuſe, décrivit, analyſa, diſtingua les caracteres de l'*Opinion* & fit voir toute l'étendue de ſon pouvoir ſur les eſprits. Moliere enſuite fit remarquer combien nous étions dépendans, non-ſeulement de l'Opinion publique, mais des Opinions particulieres; comment même l'Opinion ſe ſoumettoit certains caracteres & en formoit d'autres, (tels que celui du *Miſantrope.*) Racine peignit éloquemment les efforts qu'il en coûtoit pour ſe déprendre des Opinions humaines & revenir à conſidérer nuement toutes les choſes en elles-mêmes. Il repréſenta l'Opinion comme un voile plus ou moins épais, interpoſé continuellement entre la nature & nous, entre l'apparence & le vrai. Il rappella ce trait d'Euripide, qui fit une ſi forte ſenſation ſur les Athéniens, lorſqu'ils entendirent au théâtre cet éloge ſi précieux, ſi rare, & dont ſi peu d'hommes ſont dignes, d'un ſage à p

près tel que Catinat : *Il aime mieux être que paroître.* Il fit ſentir toute la force & la difficulté de ce ſacrifice, de celui de l'Opinion, la derniere victime qu'immole l'amour-propre. La Fontaine écoutoit tout en ſilence, de l'air le plus appliqué, ſans diſtraction, enfin en homme qui ſembloit penſer tout ce qui ſe diſoit, & même aller au-delà. Sa taciturnité réflexive fut remarquée par Moliere. Il le preſſa de s'expliquer à ſon tour ſur le ſujet fécond que ſa fable avoit heureuſement ſuggéré. Le bon homme, qu'*il ne falloit que monter*, comme diſoit Segrais, prit auſſi-tôt la parole & réveilla l'attention. Nous n'avons point malheureuſement ſon diſcours, & l'écrivain de l'anecdote n'a pas oſé, dit-il, lui prêter ſes idées ni ſes expreſſions; mais Bernier, en lui racontant le fait, lui dicta le précis ou le réſultat des réflexions du fabuliſte, tel à peu près que nous le tranſcrivons. La Fontaine établit d'abord, que l'Opinion étoit par-tout, pour la plus grande partie des hommes, preſque la ſeule meſure des choſes; qu'elle étoit encore la meſure de l'entendement qui la forme ou la reçoit, & qu'elle ſuffit pour l'apprécier. Après avoir développé cette idée générale de l'Opinion, il examina quelle étoit ſon influence ſur tout ce qu'on nomme *Ouvrages d'eſprit*, & ſur les divers jugemens qu'en ont portés les différens âges, qu'en porteront ceux qui leur ſuccéderont. » Sans remonter, dit-il, au-delà des Grecs, qui furent en tous genres les modeles des Latins, & qui ſont les nôtres, voyons quelle part a l'Opinion à la réputation d'Ho-

mere, de Démoſthene, de Platon, de Sophocle, d'Euripide, &c. Je lis l'Iliade au bout de 2000 ans, & toujours avec un nouvel attrait : quelle peut être la raiſon du plaiſir que j'éprouve à cette lecture ? Eſt-ce l'effet du préjugé ? L'Opinion ſeule répandroit-elle des charmes ſi touchans pour moi ſur la naïveté des mœurs (aſſez brutales, mais vraies) peintes dans ce poëme ; ſur tous ces ſentimens naturels que je démêle parmi les mouvemens les plus féroces de ces Héros peu polis & preſque ſauvages ? Eſt-ce le génie d'Homere ou l'ouvrage de mon imagination que j'admire dans cette continuité d'action, ſi variée & ſi ſoutenue, où je n'apperçois jamais le Poëte : action qui n'eſt interrompue que par ces diſcours inſupportables aux *Perraults*, mais qui ſont pour nous comme autant de digreſſions épiques, où toute l'antiquité fabuleuſe, héroïque, phyſique & morale paſſe ſous nos yeux ? Seroit-ce enfin l'Opinion qui jette ſur les vers de ce poëme, & ſur toute l'expreſſion d'Homere, ce coloris qu'aucun autre Poëte n'a encore atteint, mais il n'eſt viſible qu'à ceux qui joignent à l'intelligence de la langue le ſentiment de la vraie poéſie ? Eſt-ce encore un preſtige de l'Opinion qui, dans la lecture d'Anacréon & de Théocrite, fait éprouver à mon eſprit un ſentiment tout auſſi doux que celui que porte à mon oreille un chant mélodieux, qu'excite à ma vue l'aſpect d'un agréable payſage ? Ce que je dis des Grecs eſt applicable aux Latins. On ſait qu'avant Perrault, il y eut des Zoïles ; il eſt même

assez vraisemblable que dans quelques cercles d'Athenes on ait pu préférer Cherile à Sophocle, le Rhéteur Isocrate à Démosthene, & plus d'un Sophiste à Platon. Un demi-siecle après Auguste, on préféroit Lucain à Virgile, & sans doute Séneque à Cicéron, ainsi que les Mimes de Labérius à Térence. C'est à ces vicissitudes bizarres, qu'on reconnoît le regne de l'Opinion. Le génie, dans tous les âges où la nature le montre, n'a, comme l'éclair, qu'un instant pour luire; il nous laisse à peine un trait de lumiere. L'ouvrage de l'Opinion se reproduit continuellement sous mille formes différentes; jamais elle n'abandonnera les hommes. Au commencementdu 16e. siecle, avant que notre poésie, avant même que notre langue fût formée, Marot, Saint-Gelais, & quelques autres Poëtes, firent briller quelques étincelles du feu poétique qui s'allumoit au flambeau des Muses grecques & latines. Vient Ronsard qui, la tête pleine de toute cette ancienne poésie (& vuide d'idées originales) veut la faire passer dans la nôtre & parvient à ne plus parler françois en écrivant en cette langue. C'est à lui pourtant que l'Opinion avoit déféré le sceptre du Parnasse François. Eh, qui pourra jamais se flatter d'avoir une réputation aussi étendue, aussi bien établie que l'étoit la sienne dans toute l'Europe lettrée ? Malherbe paroît, & bientôt l'illusion est dissipée. Ronsard, aussi mépriſé qu'il reçut d'éloges, & de nulle utilité pour notre langue, est sûrement condamné à un oubli éternel. Le pauvre Chapelain, que nous

avons tous vu, a preſque joui de la même célébrité que Ronſard ; & ſa vieille *Pucelle*, ſi long-temps attendue, n'a paru que pour confondre tous les ridicules éloges que l'on s'étoit hâté d'en faire. Il avoit pourtant ſur Ronſard l'avantage de ne parler que le langage de ſon temps. Enfin, ſous le plus glorieux des regnes de la Monarchie, nous ſommes parvenus, je n'oſe pas dire, à égaler les anciens dans tous les genres de poéſie (le Poëme épique excepté) dans les arts du théâtre, &c. &c. mais à les ſuivre au moins de fort près, & à repréſenter, tant de ſiecles après eux, les beaux jours d'Athenes & de Rome. Si ce n'eſt même trop préſumer de l'époque où je conſidere, avec l'orgueil national, qu'on s'eſt permis chez tous les peuples du monde, les trois ou quatre hommes à qui notre théâtre & notre poéſie doivent le plus, il ſeroit, ce me ſemble, à deſirer que nous puſſions nous arrêter au point où nous ſommes, & nous maintenir en cet état. Mais que ne fait pas craindre après vous, Meſſieurs, la mobilité de l'eſprit humain ? Peut-être, avant un demi-ſiecle, verra-t-on l'Opinion (celle dont j'ai parlé juſqu'ici) exerçant de nouveau tout ſon pouvoir ſur le domaine des lettres, altérer ou changer à ſon gré les idées ſimples du beau, de la nature & du vrai. Peut-être le légiſlateur de notre Parnaſſe, lui qui ſut orner la raiſon des charmes innocens de la Poéſie & ſoumettre le bon ſens aux ſéveres loix dont elle tire ſon principal agrément, ſera-t-il le premier en butte aux Zoïles futurs. Corneille & ſon rival ſé-

duiſant, ainſi que l'auteur du *Tartuffe*, auront en vain fait revivre Sophocle, Euripide, Plaute & Térence : l'antique ſimplicité déplaira. Le goût recherché, l'affectation de l'eſprit, ce goût faux, pourſuivi perſévéramment par Boileau, renaîtra des cendres mal éteintes des Voiture, des Benſerade, des Brebeufs, &c. plus fin, plus aſſaiſonné peut-être, accommodé aux mœurs du temps »..... *Le reſte manque dans le Manuſcrit.*

Encore une Chanſon ſur la tragédie du *Connétable* de M. de Guibert.

Air de la Magniotte.

Quel feu ! quelle vivacité !
Le drame eſt admirable,
L'on entend de tout côté
Dans une Cour aimable
Vanter le Co, vanter le Co,
Vanter le Connétable.

A Verſailles comme à Paris,
La beauté favorable,
Avec des yeux attendris
Nous dit d'un air affable,
Aimez le Co, &c.

Le héros eſt traitre à ſon Roi;
La princeſſe eſt un diable;
Notre armée en déſarroi
Dit d'un ton lamentable
Le fichu Co, &c.

L'on voit fuir le pauvre François
Que l'Eſpagnol accable ;
Bayard réduit aux abois
Et toujours indomptable,
Maudit le Co, &c.

Chaque acte vous offre un morceau
Dans un goût admirable,
Mais le troiſieme eſt le beau
Et n'a pas ſon ſemblable,
Malgré le Co, &c.

Jamais on ne fit un tableau
Pour nous moins favorable,
Mais en France le nouveau
Eſt toujours préférable,
Sur-tout en Co, &c.

Qu'on aille en foule voir Bourbon
Par un temps déteſtable,
Je trouve dans ma maiſon
Un ſouper délectable
Avec un Co, &c.

De Paris, le 10 Février 1778.

Le Comte d'Eſcars, un de nos Courtiſans, a eu une aventure aſſez ſinguliere à l'un de nos bals. Il étoit amoureux d'une fort jolie femme qui lui avoit donné rendez-vous à cette aſſemblée : il ne manque pas de s'y trouver ; il la pourſuit avec vivacité ; enfin il obtient qu'elle ſera ſenſible à ſon amour & que la récompenſe ſuivra de près ſon aveu. La dame avoit un maſque qu'elle n'a jamais voulu quitter,

pas même dans ces momens où l'on peut agir avec liberté. Le couple amoureux après les tendres ébats, ſe ſépare en ſe faiſant mille proteſtations d'une tendreſſe mutuelle. Le Comte étoit enchanté de ſa bonne fortune. Un amant heureux rarement eſt diſcret; il raconte ſa conquête à un de ſes amis qui en fait part à un autre ami; enfin il eſt prouvé, au grand mécontentement du Comte, que la Dame, l'objet de ſes penſées, n'étoit point du tout celle qui avoit été dans ſes bras. C'étoit une vieille fille toute bourgeonnée, la ſœur d'un libraire qui avoit vu le Comte, s'étoit apperçue qu'il pourſuivoit au bal une Dame & avoit eu l'adreſſe de prendre le même déguiſement, tandis que par des moyens dont on ne m'a pas rendu compte, elle avoit ſu écarter ſa rivale. Le Comte en eſt furieux, il reçoit des complimens de tout le monde, & la vieille fille dit effrontément : *Il croit avoir été ma dupe; c'eſt moi qui ai été la ſienne. M. le Comte eſt bien meilleur à voir qu'à avoir, & en vérité ce n'étoit pas la peine que je fiſſe une pareille ſottiſe.*

M. de la Faye, tréſorier des gratifications de la guerre, vient d'élever ſur le chemin de cette ville qui conduit à Sceaux une piramide de 30 pieds de hauteur ſur 10 pieds de baſe, coulée d'une ſeule pierre d'après la méthode des anciens, & ſuivant les indications données par Vitruve & Pline. Le même auteur, ſuivant ſa méthode, rend au marbre & à toutes ſortes de pierres miſes en poudre leur forme premiere & fait dans un inſtant ce que la nature eſt des

ſiecles à produire. Il transforme pareillement toutes ſortes de ſables en pierre & donne à cette pierre la dureté du caillou. L'académie des ſciences a trouvé que ce ſecret eſt un des plus beaux & des plus utiles qui ait encore paru & qui avoit été entiérement perdu.

On a fait beaucoup de recherches pour découvrir l'auteur des libelles qui ſe ſont répandus dans Paris, l'année derniere, contre M. de Vaiſnes & qui étoient remplis de perſonnalités très-fortes dont ce premier Commis a été vivement affecté. Ces recherches ont troublé la tranquillité de pluſieurs perſonnes qui n'étoient point coupables; M. de Malesherbes reçut il y a quelque temps, à ce ſujet, une lettre ſignée Blond avocat, & conçue en ces termes : « Monſieur, je ſouffre de voir une quantité d'honnêtes gens tourmentés pour un prétendu crime dont je ſuis le ſeul coupable. Les lettres ſur M. de Vaiſnes ſont mon ouvrage, c'eſt le cri de la vérité, & cette même vérité qui me les a dictées m'oblige de quitter l'*incognito*. Je ſais que la perte de ma liberté pourra être le prix de cet aveu, mais rien ne peut balancer à mes yeux le devoir qui me force à le faire. » M. Blond en effet n'a pas tardé à être conduit à la Baſtille. M. le Lieutenant de Police eſt venu l'interroger. » Oui, Monſieur, a répondu le courageux avocat, j'ai écrit ces lettres où ſe trouve un tableau fidele de la vie d'un homme, que j'ai cru devoir démaſquer. Je n'ai rien écrit que je ne puiſſe prouver & je préſenterai ces preuves s'il m'attaque en juſtice réglée, ſeul

» moyen que le miniſtere devroit lui permet-
» tre d'employer contre moi. » Au moment de ſa détention, M. Blond avoit fait préſenter au Parlement une requête contre la vexation qu'il éprouvoit ; il a été mis en liberté & l'affaire ſe ſuit avec vigueur à ce Tribunal.

Le Parlement vient de faire une vigoureuſe ſortie contre le parti Economiſte, mêlange ſingulier de vertus, de foibleſſes & ſur-tout de ridicules. M. de Condorcet, l'un de ſes membres les plus zélés, a lâché dans le public une petite brochure où il flatte des gens en place & où il déchire le Clergé & le Parlement. Ce dernier corps s'eſt vengé avec éclat, il a ſupprimé la brochure par un arrêt très-déſagréable pour l'auteur. On y parle de ſon opuſcule avec le dernier mépris, & ce dédain de la part d'une compagnie telle que le Parlement, eſt une eſpece de note flétriſſante pour un homme affamé de réputation. Ce pamphlet en queſtion ne s'étant pas vendu ne ſe trouve pas; j'eſpere cependant m'en procurer un exemplaire pour vous le faire paſſer.

Le directeur d'un tripot de ſaltinbanques, qu'on nomme la troupe d'*Audinot*, (c'eſt Audinot lui-même) vient d'eſſuyer un petit déſagrément. Il vivoit depuis long-temps en concubinage avec une femme dont il avoit pluſieurs enfans. Ce galant homme imbu de l'eſprit comique, avoit fabriqué à ſa guiſe les extraits baptiſtaires de ces enfans, en s'y reconnoiſſant le mari de ſa maîtreſſe qui en avoit cependant un autre nommé la *Prairie*. Une fille aſſez célebre à Paris par les agrémens de ſa

figure & par les liaiſons avec le Prince de Conti, eſt l'un des fruits de ces belles amours. Elle s'eſt aviſée de conſulter un jour ſon extrait baptiſtaire, & y voyant un nom étranger qu'avoit imaginé Audinot pour remplacer celui de Madame la Prairie qui étoit la véritable mere, a attaqué le directeur de troupe en juſtice. Elle l'a fait ſommer de lui déclarer où étoit ſa mere &, ſi elle étoit morte, de lui rendre compte de ſes biens. Audinot a rendu naïvement compte de ſa conduite & du faux qu'il avoit commis. Cette plaiſanterie lui a valu quelques jours de priſon & le blâme dont il ſe mocque auſſi bien que l'a fait Beaumarchais. Ces deux perſonnages ſont aſſez de l'avis du cocher de fiacre auquel un premier Préſident faiſoit cette petite cérémonie : elle conſiſte en ces mots qui ſe diſent à l'audience, au coupable humblement proſterné tête nue : *la Cour te blâme & te déclare infame ;* à ces paroles le cocher tout ému s'écria : *Monſeigneur, cela va donc m'empêcher de conduire mon carroſſe !* — *Non*, lui répondit-on — *ſur ce pied là je m'en F...* reprit le fiacre. On ajoute que le Préſident s'en alla en diſant *& moi auſſi.*

Quittons un peu la ſcene de Thémis pour paſſer à la revue des théâtres. Ils n'offrent aucune piece nouvelle quoique le répertoire affiché à la comédie françoiſe en préſente une trentaine. Il faut croire que les divertiſſemens du carnaval & les bateleurs de la foire St. Germain nuiſent à nos ſpectacles. On va aux François pour les attraits d'une fille nommée *Contat* qui a débuté ſans ſuccès dans les rôles tragi-

ques, malgré la protection du Sr. le Kain. Cet acteur est toujours l'ennemi mortel de la Rive. Le public las des hauteurs & de la paresse du premier, prend plaisir à le mortifier en accueillant celui-ci dont les talens sont, à-dire vrai, cependant bien inférieurs à ceux de le Kain. Le ballet de Jason, composé par Noverre & défiguré par Westris, attire toujours du monde à l'Opéra. Cette affluence prouve bien que les spectateurs ne manqueront jamais ici quand le spectacle pourra les attirer.

Voici encore quelques produits de l'esprit de M. de Bievre.

ÉPIGRAMME.

Janſenius & Molina
Font bien du bruit en France :
Il n'eſt entre ces Meſſieurs là
Qu'un doigt de différence ;
L'un eſt en C... l'autre eſt en C.
Ils ſont en concurrence.

Épitaphe pour ſervir à M. le Prince de Conti.

Paſſant, ſi de Conti tu veux ſavoir le ſort,
La moitié de ſon nom a mis ce Prince à mort.

En carême je ne vous tranſcrirois pas ces ordures, mais en carnaval tout eſt permis.

De Verſailles, le 16 Février 1776.

UNE nouvelle altercation entre M. Turgot & le Parlement de Beſançon menace de faire renaître les anciens déſordres ; en voici le ſujet. Lorſque la Province de Franche Comté paſſa ſous la domination de la France, un des articles de la capitulation étoit que tous les biens-fonds appartenans aux membres du Parlement ne pourroient être aſſujettis à l'impôt de la *Taille*. Ce privilege ne fut enfreint qu'à la révolution de 1771 ; lorſque Louis XV créa un nouveau Parlement, & donna des gages à tous les membres ; gages ſur leſquels on leva la taille comme ſur les biens d'autres citoyens. Louis XVI ayant rétabli le Parlement de Beſançon *dans tous ſes privileges*, cette Cour étoit déjà rentrée en jouiſſance de celui en conteſtation, lorſqu'il plut à M. Turgot, il y a cinq ſemaines, d'envoyer des ordres à M. de la Corée Intendant de la Province, pour faire comprendre dans le rôle des tailles de l'année, tous les revenus quelconques, des gens du Parlement, ſans aucune diſtinction ni exception. M. de la Corée, homme ſage, répondit au Contrôleur par une lettre détaillée & motivée où il lui montroit les juſtes réclamations que le Parlement auroit à faire, que le Miniſtre ignoroit peut-être & qui pourroient rompre de nouveau la paix intérieure. Replique de M. Turgot avec menace d'envoyer un autre Intendant, ſi M. de la Corée n'avoit pas le courage de faire exécuter les ordres du Roi.

Sur cette injonction l'Intendant fut trouver le premier Préſident, lui fit voir les ordres & demanda ſon avis diſant : « je voudrois exécuter les ordres, mais j'aimerois mieux quitter ma place que de rallumer le feu de la diſcorde. » Le premier Préſident lui répondit que touché de la nobleſſe de ſes ſentimens, il ne pouvoit lui diſſimuler que le Parlement accueilleroit très-mal l'innovation de M. Turgot, qu'il ſe porteroit peut-être même à arrêter l'Intendant porteur des ordres ; ils convinrent donc que M. de la Corée ſignifieroit les ordres au Parlement, chambres aſſemblées, & partiroit au même inſtant pour Paris, d'où il ſeroit plus tranquille ſpectateur des ſuites. Cela s'eſt fait ainſi, & le ſubdélégué repréſentant l'Intendant dans ſon abſence, fut décrété.

M. Turgot ennemi des Parlemens qui l'ont tous tracaſſé, & furieux de la démarche de celui de Beſançon, veut que le Roi mande une partie des membres à Verſailles pour leur laver la tête.

Notre célebre *Calembourdier* a dit, à propos de la réforme générale dans notre militaire : la Nation eſt toute à la guerre, *la moitié ſous l'attente* (la tente) *l'autre alarmée* (à l'armée).

A propos du Marquis de Bievre, ne ſerez-vous pas bien ſurpris d'apprendre que la brochure *Calembourdine* de ſon émule, le Marquis de *S. Chamond*, intitulée : *Ah que c'eſt bête*, ſe trouve par-tout & ſe lit avec plus d'avidité qu'un bon livre. Le propre de cet ouvrage, c'eſt qu'après l'avoir lu, on revient toujours à ſon titre : *Ah que c'eſt bête !*

De Paris, le 24 Fevrier 1776.

Le parti expiré des *Jéſuites* vient de perdre un fameux procès : ils avoient profité de la révolution de 1771, pour perſécuter de fort honnêtes gens qui avoient été chargés de l'éducation publique de la ville d'Auxerre ; le Préſidial tout dévoué à l'Evêque qui eſt plus que dévoué aux Jéſuites, avoit condamné au fouet, au carcan, aux galeres, le principal & les Régens, & ces victimes gémiſſoient depuis 1772 ; le Parlement vient de leur rendre la liberté & l'honneur ; & les autoriſe à ſe pourvoir contre leurs injuſtes perſécuteurs pour obtenir des dédommagemens.

Je vous invite à lire pour le ſalut de votre ame *les argumens de la raiſon en faveur de la Philoſophie, de la Religion & du Sacerdoce, ou examen de* l'Homme, de M. Helvétius. Volume in-12. par M. l'Abbé Pichon. On a dit que la crainte avoit fait les Dieux, & c'eſt elle aujourd'hui qui veut détruire le ſeul Dieu véritable & néceſſaire ; car c'eſt pour ſe délivrer de cette crainte qui gêne tant les paſſions humaines, qu'on voudroit pouvoir étouffer juſqu'au ſentiment de ſon exiſtence, ou ſi, pour ſauver l'abſurdité trop ſenſible du pur matérialiſme, on reconnoît verbalement un créateur de la matiere, on le réduit à la condition des Dieux d'Epicure, pour jouir de ſon apathie avec plus de ſécurité. L'incrédulité n'eſt en effet autre choſe que la haine de la religion produite par le libertinage ou

de

de l'esprit ou des sens. Cette aversion pour le frein le plus utile à la société, & même à l'homme qui le reçoit, ne fait depuis longtemps que se remontrer sous mille formes différentes ; c'est un Protée que l'on poursuit dans tous les écrits où il se retranche, & qui se reproduit sans cesse. Qu'on lise & relise avec attention, dit l'Abbé Pichon, le livre *de l'Homme* : il n'en résulte qu'un chaos d'idées métaphysiques & physiques qui se choquent, se contredisent & s'impliquent, sans porter aucun jour à l'esprit.

» L'idée générale que nous avons prise, » ajoute-t-il, des écrits de M. H., après un » mur examen, c'est qu'à force d'analyser » l'homme moral & physique, il ne détruit » pas seulement toutes les vertus, comme » on l'a dit de l'Auteur des *Maximes* (*la* » *Rochefoucault*), mais toute la moralité de » l'homme, qui n'est plus alors qu'un être » isolé, plus ou moins actif ou passif, à peu » près un homme-machine. Quel dommage » qu'un homme de mérite, heureusement né, » doué des talens de l'esprit, des mœurs les » plus douces, humain, bienfaisant, généreux, plein de justice & d'honneur, avec » toutes les qualités aimables ; mais d'une part, » trop concentré dans lui-même, suite d'une » étude intempérée de l'abstraite métaphysique » de Spinosa, de Hobbes, de Locke, &c. » & trop livré d'autre part à ceux qui pensoient ou feignoient de penser comme lui : quel dommage, dis-je, qu'il n'ait écrit que pour manifester des opinions qui, pour le

» repos de ſa vie & pour l'honneur de ſa
» mémoire, auroient dû reſter dans ſon ca-
» binet. Quel intérêt le preſſoit d'écrire? Quoi!
» la petite vanité d'être appellé *Philoſophe* par
» ceux qui, pour décerner le nom, meſurent
» la choſe à la licence des opinions? Ou la
» fauſſe prétention d'éclairer, de détromper
» ſes ſemblables ſur l'objet le plus délicat de
» l'ordre ſocial qu'il aimoit, & qu'il n'auroit
» jamais voulu troubler? »

L'Analyſe de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique des Etabliſſemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes, dont l'Auteur eſt encore inconnu, eſt une très-bonne critique d'un ouvrage auſſi dangereux que célebre. Peu de livres ont eu plus de vogue, ont été lus plus avidement que l'*Hiſtoire Philoſophique & Politique, &c.* Mais l'engouement d'un public, que tout tranſporte, tout paſſionne, & qui ſe réfroidit de même, prouve-t-il bien ſolidement le mérite d'un ouvrage de cette nature? La chaleur & l'enthouſiaſme ſont-ils de bons garans de ces ſuccès éphémeres, ſur leſquels un mûr examen nous fait revenir tôt ou tard? Ce problême, applicable à tant d'autres livres, à tant de nouveautés plus heureuſes par les circonſtances que par leur propre caractere, le voilà, ce me ſemble, réſolu par cette judicieuſe critique. Or contredire ici le public, ou plutôt la foule qui s'eſt empreſſée de prodiguer ſon encens ce n'eſt point le heurter de front: ce n'eſt qu'en appeller à lui-même, ou de la précipitation de ſes jugemens, rendus par écho

à des considérations plus réfléchies. L'Auteur passe rapidement sur la partie historique & politique de l'ouvrage qu'il présente à la censure du public ; mais il en dit assez pour établir la défiance & la précaution si nécessaires dans la lecture d'un pareil ouvrage. Quant à la partie philosophique, on voit que c'est principalement l'objet de son analyse critique, & point de procédé plus simple que le sien. Il extrait des sept tomes du livre, les paralogismes palpables, les contradictions évidentes, les inconséquences sans nombre, les impiétés caractérisées, & tous les germes d'irréligion semés dans ce fameux monument du Philosophisme moderne, l'un des plus séduisans de tous. Le Poison, ainsi dégagé de la masse qui l'enveloppe, doit frapper les sens les plus obtus. Il suffisoit ensuite de joindre aux extraits quelques réflexions, pour indiquer seulement les inductions & les conséquences qui suivent nécessairement des prémices, & c'est ce qu'a fait aussi l'auteur, sans trop peser sur des erreurs très-sensibles, & qui sont démontrées par elles-mêmes.

On a réimprimé, d'après les représentations données au théâtre françois, Pigmalion, scene lyrique, par M. Rousseau de Geneve. La singularité de cette scene, les beautés même du monologue soutenues de tout l'art de l'acteur, ne pouvoient exciter que l'attention, la curiosité du moment, puisqu'à tout spectacle, point d'intérêt sans action, & qu'ici l'objet le plus intéressant est un personnage muet. Si l'auteur n'avoit pas voulu se borner à peindre,

dans l'eſprit de la fable, les mouvemens qu'auroit éprouvés l'Artiſte, rempli de ſon imagination ou de ſa ſenſibilité, il auroit ſûrement produit l'intérêt que nous regrettons, en développant par des gradations naturelles & délicatement ménagées, les perceptions de la Statue, depuis qu'elle eſt animée juſqu'à l'inſtant où ſon ame ſe ſeroit trouvée à l'uniſſon de celle de l'amoureux Statuaire. C'eſt ce qu'aucun de ceux qui ont traité ce ſujet, n'a ſu faire encore; parce que pour l'opéra ſur-tout, on ne cherche ordinairement que des titres, & qu'on les remplit des lieux communs les plus uſés, les plus inſipides. Mais la moralité de cette fable, dont on s'occupe le moins, en fait peut-être tout le prix. Nous ſommes tous des Pigmalions. Artiſtes, écrivains, originaux ou copiſtes, créateurs ou ſinges d'autrui, tous les hommes ſont plus ou moins amoureux de leurs productions. En ſe reſtreignant aux ſeuls auteurs dramatiques, académiques, &c. on feroit une bonne Parodie de la ſcene lyrique, applicable à tous & à chacun en particulier.

Le Café promis par Madame Geoffrin.

CONTE.

Connoiſſez-vous des peintres, des poëtes?
Vous connoiſſez de nom la célebre Geoffrin;
La renommée en remplit ſes trompettes,
Les échos du Parnaſſe en réſonnent ſans fin.
A ſes repas académiques

On traite les ſujets les plus philoſophiques ;
C'eſt chez elle, je crois, que le plan fut jetté
De l'énorme Encyclopédie.
Moliere, de ce comité
Auroit fait une comédie.
Moliere auſſi pour ſon trop de gaité
Ne fut point de l'académie.
En revanche Moliere a l'immortalité
Dont les quarante ont la deviſe.
Revenons à la Déité
Que chacun des Elus courtiſe,
Non pour ſes reſtes de beauté,
Mais pour ſa généroſité :
Eloge ſur éloge en devient le ſalaire.
Un jour qu'en dignes favoris
Ces demi-Dieux vantoient la bonne chere,
Et ſur-tout le Café, liqueur des beaux-eſprits.
» Ce Café, dit Madame ! il n'a rien de ſublime ;
» Pour celui que j'attends, réſervez vetre eſtime,
» Nous aurons du Café comme dans tout Paris
» Meſſieurs, on n'en a point. Un parfum ! une eſſence !
» Ce Café là ſera le *prix*,
» Celui-ci l'*acceſſit* ; telle eſt leur différence. »
L'excellent mot ! St. Lambert l'applaudit,
Et Marmontel eût voulu l'avoir dit.
Pour ne pas ennuyer, faiſons arriver vite
Ce Café, ce Café d'élite.
Avec le plus grand ſoin, on le brûle, on le moud,
Le voilà dans la cafetiere ;
Madame ordonne & regle tout :
» Liſette, prenez garde, il bout,
» Un peu moins près du feu. » La jeune Chambriere
Suit les ordres de point en point,
Tourne la tête & ſourit en arriere.

On annonce Meſſieurs, Madame les rejoint.
Un tiſon ſe dérange, il roule :
Ah ciel! ſur le parquet à flots le Café coule,
Liſette, dans la peur qui lui trouble les ſens,
Vole vers l'alcove, s'allonge,
Prend la myſtérieuſe éponge,
Se baiſſe, s'accroupit, leve ſes vêtemens,
Pompe tout le Moka, le reverſe, le paſſe,
Puis remet l'éponge en ſon lieu.
De l'accident aucune trace
Et de bien remercier Dieu!
N'impatientons point le monde :
Le fin Café paroît, ſe ſert & friands nez
Sur taſſes pleines à la ronde
Voluptueuſement, ſont d'abord promenés.
On le reſpire : ô Dieux! quelle odeur! on le loue.
Goûtez, goûtez, que vous en ſemble? eh bien!
Plus d'un déguſtateur des levres fait la moue;
Chacun interrogé, pencheroit pour l'ancien.
La Minerve à chacun demande
Le goût qu'il a. — Moi j'en ſuis étonné;
Dit l'un, mais franchement il ſent.... — Quoi? —
la lavande...
Le reſte, excepté lui, le ſoutient marinés.
Voyons donc...., il eſt déteſtable.
Liſette comparoît devant le tribunal;
Craint plus que le reproche, & maligne coupable,
Sous un air innocent déguiſe au mieux le mal.
Autre Café ſuccede, il a tous les ſuffrages,
La maitreſſe s'excuſe, on la comble d'hommages.
La toilette du lendemain
A bientôt éclairci la choſe :
Madame, l'éponge à la main,
Voit l'eau qui brunit & pour cauſe;
Liſette ne peut dire non,

Rougit, implore, & reçoit ſon pardon.
Le fait ſe divulgue, nos érudits l'apprirent,
Je le raconte à ma façon,
Peut-être en rirez-vous; j'ignore s'ils en rirent,
Mais, je ſais qu'ils n'ont point quitté cette maiſon,

Vous êtes, m'allez-vous dire, fatigué, ennuyé, *excédé* de Calembours! l'expreſſion eſt forte, mais que voulez-vous y faire. L'eſprit de la nation eſt épuiſé par les Vaudevilles qu'il a produits en ſi grande abondance, depuis un ſiecle; c'eſt une terre qui après de fréquentes récoltes qui en ont conſommé la ſubſtance, ſe repoſe pendant un temps & ne rend que des productions foibles qui ſe reſſentent cependant toujours de ſa nature. Enfin, on ne fait plus que des Calembours; ils remplacent ces ſaillies agréables, ces vers piquans qui ont fait notre réputation; il faut bien que vous vous en accommodiez. Vous ſavez que la Charade eſt une eſpece de Calembour; devinez celle-ci : *Ma premiere partie brûle pour l'amour, ma ſeconde partie pour Dieu, mon tout eſt à la porte d'un Château.*

A propos d'amour, voici des vers aſſez agréables dont le ſujet eſt tiré d'une deſcription de l'Italie. Je me bornerai à vous en tranſcrire un fragment. Je vous répete qu'il eſt queſtion de l'amour.

Tandis qu'il eſt frivole en France
Farouche & ſombre chez l'Anglois;
Que le Batave en ſes marais,
Occupé de ſon opulence,

Eſt inſenſible à ſes attraits;
Que de la pointe de ſes traits
Il touche à peine le Bulgare;
Le Scandinave, le Tartare
Et le Germain dans ſes forêts;
Du haut des murs du Capitole
Il lance des feux dévorans;
Et le ſiege des vrais croyans,
Cette fameuſe métropole,
Eſt encor celle des amans.
Tantôt au ſortir de confeſſe,
Paré des fleurs de la jeuneſſe,
Il ſaute les murs du couvent
Et va de la jeune profeſſe,
Quelquefois même de l'abeſſe,
Adoucir le tendre tourment :
Tantôt coëffé d'une barette
Il reçoit des coups d'évantail
Tantôt affublé d'un camail,
Il chiffonne une colleretre.
Il faiſoit bien mieux autrefois
Quand la thiare plus légere,
Des Léon X. & des Paul trois
Décoroit le front moins ſévere.
Mais, las, tout ſe plaint à la fois
Que la thiare dégénere.....

Vous aurez pris quelque plaiſir à lire l'épître à Fanchon du Comte de Treſſan, que je vous ai adreſſée. On y a fait cette réponſe ſur les mêmes rimes, & c'eſt une de nos belles Dames qui l'a faite.

Vallon délicieux! fortuné Franconville,
Tu nous fais deſirer ton air pur, ta fraicheur;
Tu rajeunis Treſſan, en conſolant ſon cœur.

Puiſſé-je quelque jour dans cet heureux aſile
Etre témoin de ſon bonheur !
Tu ſouris, mon cher Comte, en cette ſolitude,
Au ſouvenir heureux de tes antiques nuits ;
Je te vois le matin jouer avec l'étude ;
En reliſant tes vers, tu braves les ennuis.
Le ſoir, des malheureux tu te fais des amis,
Et c'eſt en te quittant qu'on ſent l'inquiétude.
Par-tout t'accompagnent les ris,
Les fleurs de ton eſprit, ſemblent toujours écloſes.
Si j'étois ta fanchon, malgré tes cheveux gris,
Tu prendrois des baiſers ſur mes levres de roſe,
Mais je ne connois plus les baiſers de Cypris ;
Une mere à trente ans ne baiſe que ſes fils.
Fanchon te rappelle l'enfance,
Age peu fait pour la pudeur,
Où l'on folâtre ſans rougeur,
Où l'on dit, *baiſe-moi*, ſans perdre l'innocence ;
De ta fanchon, j'aime aſſez la décence ;
Je ris de ſes pieds en dehors
Et de l'art qu'elle met à ſoutenir ſon corps ;
Je la vois dans ta cour traîner ſa révérence,
Mais ſon cœur eſt perdu ſi jamais elle penſe :
Bientôt cent petits riens charmans
Prouveront qu'à ſon maître elle a deſſein de plaire ;
Pour égaler Gauffin, elle voudra tout faire,
Et le deſir hâtera les momens.
Va, ma Fanchon, careſſe-le ſans ceſſe
Mais prends bien garde à tes quinze ans ;
On court plus d'un danger dans la tendre jeuneſſe,
Quand ſur le front de la vieilleſſe
On trouve les fleurs du printemps ;
Il n'eſt point de jeux innocens
Lorſqu'auprès d'un tel maître, on a ta gentilleſſe ;

Anacréon toujours a des charmes naiſſans ;
Le génie à ſon corps prête un ſixieme ſens,
Et ſans avoir recours au Dieu de la tendreſſe,
Tu trouveras en lui le plus beau des amans.

La Reine, Madame de Provence, tous les Princes ſont venus ſuivis d'un brillant cortege, aſſiſter ſamedi à la premiere repréſentation de *Loredan*, par M. de Fontanelle. Jamais on n'avoit vu tant de monde, auſſi n'y a-t-il eu jamais de chûte qui ait été accompagnée de plus d'éclat ; malgré le reſpect dû à la Majeſté Royale, les murmures ſe ſont fait entendre, la piece en un mot eſt tombée comme dans un gouffre ; nul plan, aucune chaleur, pas une ſcene faite ; un ſtyle ſans graces, ſans correction ; pauvre de choſes & d'expreſſions, le drame le plus monſtrueux, des atrocités révoltantes dénuées de tout intérêt, voilà ce qu'étoit *Loredan* qui ne reparoîtra plus. Il faut avouer que le ſujet eſt terrible & difficile à manier, parce que ſans une force de coloris continue, ſans un foyer d'intérêt dont la flamme ſe communique, l'eſprit ſe repoſe ſur les faits horribles & perd de vue les nuances. Tout le public a trouvé que le plagiaire avoit volé mal-adroitement M. d'Arnaud qui a traité le même objet dans ſon drame de *Merinval*. Celui-ci a ſu cacher l'horreur de l'action en nous offrant des développemens qui attachent. On eſt fort étonné que cette piece ne ſoit pas jouée ſur le théâtre françois, mais comme les comédiens ſe donnent les airs de Seigneurs, qu'ils aiment à

protéger, & que M. d'Arnaud a cette touche de fierté que doit avoir l'homme de lettres, il aime apparemment mieux faire imprimer ſes drames & les ſoumettre par la voie de la lecture, au jugement du public, que d'aller mendier la faveur des hiſtrions. Tout le monde cependant deſireroit de voir ſur notre ſcene ce *Merinval*, & ſur-tout la tragédie de Fayel, piece du plus grand tragique, & que dans ce genre, on oſe comparer au *Rhadamiſte* du célebre Crébillon.

De Paris, le 2 Mars 1776.

Le Parlement a fait incendier une brochure intitulée : *les Inconvéniens des Droits féodaux*. Elle a été faite dans l'eſprit des économiſtes & au ſu de M. Turgot. On l'attribue même à ſon ami M. de Condorcet. Il n'en falloit pas davantage. M. le Prince de Conti l'a lui-même dénoncée aux chambres. Le Libraire Valade ayant été mandé au Palais, a montré une permiſſion par écrit du Lieutenant de Police, ſur le vu de laquelle on a pris de l'humeur. Indépendamment de la haine contre les économiſtes, le Parlement en veut encore à M. Turgot, par ſouvenir de ce qu'il a été autrefois Procureur-Général de la Chambre Royale dans le temps d'une diſgrace du Parlement de Paris.

L'eſprit de charité, à la honte de la méchanceté humaine, n'eſt pas toujours ſuivi du ſuccès. M. le Curé de St. Euſtache ſe ſignaloit par des aumônes dans ces temps rigou-

reux où le froid augmentoit les beſoins : une Dame à carroſſe annoncée par deux laquais a paru chez le vénérable eccléſiaſtique. « Monſieur, lui a-t-elle dit, je ſuis une étrangere qui, dans ce moment, retourne dans ſa patrie ; comme je ſuis fort attachée à votre nation, j'ai cru devoir lui laiſſer en partant, quelques foibles marques de l'intérêt qu'elle m'a inſpiré. J'apprends que les malheureux ſouffrent beaucoup des rigueurs de la ſaiſon ; je vous apporte cent louis. » Auſſi-tôt le laquais dépoſe cette ſomme en écus de ſix francs : quelques momens après : » Monſieur le Curé, pourriez-vous m'enſeigner quelqu'un qui me donneroit des louis pour de l'argent blanc ? j'ai là-bas dans mon carroſſe deux mille écus.... » M. le Curé ne laiſſe pas achever : « Madame, je ſuis charmé de cette occaſion de vous témoigner, au nom de mes pauvres, toute ma reconnoiſſance ; vous n'irez pas loin pour un ſi foible ſervice, je vais vous donner de l'or. » La Dame fait apporter les deux mille écus, prend les louis & ſe retire, après s'être récriée ſur les procédés honnêtes de M. le Curé. « Il n'y a que les François, dit-elle, qui connoiſſent ces nuances de la politeſſe ; Monſieur, j'emporterai dans mon pays le reſſouvenir de votre nation, & ſur-tout je me rappellerai avec plaiſir M. le Curé de St. Euſtache. » Le Paſteur de ſon côté admiroit la généroſité de l'étrangere ; il n'y a que les étrangers pour une pareille bienfaiſance, diſoit-il, nos François ne ſont pas des

aumônes ſi abondantes. Les ſacs de Madame avoient été mis ſous les mains du Paſteur pour être diſtribués à la premiere occaſion ; cette occaſion ne tarde pas à ſe préſenter, on apporte ces ſacs qui ſe trouvent remplis d'écus faux ſur leſquels il y en avoit ſeulement quelques-uns de véritables.

Voici, Monſieur, un conte de Piron qui eſt peu connu : vous y trouverez cette touche originale, qui met ce poëte dans la claſſe protégée des génies, en dépit de la Harpe & de ſes pareils.

LE SCRUPULE.

Conte.

Au dernier jubilé Tircis eut un ſcrupule,
Et pour s'en délivrer alla dans la cellule
D'un vieux carme des plus ſavans.
Mon pere, lui dit-il, depuis quatre ou cinq ans
Je ſuis dans les bonnes fortunes,
Jeunes ou non, blondes ou brunes,
Tout eſt bon pour mon cœur, ou du moins pour mes ſens ;
Ce n'eſt tout, & j'y mets certaine différence :
Aux jeunes, il n'en coûte rien ;
Leurs faveurs avec moi tiennent lieu de finance :
Mais les vieilles en récompenſe
Me paient ſouvent cher deux heures d'entretien :
En ſix mois, j'ai tiré de la vieille Emilie,
S'il m'en ſouvient, dix mille francs & plus ;
J'ai ruiné Cloris, & la laide Julie
Paya ma feinte ardeur, de douze mille écus.
Or, dites-moi, mon très-révérend pere,

Puis-je ſans me damner garder tout ce bien-là?
Le Carme rumina long-temps pour cette affaire,
Puis, voici comme il lui parla :
Toute peine, dit-il, mérite ſon ſalaire,
Et tout péché mérite châtiment,
Ainſi je ſuis d'avis que vous gardiez l'argent
Des vieilles qui n'ont pu vous plaire,
Et qui vouloient vous avoir pour amant.
Tandis que dans vos yeux, feu de jeuneſſe brille,
De la vieille maman prenez en ſûreté,
Mais il faut que le bien retourne à la famille,
Et ſi dans l'âge à lunette & béquille
Le penchant à l'amour vous eſt encor reſté,
Vous devez le rendre à la fille,
Pour le prix qu'il vous a coûté.

Il vient de s'élever un orage contre la *Gazette Eccléſiaſtique*. Elle reproche dans une de ſes dernieres feuilles à quelques Séminaires de Paris d'avoir joué la comédie dans leurs maiſons de campagne pendant les vacances. M. l'Archevêque & la Sorbonne s'en ſont plaints au Roi, demandant que le fait ſoit conſtaté, & qu'en cas qu'il ſe trouve faux, la feuille ſoit brûlée par la main du Bourreau; mais ils pourront bien ſe repentir de leur démarche, car il eſt certain que les Sulpiciens ont réellement joué chez eux, & repréſenté entr'eux une comédie, regardant cela comme un amuſement utile & même comme un exercice de college.

Les comédiens François préparent toujours *Abdolomine* qui, ſelon les apparences, aura le ſort des drames ſes prédéceſſeurs. On ap-

pelle la liſte des pieces reçues, qui eſt ſuſpendue dans les foyers, *le Tableau des proſcriptions*. Il faut avouer que de ces drames qui ſont au nombre de quarante, il n'y en aura peut-être pas deux qui réuſſiront. La plupart de leurs peres ſont de pauvres poëtes inconnus.

Dans le moment on va donner aux Italiens *le Repentir de Pigmalion*, opéra-comique dont l'idée eſt aſſez ingénieuſe. Pigmalion après avoir animé ſa Statue, en a fait ſa femme, & cette créature d'une eſpece aſſez ſinguliere n'a pas été moins ſujette aux erreurs que les autres femmes. Ce petit ouvrage remplacera le *Lord ſuppoſé* qui n'a fait qu'une apparition, & que la même ſoirée a vu naître & s'évanouir.

Ce trait de généroſité qui prouve qu'il y a encore des ames élevées. Un homme honoré de la confiance d'un Seigneur, fait un faux, c'eſt-à-dire, jette dans le public un billet ſigné du nom du Seigneur dont il avoit ſu contrefaire l'écriture. L'échéance arrive, on préſente le billet à la perſonne dont le nom avoit été compromis; elle conſulte un mémoire où ſes engagemens étoient notés, & déclare que ce billet eſt faux. Elle en fait part à un de ſes gens d'affaires qui remonte à la ſource & démêle le mal-honnête homme. Il écrit auſſi-tôt au Seigneur qui étoit à la campagne & lui découvre le fripon. Quelle ſurpriſe pour un homme qui n'auroit jamais oſé ſoupçonner le coupable qu'il regardoit au contraire comme un autre lui-même. Mais, ſentant ce que va devenir le malheureux, le Seigneur revient vîte à Paris, déclare tout haut à la juſtice,

que la faute eſt de lui ſeul, de ſon inexactitude, de ſa négligence à noter le billet & de ſon peu d'attention à l'examiner. Il efface le ſouvenir de cette aventure en payant le billet. De tels procédés ſont beaux & rares.

Voici une piece de vers de M. Colardeau qui, par parentheſe, va groſſir la troupe des *quarante*. On trouvera dans ce petit ouvrage, des idées communes & une verſification lâche & ſans coloris quoiqu'élégante, comme tout ce que fait cet auteur qui a ſu ſans penſer & ſans rien ſavoir, attraper une lueur de réputation, au point que les prétendus beaux eſprits l'admettent dans leur tripot littéraire, ce qui a donné lieu à cette épigramme.

Dites-moi donc, je vous ſupplie,
Meſſieurs les doctes de Paris,
Qu'eſt-ce que votre académie,
Ou l'eſſain de vos beaux eſprits?
Juſqu'ici nous ſavions ſans doute
Que l'ignorant & le faquin
S'immiſçoient dans ce ſanhédrin;
Que la brute, en un mot, qui broute
Pouvoit s'en ouvrir le chemin;
Mais nous ignorons encore
Que parmi ces ſots arrogans
Dont la troupe vous déshonore,
On recevoit des impuiſſans.

Colardeau eſt en effet un de ces poëtes, comme nous l'avons déjà dit, vuides de choſes & d'idées; c'eſt un ver-luiſant dont la lumiere eſt ſans chaleur. Au reſte voici ſa piece adreſ-

ſée à une Zelmire qui ſelon les apparences n'a rien à craindre d'un pareil ſongeur.

A ZELMIRE,

Par M. Colardeau.

Ah! ma Zelmire, apprends un bienfait de l'amour.
Cette nuit... loin de toi... je la préfere au jour;
Que ſon ombre m'eſt chere! & que l'erreur des ſonges
Mêle à mes déplaiſirs d'agréables menſonges!
Cette nuit, je goûtois les douceurs du ſommeil,
Abuſé par un rêve, & par un faux réveil
J'ai volé vers ton lit... plus belle que l'aurore
La tranquille Zelmire y repoſoit encore.

Je m'approche ſans bruit du trône des amours,
M'y place à tes côtés... tu ſommeillois toujours;
Dans quel déſordre heureux tu t'offris à ma vue!
Sans contrainte, ſans ſoin, ſur ton lit étendue,
Tu me repréſentois une jeune beauté
Qui dort, & dort au frais dans les nuits de l'été.
Tes charmes dépouillés de leurs voiles perfides,
S'abandonnoient en proie à mes regards avides.
Tes bras enveloppés, ouverts négligemment
Sembloient, pour l'embraſſer, attendre ton amant.
Mais ton amant réſiſte au feu qui le dévore,
Il te voit, veut te voir, & te revoir encore.
La peur de ton réveil adoucit ſes baiſers :
Zéphire même aux fleurs les donne moins légers.
Je reſpire en tremblant la fraîcheur matinale
Que ta bouche répand, & que ton ſouffle exhale,
Souffle pur, & ſemblable à l'haleine des vents
Qui porte dans les airs les parfums du printemps;

Tu ſuccombes enfin au charme qui m'attire :
J'embraſſe mon amante, & j'appelle Zelmire,
Tes yeux à mes accens s'ouvrent avec douceur
Le ſommeil y laiſſoit un reſte de langueur;
Mais bientôt le deſir s'y peint & les enflamme;
Bientôt de leurs rayons ils pénetrent mon ame;
Que de baiſers alors prodigués & reçus!
L'amour en donnoit tant, qu'il ne les comptoit plus.

Déjà tu te taiſois, je n'avois d'éloquence
Que celle des regards, & celle du ſilence,
A peine quelques mots vagues, entrecoupés,
Se mêloient aux ſoupirs; de nos cœurs échappés;
Déjà... ſur ces plaiſirs myſtérieux & ſombres
La pudeur veut ici que je laiſſe des ombres.
La pudeur! eſt-ce à nous d'en emprunter le fard?
Nous faits pour tout ſentir, tout exprimer ſans art;
Nous qui nous enfonçant dans la nuit du myſtere,
Ne parlons qu'à nous ſeuls d'un bonheur qu'il faut taire;
Les humides baiſers, ces doux embraſſemens
Les rapides tranſports, ces vifs élancemens,
Tout embraſe nos cœurs, les conſume, les brûle;
Comme un torrent de feu la volupté circule,
Elle entr'ouvre ta bouche, elle agite ton ſein,
Des roſes du plaiſir elle anime ton tein;
Que te dirai-je encor? nos ames éperdues
Ne forment plus qu'une ame, & ſemblent confondues.
Zelmire n'eſt que moi; je ſuis elle à mon tour,
Et l'amante & l'amant ne ſont plus que l'amour:
A force de ſentir on devient inſenſible,
Nous nous aſſoupiſſons dans cet état paiſible,
Dans ce repos du cœur, ce calme intéreſſant,
Où le plaiſir revient en y réfléchiſſant.

Chere amante, pardonne à ma plume indocile
D'avoir oſé tracer cette image futile,

Vain fantôme des nuits, vaine ombre du plaiſir,
Que la clarté du jour a fait évanouir.
En vain je t'ai cherchée au lever de l'aurore.
Quand reviendront les temps où je pourrois encore
Te ſuivre, te trouver ſous de charmans berceaux,
Y voir donner tes ſoins aux jeunes arbriſſeaux,
Diriger des roſiers les tiges inégales
En détacher l'inſecte & ſes toiles fatales;
Là jouir dans la paix & dans la liberté
Des matins du printemps & des ſoirs de l'été!
Les amants ſavent ſeuls jouir de la nature :
C'eſt pour eux que ſa main fait naître la verdure;
Elle arrondit pour eux la voûte des boſquets,
Creuſe la grotte obſcure, & les antres ſecrets.
Dans ces lieux enchantés & faits pour ma tendreſſe
J'oſerois te la peindre & t'en parler ſans ceſſe,
Je jurerois d'aimer, de n'adorer que toi.
Si tu me ſoupçonnois, ſi doutant de ma foi
Tu pouvois préſumer que ton amant perfide
N'eut qu'un goût pour motif, que le plaiſir pour guide,
Ses diſcours ingénus, ſes naïfs entretiens,
Ses deſirs aſſervis & réglés ſur les tiens,
Tout ſerviroit alors à prouver que ma flamme
Eſt moins due à mes ſens qu'au penchant de mon ame.
Eh! quels ſont ces plaiſirs que mes vers t'ont décrits,
Si l'amour n'en augmente, & n'en fait tout le prix?
A tout être animé la nature les donne :
Mais pour les ſeuls amants, elle les aſſaiſonne,
Devrois-je t'en parler? je languis loin de toi;
Le ſort, le temps, les lieux te ſéparent de moi,
Eſt-ce-là le moment d'abuſer ce que j'aime?
Il eſt vrai : je t'abuſe, & m'abuſe moi-même :
Mais nos cœurs déſolés ont beſoin d'une erreur :
Heureux, ſi quelque jour, dans le ſein du bonheur,

Je puis réaliſer aux pieds de ma Zelmire
Et ce que j'imagine, & ce que je deſire!
Trop heureux, ſi paſſant du plaiſir au ſommeil
Je le goûte avec toi ſans craindre le réveil.

Le mot de la charade de ma derniere lettre eſt *concierge*.

De Verſailles, le 5 Mars 1776.

Les opérations de M. le Comte de St. Germain ont été retardées par le dérangement de ſa ſanté. Il s'eſt vu en danger, & d'ailleurs ne pouvant ſe diſſimuler la foibleſſe de ſes organes en comparaiſon des difficultés de la beſogne qu'il a entrepriſe, il a prié le Roi de lui donner un aide ſous le nom de Directeur de la guerre, dans la perſonne du Comte de Montbarrey, Prince du S. E. R. & Lieutenant-Général. S. M. y a conſenti en autoriſant le nouveau Directeur à travailler avec Elle, mais ſans l'appeller au Conſeil. Le Comte de Montbarrey eſt de la Franche-Comté & un ancien ami du Comte de St. Germain. Lors de la diſgrace de celui-ci en Danemarck & de la banqueroute de Hambourg qui le ruina, vers le même temps, il avoit offert à M. de St. Germain de l'argent & l'une de ſes terres, à ſon choix, pour en jouir le reſte de ſa vie. L'offre n'avoit point été acceptée, mais le refuſant s'étoit bien propoſé d'en témoigner ſa reconnoiſſance, ſi le ſort lui en procuroit l'occaſion.

Le Directeur de la guerre n'eſt pas du goût des militaires qui lui refuſent même la capacité la plus ordinaire.

Le Parlement continue de contrarier M. Turgot. Le Roi a dit derniérement : *Il n'y a que M. Turgot & moi qui veuillions réellement le bien du peuple.* Cela n'empêche pas les mauvais plaiſans d'aller leur train. Ils ont peint ainſi nos Miniſtres.

M. de Malesherbes ſait tout.
M. de Sartines doute de tout.
M. Turgot brouille tout.
M. de S. Germain renverſe tout.
M. de Maurepas rit de tout.

Le projet de ſuppreſſion des Jurandes, auquel M. Tugot tient fortement, a donné lieu à une foule de mémoires. Le Miniſtre voulant épargner au public l'ennui de leur lecture, en empêche la circulation autant qu'il le peut. Le protecteur & l'apôtre de la liberté ne dédaigne pas d'employer les prohibitions & les rigueurs de l'autorité arbitraire, quand ſes intérêts ou plutôt celui de ſes opinions le lui conſeillent.

On raconte cette aventure du grand Bal du Mardi gràs à Paris.

Monſieur, frere du Roi, étoit maſqué à ne pouvoir être reconnu; il a tenté de ſe jetter dans la foule du bal pour jouir du ſpectacle & de toutes les libertés qui accompagnent le déguiſement. La multitude n'étoit que trop

abondante ; on ſe ſerroit réciproquement ; quelquefois des coups de poing de part & d'autre facilitoient le paſſage aux maſques qui vouloient parcourir la ſalle. *Monſieur* a cru pouvoir uſer du même moyen, il a apoſtrophé d'un coup de poing un *Domino* incommode qui lui obſtruoit le chemin. Le *Domino* civilement a répondu par deux autres coups de poings bien aſſenés. La garde eſt ſurvenue, on alloit emmener en priſon les deux champions quand une femme de la Cour, préſente à l'action, eſt accourue, & a inſtruit la ſentinelle de l'importance de l'un des maſques dont elle vouloit s'aſſurer. Le ſoldat auſſi-tôt pénétré de reſpect a lâché *Monſieur*, en emmenant l'autre, mais le Prince a eu la généroſité d'ordonner qu'on lui rendît la liberté, & il a ajouté aſſez plaiſamment : « Ici » tout eſt égal, je lui avois donné un coup » de poing & il m'en a rendu deux qui va» loient bien le mien, au reſte, je les mé» rite ; je l'exhorte pourtant à moins appuyer » une autre fois. » On a beaucoup ri, & *Monſieur* tout le premier, de cette aventure qui pourra bien faire la fortune du maſque indiſcret qui ſe trouve être un officier réformé.

De Paris, le 7 Mars 1776.

Je vous tranſmets encore quelques traits que ma mémoire me rappelle de feu l'abbé de Voiſenon, duquel je n'aurai vraiſemblablement plus à vous parler. Quoiqu'il ait remis, à ſa mort, ſon porte-feuille à Madame la Comteſſe de Turpin, comme il n'avoit preſque ja-

mais travaillé ſeul, & étoit d'ailleurs de la plus grande pareſſe, ce porte-feuille ne renfermera, je crois, rien qui vaille la peine d'être cité. S'il étoit vrai que dans ce ſiecle l'eſprit & la frivolité décident en dernier reſſort du rang que doivent occuper les hommes, l'abbé de Voiſenon obtiendroit ſans doute une des premieres places. Fils d'un bon gentilhomme, ſa cape & ſa calotte furent d'abord l'unique fond de ſa fortune; peut-être même ſa calotte d'Abbé ne lui eût-elle jamais valu le plus mince bénéfice, s'il n'avoit pas eu l'heureuſe adreſſe d'en faire une calotte de Criſpin. Ce n'eſt qu'à ce titre qu'il fut reçu dans le monde, & il y vécut long-temps dans la plus mauvaiſe compagnie, avant d'arriver à la bonne. Je ne ſais quel heureux haſard lui procura de voir Madame de Grammont & M. de Choiſeul. Il ſut en profiter. Le ſuccès qu'il eut dans cette ſociété l'ayant mis à la mode, il devint bientôt l'homme du jour, & le moment de vogue qu'il eût alors, fut des plus brillans. Fêté à la cour & à la ville, careſſé chez les Princes, adoré des femmes, il eût bientôt des honneurs, des penſions, des bénéfices & la réputation d'un grand homme. Il fut tout, même Académicien. On a vu avec la plus juſte indignation, qu'un homme, qui devoit toute ſon exiſtence aux bontés de M. de Choiſeul, fut le premier à l'oublier dans ſon exil, à faire de ſa diſgrace un ſujet de plaiſanterie, & à chercher par toutes ſortes de baſſeſſes à captiver les bonnes graces de ceux qui avoient perdu ſon bienfaiteur. Cette con-

duite lui ferma la porte des plus grandes maiſons, où il avoit eu l'honneur d'être reçu, & le plongea dans un aviliſſement, dont le ſouvenir de ſa gloire paſſée & ſes nouvelles dignités ne purent le ſauver. Quelques couplets qu'il fit pour Madame du Bary & pour M. de Maupeou dans un divertiſſement donné à Choiſy, révolterent plus que tout le reſte. Qu'une ingratitude auſſi marquée ſoit punie d'un grand mépris, rien n'eſt plus juſte; mais il faut que l'on ſoit bien accoutumé à donner de l'importance aux choſes les plus frivoles, pour en avoir attaché aux procédés d'un homme auſſi léger & d'une ſi mince eſpece que l'abbé de Voiſenon. Ses malheureux couplets ne firent guere moins de bruit dans le temps que n'en a pu faire la déclaration du Duc de Grafton dans la Chambre des Pairs. On délibéra long-temps dans une ſéance de l'Académie françoiſe, ſi l'on ne lui en feroit pas des reproches au nom de tout le corps. Feu M. Duclos n'appaiſa l'orage qu'en diſant à ſes confreres, avec cette humeur bruſque & ſenſible qui le rendoit ſi original : *Eh! Meſſieurs, pourquoi voulez-vous tourmenter ce pauvre infame?* C'eſt encore à propos de ces mêmes couplets, que le pauvre Abbé s'étant plaint à M. de S. Lambert, de toutes les ſottiſes qu'on lui prêtoit dans le monde, n'en reçut pour toute conſolation que cette réponſe ingénieuſe: *Vous ſavez, Monſieur l'Abbé, qu'on ne prête qu'aux gens riches.* Les plus grands torts que la voix publique ait reprochés à l'abbé de Voiſenon, tenoient bien moins à la corruption de

ſes

ſes principes qu'à l'extrême foibleſſe de ſon caractere. Il changeoit d'opinion comme de parti. Il avoit l'ame & la tête également volages; & c'eſt peut-être à cet excès d'inconſéquence qu'il devoit cette preſteſſe d'eſprit qui rendoit ſa converſation ſi piquante, & ce talent facile & léger, qui a fait tout le ſuccès de ſes ouvrages. Il fut tour-à-tour libertin & dévot, timide & hardi, philoſophe & jéſuite. Il avoit beſoin de s'attacher au parti dominant, comme il avoit beſoin de revenir à Dieu lorſqu'il ſe croyoit bien malade. C'eſt dans un de ces accès de pénitence ou de mort, qu'il ſe confeſſa d'avoir négligé pendant pluſieurs années la lecture de ſon bréviaire, & qu'il ſe condamna lui-même à des reſtitutions dont il eut le plus ſincere repentir, auſſi-tôt qu'il fut parfaitement rétabli. Il avoit oublié le conſeil du Cardinal de Fleury, qui diſoit ſouvent: *De quelque maniere qu'on penſe dans ſa jeuneſſe, il faut toujours remplir les devoirs de l'Egliſe, parce qu'on ne ſait pas ce que l'on deviendra en vieilliſſant.* Dans le nombre des plaiſanteries, que l'abbé de Voiſenon eut à eſſuyer ſur l'inconſtance de ſes ſentimens & de ſes procédés, il n'en eſt guere de plus heureuſe que celle de feu M. Duclos, en le félicitant de la dignité de Miniſtre du Prince-Evêque de Spire: *Que je ſuis aiſe, M. l'Abbé, de vous voir enfin un caractere!* Le ſeul ſentiment, ſur lequel il paroît n'avoir jamais varié, c'eſt ſon attachement pour Madame Favart. Il conſerva toujours pour elle l'amitié la plus tendre, & lui rendit les ſoins les plus aſſidus juſqu'au dernier mo-

ment de ſa vie. Il ne lui a pas ſurvécu long-temps, & le chagrin que lui cauſa cette ſéparation fut plus ſenſible pour lui que l'abandon où il ſe voyoit tombé depuis pluſieurs années. Il a eu beaucoup de part à différentes pieces du théâtre de M. & Madame Favart. Il nous reſte de lui *la Coquette fixée* & quelques Romans pleins de folie & de gaîté; mais celui, où il y a, ſans contredit, le plus de verve & de génie, c'eſt le petit conte : *Tant pis pour lui & tant mieux pour elle* : ouvrage vraiment original dans ſon genre & où il n'y a pas moins d'invention que d'eſprit. Ces pieces fugitives n'ont point la grace de Chaulieu ni l'élégance de Voltaire. Il a montré plus de courage & de fermeté dans ſa derniere maladie que dans toutes les autres. Un Grand-Vicaire, le jour même de ſa mort, étant venu lui faire beaucoup d'exhortations auſſi faſtueuſes qu'indiſcretes, & toujours de la part de Monſeigneur, il lui répondit d'une voix déjà preſque éteinte : *Remerciez, je vous prie, Monſeigneur, & dites à Monſeigneur, que quelques grands que ſoient mes péchés, je ne troquerois pas encore mon ame contre la ſienne, quand même il me donneroit la vôtre par-deſſus le marché.....*

LA PUCE ET LE PAPILLON.

FABLE.

Dans un de nos Jardins Anglois,
Sur les bords de la Seine un ſoir prenant le frais,
Dom Brillant, Papillon, & Brunette la Puce,
Se diſputoient le droit d'émouvoir la beauté.

Après avoir bien dit, contredit, réfuté,
On alloit doucement s'arranger à la Ruſſe,
C'eſt-à-dire, ſe battre : on fit plus ; on plaida.
Le juge fut Chloé, Chloé, fille du maître
De ces boſquets que lui-même il planta,
Chloé de ſes quinze ans s'appercevant déjà,
Plus belle que les fleurs, auſſi tendre peut-être,
Et qui vint rêver là pour ſe déſennuyer.
Dom Brillant parla le premier.
Preſque tout petit-maître
Peut parler ſans rien dire : ainſi fait Papillon ;
Minaudant, ſouriant, jouant de la prunelle,
Se balançant ſur l'une & ſur l'autre aile,
Il en étale aux yeux l'or & le vermillon ;
Tout occupé du ſoin de montrer ſa parure,
Près de Chloé ſans ceſſe on le voit voltigeant,
Tantôt ſur ſon mouchoir, tantôt ſur ſa coëffure,
Effleurant tout, ſans jamais rien conclure,
C'eſt un fat plutôt qu'un amant.
Il avoit plu d'abord par ſa figure ;
Par ſes façons il ennuya bientôt ;
La Puce prit une autre allure,
Ne fit qu'un ſaut,
Ne dit qu'un mot,
Mais ce mot décida l'affaire : un doux murmure,
Certain ſoupir entrecoupé
A la jeune Nymphe échappé
Annonça que la Puce avoit gagné ſa cauſe.
Au jugement, il fut même ajouté
Que tous les caracos d'été
Seroient couleur de puce. En vain contre la clauſe,
Le Papillon, le Lilas & la Roſe,
Auprès de Flore ont proteſté :
L'arrêt auſſi-tôt répété

Par les petits amours, habitans du domaine,
Au parlement des Nymphes de la Seine
Fut reçu ſans difficulté.
En robe puce elles tinrent ſéance
Pour ordonner qu'il fût exécuté.
On fit même imprimer la ſuſdite ſentence
En caractere puce ; & puce tient en France
Le ſceptre de la mode orné de ſes rubans.
Peut-être ſa couleur ne plaira pas long-temps ;
Plus d'un rival lui fait la guerre,
Mais les femmes à ſentimens
Eſtimeront toujours ſon caractere.

De Paris, le 9 Mars 1776.

Abdolonime ou *le Roi berger* a eu peu de ſuccès, quoique l'auteur (M. Collé) ſoit connu avantageuſement par d'autres ouvrages. En voici le ſujet. Alexandre ayant conquis un Royaume dans les Indes, veut le donner à un homme de bien. Sur ce qu'il apprend qu'un berger a cette réputation, il ſe décide à l'aſſeoir ſur le trône. Il exige enſuite de lui, qu'il épouſe une Princeſſe parente du Roi qui a perdu la vie, & le nouveau Souverain ſe refuſe à cette alliance. Il aime une bergere, & préférant la houlette au ſceptre, il ſacrifie celui-ci, de ſorte qu'Alexandre met à ſa place un grand ſeigneur du pays qui conſent à faire le mariage dont la couronne devoit être le prix.

L'opéra a continué avec ſuccès le ballet de *Medée* & *Jaſon*. Mais il faut renoncer à ce ſpectacle & à tous les autres qui viennent

d'être interrompus pour cinq ſemaines, à cauſe du *Jubilé*.

La Littérature nous offre différens ouvrages parmi leſquels j'en choiſirai quelques-uns dont je vous entretiendrai ſucceſſivement. De ce nombre eſt une brochure in-12, intitulée : *Voltaire parmi les ombres ;* on en ignore l'auteur, tout ce que l'on peut dire, c'eſt qu'il a beaucoup d'eſprit & d'érudition, & qu'il combat M. de Voltaire avec beaucoup de force & ſouvent avec avantage.

A l'occaſion de la brûlure de *la Diatribe aux Economiſtes* par arrêt du Parlement, M. de Voltaire qui en étoit l'auteur, comme vous ſavez, Monſieur, vient de lâcher contre ce tribunal une violente ſatyre ſous le titre de *Lettre du grand Inquiſiteur de Goa à celui de la Chine.*

M. Imbert a donné l'éloge de Piron, & la Harpe en a aſſez mal parlé dans le premier Mercure de l'année. Cette critique a porté le premier à adreſſer au Sr. la Harpe en réponſe une lettre très-forte, très-meſurée & très-bien faite.

La Police vient de faire arrêter, ſaiſir & enlever tous les exemplaires du *Payſan perverti.* Les *Lettres de Ganganelli* ſont toujours courues, quoique l'on s'accorde à douter qu'elles ſoient de ce Pape. Malgré les contrefactions multipliées de cet ouvrage, il s'en fait ici une nouvelle édition annoncée plus ample & plus correcte.

On travaille à nous donner une traduction complette en cinq volumes in-8vo. de toutes

les *Œuvres de Démoſthenes*. Cette production ſera d'autant mieux accueillie que nous n'avons pas généralement une idée fixe du mérite de ce prince des Orateurs, bien au-deſſus de ſon imitateur Ciceron, qui n'a jamais pu ſaiſir l'énergie & la préciſion de l'original qu'il s'efforçoit d'égaler.

On attribue cette piece de vers toute nouvelle à M. de Voltaire.

SÉSOSTRIS.

Vous le ſavez, chaque homme a ſon génie,
Pour l'éclairer & pour guider ſes pas
Dans les ſentiers de cette courte vie;
A nos regards, il ne ſe montre pas:
Mais en ſecret, il nous tient compagnie.
On ſait auſſi qu'ils étoient autrefois
Plus familiers que dans l'âge où nous ſommes;
Ils converſoient, vivoient avec les hommes,
En bons amis, ſur-tout avec les Rois.
Près de Memphis, ſur la rive féconde
Qu'en tous les temps, ſous des palmiers fleuris,
Le Dieu du Nil embellit de ſon onde,
Un ſoir au frais, le jeune Séſoſtris
Se promenoit loin de ſes favoris
Avec ſon ange, & lui diſoit : mon maître,
Me voilà Roi : j'ai dans le fond du cœur
Un vrai deſir de mériter de l'être :
Comment m'y prendre? alors ſon directeur
Dit : avançons vers ce grand labyrinthe
Dont Oſiris fonda la belle enceinte;
Vous l'apprendrez. Docile à ſes avis,
Le Prince y vole; il voit dans le parvis

Deux Déités d'eſpece différente.
L'une paroît une beauté touchante,
Au doux ſouris, aux regards enchanteurs,
Languiſſamment couchée entre des fleurs,
D'amours badins, de graces entourée,
Et de plaiſirs encor toute enivrée;
Loin, derriere elle, étoient trois affiſtans
Secs, décharnés, pâles & chancelans.
Le Roi demande à ſon guide fidele,
Quelle eſt la Nymphe & ſi tendre & ſi belle
Et que font-là ces trois vilaines gens?
Son compagnon lui répondit: mon Prince,
Ignorez-vous quelle eſt cette beauté?
A votre cour, à la ville, en province,
Chacun l'adore, & c'eſt la volupté.
Ces trois vilains qui vous font tant de peine
Marchent ſouvent après leur ſouveraine.
C'eſt le dégoût, l'ennui, le repentir,
Spectre hideux, vieux enfans du plaiſir.
L'Egyptien fut affligé d'entendre
De ces propos la triſte vérité;
Ami, dit-il, veuillez auſſi m'apprendre
Quelle eſt, plus loin, cette autre Déité,
Qui me paroît moins facile & moins tendre,
Mais dont l'air noble & la ſérénité
Me plaît aſſez? je vois à ſon côté
Un ſceptre d'or, une ſphere, une épée,
Une balance; elle tient dans ſa main
Des manuſcrits dont elle eſt occupée;
Tout l'ornement qui pare ſon beau ſein
Eſt un Egide. Un temple magnifique
S'ouvre à ſa voix, tout brillant de clarté;
Sur le Fronton de l'auguſte portique
Je lis ces mots: *à l'Immortalité.*

Y puis-je entrer? l'entrepriſe eſt pénible;
Repartit l'ange; on a ſouvent tenté
D'y parvenir; mais on s'eſt rebuté.
Cette beauté qui paroît peu ſenſible,
Fille du ciel, mere de tous les arts,
Sur-tout de l'art de gouverner la terre,
D'être un héros, ſoit en paix, ſoit en guerre,
Dont peu d'humains ſuivent les étendarts;
C'eſt la ſageſſe, & ce noble ſéjour
Qu'on vient d'ouvrir, c'eſt celui de la gloire.
Le bien qu'on fait, y vit dans la mémoire,
Votre beau nom peut y briller un jour.
Décidez-vous entre ces deux déeſſes;
Vous ne pouvez les ſervir à la fois.
Le jeune Roi lui dit : j'ai fait mon choix;
Ce que j'ai vu doit régler mes tendreſſes.
D'autres voudront les aimer toutes deux;
L'une un moment pourroit me rendre heureux,
L'autre, par moi, peut rendre heureux le monde.
A la premiere, avec un air galant,
Il appliqua deux baiſers en paſſant,
Mais il donna ſon cœur à la ſeconde.

On lit ce morceau dans le Journal intitulé *le Spectateur*, par M. Caſtilhon.

LE SUPPLICE DE L'ENVIEUX,

Anecdote Chinoiſe.

» Parmi les bons Empereurs dont la Chine révere la mémoire, Taï-Oum eſt regardé comme un des plus ſages. Lorſqu'il fut parvenu au Trône, il forma le projet de remédier aux abus qui, ſous les regnes précédens, s'étoient gliſ-

ſés dans toutes les parties de l'adminiſtration. Il ſe fit donner la liſte des Mandarins, dont l'inflexible probité avoit, en différens temps, attiré ſur eux les perſécutions & les diſgraces; & ce fut dans cette claſſe qu'il prit ſes Colao. Un Miniſtre, quelqu'actif qu'il ſoit, ne peut pas tout faire par lui-même. L'un de ſes Colao éleva au Mandarinat & aſſocia à ſes fonctions, quatre Lettrés dont il connoiſſoit les lumieres; il les avoit tirés de l'obſcurité des derniers rangs, ſeul aſyle où la vertu ſoit en ſûreté, quand le pouvoir abſolu fait régner cent tigres ſous le nom d'un deſpote. L'envie ne put voir ces Lettrés ſortir de la pouſſiere ſans frémir; elle s'arma de tous ſes ſerpens. Elle déchaîna la calomnie & la fureur; les uns furent accuſés de crimes atroces, les autres d'une incapacité dangereuſe. Elle inonda tout Pékin de libelles ſcandaleux : ils parvinrent juſqu'à l'Empereur; il en fut indigné. Il ordonna qu'on en recherchât les Auteurs, pour en faire un exemple ſévere; il conſulta le Colao ſur le genre de ſupplice dont il devoit les punir. Bienfaiſante Majeſté, lui dit le Colao, je n'en connois qu'un; mais il eſt plus terrible pour l'envieux que les tortures & la mort même : c'eſt de le rendre témoin de la proſpérité de ceux qu'il a déſignés pour victimes. »

» L'Empereur l'entendit. Il appella les Lettrés, leur permit de s'aſſeoir ſur les marches de ſon Trône, les accabla de careſſes, leur donna des diſtinctions & les combla de préſens. Ces bienfaits irriterent l'envie; elle exhala de nouvelles fureurs, & l'Empereur fit aux

Lettrés de nouveaux dons. Dès qu'il couroit quelque placard, ou qu'on répandoit quelque libelle calomnieux, l'Empereur ne manquoit pas d'envoyer au Lettré qui en étoit l'objet, un témoignage de ſon eſtime. Les envieux ne douterent plus qu'au-lieu de nuire aux Lettrés, amis du Colao, chacun de leurs traits ne fût l'occaſion d'une nouvelle grace de l'Empereur. Ils garderent un profond ſilence. Bientôt ils tremblerent que ce ſilence, mal interprêté, ne fût encore favorable aux objets de leur haine, & ne portât l'Empereur à les récompenſer encore. Les envieux prirent le parti de faire de leurs rivaux les éloges les plus pompeux. Ils éviterent avec plus de circonſpection d'en dire du mal qu'ils n'avoient craint autrefois d'en dire du bien. Louons à tort à travers, diſoient-ils; qui ſait ſi à la fin nos éloges ne produiront pas les effets que la cenſure doit naturellement produire? Les hommes ſont ſi bizarres! Les envieux ſe tromperent encore : car l'Empereur, qui devina leur projet, ordonna que ces éloges fuſſent conſacrés dans le tribunal de l'hiſtoire. »

Je vais lever devant vous le voile de cette allégorie. C'eſt un emblême apologétique que M. de Vaiſnes a lancé dans le Public en oppoſition des libelles multipliés de ſes détracteurs. Ce premier commis des finances jouit au reſte de l'entiere confiance de ſon Miniſtre & le ſeconde merveilleuſement.

De Verſailles, le 10 *Mars* 1787.

Les gens du Roi du Parlement étant venus ici jeudi, ont reçu du Roi la réponſe que voici à leurs remontrances qui avoient trois objets : la ſuppreſſion des *Jurandes* des arts & métiers : Celle des *Corvées* avec une impoſition en remplacement : la *Taille* étendue généralement. » J'ai examiné avec grande attention les re» montrances de mon Parlement : elles ne con» tiennent rien qui n'ait été prévu & mûre» ment réfléchi, avant que je me ſois déter» miné à lui adreſſer mes édits & déclarations. » Mais mon Parlement a dû voir que toutes » ces loix (*Jurandes*) ont eu pour objet d'aſſu» rer l'abondance dans ma bonne ville de Pa» ris, de délivrer le commerce d'une gêne qui » lui étoit préjudiciable, & de pourvoir au ſou» lagement de ceux de mes ſujets qui ne ſub» ſiſtent que par le travail & ſont les plus ex» poſés à l'indigence (*Corvées*) : mon intention » n'eſt pas de confondre les conditions, ni de » priver la Nobleſſe de mon royaume des diſ» tinctions qu'elle a acquiſes par ſes ſervices, » dont elle a toujours joui ſous les Rois mes » prédéceſſeurs & que je maintiendrai toujours. » Il ne s'agit point ici (*Taille*) d'une taxe hu» miliante, mais d'une ſimple contribution à » laquelle chacun doit ſe faire honneur de con» tribuer, puiſque j'en ai moi-même donné » l'exemple en contribuant à raiſon de mes do» maines. Je veux bien croire que mon Par» lement n'a été conduit que par ſon zele, &

» je ne ſuppoſerai jamais qu'il veuille s'écarter » de la ſoumiſſion qu'il me doit ; mais, à pré- » ſent que j'ai bien voulu lui expliquer moi- » même les motifs qui m'engagent à perſiſter » dans ma réſolution, j'entends qu'il ne differe » pas à procéder à l'enrégiſtrement pur & ſim- » ple de mes Edits & déclarations. Il doit être » aſſuré que ſi je trouvois dans la ſuite, que » quelques-unes des diſpoſitions contiennent » des inconvéniens que je n'ai pu prévoir, mon » amour pour mes peuples m'engageroit à y » remédier. » Cette réponſe a été lue le len- demain, les chambres aſſemblées, & elles ont fait cet arrêté. « Repréſenter à S. M. que ſon » Parlement eſt pénétré de douleur, de ce que » ſa fidélité & ſon attachement au Roi & au » bien de ſon ſervice, le forcent de dreſſer de » très-reſpectueuſes itératives remontrances » qu'il ſera ſupplié de vouloir bien examiner » lui-même, d'après les vues d'humanité, de » bienfaiſance & de juſtice qui regnent dans » ſon cœur. »

De Verſailles, le 13 Mars 1776.

Le Parlement a été mandé hier ici, & le Roi en ſon lit de juſtice a fait enrégiſtrer les quatre édits de M. Turgot. Dès l'après-midi la police de Paris a eu ordre du Roi d'aller viſiter le bu- reau de chaque corps & Communauté de la capitale, d'en ſceller les caiſſes. Le premier Préſident & M. Seguier ont péroré fortement au lit de juſtice. Le Prince de Conti avoit pré- paré un diſcours qu'il n'a pu prononcer, s'étant trouvé mal. Il l'a remis par écrit.

On rapporte un trait de vivacité, très-violent du Prince de Conti dans l'assemblée des chambres, lorsque l'on proposoit de s'opposer absolument aux édits. Le Duc de Choiseul alléguoit que les objets ne touchoient point assez l'intérêt général pour contrecarrer les vues du Roi.... Le Prince se leva en fureur & lui dit : » *Duc de Choiseul, dans votre jeunesse vous n'avez* » *été qu'un étourdi; pendant votre ministere, qu'un* » *présomptueux & un dissipateur inconsidéré, &* » *maintenant vous n'êtes qu'un lâche & un poltron.* »

La brochure condamnée par le Parlement sur les *inconvéniens des droits féodaux* vient de réaliser les désordres que M. Seguier a présagés dans son réquisitoire.

Le Marquis de Vibraye ayant voulu faire payer par un de ses paysans un droit de cens qu'il lui devoit, ce dernier a refusé, & sur ce que son Seigneur l'a fait mettre en prison, trente à quarante paysans se sont ameutés & sont venus réclamer leur camarade, on a refusé de le leur rendre; sur ce refus ils s'en sont retournés, se sont pourvus d'armes & sont revenus en force assiéger le château où ils ont tout saccagé, au point que M. de Vibraye a dû céder & même sauver sa vie par la fuite. Cet événement que va saisir le Parlement, donnera encore de la tablature à M. Turgot. Un exemplaire de la brochure lu dans le village de Vibraye a occasionné cette rumeur, & partout où on lira cet écrit, on peut s'attendre que le peuple sera de l'avis de l'écrivain, comme il seroit de l'avis de celui qui proposeroit de ne plus rien payer au Roi.

De Paris, le 16 Mars 1776.

Je vous ai déjà dit qu'on ne liſoit plus les mémoires d'Avocats. Ils ſe multiplient pourtant tous les jours pour l'affaire de Madame de St. Vincent. Un plaiſant qui n'eſt pas benin a trouvé le moyen de ramener l'attention du public ſur cette cauſe qui ſera jugée inceſſamment. Il a pris la Nation par ſon foible, en répandant ces couplets qui ſont paſſablement méchans.

Sur Saint Vincent & Richelieu
Voilà ce que dira l'hiſtoire :
La Préſidente eſt de bon lieu
Que Sevigné couvrit de gloire.

Graces au puiſſant Cardinal
Qui chez nous flétrit la Nobleſſe,
Un danſeur qui baiſa ſa Niece
Fut duc aïeul du Maréchal.

De leur procès, choſe aſſez claire,
En deux mots voilà tout l'extrait :
A la couſine il n'a pas fait
Les billets qu'il auroit dû faire.

Soyons juſtes : couvert d'ulceres
Quand le vieux Duc eſt tout uſé,
Pour rien doit-il être baiſé ?
Non, toute peine vaut ſalaire.

En plaidant quelle eſt donc ſa fin ?
Que Charlot pende ſa Couſine !

Mais tout Chevalier à ſa mine
Dira qu'on pende le Couſin.

Avec lui qu'elle ait fait folie,
Je ne vois de mal à cela,
Que d'oublier le coutelas
De la veuve de Bethulie.

Elle aime bien ſon cher Vedel,
Le Duc l'aime auſſi, mais en traître;
Aux Catins il livra ſon maître
Et fit de Bordeaux un B....

Sa Dame en ruſe peu féconde
N'a tout au plus trompé que lui;
Mais en tout temps comme aujourd'hui
Le Duc eſcroqua tout le monde.

S'il faut donc qu'en plein Parlement
On prononce un arrêt notable;
La loi du moins, lorſque l'on pend,
Veut qu'on pende le plus coupable.

Je vous ai promis de vous faire connoître le petit ouvrage de M. de Condorcet ſur les *Corvées*, que le Parlement a voulu punir d'un nouveau genre de ſupplice, en le traitant avec un mépris qu'on trouve peu mérité. J'extrairai d'abord le paſſage qui a le plus irrité le Parlement. « Ne ſoyons pas ſurpris que l'a-» bolition des corvées ait des adverſaires. Pour » lui en ſuſciter une foule, il ſuffiſoit qu'elle » fût la réforme d'un abus; qu'elle annonçât, » dans le Gouvernement, le projet de ſup-» primer tout ce qui ruine le Peuple ou qui

» l'opprime. Comment voulez-vous que le fils » d'un homme qui s'eſt enrichi aux dépens du » Peuple, oublie, en perorant, que c'eſt aux » exactions de ſon pere qu'il a dû le droit » de donner ſon avis?.... Comment, celui » qui en ſe mariant a conſenti à partager le » prix du ſang du peuple, auroit-il l'ingra- » titude de ne pas défendre des abus, ſource » de ſon opulence ? Comment ne s'éleveroit-il » pas contre tout ce qui pourroit tendre à » expoſer au grand jour la turpitude de ces » abus ou à les détruire ? » Vous ſerez frappé d'une raiſon que l'Auteur de ce Pamphlet donne des obſtacles qu'une infinité de gens préſentent aux opérations d'un miniſtere vertueux. « Dans un bon Gouvernement, il n'y » a point de fortune à eſpérer. Les gens de » mérite peuvent obtenir des récompenſes, » des places qu'ils ne peuvent regarder que » comme le droit de ſe dévouer au ſervice » de la Patrie : de fortune à faire, il n'y » en a pour perſonne. Il doit donc arriver » que dans la capitale d'un grand Empire, » où l'envie de s'enrichir a entaſſé les habi- » tans de toutes les Provinces, un bon Gou- » vernement ſoit une eſpece de calamité publi- » que où chacun voit la ruine de ſes eſpérances. » Ce ſentiment qu'à peine quelques ſcélérats » oſent avouer, agit en ſecret ſur l'ame des » hommes, à qui le ſpectacle du bonheur » public ne cauſe pas un plaiſir plus doux, » que ceux qu'on peut acheter; & voilà ce » qui les diſpoſe, même à leur inſu, à re- » garder comme dangereux ou comme injuſte,

» tout ce qui, en faiſant le bien du Peuple, » ſemble les avertir qu'il n'y a plus de moyens » de s'enrichir à ſes dépens.... Il y a des » claſſes d'hommes condamnés à avoir tou- » jours les idées d'un autre ſiecle; quand elles » ne ſont qu'abſurdes, plaignons-les, & ne » nous permettons d'en rire qu'autant qu'il » le faut pour les corriger. Mais ſi par des » vues d'avarice & d'ambition, ils oſent s'op- » poſer au bien du Peuple : ſi, non contens » d'être les admirateurs des ſottiſes antiques, » ils veulent employer pour les défendre l'in- » trigue ou les bourreaux .... puiſſe la main » du génie leur imprimer une flétriſſure éter- » nelle & les dévouer au mépris & à la haine » de tous les ſiecles ! »

Un arrêt du Conſeil vient de ſupprimer tous les mémoires qui ſe ſont répandus dans le public, ſur l'affaire des jurandes. N'eſt-il pas ſingulier en effet qu'on ait vu ſur toutes les cheminées, dans toutes les boutiques des libraires, des *Mémoires à conſulter* contre un édit du Roi. Qu'on ſe permette au plus, de diſcuter cette matiere dans les ſociétés privées, ou même dans les cafés, mais que la ſignature d'un Avocat autoriſe une plaidoierie publique contre les diſpoſitions du miniſtere déjà paſſées au Conſeil, c'eſt ce qu'on ne pouvoit voir ici que dans le ſiecle de la *liberté*, & c'eſt ce qui fait voir qu'on ne peut pas en uſer, qu'on n'en abuſe. Je ſuis loin de penſer qu'il doit être interdit à une Nation, de donner ſon avis ſur les opérations qui peuvent influer ſur ſon bonheur ou ſur ſon mal-

heur, mais je crois qu'il eſt avantageux pour elle-même, qu'on lui impoſe ſilence quand ſa voix eſt tardive & ne s'éleve que contre une choſe déterminée.

Quel que ſoit votre ſentiment là-deſſus, Monſieur, vous ne ſauriez approuver qu'un Avocat nommé la *Croix* ait inſéré dans l'un des mémoires qui viennent d'être ſupprimés, des phraſes équivoques qui renferment un ſens très-injurieux pour les chefs qui nous gouvernent & la perſonne même du Souverain. M. de la Croix ne ſemble-t-il pas dire que notre Monarque eſt comme un enfant qui, faute d'expérience, ſe laiſſe ſéduire par l'attrait de la nouveauté & détruit par légéreté les effets de la prudence conſommée de ſes ancêtres, quand il s'écrie avec emphaſe, que *la liberté dans les arts & métiers eſt un mal auquel les prédéceſſeurs de notre jeune Monarque ſe ſont toujours efforcés de remédier.* Le même Avocat a exercé ſa plume en faveur de pluſieurs corporations & a fait un autre mémoire pour prouver que, ſi la communauté des couturieres eſt détruite, le déſordre & la licence porteront aux mœurs un coup qui achevera de les perdre. *Les mains groſſieres de l'homme preſſeront la taille délicate de la femme, pour en prendre la meſure & la couvrir des plus riches vêtemens; la pudeur ſera forcée de ſouffrir l'œil curieux qui prolongera ſes obſervations, ſous le prétexte d'une exactitude plus ſcrupuleuſe.... Non .... le Souverain n'autoriſera point des femmes à habiller des hommes, ni des hommes à couvrir la nudité des femmes.* Quand je fais réflexion que nous avons depuis

long-temps des tailleurs pour femmes, que toutes nos élégantes leur donnent la préférence & qu'il eſt du bon ton d'avoir un corps de robe de la façon de Cigli, je vous avoue que je ne comprends pas pourquoi, par la ſuppreſſion des Jurandes, les jeunes perſonnes ſeront plus ſouvent *expoſées à demi-nues aux regards d'un étranger.* Linguet n'a pas été le dernier à appuyer de ſon éloquence la cauſe des Jurandes qu'il avoit combattue il y a quelques années, avec toute la force & l'énergie de ſa plume. Les *Réflexions des ſix corps*, ouvrage plus modéré qu'on ne devoit l'attendre de lui, ne préſentent aucune trace de l'animoſité qu'il témoigne depuis quelque temps contre les économiſtes. Un mémoire où il s'eſt livré à une gaîté qui tient un peu de l'ironie, c'eſt celui qu'il a fait en faveur des lingeres. Il débute ainſi : *Dans un moment où toutes les communautés d'hommes s'agitent, courent, parlent, pour éviter leur deſtruction, on n'exigera pas ſans doute d'une communauté de femmes, menacée de la même cataſtrophe, qu'elle ſe taiſe.... Après les criſes de l'invaſion des Anglois.... Charles VII regarda la conſervation des lingeres comme une de ſes plus importantes, de ſes plus ſalutaires opérations.* Les maîtreſſes lingeres, ajoute l'Auteur, ſont les gardiennes de la vertu des jeunes filles qui veulent réellement s'occuper des travaux propres à leur ſexe. « Qui remplacera ces ſentinelles vigilan-» tes, incorruptibles, dès qu'une loi aura ou-» vert un large paſſage à l'indépendance & à » ſon triſte cortege ? Leurs magaſins aujour-

» d'hui ſont diſtingués par un extérieur mo-
» deſte & favorable à la ſageſſe. Les rayons
» chargés d'objets utiles y ſont autant de le-
» çons d'économie ; on n'y voit point d'au-
» tres ornemens que l'ordre & la propreté.
» Parées des ſeules graces de la nature, les
» phyſionomies qu'on y remarque n'y ſont ani-
» mées que d'un empreſſement décent. Leur
» pudeur ingénue intimideroit une curioſité
» frivole. Ne verra-t-on pas s'élever ſur leurs
» débris, des boutiques brillantes qui ſemble-
» ront appeller les ſpectateurs plus que les
» acheteurs, où les attributs du plaiſir éclip-
» ſeront ceux du travail, où le commerce ſe
» fera plus avec les yeux qu'avec la bouche;
» parades dangereuſes où le vice ne ſe maſ-
» quera ſous les apparences de l'induſtrie que
» pour déguiſer le ſcandale & s'aſſurer l'im-
» punité. »

En liſant ce tas de mémoires en faveur des communautés même les plus abjectes, on ſeroit tenté de croire, Monſieur, que les Avocats ont plus cherché à ſe moquer de ceux qui les payoient pour écrire, qu'à démontrer le droit des réclamans, & le préjudice que leur deſtruction cauſeroit au public. Au reſte, il faudroit être plus politique, plus homme d'Etat que ne le ſont tous ces Cicerons modernes, pour combattre avec ſuccès le ſyſtême régnant de la *liberté* dans les arts & métiers.

L'opéra & la comédie Françoiſe ne nous offrent rien de nouveau. Le premier continue le ballet de *Médée*, & l'autre donne d'anciennes pieces. *Le Lord ſuppoſé*, aux *Italiens*,

a repris un peu, ce n'en eſt pas moins une piece médiocre, mais elle eſt très-bien jouée & il y a quelques jolies ariettes. Ce ſont deux amis qui ont chacun un enfant, l'un un garçon & l'autre une fille qu'ils veulent marier enſemble. Le dernier voulant s'aſſurer des ſentimens du garçon pour ſa fille, engage ſa niece à s'habiller en homme & à feindre d'être ſon rival. Voilà le faux Lord. Le véritable amant devient jaloux & propoſe à l'autre de ſe battre au piſtolet; celui-ci ne veut accepter le défi qu'à l'épée. L'amant y conſent, mais il exige que ce ſoit habit bas & dans le même temps paroît l'oncle du *Lord ſuppoſé* qui découvre la petite ſupercherie.

La littérature ne nous offre d'ailleurs rien d'important : les ſeuls ouvrages dont on parle ſont *Attalie* cette fameuſe tragédie de M. le Gouvé, que Linguet a fait connoître : le chriſtianiſme y eſt peint ſous les couleurs nobles qui le font chérir & reſpecter, & *Zahbet* ou *les effets de la bienfaiſance* par Madame de B***, roman en lettres où il ſe trouve de la délicateſſe de ſentimens & des idées rendues d'une maniere aſſez neuve, mais dont le récit eſt continuellement coupé par des digreſſions qui en diminuent l'agrément.

M. Turgot vient d'être admis à l'académie des ſciences; M. de Laverdy ancien Contrôleur-Général a été chargé de le lui annoncer. M. l'Archevêque d'Aix a remplacé l'Abbé de Voiſenon à l'académie françoiſe.

CHACUN SON MÉTIER.

CONTE.

Si dans la France tout proſpere,
C'eſt que d'un zele ſoutenu
Chacun y fait ce qu'il doit faire.
L'Abbé G... vous eſt connu :
Hier il vit dans un coin ſombre
Ses pas doucement arrêtés
Par la voix d'une des beautés
Que la nuit amene ſans nombre,
Et qui dans leur joyeux loiſir,
S'en vont à la faveur de l'ombre
Semer en tous lieux le plaiſir.
La belle en offrit au St. homme ;
A le goûter il ſe ſoumit,
Et tout en le goûtant, ſe mit
A la prêcher, lui diſant comme
L'art qu'elle exerce lui vaudra
Une éternité malheureuſe ;
Que Dieu ſans faute brûlera
Toute fillette un peu joyeuſe...
Tais-toi, dit-elle, plat Vaurien,
Ta morale triſte & fâcheuſe
En ce moment, ſied, ma foi bien!...
Que mon ſermon ne vous irrite,
Et ſur-tout ne vous trouble en rien,
Dit l'Abbé! faites, ma petite,
Votre métier : je fais le mien.

RONDEAU IRRÉGULIER,

Par M. Diderot.

Quand on eſt Roi, l'on a plus d'une affaire,
Voiſins jaloux, arſenaux à munir,
Peuples hargneux, complots à prévenir,
Travaux en paix, dangers en guerre;
Ma foi, je crois qu'on ne s'amuſe guere
Quand on eſt Roi;
Roi tout de bon: car d'un Roi pauvre hère
Comme il en eſt, j'aime aſſez le métier
J'en ai tâté pendant un jour entier;
Ce jour là, je fis bonne chere,
Je ris, je bus, tout alla bien,
Car il eſt un Dieu tutelaire
Par lequel on fait tout, ſans ſe douter de rien,
Quand on eſt Roi.
J'eus des Courtiſans véridiques;
En dormant, j'achevai des exploits héroïques;
Illuſtre à mon réveil j'occupai l'univers;
Vraiment je fis des Loix; je les fis même en vers,
En vers mauvais... qui vous dit le contraire?
Certain marquis,
D'un goût exquis,
Les trouva tels, ſans me déplaire.
Il eût pour prix de ſa ſincérité,
Sous un autre Denis, perdu ſa liberté.
On peut aux gens de bien accorder ce ſalaire
Quand on eſt Roi;
Pour moi je n'en fis rien; car je ſuis débonnaire

A votre avis, pourquoi me ſerois-je fâché?
Vers & proſe de Roi ſont mauvais, d'ordinaire,
Et ce n'eſt pas un grand péché,
C'eſt le moindre qu'on puiſſe faire
Quand on eſt Roi.

Fin du Tome ſecond.